’Ashtaroût

• Bulletin apériodique de déliaison & d’intervention trans-culturelles intempestives •

édité avec le concours du « Unauffindbar Kollegium für allgemein Kulturverwaltung » (GmbH) de Berlin,
publié avec la collaboration de la « Société Libanaise des Freudologues de la Psycho-Analyse »,
du « Groupe Libanais d’Etudes MelanieKleiniennes », de la « Confédération Générale des Psycho-Cliniciens du Liban,
du Moyen-Orient & d’Outre-Mer », de la « Joint Venture for the advancement of Psy⁴ learning
(Psychology, Psychopathology, Psychoanalysis & Psychiatry) in Lebanon & abroad, Inc. »,
et de plusieurs Sociétés Savantes

Cahier Hors-Série

Numéro 4 • Novembre 2000

φ

VITA SEXUALIS

Séminaires sur la Sexualtheorie – Hysteria Mundi – Don Juan autrement vu
Premier Congrès International de Psychologie : L’Adolescence
Rencontres du 3ème Type avec J.-P. Vernant, Ph. Gutton, Mounir Chamoun, Roland Gori & Roger Assaf

Le Pinacle de Beyrouth
e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût

• Bulletin apériodique de déliaison & d'intervention trans-culturelles intempestives •

L'Espace *'Ashtaroût*
est un ensemble d'incursions & d'excursions trans-culturelles
regroupant des activités en grands séminaires & en petits séminaires
des ateliers de traduction & des ateliers de lecture assistée

C'est aussi un collectif en mouvement
qui se manifeste apériodiquement au Pinacle de Beyrouth
par des Bulletins volants de déliaison & d'intervention intempestives
& par des Cahiers hors-série

– Cahiers Hors-Série :

1. *(Novembre 1999)* Gibran Khalil Gibran : La Procession de la matrice vierge (64p. in-12)
2. *(Décembre 1999)* Ratatouille psychanalytique à Ras-Beyrouth (144p. in-4°)
3. *(Septembre 2000)* Femmes & Enfants d'abord ! (168p. in-4°)
4. *(Novembre 2000)* Vita sexualis (168p. in-4°)

– En préparation : *« Les Cycles de la Vie »*

- Les Démons de midi à l'heure de vérité
- Freudiana & Introduction(*s*) à la Psycho-Analyse
- À l'orée du 3ème Millénaire avec Ziad el-Rahbâni & le Witz
- Dites-moi vite que je rêve !

Justification du Tirage

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n° 4 – novembre 2000

Achevé d'imprimer le jeudi 30 novembre 2000
pour le compte du
Pinacle de Beyrouth

Logo : Michel Samaha
Traitement des images : Eddy Chouéri & Katia Hayek
Secrétariat de rédaction : Paola Samaha & Marie Ghoussoub
Coordination : Paola Samaha & Randa Rizk
Concept : Amine Azar

Tirage limité à 500 exemplaires
hors commerce

φ

© Copyright

Pas de droits réservés. Les bulletins *'Ashtaroût* et les cahiers hors-série sont faits pour être pillés. Nous ne croyons pas à la propriété privée de la pensée. Les idées sont faites pour circuler. L'usage mercantile de la pensée est incompatible avec la convention universelle des droits de l'homme et des citoyens du monde. Dans son principe, l'œuvre est une propriété incorporelle inaliénable : elle ne peut être aliénée, ni ne peut risquer de l'être.

La controverse sur les *copyrights* n'est nullement close par cette prise de position. Au contraire, il s'agit pour nous de participer par l'action aussi au débat séculaire pour lequel l'ouvrage suivant nous paraît constituer une introduction bien venue :
– **Emmanuel Kant**, *Qu'est-ce qu'un livre ? Textes de Kant [1785-1798] et Fichte [1791]*, traduits et présentés par Jocelyn Benoist, préface de Dominique Lecourt, Paris, PUF, collection « Quadrige » n° 185, petit in-8°, 1995, 172p. [55 F].

À propos de la page 4 de couverture

– La main fertile est une illustration de Gibran Khalil Gibran pour le journal *as-Sâyeh [Le Voyageur],* exécutée vers la fin de la 1ère guerre mondiale. Elle est reproduite au tout début du livre de Jean Gibran & Kahlil Gibran, *Kahlil Gibran, his life and world*, New York, Interlink Books, 1991, in-8°.

– Le cadre intérieur est une stylisation d'une statuette de la déesse phénicienne « 'Ashtaroût » datant du milieu de l'Âge du Bronze. Cette statuette a été retrouvée à Tell el-Zaatar, près de Beyrouth, et se trouve exposée au Musée Archéologique de l'Université Américaine de Beyrouth. Elle est reproduite dans le livre de Nina Jidejian, *Beirut through the ages*, Beyrouth, Dar el-Mashreq, 1973, in-4°.
– Au milieu de ce cadre intérieur est placée une stylisation de la première lettre de l'alphabet phénicien.

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

SOMMAIRE

I. – SEMINAIRES SUR LA SEXUALTHEORIE

(pp. 2-64)

• Travaux dirigés

– Amour & refusement, pp. 3-7.
– La récapitulation des thèses de la « Sexualtheorie » de Freud, pp. 37-48.

• Leçons

– Vade-mecum sur la sexualité infantile à l'usage des amnésiques, pp. 8-36.
– Pensée macho *versus* libido indomptable, pp. 49-64.

II. – HYSTERIA MUNDI

(pp. 65-107)

– La sémiothèque de l'hystérie *(Amine Azar)*, pp. 66-99.
– Le syndrome du fil à la patte dans l'hystérie féminine *(Amine Azar, 1989)*, pp. 100-107.

III. – DON JUAN AUTREMENT VU

(pp. 108-133)

– L'échiquier de Don Juan dans l'imaginaire féminin *(Claudia Ajaimi)*, pp. 109-115.
– Les démêlés de la Princesse de Clèves avec Don Juan *(Claudia Ajaimi)*, pp. 116-121.
– Les phobies post-maritales, ou la déclaration de dépendance des femmes *(Alexandra Symonds, 1971)*, pp. 122*s.*

IV. – CONGRES SUR L'ADOLESCENCE

(pp. 134-157)

– Présentation du Congrès *(Mag & Ed)*, pp. 134-144.
– Pr Philippe Gutton : « Intervention improvisée », pp. 145*s.*
– Pr Mounir Chamoun : « Réplique », pp. 155-157.

V. – RENCONTRES DU 3ème TYPE

(pp. 157-168)

Avec le Pr Philippe Gutton, le Pr Jean-Pierre Vernant, & M. Roger Assaf

I. – SEMINAIRES SUR LA SEXUALTHEORIE

(pp. 2-64)

• Travaux Dirigés

– Amour & refusement pp. 3-7

– La récapitulation des thèses de la « Sexualtheorie » de Freud pp. 37-48

• Leçons

– Vade-mecum sur la sexualité infantile à l'usage des amnésiques pp. 8-36

– Pensée macho *versus* libido indomptable pp. 49-64

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Amine Azar & Co.

Amour & refusement suivant Freud

– dix-sept très bonnes raisons pour ne connaître que des amours frustranées –

℘

1

Avertissement

Ce "document de travail" – issu de réunions de travaux pratiques sur textes – a été distribué en guise d'étrennes à la Noël 1997, provoquant des réactions passionnées et passionnelles. Il a vieilli, et ne mérite sans doute pas d'être remis à jour. Mais, tel quel, il pourrait peut-être rendre encore service à quelques retardataires.

2

Remarque sur le refusement

Commentaire sur la traduction du terme allemand *«VERSAGUNG»*. Il ne faut pas traduire ce terme en français par *«frustration»,* car la frustration semble impliquer qu'il s'agit de conditions adverses d'origine externe à l'individu. Le propos de Freud est plus compréhensif, et enveloppe aussi bien la frustration d'origine externe que celle qui est d'origine intérieure. Lorsque Freud a seulement en vue la frustration externe, il le précise en utilisant les expressions : *«äusserliche Versagung»* et *«reale Versagung»*. On rencontrera d'ailleurs cette dernière expression ci-après.

Il faut en effet tenir compte non seulement du fait que des conditions externes sont susceptibles d'entraver la satisfaction pulsionnelle, mais également du fait qu'il y a quelque chose dans l'agencement pulsionnel lui-même qui le rend impropre à trouver une pleine satisfaction. C'est pourquoi un néologisme (le «*refusement*») a été proposé pour traduire en français la *«Versagung»* au plus près de l'étymologie allemande. Comme toujours, il faut en revenir ici encore à Lacan, lequel a naguère signalé qu'il faut entendre la *Versagung* comme un dédit – un refus sur fond de promesse – qui situe le sujet par rapport à la demande (d'amour).

→ • LACAN, *Le Séminaire, livre V (1957-1958) : les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, pp. 252, 316, 413, et 463 (sur la *Versagung*).

• LAPLANCHE & PONTALIS, *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, art. «frustration».

• *Cf.* la note du traducteur (J. Laplanche) in FREUD, *La Vie Sexuelle*, Paris, PUF, 1969, p. 91.

• BOURGUIGNON *et al.*, *Traduire Freud*, Paris, PUF, 1989, articles «frustrané» et «refusement» (par Jean Laplanche).

3

Remarque sur le « défoulement » sexuel

On attribue à Freud et à la psychanalyse l'idée farfelue selon laquelle : puisque nos troubles psychiques procèdent du refoulement de la sexualité, la cure consisterait à encourager et à promouvoir le «défoulement» sexuel. C'est là une absurdité. Freud s'est élevé à plusieurs reprises contre cette attribution fallacieuse et l'a dénoncée. En particulier, dans la 27ème conférence des *Conférences d'introduction à la psychanalyse [1916-1917]*. Cette conférence, l'avant-dernière de la série, est consacrée aux principes de la cure psychanalytique, et se propose de présenter la notion de transfert en tant que levier de cette méthode de traitement. Freud y introduit son propos en récapitulant

les facteurs sur lesquels la psychanalyse n'a pas de prise, quelle que soit par ailleurs leur importance dans le déclenchement de la maladie :

– La disposition héréditaire.
– Les expériences de la petite enfance.
– Le refusement du réel *[reale Versagung],* entendant par là que les conditions concrètes de la vie se refusent souvent à réaliser les désirs du sujet.
– La limitation sexuelle exigée par la société.

Et il s'arrête plus particulièrement à ce dernier facteur, en se posant la question énoncée plus haut. Voici sa réponse (éd. P.B.Payot, pp. 409-410, ou bien éd. Gallimard, p. 549) :

> Si la limitation sexuelle qui est exigée par la société a sa part dans la privation infligée au malade, le traitement peut, n'est-ce pas, lui donner le courage ou carrément le précepte de passer outre à ces bornes, d'aller quérir satisfaction et guérison en renonçant à l'accomplissement d'un idéal tenu en grand respect, mais pas si souvent respecté que cela par la société. On deviendra donc bien portant en se «défoulant» sexuellement *[sich «ausleben»]*. Il est vrai que, dans ce cas, le traitement analytique est entaché du soupçon de ne pas servir la moralité collective. Ce qu'il apporte à l'individu, il l'a retiré à la collectivité.
>
> Mais, mesdames et messieurs, qui vous a donc si mal renseignés ? Il n'est pas question que le conseil de se défouler sexuellement joue quelque rôle que ce soit dans la thérapie analytique.

Trois raisons principales, se rapportant à l'attitude du thérapeute, sont alors avancées par Freud. En premier lieu, le thérapeute, nous dit-il, n'a pas à prendre parti pour l'une ou l'autre force aux prises dans le conflit psychique. Elles ont chacune sa raison d'être pour le sujet, et le triomphe de l'une ou de l'autre laissera le sujet mutilé d'une partie de lui-même. En deuxième lieu, le thérapeute n'a pas à assumer vis-à-vis du sujet le rôle de conseiller et de mentor pour le guider dans les affaires de sa vie. Mais cela ne veut pas dire que le thérapeute se range du côté de la morale sociale conventionnelle. La troisième remarque précise ce point. Freud nous y dit que, même si le thérapeute n'est pas un réformateur, il n'a pas non plus à cacher à son patient qu'il ne peut pas prendre le parti de la morale sexuelle conventionnelle. Sur le chapitre de la morale, Freud n'est pas un adepte de l'impératif catégorique de Kant. Il considère qu'il est du devoir de chacun d'élaborer ses propres normes morales.

Néanmoins, la répression sociale de la sexualité ne rend pas entièrement compte du refoulement sexuel chez les individus. L'essence du refoulement n'est pas à chercher dans la répression sociale de la sexualité ou dans la morale sociale conventionnelle. Ce n'est pas de ce côté-là qu'il faut regarder. Mais alors ? Justement, c'est du côté de la nature de la sexualité humaine qu'il faudrait tourner nos regards.

→ Ce point a fait naguère l'objet de deux études critiques de Jean Laplanche : (1967) « La défense et l'interdit dans la cure et la conception psychanalytique de l'homme », et (1969) « Notes sur Marcuse et la psychanalyse ».

4

Remarque sur le «pessimisme» freudien

La thèse de Freud à propos de la nature de la sexualité humaine a été énoncée à plusieurs reprises. Elle fait partie de ce qu'on peut nommer le «pessimisme» freudien, en réponse au «pessimisme» de Shopenhauer. Le texte de Freud qui, à cet égard, me paraît le plus explicite est le suivant. Il se trouve dans son étude (1912*d*) «Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse», in *La Vie Sexuelle*, p. 64 :

> Aussi étrange que cela paraisse, je crois que l'on devrait envisager la possibilité que quelque chose dans la nature même de la pulsion sexuelle ne soit pas favorable à la réalisation de la pleine satisfaction.

Bien d'autres textes qui jalonnent toute la vie de Freud pourraient également être cités. La même idée le préoccupait encore au seuil de la mort lorsque la plume lui est tombée des mains. À témoin cette remarque datée du 3 août [1938], griffonnée sur un bout de papier, et publiée à titre posthume (1941*f*) avec quelques autres pensées de dernière heure sous le titre «Résultats, idées, problèmes» :

> *3. VIII.* L'ultime fondement de toutes les inhibitions intellectuelles et des inhibitions au travail semble être

l'inhibition de l'onanisme infantile. Mais peut-être cela va-t-il plus loin : non pas son inhibition par les influences extérieures, mais sa nature insatisfaisante en soi. Il manque toujours quelque chose pour que la décharge et la satisfaction soient complètes – en attendant toujours quelque chose qui ne venait point [a] – et cette part manquante, la réaction de l'orgasme, se manifeste en équivalents dans d'autres domaines, absences, accès de rire, de pleurs (Xy), et peut-être autre chose. La sexualité infantile a encore une fois ici fixé un prototype.

---

[a] En français dans le texte. Il s'agit d'une phrase de Zola dans *Germinal, O.C.*, III, 1239, La Pléiade, Gallimard (référence donnée par M. Gribinski).

5

Mode d'emploi

On trouvera ci-dessous une liste (non limitative) des raisons qui font que, selon Freud, la sexualité humaine est de par sa nature réfractaire à la pleine satisfaction. Ces raisons, ou ces thèses, sont extraites essentiellement des *Trois Traités sur la théorie sexuelle* (1905*d*). Mais, bien sûr, on les rencontre également en d'autres de ses écrits. Et comme la lecture de Freud ne peut se faire sans maître, Lacan et Laplanche ont été appelés à la rescousse (*cf.* la bibliographie *in fine*).

Il aurait sans doute été utile de fournir pour chaque thèse sa justification bibliographique. Un scrupule m'a retenu : il ne faut pas non plus trop encourager la paresse sur sa pente naturelle !

6

La liste des thèses

1/ L'Objet de la pulsion sexuelle est perdu, par définition.

2/ Il n'y a pas d'objet prédestiné pour la pulsion sexuelle.

3/ Trouver l'objet c'est toujours le retrouver... dissemblable et inadéquat.

4/ La pulsion sexuelle est multiple. C'est un conglomérat de pulsions partielles qui recherchent chacune la satisfaction pour son compte propre, sans égards les unes pour les autres.

5/ L'objet de satisfaction de chaque composante de la pulsion sexuelle correspond rarement à celui d'une autre composante.

6/ L'instauration en deux temps de la sexualité humaine (enfance & adolescence) est gros de discordances.

7/ La sexualité infantile ne connaît pas l'orgasme et elle laisse pour la vie sa marque d'insatisfaction, de sorte que la sexualité de l'adulte demeurera frustranée.

8/ Les composantes sadiques infantiles de la pulsion sexuelle seront forcément frustranées chez la plupart des adultes.

9/ La sexualité adulte restera contaminée par l'érotisme anal lequel aura tendance à introduire une scission plus ou moins profonde entre un "amour céleste" et un "amour terrestre", c'est-à-dire à scinder l'objet sexuel en deux.

10/ Il est bien rare que le primat du génital sur le prégénital s'établisse sans accroc.

11/ Il est bien rare que le développement somatique et le développement psychique de la sexualité confluent, de sorte que la «normalité» ne se présente généralement que comme un fait d'exception.

12/ Lorsque s'instaure la période de latence, l'amour primitif parvenu à son apogée durant la première floraison de la sexualité infantile (vers 5 ans), se scinde en deux courants. Le courant sensuel tombe sous le coup du refoulement durant la période de latence tandis que s'épanouit le courant tendre. À l'époque de la deuxième floraison de la sexualité (puberté), il est plus ou moins difficile que le courant tendre et le courant sensuel confluent de nouveau sur un même objet.

13/ Adoptons la définition suivante de l'adolescence : *«C'est cette période de la vie qui s'étend entre le moment où l'individu devient pubère et le moment où il commence à avoir des rapports sexuels plus ou moins réguliers».* Nous dirons alors que plus cette période est longue et occupée par une masturbation intense (qui n'est autre que la manifestation de l'intense activité fantasmatique), et plus les rapports sexuels ultérieurs risquent d'être insatisfaisants.

14/ Le processus de civilisation tend à favoriser l'impuissance sexuelle d'origine psychique chez les hommes.

15/ La sexualité féminine comporte une clause supplémentaire d'insatisfaction dans la difficulté qu'il y a à effectuer le changement de zone érogène directrice (du clitoris au vagin), ce qui se combine avec les séquelles du complexe de castration et engendre des degrés variés de frigidité.

16/ Le choix d'objet.

(a) Il existe deux types de choix d'objet, le type narcissique *[narzisstischen Typus]* et le type par étayage *[Anlehnungstypus]*.

(b) Une comparaison entre les deux sexes à propos du choix d'objet montre chez les femmes une propension à faire un choix d'objet de type narcissique et chez les hommes une propension à faire un choix d'objet du type par étayage.

(c) Cette non congruence *[Inkongruenz]* des types de choix d'objet caractéristiques des deux sexes est, dans l'énamoration *[Verliebtheit],* un important facteur d'insatisfaction.

17/ *Last but not least*, la pulsion sexuelle attaque de l'intérieur et provoque effroi et angoisse.

7

Groupage

Ces raisons se regroupent autour de l'un ou l'autre ou de plusieurs à la fois des thèmes suivants :

(a) de l'objet ou du choix d'objet *[Objektwahl]*
(b) de la pulsion *[Trieb]*
(c) de la temporalité
(d) du type de satisfaction *[Befriedigung]*.

8

La resquille

Et, malgré tout cela, tout impossible qu'il soit à atteindre à travers la pulsion sexuelle, le bonheur est de l'ordre du réel. Comment donc ?

– Par des ménagements
– Par des aménagements
– Par des arrangements
– Par des accommodements

et surtout :

– Par toutes sortes de délires

La resquille est notre providence, mais une resquille non délibérée, non concertée, non volontaire.

Ce sera l'objet d'une autre communication que de passer en revue les diverses manières de s'énamourer, quelle qu'en soit par ailleurs l'issue.

9

La méthode pathologique

Mais ce qui mériterait d'être souligné ici c'est que l'approche freudienne de la pulsion sexuelle n'est pas normative. L'expérience clinique nous engage dans la voie inverse. Elle nous conduit à utiliser la «méthode pathologique». Ce sont les disfonctionnements qui mettent en branle notre recherche. Ce sont les cas pathologiques qui manifestent la désintrication des pulsions et nous permettent de les dénombrer et d'en suivre les destins séparés. Il ne faut donc pas perdre de vue ce point fondamental qui inspire le présent exposé.

φ

10
Références

BOURGUIGNON, André, *et al.*
1989 *Traduire Freud*, Paris, PUF, 1989, in-8°, 383p.

FREUD, Sigmund
1905*d* *Trois traités sur la théorie sexuelle*, nouvelle traduction française de Philippe Koeppel [1987], Paris, Gallimard, Folio-Essais n°6, in-12, 215p.
1899*a* « Des souvenirs-couverture », *in* OCF, tome 3.
1910*h* « Un type particulier de choix d'objet chez l'homme », in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 47-55.
1912*d* « Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse », in *La Vie sexuelle*, pp. 55-65.
1914*c* « Pour introduire le narcissisme », in *La Vie sexuelle*, pp. 81-105.
1916-17 *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, trad. de Jankélévitch, éd. P.B.Payot, multiples rééditions (il est vivement déconseillé d'utiliser cette traduction très fautive) ; traduction de Fernand Cambon, éd. Gallimard, 1999.
1918*a* « Le tabou de la virginité », in *La Vie sexuelle*, pp. 66-80.
1930*a* *Malaise dans la culture*, in OCF, tome 18.
1941*f* « Résultats, idées, problèmes », in *Résultats, idées, problèmes*, tome 2, Paris, PUF, 1985, pp. 289-290.

LACAN, Jacques
1956-57 *Le Séminaire, livre IV : « La relation d'objet »,* Paris, Seuil, grand in-8°, 1994, 447p.
1957-58 *Le Séminaire, livre V : «Les formations de l'inconscient»,* Paris, Seuil, grand in-8°, 1998, 522p.
1964 *Le Séminaire, livre XI : « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse »,* Paris, Seuil, collection Points n°217, in-12, 1990, 316p.

LAPLANCHE, Jean
1967 « La défense et l'interdit dans la cure et la conception psychanalytique de l'homme », repris in *La Révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier, 1992, pp. 7-20.
1969 « Notes sur Marcuse et la psychanalyse »., repris in *La Révolution copernicienne inachevée*, Paris, Aubier, 1992, pp. 59-88.
1970 *Vie & mort en psychanalyse*, Paris, Flammarion, « Champs » n°25, in-12, 1977, 219p.
1980 *Problématiques I [1970-1973] : l'angoisse*, Paris, PUF, in-8°, 371p.

LAPLANCHE, Jean, & PONTALIS, Jean-Bertrand
1967 *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1967, petit in-4°, XIX+523p.

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Amine A. Azar

Vade-mecum sur la sexualité infantile à l'usage des amnésiques

– Leçon du mercredi 20 septembre 2000 transcrite par Paola Samaha –

Leçon du mercredi 20 septembre 2000 (9h30-14h), extraite du *Grand séminaire sur les Gradivas & autres divas*, transcrite mot à mot de la parole vive et éditée avec soin par Paola Samaha. Plusieurs digressions en ont été éliminées sans préavis, d'autres ont trouvé place en des notes infra-paginales. Cette version ayant été établie à l'insu de l'auteur et n'ayant pas reçu son aval, le texte qui suit est donné sous toute réserve.

1. La stupéfaction

I. – *Pour lire les Trois Traités sur la Sexualtheorie*
2. Une correspondance amoureuse
3. Lecture cursive du *1er Traité*
4. Une vue cavalière du *3ème Traité*
5. Un tramway nommé désir
6. Vulgates & dissidences

II. – *La sexualité infantile enfin dévoilée*
7. La sexualité infantile en 1905
8. Comment tirer une pensée vers le haut
9. Sexualité (mature) univoque
10. Inéluctabilité
11. Sexualité (infantile) plurivoque
12. Stadisme & temporalité psychique
13. Un meuble de rangement : la commode
14. Régimes de jouissance
15. Coupure, rupture, continuité

III. – *Défaillances & avanies*
16. Là où ça tourne court
17. Satisfaction
18. Étayage
19. Zones érogènes
20. Auto-érotisme & masturbation
21. Le principe de réalité

IV. – *Coda*
22. Nos tâches
23. Au revoir !

1

La stupéfaction

Nous en sommes arrivés au point où rien ne va plus, au point où vous avez tout oublié. J'en suis stupéfait... Je plaisante, bien sûr ! C'est stupéfiant, mais je n'en suis pas autrement ému ; je m'y attendais. Et n'allez surtout pas croire que ça n'est arrivé qu'à vous ! Je vous rassure : vous êtes en bonne compagnie. Sans vous flatter, je vous assure que vous êtes en très bonne compagnie. Malgré tout, j'éprouve un peu de déception à votre égard. Tout ce travail de découpage et de collage, toutes ces discussions autour d'une formule, d'un mot, tout ce temps passé à couper des cheveux en quatre. Toute une saison ! – Et vous avez tout oublié. La bonne compagnie à laquelle je faisais allusion ne s'est jamais doutée du problème. Si bien que votre amnésie à vous, et celle de la bonne compagnie avec laquelle vous vous trouvez mêlés, sont certes semblables mais elles ne sont pas tout à fait identiques. J'ai sujet d'être un peu mécontent de vous, alors que l'amnésie de la bonne compagnie – à laquelle je vous mêle de mauvaise grâce – m'amuse.

I.

Pour lire les Trois Traités sur la Sexualtheorie

2

Une correspondance amoureuse

Trève de fioriture. J'arrête là mon pastiche de Lacan pour en venir au fait.

Comme promis, j'ai employé la semaine écoulée à mettre au point le texte de la *Récapitulation des thèses de la « Sexualtheorie » de Freud*. Le résultat est sur la table, – servez-vous. Il y a un exemplaire pour chacun. Souvenez-vous que notre projet initial était de lire – ce qui s'appelle lire – les *Trois Traités sur la théorie sexuelle (Drei Abhandlungen zur Sexualtheorie)* de Freud. L'ouvrage a été rédigé entre 1900 et 1905, et publié aussitôt pour faire scandale. Par la suite Freud l'a remanié à chaque réédition, et ces remaniements en ont gravement altéré le propos initial. Et comme vous le savez, chez Freud le plus récent ne rend nullement caduc ce qui a précédé. C'est pourquoi l'approche de son œuvre doit se faire par strates, et exige en un premier temps un travail délicat d'excavation.

L'objectif premier, s'il vous en souvient, était de reconstituer le texte de l'édition originale des *Trois Traités* préalablement à toute tentative de lecture. À l'aide d'une paire de ciseaux et d'un pot colle blanche nous l'avons fait tous ensemble. Il a fallu ensuite se plonger dans le texte lui-même. Là, nous avons marqué un moment d'hésitation pour finalement décider de commencer par la fin. L'ouvrage ne comporte ni préface ni introduction : nous nous sommes donc rabattus sur ce que Freud dénomme *« Récapitulation » (Zusammenfassung),* et qu'il a placé à la fin du livre. Nous nous étions dit que cette récapitulation, si c'en était vraiment une, nous offrirait un fil directeur utilisable comme cordée pour notre lecture des *Trois Traités*. Notre but, s'il vous en souvient, était d'aller au cœur de la *Sexualtheorie* de Freud, et ce cœur, je vous en est prévenu, c'est la sexualité infantile. Ceux qui font les autodidactes se lancent dans la lecture des *Trois Traités* par le début. Ils commencent par le traité consacré aux « aberrations sexuelles ». Ils lisent, il lisent, ils lisent, et ils... s'enlisent. Ils s'enlisent dans des histoires ineptes d'homosexualité, de bisexualité et de flieβeries, je veux dire de cocasseries flieβiennes, du nom du petit copain à Freud de l'époque.

J'ouvre une parenthèse : Wilhelm Fließ a été la folie de Freud pendant toute sa vie, avant comme après la brouille du tournant du siècle. Je vous ai souvent dit que la gloire de Freud consiste à avoir inventé deux nouveaux types d'écriture. D'abord une nouvelle manière d'écrire ses confessions, – et c'est la *Traumdeutung* (1900*a*). Puis, une nouvelle manière d'écrire des romans, – et ce sont ses « histoires de cas ». J'ajoute maintenant qu'il est aussi l'inventeur d'une nouvelle manière d'écrire des lettres d'amour. Non, non, non, je ne fais pas référence à ses lettres à sa fiancée ! Toute cette correspondance-là n'a rien, absolument rien à voir avec une correspondance amoureuse. Il y a deux points de référence pour une correspondance amoureuse : ce sont les lettres d'Héloïse à Abélard (XII^{ème} siècle) et les lettres de la [pseudo] Religieuse Portugaise (1669). Eh bien, la correspondance de Freud avec sa fiancée n'est pas de cette espèce. Les lettres de Freud à sa fiancée *(Brautbriefe)* ne sont rien d'autre que des mémoranda, c'est une espèce de journal de bord, ni plus ni moins.

Avec Fließ c'est tout à fait autre chose. C'est frénétique. Mais je ne veux pas parler uniquement des véritables *lettres* de Freud à Fließ. Je veux attirer votre attention sur une correspondance amoureuse passée totalement inaperçue, et c'est celle-là qui compte à mes yeux comme invention d'une écriture nouvelle. Je vous le dirai donc brutalement pour que votre surprise soit totale. Il y a un texte de Freud intitulé : *Au-delà du principe de plaisir*, publié en 1920. Eh bien, c'est avant tout – et notez bien que je ne dis pas que ce n'est rien d'autre – c'est avant tout une lettre d'amour adressée à Wilhelm Fließ, vingt ans après la rupture, parce que Freud n'a jamais cessé de l'aimer comme un fou. Pareil pour le *1er Traité* sur les aberrations sexuelles, mais cette lettre d'amour là est adressée à Fließ au lendemain de la rupture. C'est pour ça qu'il ne faut pas le lire – ce *1er Traité* – ce serait très indiscret. Oh non ! il ne faut pas le lire – il suffit seulement de le parcourir. Il faut le parcourir en s'arrêtant seulement aux quelques points féconds, en nombre très restreint puisque je n'en vois pas plus d'une douzaine.

3

Lecture cursive
du 1er Traité

Tenez, je vais vous en faire la démonstration au pied levé. J'ouvre mon exemplaire des *Trois Traités* (trad. Koeppel, éd. Folio [en abrégé **Fo**]) et je parcours le *1er Traité* devant vous. Et voici ce à quoi je m'arrête :

– D'abord au classement des aberrations sexuelles en deux groupes : les déviations *(Abweichungen)* par rapport à l'objet sexuel *(Sexualobjekt),* et les déviations par rapport au but sexuel *(Sexualziel)*. Ce classement se trouve au tout début du *Traité* et l'on n'y fait guère très attention [Fo 38]. C'est pourtant là l'originalité de Freud par rapport à ses nombreux devanciers, les Krafft-Ebing, les Moll, les Mœbius, les Havelock-Ellis, les von Schrenck-Notzing, les Löwenfeld, les Eulenburg, les Iwan Bloch, les Magnus Hirschfeld, toute cette cohorte de sexologues auxquels il rend hommage d'emblée. Son originalité par rapport à eux c'est justement le classement des aberrations sexuelles en les 2 groupes indiqués. Je vous prie de croire que c'est là un classement qui tire à conséquence.
– Un **2ème** point important est la notion de soudure *(Verlötung)* [Fo 54]. Entre la pulsion sexuelle et l'objet sexuel, il ne faut pas se représenter un nœud *(Verknüpfung)* serré. Ils ne s'imbriquent pas, ils ne s'articulent pas ensemble, ils ne forment pas charnière. Rien n'est prévu, il n'y a rien de préformé. Mais alors ? L'image qui vient à l'esprit de Freud est violente : pour conjoindre la pulsion sexuelle avec l'objet sexuel il faut recourir à une opération de soudure au chalumeau. C'est dire qu'il n'existe pas quelque chose comme un « objet approprié » pour la pulsion sexuelle. C'est dire qu'on peut conjoindre la pulsion sexuelle à n'importe quel objet. Autrement dit encore l'objet est variable voire même contingent. Essayons de personnifier la pulsion sexuelle : on dira alors qu'elle est aveugle, qu'elle s'avance à tâtons, qu'elle peut saisir n'importe quel objet qui lui tombe sous la main... et le porter à la bouche. Pour le consommer. Vous avez compris l'image : ce qui peut le mieux représenter la pulsion sexuelle, c'est un bambin à quatre pattes !
– Un **3ème** point important est la notion de surestimation de l'objet sexuel *(Überschatzung des Sexualobjektes)* [Fo 58-59 & 62-63]. Je ne m'y attarde pas par égard aux *affectionnados* de Stendhal qui connaissent fort bien la notion de « cristallisation ». Je me contenterai de faire une remarque fantaisiste. Je me contenterai de faire un peu de Darwinisme sauvage avec la thèse téléologique suivante. L'amour est une ruse de la nature pour perpétuer notre espèce [1] ! Je donne cette pochade pour ce qu'elle vaut.
– **4ème** point : Le fait que certains penchants pervers apparaissent sous forme de paires antithétiques, de couples d'opposés *(Gegensatzpaare)* [Fo 72], comme sadisme & masochisme, exhibitionnisme & voyeurisme. Et quelques pages plus loin, Freud dénommera ces paires antithétiques des pulsions partielles *(Partialtriebe)* [Fo 81].
– **5ème** point : Freud définit la perversion sexuelle par 2 caractères, la fixation et l'exclusivité [Fo 74].
– **6èmement** : Il ne faut pas parler de la pulsion sexuelle au singulier, elle n'est pas simple *(Einfaches)* [Fo 75]. Elle est formée d'un assemblage de composantes qui, à l'état normal sont en fusion *(Verschmelzungen)*. Mais dans les cas pathologiques, ou dans certains états plus ou moins bizarres et plus ou moins transitoires, ces composantes se désunissent et se détachent *(ablösen)* d'elle. Même les ci-devant "pulsions partielles" ne sont pas inseccables.
– **7èmement** : On attachera la plus grande importance à la présentation de la méthode grâce à quoi Freud est capable d'écrire ses *Trois Traités*, et qui n'est autre que la méthode psychanalytique appliquée à des cas de psychonévrose, – généralement des cas d'hystérie. À partir d'ici [Fo 76] il n'est plus question de rien sauter. Il faut lire attentivement la suite de ce *1er Traité* jusqu'à la fin.
– Le **8èmement** procède du **7èmement** : c'est la définition psychanalytique du symptôme. Je ne me lasserai pas de vous répéter que la définition psychanalytique du symptôme est l'une des très grandes originalités de Freud, et je ne cesse pas de m'étonner que le *Vocabu-*

[1] Lacan (semble-t-il ?) pensait un peu la même chose. *Cf. Le Séminaire, livre XX : Encore (1972-1973),* Paris, Seuil, 1975, (chap. IV, §3), p. 45, et (chap. X, §1), pp. 109-110, – à propos de la reproduction des corps.

laire de la psychanalyse n'y réserve point d'entrée. Freud a présenté pour la première fois la définition psychanalytique du symptôme dans le cas Dora rédigé presque en totalité début 1901 mais publié en 1905 simultanément avec les *Trois Traités*. Cette définition, il la reprend ici en se référant d'ailleurs au cas Dora. Cette définition, la voici : les symptômes sont l'activité sexuelle du malade [Fo 77]. C'est absolument inouï, même aujourd'hui. Aujourd'hui encore cette nouvelle n'est pas parvenue à la plupart de ceux qui se mêlent de clinique. Mais comme j'ai souvent commenté cette définition devant vous, je me permets cette fois-ci de passer outre mon chemin. Toujours dans ces mêmes pages, Freud présente encore d'autres concepts comme le refoulement, la décharge, ou la conversion (hystérique). Je ne m'y attarderai pas non plus.

– **9ème ement** : Freud reprend encore au cas Dora la thèse selon laquelle la névrose est le négatif de la perversion, et il y ajoute ici une importante note infrapaginale qui met en parallèle les mises en acte des pervers, avec les délires des paranoïaques, et les fantasmes inconscients des hystériques [Fo 80]. La leçon à en tirer – seul Lacan s'en est avisé – est qu'on ne peut fonder une nosographie sur les contenus de l'inconscient. La recherche nosographique réclame des repères structuraux. Voici les termes de Lacan [2] :

> C'est qu'aucune formation imaginaire n'est spécifique, aucune n'est déterminante ni dans la structure, ni dans la dynamique d'un processus. Et c'est pourquoi on se condamne à manquer l'une et l'autre quand dans l'espoir d'y mieux atteindre, on veut faire fi de l'articulation symbolique que Freud a découverte en même temps que l'inconscient, et qui lui est en effet consubstantielle : c'est la nécessité de cette articulation qu'il nous signifie dans sa référence méthodique à l'Œdipe.

Remarquez bien à quoi sert ici le complexe d'Œdipe : c'est un repère structural, une référence méthodologique. Remettre en question le complexe d'Œdipe, comme je le fais moi-même après quelques autres, ne signifie nullement de renoncer à des repères structuraux. Il ne s'agit pas de jeter le bébé avec l'eau du bain ! Il faut simplement comprendre que l'Œdipe n'est pas un bon repère. C'est plutôt un repaire où se planquent les chiens de garde du *socius*, dont les psychocliniciens que nous sommes aurions grand tort de couvrir les méfaits.

J'aimerais également relever dans le même texte de Lacan – à mon avis le plus inspiré qu'il ait écrit – le prolongement de sa réflexion nosologique dans le conseil qu'il nous donne trente pages plus loin de *« se guider sur les "situations" au sens romanesque de ce terme »* (*Idem*, p. 578) en psychopathologie. Lorsque nous lisons ensemble *L'Éternel mari* de Dostoïevski, *Wuthering Heights* d'Emily Brontë ou la *Gradiva* de Jensen, c'est ce conseil que nous mettons en pratique. J'ai pensé élaborer personnellement une *« sémiothèque »* de l'hystérie entièrement fondée sur des repères structuraux provenant de cette source et dont je vous livrerai un jour prochain la primeur [3]. – Bon, continuons notre lecture du *1er Traité* de Freud. Nous sommes arrivés au dixièmement.

– **10ème ement** : je m'arrête à ce qui est dit à propos des « zones érogènes » [Fo 82-85], et constitue un préliminaire à la reprise de cette question en différents endroits du *2ème Traité* [Fo 107-108, particulièrement].

– **11ème ement** : la présentation du modèle hydraulique de la libido [Fo 86-88].

– **12ème ement** : la note sur l'infantilisme de la sexualité [Fo 88-89], qui fournit la charnière avec le *Traité* suivant, consacré à la sexualité infantile.

C'est à peu près tout. Vous voyez qu'il ne faudrait pas en faire tout un plat. Ce ne sont que des préliminaires, des amuse-gueules qui préparent à la suite. Tout ce *1er Traité* n'est rien d'autre qu'un avant-propos servant à introduire le *2ème Traité*. Et n'allez pas croire que la lecture cursive que je viens de faire devant vous de ce *1er Traité* trahit en quoi que ce soit les intentions de l'auteur. Que nenni ! Vous résistez ? Eh bien, laissez-vous prendre par la main et conduire par Freud lui-même. Je vous prie de comparer la lecture rapide que je viens de faire au pied levé, avec la *« Récapitulation »* de ce *Traité* telle que Freud nous la présente et telle que nous-mêmes nous l'avons mise sous forme de thèses. À peu de chose près, et je le souligne, à très peu de chose près, l'énumération que

[2] Jacques Lacan (1959), « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits*, p. 546.

[3] Amine Azar, « La sémiothèque de l'hystérie », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, novembre 2000, pp. 66-99.

je viens de faire en compulsant devant vous mon exemplaire des *Trois Traités* est la même que celle que Freud présente dans sa propre récapitulation. Ce que j'ai laissé tomber, lui aussi le laisse tomber. Vous savez ce qu'il laisse tomber et ce que moi aussi j'ai laissé tomber, c'est tout ce qui se rapporte à son colloque singulier, à ses bavasseries amoureuses, à ses minauderies avec son cher Fließ !

Mais il me tient à cœur de rendre visible à vos yeux ce qui est totalement invisible pour une lecture littérale du *1er Traité*. Je voudrai vous rendre sensible à ce qui y manque d'une manière tellement criante que nous y sommes sourds. Tout ce *1er Traité* qui concerne de manière déclarée les aberrations sexuelles, eh bien... ce traité ne comporte pas la moindre théorie psychanalytique des perversions sexuelles, et pas même les prémisses d'une telle théorie. N'est-ce pas remarquable ? Et ce n'est pas en 1905, mais quelques années plus tard qu'une théorie psychanalytique des perversions sexuelles est venue en gestation chez Freud, un peu grâce à Léonard de Vinci (1910*c*). On peut presque dire que c'est Léonardo qui a engrossé Freud des semences d'une théorie des perversions sexuelles, laquelle prendra encore de longues années pour se constituer. Et notez bien que Léonardo prend le relais – je ne dis pas la relève – , Léonardo prend le relais de Fließ pour des raisons disons... homo-érotiques !

4

Une vue cavalière du 3ème Traité

Passons donc maintenant à ce *2ème Traité* auquel le *1er* ne fait que préparer les voies... Ou plutôt, évoquons d'abord très brièvement le *3ème Traité*, pour revenir ensuite plus longuement au *2ème*. Le *3ème Traité* est intitulé : les transformations *(Umgestaltungen)* de la puberté. Parenthèse lexicologique : le traducteur français (Philippe Koeppel) rend *Umgestaltungen* par « métamorphoses ». Eh bien, ce n'est vraiment pas très judicieux ni très futé. D'autant que la célèbre nouvelle de Kafka, *« La métamorphose »,* se dit en allemand *Die Verwandlung*. Dans *Umgestaltungen*, il y a *Gestalt*, – forme. C'est tout simple. *Umgestaltungen* pouvait également se rendre en français par : réorganisations, remaniements, réaménagements. Tous ces termes auraient été excellents, mais il a fallu que Koeppel choisisse le moins pertinent : *métamorphoses*. Pourtant Freud n'est ni Kafka ni Ovide ! – Bizarre !

Bon ! mais Freud ne va pas se préoccuper de traiter extensivement de toutes les transformations qui ont lieu à la puberté. Il va restreindre son propos à deux d'entre elles, celles qu'il considère comme les plus déterminantes ou les plus décisives *(Maßgebenden)*. Ce sont : *(a)* la subordination de toutes les zones érogènes au primat génital, et *(b)* le processus de la découverte de l'objet. Vous vous rappelez que le Pr Gutton avait regretté que Freud ne se soit pas intéressé plus extensivement à la période de l'adolescence. Vous vous rappelez également qu'il nous a dit que le récent regain d'intérêt de certains psychanalystes pour la période de l'adolescence a constitué une sorte de vent de « fronde » par rapport aux courants de pensée dominante des Associations de psychanalyse. Naturellement, *grosso modo* je ne peux que souscrire à cette évaluation. Néanmoins, je voudrais également vous rappeler que Freud s'est occupé de l'adolescence ailleurs que dans le présent ouvrage. Il est cependant vrai qu'il a traité de l'adolescence sans signaler qu'il le faisait. Par exemple, son étude sur les « souvenirs-couverture » (1899*a*) se rapporte aux réorganisations pubertaires, de même que le cas Dora (1905*e*), – mais personne ne semble l'avoir remarqué. Et il y a bien d'autres textes à découvrir ou à redécouvrir, en particulier ce très beau texte de 1914*f* *« Sur la psychologie du lycéen »* auquel nous avons consacré toute une séance juste avant l'été !

Bon, écoutez... l'heure tourne et le temps nous presse. C'est dommage, mais c'est comme ça. Il faut accepter de plier le travail intellectuel au cadran horaire. Je vais donc laisser en plan le rappel de ce *3ème Traité*, – que nous avions travaillé il y a deux ans par morceaux choisis sans en être venu tout à fait à bout. Ce n'est pas non plus aujourd'hui que nous allons en venir à bout. Je passe donc au *2ème Traité*, consacré à la sexualité infantile. Il n'est que temps. C'est notre sujet principal, et pour lequel je me suis frappé pour vous apporter ce matin quelque chose de consistant. Mais j'ai besoin d'une petite mise en scène.

5

Un tramway nommé désir

Nous allons faire un peu de *role-playing*. Ne boudez pas s'il vous plaît. Jouez le jeu à fond avec moi ; je vous assure, vous ne vous en repentirez pas. Voici ce que je propose : une version revue, corrigée et adaptée à nos besoins de la célèbre réalisation d'Élia Kazan (1951) : *Un Tramway nommé désir*. Je vais faire le tramway et vous ferez les wagons.

Un tramway est un engin propulsé par le courant électrique. Les roues s'insèrent en des rails sans saillie qui font office de pôle positif, et il y a au-dessus de la machine locomotive une sorte de bidule, une tige flexible munie d'une roue au bout – on appelle ça un *trolley* – pour lui permettre de glisser sur un cable aérien faisant office de pôle négatif. Des tramways, il y en avait encore à Beyrouth avant la guerre, mais vous n'étiez pas nés. C'est égal, allez visiter Amsterdam comme *RaR**l'a fait cet été !

Les rails ? vous les avez sous les yeux. Ce qui va faire office de rails c'est le texte que j'ai préparé pour aujourd'hui et qui est intitulé : *« Récapitulation des thèses de la "Sexualtheorie" de Freud »*. Ce texte va faire office de pôle positif. Et j'insiste sur ce terme.

Et le cable aérien ? c'est le texte relativement récent de la présentation de la sexualité infantile par Bernard Golse (1996) qui en fera office. Vous trouverez ce texte dans le même volume collectif où se trouve la contribution que le Pr Gutton nous a recommandée. Le texte de Golse sera notre pôle négatif, répulsif. Attention ! je ne veux dire aucun mal de ce volume de *Psychanalyse* édité par Alain et Sophie de Mijolla et publié aux PUF dans la collection « Fondamental ». Il est vraiment excellent et comporte quelques textes de tout premier ordre comme celui du Pr Gutton justement, ou ceux de Paul-Laurent Assoun. Je me contente de ceux-ci, mais les autres ne leur cèdent en rien, ni en intérêt ni en qualité, avec des contributions d'Annie Birraux (dont je vous ai présenté les travaux sur la phobie), de Raymond Cahn, d'Alain Fine, et de Jean-François Rabain. Il ne coûte pas non plus trop cher : 248F. Ce n'est pas rien, mais cela reste à la portée des bourses moyennes, et c'est une dépense qui en vaut la peine.

Je ne veux dire aucun mal non plus de Bernard Golse, à Dieu ne plaise ! Il m'est souvent arrivé de vous recommander son excellente présentation des conceptions psychanalytiques de l'émergence de la fonction symbolique, publiée dans le *Nouveau Traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent* (1995). Je vous recommande également son volume sur le *Développement affectif et intellectuel de l'enfant* (1985), publié aux éd. Masson, et qui est devenu avec le temps et au fil des rééditions et des réimpressions, un manuel particulièrement prisé des étudiants et des enseignants. C'est justement parce que Bernard Golse n'est pas le premier venu, parce qu'il est au contraire un Maître concerné par la formation des nouvelles générations de cliniciens, qu'il m'intéresse de prendre son texte sur la sexualité infantile comme référence. – J'ai donc dit : pôle négatif, pôle répulsif, et je le prouve. Je le prouve en un tournemain.

6

Vulgates & dissidences

De quoi traite Bernard Golse ? De ce que monsieur tout le monde croit connaître, un monsieur tout le monde quelque peu frotté de psychanalyse, – je vous l'accorde. La première moitié de son exposé est consacrée à la théorie des pulsions, aux (prétendus) stades prégénitaux (oral, anal, phallique), à saint Œdipe, au bienheureux Narcisse, à la sacro-sainte angoisse de castration, et aux instances intrapsychiques bancales de la seconde topique. Je laisse de côté l'autre moitié qui consiste en remarques et compléments divers, – non pas que ce soit sans intérêt, au contraire. C'est là que ça devient passionnant, car nous sommes précipités *in media res*, en plein dans les débats d'aujourd'hui, en pleine actualité. C'est évidemment la partie que je vous recommande de lire et de relire. Mais c'est l'autre partie qui intéresse quant à présent ma démonstration. Eh bien, voyez-vous, aucun des thèmes que je viens d'évoquer et qui constituent la première partie de l'exposé, ne remonte à 1905, soit à la date de publication de l'édition originale des *Trois Traités* ! Et je dis bien, aucun, en détachant bien les syllabes. Ça vous en bouche un coin, n'est-ce pas ? Et voilà le mystère. Voici un ouvrage qui a fait scandale en 1905, et lorsqu'on en parle aujourd'hui on escamote totalement le contenu de 1905. Avec quoi donc avait-il fait scandale en 1905 ?

Quel a été l'apport de 1905, et pourquoi n'en tient-on pas compte aujourd'hui ? Est-ce que le contenu de 1905 est devenu par la suite caduc, obsolète ? – Je réponds : nullement, c'est simplement passé à la trappe, frappé d'amnésie. Il y a eu recouvrement. D'abord, une poignée de terre a été jetée par dessus, puis des brouettes, puis des tombereaux. Et cette opération de recouvrement a débuté très tôt, du vivant de Freud, et Freud lui-même y a contribué, puis ses sectateurs ont suivi son mauvais exemple avec l'empressement des moutons de Panurge [4]. Quand je vous disais qu'avec votre propre amnésie vous étiez en bonne compagnie !

Le « retour à Freud » n'est jamais acquis une fois pour toutes, il doit se refaire constamment parce qu'il se défait constamment. De plus, c'est un retour plein d'embûches et de difficultés de toute sorte. On doit le faire à chaque fois qu'une *vulgate* psychanalytique est promue comme vérité dernière. Freud lui-même a contribué à créer une première *vulgate*, si bien que le « retour à Freud » doit en passer souvent par une lutte contre un certain Freud, celui de la *vulgate*. On connaît le « retour à Freud » de Jacques Lacan, et on ne connaît plus que celui-là. Mais avec le temps, le « retour à Freud » doit maintenant s'effectuer par une lutte ouverte contre le « retour à Freud de Jacques Lacan ». Et à chaque fois il faut remuer ciel et terre pour avancer d'un petit pas. Et à chaque fois on n'est sûr que d'une chose : on est sûr d'une levée de boucliers et d'un bouquet d'injures. Si bien qu'on doit remercier le Ciel quand on ne se fait pas éjecter par la suite sans ménagements de la docte compagnie qu'on fréquente.

Tout cela pour rendre un hommage appuyé à Deleuze & Guattari, les fomentateurs de *L'Anti-Œdipe*. Eux n'avaient pas oublié, eux se sont rappelés d'un premier Freud, le Freud scandaleux de 1905. Nouveau scandale ! Tous les cuistres ont eu leur mot à dire, avec projection de déjections, œufs pourris, tomates trop mûres et boîtes de sardines éventrées. Deleuze & Guattari ont déterré un Freud profondément enfoui, complètement oublié, à telle enseigne que ce Freud exhumé fit peur, et ne fut pas même reconnu pour ressemblant. C'était en 1972. Près de trente ans après, nous en sommes exactement au même point. De nouveaux cuistres reviennent aujourd'hui même à la charge pour recommencer le travail des fossoyeurs de la libre pensée qui les ont précédés. Voyez le torchon d'une dénommée Claude Navelet. On regrette que le comité de rédaction de *L'Évolution Psychiatrique* se soit prêté à cette mauvaise action ! La honte ! C'est si farce qu'on est obligé de reprendre le latin macaronique de Molière pour en parler : *ignorantus, ignoranta, ignorantum* [5] !

II.

La sexualité infantile enfin dévoilée

7

La sexualité infantile en 1905

Nous sommes arrivés au plat de résistance. Qu'est-ce que la sexualité infantile en 1905 ? La réponse à cette question se trouve enclose dans le texte du *2ème Traité* tel qu'il a été publié en 1905. Or ce texte, nous l'avons reconstitué en élaguant des éditions courantes actuelles les nombreux ajours que Freud lui a apportés au fil des rééditions. C'est ce *2ème Traité* qui a été le plus remanié par Freud au fil du temps. Mais mon intention aujourd'hui n'est pas de vous proposer de nous lancer là-dedans. J'estime que notre préparation n'est pas encore terminée. Et c'est justement ça mon objectif d'aujourd'hui, – achever le travail de préparation. C'est donc par ce que Freud en dit dans sa *« Récapitulation »* que nous aborderons aujourd'hui le *2ème Traité*. D'ailleurs, cette *« Récapitulation »* n'a été remaniée par Freud qu'en ce qui concerne ce *2ème Traité*.

Faisons d'abord le dénombrement des thèses que nous avons pu dégager du texte de la *« Récapitulation »*. Le décompte total s'élève à 27 thèses, réparties comme suit :

– 15 thèses remontant à 1905.

[4] François Rabelais (1552), *Le Quart livre des faits et dits héroïques du bon Pantagruel*, chap. VIII.

[5] Molière (1673), *Le Malade imaginaire*, (III, 10).

– 4 thèses complémentaires ajoutées en 1920, dont l'une d'elles partiellement remaniée en 1924.
– 8 thèses supplémentaires au moins que l'on trouve dans le texte du *2ème Traité* mais que Freud omet de prendre en compte dans la *« Récapitulation »*.

Par quoi allons-nous commencer ? – Évidemment par l'essentiel. Et l'essentiel, Freud a eu soin de nous l'indiquer. D'abord et comme toujours précisons une question de vocabulaire. Freud ne parle pas de sexualité infantile ; il s'intéresse à la pulsion sexuelle durant l'enfance. Ce n'est pas tout à fait pareil dans la mesure où, introduisant le terme de pulsion, c'est donc à une théorie des pulsions que nous allons avoir affaire. En conséquence, la *Sexualtheorie* de Freud est en réalité une *Triebelehre*. Ainsi, la théorie sexuelle de Freud est ce qu'on dénomme traditionnellement en français : une psychologie des tendances, et, dans le vocabulaire freudien : une doctrine des pulsions. Comme vous le savez, Freud avait une grande créativité lexicale, que la langue allemande encourage d'ailleurs. Rivalisant avec Aristote, il a forgé un nom spécifique à sa doctrine des pulsions, il l'a dénommée *métapsychologie*. Il faut garder à l'esprit ces dérivations freudiennes parce qu'elles ont de grandes conséquences épistémologiques, et parfois des conséquences très graves. Je résume :

Sexualtheorie → *Triebelehre* → *Métapsychologie*

En faisant ces trois petits pas successifs, en grimpant ces trois petites marches, nous nous retrouvons dans le laboratoire de Freud. Ni plus, ni moins. Vous voyez où nous mène une simple question de vocabulaire. Vous voulez que je vous parle tout de suite de ces conséquences très graves : votre curiosité est piquée. Eh bien, Freud va penser qu'il est obligé de construire toute une psychologie. Il va penser qu'il est de son devoir de proposer une doctrine générale et compréhensive prenant en compte toutes les pulsions. Il va oublier la spécificité de la pulsion sexuelle, et il va oublier que la clinique psychanalytique ne concerne que cette seule pulsion, qu'elle est muette sur le reste. De la psychanalyse il va chercher à faire une psychologie générale. Et il va donc essuyer beaucoup de déboires. Sachez que la psychanalyse n'a pas de rapports particuliers avec la psychologie, en tout cas pas plus avec la psychologie qu'avec n'importe quelle autre science humaine. Voilà !

Retournons à nos moutons. Par quoi allons-nous commencer, demandais-je tout à l'heure, et j'avais dit que nous allions commencer par l'essentiel tel que Freud a eu soin de nous l'indiquer. Nous allons donc commencer par les trois caractères essentiels de la pulsion sexuelle durant l'enfance tels que Freud les a lui-même dénombrés. Voyez la *Thèse 2(16c)* de notre propre travail de reformulation de la *« Récapitulation »*. Je ne vais rien faire d'autre que reformuler cette thèse tout en essayant d'en expliciter les présupposés divers. Voici donc les <u>trois traits essentiels</u> de la pulsion sexuelle durant l'enfance :

– La pulsion sexuelle apparaît par *étayage* sur une des fonctions vitales du corps.
– Elle ne connaît encore aucun objet, autrement dit elle se satisfait sur place sur le corps propre de manière *auto-érotique*.
– Et elle n'est *pas centrée* sur la fonction génitale, c'est-à-dire que son but sexuel (autrement dit encore la satisfaction) se trouve sous la domination de n'importe quelle zone érogène du corps.

Naturellement, nous n'allons pas nous limiter aux traits essentiels. Ce n'est là qu'une première approche pour vous mettre dans le bain et vous montrer qu'en 1905 Freud avait des positions nettement arrêtées sur la sexualité infantile, et qu'il s'agissait alors d'un discours absolument inouï par rapport à celui de la sexologie de son époque. Et par parenthèse, n'allez pas croire que la sexologie d'aujourd'hui est mieux lotie que l'ancienne, – je suis beaucoup plus enclin à croire qu'elle a fait depuis un bond formidable en arrière. Krafft-Ebing, Iwan Bloch et Havelock-Ellis demeurent encore des auteurs autrement plus intéressants à lire que leurs émules (braves et insipides) d'aujourd'hui.

Essayons de suivre maintenant l'enchaînement des thèses de Freud sur la sexualité infantile tel qu'il le déroule lui-même dans sa *« Récapitulation »*.

Freud pose tout d'abord <u>l'existence</u> de la sexualité infantile en renversant l'argument des gens de son époque. Qu'il y eut des manifestations de la pulsion sexuelle durant l'enfance, personne n'en disconvenait, on estimait simplement que c'était exceptionnel.

Freud soutient la thèse inverse. Il estime qu'il existe des germes d'activité de la pulsion sexuelle durant l'enfance, même si les manifestations en sont prétendument sporadiques. Puis, partant de cette présomption, il montrera que les manifestations de la pulsion sexuelle durant l'enfance sont nombreuses, et qu'elles ne sont invisibles que pour ceux qui ne savent pas les reconnaître. Dans l'opinion courante, n'est sexuel chez les enfants que ce qui rappelle la sexualité des adultes. Tout le propos de Freud sera donc de « travailler » la notion de sexualité. Et il dit quelque part qu'il a cherché à en étendre le concept pour inclure ce qui n'était considéré par l'opinion courante que des exceptions : les perversions sexuelles des adultes et la sexualité infantile.

La thèse suivante touche à la genèse. Comment advient la sexualité ? et il répond par la fameuse thèse de l'étayage de la sexualité sur les fonctions vitales. Il se tourne alors pour explorer la notion de développement, et pour indiquer que le rythme de développement de la pulsion sexuelle diffère de celui des autres fonctions biologiques. Ce qui l'amène à nous présenter une grosse pièce de son artillerie. Après une première floraison de la sexualité durant l'enfance, la pulsion sexuelle se met en berne pendant cinq ans environ, puis accuse une nouvelle poussée à l'adolescence. C'est là une thèse de grande conséquence dans la mesure où elle revient à affirmer l'instauration diphasique de la sexualité. La période intermédiaire qui s'intercale entre les deux poussées de la sexualité, Freud la dénomme « période de latence », il la définit en extension et en compréhension, et nous en décrit les quatre ou cinq caractéristiques. Parmi ces caractéristiques il y a l'éducabilité. Et Freud attire notre attention sur deux points essentiels : d'une part, c'est durant la période de latence que la pulsion sexuelle peut être éduquée, d'autre part, cette éducation ne peut ni aller à contre-courant ni être totale, car une partie de cette pulsion (variable d'un sujet à l'autre) réclamera toujours une satisfaction directe [6].

Après avoir posé l'existence de la pulsion sexuelle durant l'enfance, après en avoir montré la genèse par étayage et le développement en deux temps, et après nous avoir averti que son éducabilité a des limites, Freud enchaîne sur ce que nous avons appelé sa *Triebelehre*. Il nous fait un petit exposé de métapsychologie point trop différent de celui qu'il (re)fera dix ans plus tard à l'orée de la première guerre mondiale. – Calmos ! je le sais, j'ai bien dit tout à l'heure qu'aucun thème de l'exposé de Bernard Golse sur la sexualité infantile ne remonte à 1905. Et pourtant, m'objectez-vous, il consacre bien son premier développement à la théorie des pulsions. Alors ? Eh bien, c'est tout simple. L'exposé de Bernard Golse s'appuie uniquement sur l'état ultérieur de la *Triebelehre*, à partir de 1915, sans qu'il veuille se soucier le moins du monde des idées de 1905. Votre objection tombe d'elle-même et je passe outre.

Donc, déjà en 1905, la pulsion est définie par 4 caractères : la source, le but, l'excitation et l'objet, à chacun desquels Freud va consacrer une thèse d'une surprenante nouveauté. Qu'on en juge. En distinguant une source endogène et une source exogène de la pulsion il en arrive, d'une part, à définir des zones érogènes sur le corps propre, et d'autre part à concevoir la sexualité comme un produit marginal procédant à partir de tout processus organique ayant atteint une certaine intensité. Le but de la pulsion est la satisfaction. Plus techniquement, il s'agit de décharger la tension provoquée par l'excitation, ce qui est censé procurer un certain plaisir, étant entendu que ces excitations poursuivent chacune isolément son but, et cherchent satisfaction sur place. En conséquence, durant l'enfance aucun objet n'est assignable à la pulsion sexuelle, c'est pourquoi elle peut être dite auto-érotique. De même qu'on peut dire que le caractère des manifestations sexuelles est essentiellement masturbatoire durant l'enfance. Après cette avalanche de nouveautés, Freud ajoute tout de même un mot à propos des modes d'excitation de la zone génitale, qu'il a détrônée de sa position prédominante que le sens commun lui attribue. Il nous dit qu'elle peut être excitée de deux manières, soit par une stimulation sensible appropriée, soit conjointement à la satisfaction d'autres sources érogènes, préparant ainsi la voie à la thèse du primat génital à la puberté.

La dernière thèse est relative à la séduction. Ceux qui croient que Freud a abandonné la théorie

[6] On trouve un passage particulièrement explicite touchant le second point *in* Freud (1908*d*), « La morale sexuelle "civilisée"... », trad. française in *La Vie sexuelle*, pp. 33-34.

de la séduction en 1897 en sont pour leurs frais. Même dans son réalisme le plus outrancier, Freud n'a jamais renoncé à la séduction. Selon Freud, la séduction crée une condition pathologique qui permet de mieux voir la vraie nature des choses, – ici la nature de la sexualité infantile. Comme vous le savez, Freud est un adepte de ce qu'on nomme la *méthode pathologique*. Il nous dit : lorsque la période de latence est interrompue par un acte de séduction, la pulsion sexuelle de l'enfant se révèle polymorphiquement perverse. Pourquoi donc « polymorphiquement » ? – Parce qu'il lui manque les deux facteurs par lesquels Freud définit les perversions positives de l'adulte, et qui sont l'exclusivité et la fixation [Fo 74].

Voilà, ce n'est pas mal ! Et tout cela en 1905 !

Par la suite, Freud apporta à ce *2ème Traité* de nombreux remaniements, essentiellement des adjonctions, que je renonce à évoquer dans le détail. Qui ne connaît pas cette mauvaise affaire des prétendus stades libidinaux ? – peut-être quelque enfant sauvage d'une forêt tropicale, si d'aventure il y en a encore. Je ne voudrais insister, mais alors avec force, que sur une seule adjonction, effectuée en 1915. C'est toute une section qui a été ajoutée sous le titre : *« Les recherches sexuelles infantiles »*. En réalité, Freud avait déjà publié une étude là-dessus en 1908*c*. Nous avons là véritablement une contribution qui ne le cède en rien en stupéfiante originalité aux contributions de 1905. Et là encore, par une étrange fatalité, cette contribution passe également à l'as. Par exemple, Bernard Golse n'en fait aucun cas [7]. Pourquoi ? – Parce que c'est trop embarrassant, pardi, pour la vulgate psychanalytique concoctée pendant tout un siècle de traficotages avec la *Sexualtheorie*. Exemple : qu'est-ce que c'est que ce redoutable complexe de castration sinon une théorie sexuelle infantile promue en théorie super-savante par on ne sait quel tour de passe-passe. Mais j'aimerais attirer votre attention sur quelque chose de plus fort de café que ça. À la 4ème édition des *Trois Traités* (soit en 1920) Freud a ajouté une longue note au *3ème Traité* relative aux fantasmes pubertaires où il nous indique que ces fantasmes se greffent sur, ou plutôt se nouent *(knüpfen)* aux recherches sexuelles infantiles abandonnées. Et quels sont ces fantasmes sexuels de la puberté ? Je vous le donne en mille, vous ne le devinerez pas. Je vous le dirais, que vous ne le croirez pas. Ouvrez donc l'éd. Folio à la page 170, vous verrez qu'il s'agit :

– du fantasme de la scène primitive,
– des fantasmes de séduction précoce par des personnes aimées,
– des fantasmes de castration,
– des fantasmes de séjour intra-utérin,
– et du roman familial.

Est-ce tout ? Non pas ! Le complexe d'Œdipe est convoqué en personne pour clore le défilé. Et Freud nous précise que c'est en lui que culmine la sexualité infantile *(in ihm gipfelt die infantile Sexualität)*. Moment d'extraordinaire lucidité où tout ce qu'il est convenu de dénommer – avec des trémolos dans la voix – des fantasmes originaires, est reporté en bloc par Freud à la période pubertaire. Et c'est en 1920 que Freud lance ce brulot dans la meule de foin des psychanalystes. Comment dès lors s'étonner que la plupart des psychanalystes d'aujourd'hui appartienne au genre pompier ?

Et maintenant, je vous prie de faire l'épreuve de ce que j'ai nommé tout à l'heure notre cable aérien. Je vous y incite. Car il est nécessaire que vous vous rendiez compte par vous-mêmes de la nouveauté absolue de l'exposé que je viens de faire, fondé sur les conceptions de Freud de la sexualité infantile en 1905, de leur nouveauté absolue, disais-je, par rapport à ce qui se transmet aujourd'hui dans le meilleur des cas sur la sexualité infantile. Vous verrez qu'il n'y a pas un seul point de commun, pas un seul, entre mon exposé et celui de Bernard Golse, même en ce qui concerne la *Triebelehre*. – Hormis, pour être tout à fait juste, son maillon le plus faible, la thèse sur le but de la pulsion, c'est-à-dire la prétendue « satisfaction », à laquelle je reviendrai tout à l'heure. Et c'est tout, absolument tout. C'est à croire que nous nous mouvons en des univers complètement différents, com-

[7] Après Lacan, encore lui (*Écrits*, p. 543), le Pr Laplanche est l'un des rares psychanalystes à avoir donné aux "théories sexuelles infantiles" leur importance hors de pair. Plus exactement, c'est à son enseignement que je dois d'y prêter moi-même la moindre attention. Et je ne fais ici que vous répercuter cet enseignement.

plètement étrangers l'un à l'autre. Il y a là une merveille qui tient du prodige tant elle est peu croyable.

8

Comment tirer une pensée vers le haut

Après ce rapide exposé sur la sexualité infantile centré essentiellement sur les contributions de Freud qui remontent à 1905, je voudrais présenter les deux manières de lire Freud (ou n'importe quel autre auteur) : soit en le tirant vers le haut, soit en le tirant vers le bas. En tirant vers le bas, aucune idée un peu originale n'y peut résister, et elle se ramène finalement à une opinion du sens commun. En revanche, en tirant vers le haut on s'éduque. C'est le génie de la langue danoise qui nous l'apprend. En danois, éduquer se dit *at opdrage*, ce qui veut dire au pied de la lettre tirer vers le haut, – vous voyez à quoi ça sert parfois de lire Kierkegaard. En tirant la pensée de Freud vers le haut, voici ce que cela donne par rapport à cinq thèses importantes : l'étayage, la période de latence, les limites de l'éducabilité, les zones érogènes, et l'excitation endogène.

– En 1905, la notion d'étayage est introduite pour cerner ce moment à partir duquel l'action de téter, qui est une action instrumentale au service du nourrissage, se scinde ou se fendille, donnant naissance à une activité marginale de suçotement à vide, ayant sa fin en elle-même. Il est une manière de comprendre la pensée de Freud qui la dégonfle, la vide de sa sève et la ramène à une simple banalité. C'est de dire qu'il y aurait là le pressentiment (?) du prétendu « stade oral » que « découvrira » Freud dix ans plus tard. Il est en revanche une autre manière de comprendre la notion d'étayage exemplifiée par le suçotement, et c'est d'y voir la création et l'élaboration d'un prototype *(Vorbild).* Et l'on sait comme ce style de démarche intellectuelle, l'élaboration de prototypes, est fructueux chez Freud. Comme la méthode pathologique, l'élaboration de prototypes appartient à l'équipement épistémologique de base de Freud. De quel prototype s'agit-il ici ? – Tout simplement de ce que Freud dénomme depuis le début de son entrée dans la carrière de psycho-clinicien : l'expérience de satisfaction. Or cette notion de prototype de l'expérience de satisfaction est l'une des plus riches qui soit par les contradictions fructueuses qu'elle recèle.

– Autre exemple : la période de latence. On la réduirait facilement à une banalité si on l'envisageait exclusivement comme une contribution de la psychanalyse à la psychologie du développement. Ce serait d'ailleurs aller à l'encontre de la vérité. En effet, les psychologues du développement n'ont pas fait bon accueil à la période de latence. Ils ne s'y réfèrent que rarement, et encore n'est-ce que du bout des lèvres. Elle embarrasse plus qu'elle ne sert. Même les psychanalystes la regardent avec une certaine défiance, comme ils le font pour tout ce qui recèle chez Freud une charge explosive. Et il a fallu attendre 1997 pour qu'un ouvrage lui soit consacré en entier [8]. En revanche, on parvient à conférer à la période de latence une évaluation plus appropriée (psychanalytiquement parlant) lorsqu'on fait abstraction du cadre de la psychologie du développement, et que l'on cherche à comprendre à travers elle deux traits majeurs de la sexualité humaine : son instauration diphasique, et le rôle qu'y joue constamment l'après-coup.

– Les thèses de Freud sur les limites de l'éducabilité de la pulsion sexuelle peuvent également donner lieu à des banalités lorsqu'on cherche à les tirer du côté des (prétendues) applications pédagogiques de la psychanalyse. À cet égard, l'ouvrage de Catherine Millot (1979) si bien intitulé *Freud anti-pédagogue* mérite de demeurer toujours à portée de notre main. Il n'en a pas fini de nous rendre service. L'autre manière de comprendre les thèses de Freud sur les limites de l'éducabilité de la pulsion sexuelle est de les rapporter en amont aux premières intuitions de Freud. Les éditions des PUF ont eu la bonne idée de publier en 1995 un recueil d'articles de Freud datant d'avant 1900 sous le titre : *La Première théorie des névroses*, préfacé par Jacques André. C'est avec raison que le préfacier, à la suite du Pr Laplanche, relève le qualificatif d' « inconciliable » *(unverträglich)* que Freud appliquait avec insistance à cette époque, aussi bien en allemand qu'en français, à la pulsion sexuelle. Par

[8] *Cf.* C. Arbisio-Lesourd, *L'Enfant de la période de latence*, Paris, Dunod, 1997.

exemple, allez à ce volume aux pp. 5, 10, 12, 16, 22, 24, 97, etc.

– Les zones érogènes se ramènent à une plate banalité lorsqu'elles sont inféodées étroitement à des lieux du corps. En revanche, on commence à découvrir leur valeur insoupçonnée lorsqu'on s'avise que les lieux du corps dont il s'agit (muqueuses, peau) ont le privilège de mettre en contact le corps propre avec le corps d'autrui, établissant des circuits d'échange d'une richesse affective et libidinale sans égale.

– Enfin, la notion d'excitation endogène qui porte Freud à concevoir que la sexualité survient, en tant que produit marginal, quand un processus organique atteint une certaine intensité, peut subir elle aussi deux traitements opposés. Comprise comme processus organique strict, c'est une quasi-banalité. Et alors, la notion même de produit marginal *(Nebenproduct)* s'effrite et disparaît en tant qu'expression individualisée du vocabulaire de Freud. C'est la mésaventure advenue à Philippe Koeppel dans sa traduction française des *Trois Traités*. En revanche, si l'on étend cette appellation au-delà de son application stricte à des processus organiques dont la psychanalyse n'a pas grand chose à dire, on parvient là aussi à jeter une lumière supplémentaire sur la nature de la pulsion sexuelle. On comprendra alors qu'il est de la nature de la pulsion sexuelle d'apparaître toujours à la marge, d'être toujours un produit marginal.

Je vais faire maintenant une 1ère série de remarques allant toutes dans le même sens, – tirer la pensée de Freud vers le haut, en déployer les ressources cachées, ou tout au moins inapparentes, reformuler certaines de ses thèses de manière moins ambiguë. Je parlerai tour à tour de la nature de la sexualité infantile, du problème du stadisme et du temps, des diverses façons de se représenter la sexualité infantile, et, pour clore cette 1ère série de remarques, je parlerai un peu d'épistémologie. Puis, s'il nous reste un peu de temps, je ferai une 2de série de remarques, cette fois plus critiques, touchant les défaillances de la pensée de Freud en 1905.

9

Sexualité (mature) univoque

Première remarque : il n'y a pas de sexualité infantile au singulier. La sexualité infantile est au pluriel. Ce qui est au singulier, c'est la sexualité adulte. Non pas la sexualité effective de l'adulte de tous les temps et de tous les lieux. Mais le modèle idéal de cette sexualité tel qu'il a été raffiné au cours de millions d'années. C'est par rapport à ce modèle idéal que la sexualité infantile est conçue par Freud. Rappelons donc tout d'abord les traits qui caractérisent cette sexualité *idéale*. Ils sont au nombre de 3 ou 4. Lorsqu'à la puberté la fonction de reproduction entre en fonction, il se produit ceci :

– La distinction des sexes en *masculin* & *féminin* devient exclusive. Maintenant, c'est ou ça, ou ça. Il n'y a plus de place pour ce qu'on nomme des « garçons manqués », par exemple.
– Le *primat du génital* s'impose sur tous les autres lieux de jouissance et se les subordonne.
– Les "plaisirs préliminaires" se subordonnent au plaisir terminal, ce qui conduit au *culte de l'orgasme* que vous connaissez bien.
– Et le plaisir sexuel se subordonne à la fonction de reproduction, ce qui conduit au *culte de l'enfant* que vous connaissez encore mieux.

Je le répète, il ne s'agit pas de la pratique effective de la sexualité par nos contemporains adultes, telle que le *Rapport* Kinsey ou le *Rapport* Hitte ou les enquêtes de Masters & Johnson tentent de nous la révéler. La psycho-sexualité dite mature de l'adulte n'est nullement une chose concrète. Elle n'a pas de réalité matérielle, je vous prie d'y prendre garde. Il s'agit d'un modèle idéal partout présent sous forme prégnante, un modèle dont nous sommes comme imbibés. Un modèle qui polarise, stupéfie et mystifie les flux de nos désirs. Un modèle tellement dominant – qu'on le veuille ou non, qu'on en soit conscient ou non – qu'il détermine nos conduites et nos convictions. C'est bien pourquoi Freud parle de norme à cet égard. Et c'est donc avec raison qu'il prend ce modèle pour point de référence. C'est donc par rapport à ce point de référence dont la fermeté ne fait pas de doute qu'il entreprend de brosser le tableau bigarré de la sexualité infantile.

Pour résumer la stratégie de Freud à cet égard, je choisirai pour ma part des termes plus parlants. En

nous bornant au caractère dominant de chacun de ces deux types de sexualité, je dirais que le modèle idéal de la sexualité *mature* est le triomphe de l'univocité. Et il me plairait d'insister sur ce terme de "triomphe". Il y a là quelque chose **d'inéluctable**, quelque chose qui nous dépasse, de plus fort que nous, contre lequel nous ne pouvons rien. Il y a là une sorte de *« c'est ainsi »* qu'on n'est pas en mesure ni de comprendre ni d'expliquer, mais qui s'impose et se constate. À tout prendre, peut-être bien n'y a-t-il rien là qui soit d'ordre psychologique. Voici qu'à un moment donné, sans coup férir, une sorte de basculement effroyable se produit, et la sexualité infantile doit céder inéluctablement le terrain devant le triomphe de l'univocité. Et l'adolescent essayera désespérément de comprendre coûte que coûte et d'éviter cet inéluctable par toute sorte de moyens. Il va rejouer dix fois, cent fois, à *la chèvre de Monsieur Seguin*. C'est là tout ce qu'on peut dire...

10

Inéluctabilité

Je me reprends : ce n'est pas là tout ce qu'on peut en dire. Voici que je suis subitement assiégé par deux idées : une sage, une folle. D'abord la folle. En parlant de l'inéluctabilité, mon imagination prit la poudre d'escampette et se mit à gambader. Quand je l'eus rejointe, elle me représentait le Président Schreber placé devant sa mission salvatrice. C'est un passage de la première expertise médico-légale du Dr Weber qui m'est revenu à l'esprit. Le voici [9] :

> Le plus essentiel dans sa mission rédemptrice est qu'il avait d'abord à effectuer sa transformation en femme. Non pas qu'il voulût se transformer en femme, il s'agissait bien plutôt d'un « il faut » fondé dans l'ordre du monde et auquel il ne peut tout simplement pas échapper, même s'il aurait personnellement de beaucoup préféré demeurer dans sa situation masculine hautement honorifique... [etc.]

Cette époque – allant de la mi-mars à la fin mai 1894 – a été l'époque la plus atroce et en même temps la plus *sacrée* de sa vie, nous dit le Président Schreber au début du chap. VI de ses *Denkwürdigkeiten*. Des prodiges avaient lieu, d'effrayants communiqués lui parvenaient de toute part. La catastrophe était là et s'accomplissait. Il avait devant les yeux la figuration de la fin du monde. J'aurais voulu vous lire tout ce chapitre, et même tout le livre, – un des plus extraordinaires qui soient, digne d'être placé dans nos bibliothèques à côté des *Chants de Maldoror*... Mon hypothèse – elle me parvient comme *Einfall* – est que la crise d'adolescence du Président Schreber a éclaté chez lui de manière différée, au milieu du gué, à cinquante ans passés. Ce n'est qu'une hypothèse tout à fait hasardeuse, j'en conviens tout le premier, mais je n'ai pas résisté à vous en faire part, parce que la psychose est (hélas) l'une des issues possibles de la crise d'adolescence. Et il m'est apparu comme dans un éclair que ce que j'essayais de formuler à propos de l'inéluctabilité de ce qui se passe à l'adolescence recoupait dans le détail l'expérience vécue par le Président Schreber au début de sa maladie. – Ce n'est qu'une digression...

11

Sexualité (infantile) plurivoque

Après avoir suivi ma première idée traversière – l'idée folle comme je vous en avais prévenus – passons à l'autre idée traversière. Celle-ci s'est présentée à mon esprit au moment où je prononçais les mots : *« C'est là tout ce qu'on peut dire... »*. Cette fois-ci c'est une idée plutôt sage que je vais vous présenter. J'ai parlé de la sexualité mature comme d'un modèle idéal. Je crois qu'il est possible d'ajouter que le modèle idéal dont il s'agit est de l'ordre du discours. Il appartient au bien dire ou, comme disaient les romains, au parler droit. Les prétendus *Rapports* Kinsey, Hitte, Masters & Johnson, etc., ne servent qu'à ça. Ils servent moins à nous révéler la pratique effective de la sexualité adulte, qu'à nous apprendre à bien parler ou à parler comme il faut [de] la sexualité. Il n'y a pas loin de ce que Lacan en disait au séminaire *Encore* à ce que j'en pense moi-même. S'agissant du rapport sexuel, Lacan affirmait qu'il ne pouvait pas s'écrire pour la double raison suivante : que la femme n'y entre que *quoad matrem* et l'homme que *quoad castra-*

[9] D. P. Schreber (1903), *Denkwürdigkeiten*..., pp. 386-387, – souligné in texte. *Cf.* également OCF, 10, p. 238.

tionem [10]. C'est un peu la même chose quand je dis moi-même que la sexualité mature n'est pas une pratique effective mais un modèle idéal. Lacan ajoutait que ce n'est pas parce que le rapport sexuel ne peut pas s'écrire qu'on ne peut pas en parler. Bien au contraire, dans la mesure où il rate, et il rate toujours, on en parle et on en parle sans cesse dans le discours courant, que Lacan s'amuse à écrire *disque-ourcourant*. – Tenez, je vais vous régaler d'un morceau choisi suprêmement explicite, une rareté chez Lacan :

> Ce qui fait le fond de la vie en effet, c'est que pour tout ce qu'il en est des rapports des hommes et des femmes, ce qu'on appelle collectivité, ça ne va pas. Ça ne va pas, et tout le monde en parle, et une grande partie de notre activité se passe à le dire.
>
> Il n'empêche qu'il n'y a rien de sérieux si ce n'est ce qui s'ordonne d'une autre façon comme discours. Jusques et y compris ceci, que ce rapport, ce rapport sexuel, en tant qu'il ne va pas il va quand même – grâce à un certain nombre de conventions, d'interdits, d'inhibitions, qui sont l'effet du langage et ne sont à prendre que de cette étoffe et de ce registre. [11]

Quand je dis que la sexualité mature est de l'ordre du modèle idéal, je veux dire par là qu'elle appartient au « bien dire » du discours courant. Vous voyez comme c'est proche de ce qu'en disait Lacan. Mais comme je ne prétends aucunement entendre Lacan (qui souhaitait d'ailleurs ardemment d'être mécompris par ses mécontemporains) [12], je ne saurais l'affirmer positivement. Quoiqu'il en soit, l'univocité de « bien dire » notre sexualité dans le discours courant s'oppose à la plurivocité de la sexualité infantile, dont on ne peut pas dire (dans le discours courant) beaucoup de bien. À la suite de Freud – car je prends ma référence dans Freud, tandis que Lacan ne me sert parfois que de point de repère et non pas de référence – , à la suite de Freud, je mets en regard de l'univocité de la sexualité dite mature, et pour faire contraste, le trait caractéristique de la sexualité infantile, *id est* son essentielle plurivocité. Je le répète, ce sont là mes propres termes. Freud, quant à lui, en utilise d'autres. Tout le monde sait que pour lui l'enfant est, suivant l'expression consacrée en français, un *pervers polymorphe*. Et pourtant, Freud n'a jamais dit ça. Le Freud de naturalisation française est parfois étrange. Voici exactement ce qu'a dit Freud :

> *Es ist lehrrzich, daß das Kind unter dem Einfluß der Verführung polymorph pervers werden, zu allen möglichen Überschreitungen verleitet werden kann.*
>
> Il est instructif que l'enfant, sous l'influence de la séduction, peut devenir polymorphiquement pervers et être entraîné à tous les débordements imaginables.

Comme on le constate, Freud [Fo 118] ne dit pas du tout que l'enfant est un pervers polymorphe, pas du tout, du tout. Il dit qu'il devient polymorphiquement pervers si, durant la période de latence (en gros entre 5 à 10 ans), période de relative accalmie, de relatif silence pulsionnel, période durant laquelle s'installent les refoulements, les formations réactionnelles, le caractère, les sublimations, les idéaux esthétiques et moraux, etc., eh bien, l'enfant devient polymorphiquement pervers si, durant cette période, il est exposé à des actes de séduction de la part d'adultes ou d'autres enfants.

En présentant mes catégories de sexualité univoque et de sexualité plurivoque je cherche à éviter quelques-uns de ces clichés, de ces équivoques et de ces quiproquos qui sont notre lot commun lorsque nous lisons Freud en français, – dans les anciennes traductions à tout le moins.

12

Stadisme & temporalité psychique

Une autre remarque absolument inévitable. Toute investigation portant sur la sexualité infantile est comme obligée de se placer dans la durée, dans le cadre d'une psychologie du développement, dans le cadre d'une évolution temporelle. Cela n'a l'air de rien, et l'on n'y prête pas attention. Mais c'est fort malheureux. Lorsqu'on ne lui claque pas la porte au nez, le sens commun s'engouffre dans la grange et dévaste toute la moisson. Dès qu'on parle de développement, dès qu'on parle d'évolution, Piaget

---

[10] Jacques Lacan, *Encore* (chap. III, §3), p. 36.

[11] Jacques Lacan, *Encore* (chap. III, §3), p. 34.

[12] Il termine une de ses leçons ainsi : « Je suis presque au regret d'en avoir de cette façon dit assez, ce qui veut toujours dire trop », in *Encore* (chap. V, §3), p. 59.

aidant, c'est une montre suisse qui s'impose, qu'on nous impose [13]. Ce sont, comme on le sait, des montres excellentes. Mais le tout est de savoir si la sexualité infantile relève de la temporalité que mesure une montre suisse. Le temps d'une montre suisse est absolument rectiligne, continu, synchrone, successif et irréversible. Il est univoque par excellence. Alors que nous venons de voir que le caractère essentiel de la sexualité infantile est sa plurivocité.

Poussons plus loin. La sexualité infantile renferme même plusieurs espèces de plurivocités. La temporalité en est l'un des aspects, et il mérite de retenir toute notre attention. Ceux qui se sont intéressés au travail du deuil chez les enfants connaissent la bizarrerie de la chose. Leur temps n'étant pas le nôtre, leur deuil non plus ne ressemble pas au nôtre.

La temporalité où s'insère la sexualité infantile est fragmentée, discontinue, punctiforme, irrégulière, voire erratique. Elle se singularise par des alternances de rythmes et d'intensités. Elle est aussi bien qualitative que quantitative. Additive avec et sans sommation. Elle relève du diphasisme et de l'après-coup. De plus, l'appareil psychique étant formé de plusieurs couches – de plusieurs systèmes ou instances – il fonctionne selon des temporalités différentes qui s'ignorent entre elles. L'une des couches de l'appareil psychique – quel que soit le nom qu'on lui donne – est même réputée en dehors du temps. Comment, dans ces conditions, envisager sérieusement de concevoir la sexualité infantile selon un schéma de développement par stades ? Je voudrais espérer que l'absurdité de l'entreprise vous saute aux yeux. Déjà, ceux parmi vous qui avaient suivi il y a deux ans le séminaire consacré à la lecture de l'étude du Pr Widlöcher (1970) sur la sexualité infantile avaient été sensibilisés à ce problème. À partir d'un stratagème particulièrement judicieux – la conception psychanalytique des caracatères oral et anal – le Pr Widlöcher démontrait pertinemment qu'on ne pouvait pas se prononcer sur l'antériorité du « stade oral » sur le « stade anal », ou celle du « stade anal » sur le « stade oral » [14]. Certes, il n'allait pas jusqu'à dire que ce sont des « organisations sexuelles » qu'il ne faudrait pas concevoir selon un échelonnement par stades. C'est moi qui fait cette déduction, et qui la généralise à toutes les « organisations sexuelles » de l'enfance, que je conçois d'ailleurs un peu différemment de la plupart des psychanalystes d'aujourd'hui... Je disais donc que ce n'est que lorsque vous serez absolument convaincus de l'absurdité qu'il y a de concevoir la sexualité infantile selon un schéma linéaire par stades que nous pourrions faire un pas de plus, – très précautionneusement. Je vais en effet recourir à la chronologie pour essayer de faire l'inventaire des différents types de sexualités infantiles, – puisqu'il y en a plusieurs. J'ai besoin de la chronologie simplement pour fixer les idées. Puis, une fois que vous serez au parfum, je vous demanderai de vous passer de ce repérage inopportun.

13

Un meuble de rangement : la commode

Le premier type de sexualité infantile prédomine à la période qui va de 0 à 2/3 ans. Le deuxième type prédomine à la période dite de première floraison de la sexualité et qui s'étend de l'âge de 2/3 ans à l'âge de 5 ans environ. Le troisième type de sexualité infantile est celui qui prédomine à la période de latence. Et le 4ème type de sexualité infantile est celui qui prédomine à l'adolescence. Ces quatre types de sexualité s'opposent en bloc à la sexualité dite mature, celle de l'adulte, blanc, normal, que j'ai déjà décrite dans ses caractéristiques propres en soulignant bien qu'il s'agit d'un modèle idéal.

Maintenant que nous sommes fixés là-dessus, éliminons la chronologie et recourons à un autre mode de représentation. Vous avez remarqué que je

[13] « PIAGET » n'est pas seulement une marque prestigieuse de montres suisses, c'est aussi une référence également prestigieuse en psychologie du développement. Néanmoins les recherches de Piaget relatives au temps sont les plus décevantes de toutes. En particulier, il n'y a presque rien à glâner pour nous ni dans son ouvrage sur *Le Développement de la notion de temps chez l'enfant* (Paris, PUF, 1946), ni non plus dans son étude : « Le temps et le développement intellectuel de l'enfant », in *La Vie et le temps*, Neuchâtel, éd. de La Baconnière, 1962.

[14] Daniel Widlöcher (1970), « La sexualité infantile », in ouvrage collectif sur la *Sexualité humaine*, Paris, Aubier-Montaigne, pp. 180-181.

ne me suis servi du repérage chronologique que pour faire de la typologie. Il ne s'agissait que de classer les sexualités infantiles par catégories, autrement dit, de faire du rangement. Or, il existe un meuble approprié à cet effet qu'on dénomme une commode. Et il est particulièrement commode de ranger nos effets dans des tiroirs. Ici, nous avons besoin d'une commode à quatre tiroirs. Mais avant tout demandons-nous où mettre la sexualité "mature" ? Comme c'est un "modèle idéal", nous allons la mettre dans un cadre et l'accrocher au-dessus de la commode, comme on ferait d'un tableau ou d'un portrait !

Il faut maintenant jeter un regard dans chacun des quatre tiroirs de notre commode. Rien qu'à lire les *Trois Traités*, nous savons plus ou moins bien comment les garnir. Le tiroir le plus archaïque est celui dont *L'Anti-Œdipe* de Deleuze & Guattari nous a fait un si précieux inventaire avec des flux de désir, des coupures de flux, un corps sans organes, etc. Nous savons ainsi qu'il y a dans chacun de nos tiroirs des compartiments. Le tiroir dit de la première floraison de la sexualité, par exemple, contient deux cases pour le choix d'objet incestueux, selon qu'il se fait par étayage ou sur le mode narcissique. Le tiroir dit de la période de latence comprend un assez grand nombre de compartiments : pour la formation du caractère, pour les refoulements, pour les sublimations, et pour les aspirations idéales (morales ou esthétiques). Le tiroir de l'adolescence... Je m'arrête. Je voulais seulement amorcer la tâche.

14

Les régimes de jouissance

Mon propos principal, que je ne veux pas encore lâcher, était de vous convaincre de la plurivocité de la sexualité infantile. À suivre Freud, il y aurait au moins quatre grands types de sexualité infantile que, pour la commodité, j'ai classés dans les tiroirs d'une commode. Vous avez vu que j'avais d'abord utilisé la chronologie des âges, puis ce meuble de rangement qui m'a paru plus "neutre". Mais le moment est venu de renoncer même à ce meuble en faveur d'un mode de représentation plus adéquat. Même si les tiroirs de notre commode sont mobiles, et même si les commodes sont des meubles, c'est-à-dire des objets qu'on peut mouvoir, il n'en demeure pas moins que nous avons là un mode de classement statique. Or les divers types de sexualité infantile sont des charges dynamiques par excellence. Ce sont des moteurs de comportements. C'est ainsi que l'idée m'est venue de parler de "régimes" de jouissance comme on parle des régimes d'un moteur. Nommons *over-drive* ce modèle idéal qui est la sexualité mature, nous assimilerons nos quatre types de sexualité infantile à une boîte de transmission à quatre rapports, commandant chacun un certain régime du moteur. L'image est plaisante, et ne manque pas de pertinence. Néanmoins, cette image non plus n'est pas complètement satisfaisante.

Il existe dans la littérature psychanalytique d'autres modes de représentation. Il en est un que l'on rencontre occasionnellement sous la plume de Freud et chez Anna Freud, et qui mérite d'être rappelé. Il a été repris par Laplanche & Pontalis (*via* Lacan) avec *brio*. Lorsque Freud a découvert que la sexualité infantile comportait des sortes d'organisations qu'il a dénommées orale, anale et phallique, il s'est mis à dire que la pulsion sexuelle parlait le dialecte de l'organisation orale, anale ou phallique. Cette notion de dialecte est extrêmement intéressante, et Laplanche n'en a pas seulement redoré le blason, il en a développé le modèle extensivement. Il en est ainsi venu à proposer un « modèle traductif » de l'inconscient fondé sur cette intuition première [15]. Tenez, voici une brève citation assez explicite, tirée justement du premier essai du Pr Laplanche pour dégager une problématique du temps d'inspiration psychanalytique [16] :

> La succession des stades, infiniment plus complexe que le dogme des manuels de psychanalyse ne la décrit, n'est finalement que ce mouvement de détraduction-retraduction d'un originaire (l'originaire adulte, puis l'originaire de l'inconscient individuel) selon les idiomes disponibles : « langages (*) » de l'oralité, de l'analité, de la génitalité, etc.

[15] Cette intuition s'origine dans la fameuse et extraordinaire lettre 52/112 à Fließ du 6 décembre 1896.

[16] Jean Laplanche (1989), « Temporalité et traduction, pour une remise au travail de la philosophie du temps », p. 333. Deux ans plus tard (1991), un autre essai sur le temps suivit.

(*) Ce terme est pris ici en un sens absolument métaphorique ou élargi, et sans aucun privilège donné au verbal. [Note de Jean Laplanche]

Ne vous impatientez pas. Nous ne pouvons faire mieux en ces questions que de proposer des modèles de compréhension et d'en changer suffisamment fréquemment pour que notre langage ne se sclérose pas et ne se transforme en scolastique et en logomachie. Je n'aime pas à citer Bachelard à l'appui, mais c'est comme une fatalité aujourd'hui qu'il me revienne constamment à l'esprit. Tant pis. Eh bien, c'est lui qui faisait remarquer avec pertinence que le concept glisse constamment vers l'image, qu'on ne se débarrasse pas facilement de l'imaginaire, et que le problème est d'en faire un usage réglé, autrement dit, de ne pas être dupe des images qui se donnent pour des concepts [17]. Et il ne parlait que des sciences dures. Vous voyez qu'en ce qui nous concerne il faut en prendre notre parti sans trop murmurer. Je vous ai proposé des images : la chronologie, la commode, le régime-moteur, le dialecte... Je vous les ai proposées comme des béquilles, des béquilles pour soutenir mon discours et... votre attention. Nous avançons en claudiquant, certes ! Mais ne vous y trompez pas, ce qui importe ce n'est pas de claudiquer, c'est d'avancer.

15

Coupure, rupture, continuité

Voici une autre remarque encore, asservie à la même fatalité de tout à l'heure. Apparemment, il s'agit d'un problème d'ordre épistémologique. En présence d'un « développement » quel qu'il soit, faut-il envisager de le décrire suivant un modèle de représentation qui privilégie la continuité ou celui qui privilégie les discontinuités ?

Prenons un exemple concret.

Au 1er Congrès International de Psychologie qui s'est tenu ici au Palais de l'UNESCO en avril dernier, vous vous souvenez, je pense, que pour décrire ce qui se passe à l'adolescence le Pr Gutton avait insisté sur les discontinuités, et que le Pr Chamoun lui avait répliqué vertement en insistant sur la continuité [18].

Prenons un autre exemple de développement, l'histoire d'une science par exemple. Comment raconter l'histoire d'une science ? Il y a sans doute plusieurs manières de le faire. Bachelard a proposé la sienne, qui, comme vous le savez, a exercé en France du moins une très grande influence. Le début d'une science est redevable à une coupure. Une coupure absolue et qui constitue un point de non-retour. Lorsque la chimie se coupe de l'alchimie, lorsque l'astronomie se coupe de l'astrologie, elles s'instituent en tant que sciences. Puis, les progrès dans la discipline nouvelle se font par des rectifications permanentes qui sont assimilées à des ruptures.

Il me semble qu'en ce qui concerne l'adolescence, le Pr Gutton ait surtout été intéressé de nous décrire phénoménologiquement ce qui s'y passait. Il a voulu faire un sort à l'expression *« point de lendemain »,* qui est le titre d'une nouvelle de Vivant Denon (1777). Il en a même fait une sorte d'emblème. Ce qui a eu au moins pour effet que la plupart d'entre vous se soit procurée l'éd. Folio de cette nouvelle enchanteresse. D'ailleurs, dans les entretiens qu'il nous a accordés en marge du Congrès il a également insisté sur l'atmosphère de la nouvelle qui conduit le lecteur (sur les pas du héros) d'enchantement en enchantement. Quant au Pr Chamoun, c'est sur le plan épistémologique, me semble-t-il, qu'il a voulu se placer. Ce n'est assurément pas l'expérience clinique qui lui fait dire que les processus psychologiques sont continus. Dire cela est une option épistémologique. Les « processus psychologiques » n'ont pas d'autre mode d'existence que de figurer dans le discours des psychologues. Les notions de latent et de manifeste auxquels le Pr Chamoun a eu également recours appartiennent au même mode d'être. C'est ce qu'on nommait dans le temps des êtres de raison.

Revenons maintenant à notre problème particulier. Comment envisager la psycho-sexualité humaine ? Si on veut la penser dans le cadre d'une psychologie du développement, on est forcé de la considérer dans un déroulement temporel. Mais le

[17] *Cf.* Olivier Roy, *Le Nouvel esprit scientifique de Bachelard, Commentaire*, Éditions Pédagogiques Modernes, 1979, p. 15.

[18] On trouvera cet échange ici-même, pp. 145-151 et pp. 155-157, respectivement.

tout est de savoir ce qu'on gagne à l'envisager ainsi. Il n'y a de pire plaie dans les sciences que le réalisme. Le réalisme, en psychologie du développement, c'est toujours la même histoire, c'est la merveilleuse ascension du mont Everest [19]. Allez, encore un effort, nous sommes arrivés à tel stade, nous sommes parvenus à tel autre stade, courage, il nous reste tel stade à atteindre, ou tel autre, pour conquérir enfin le sommet. Tout ce que nous raconte Piaget, par exemple, à propos du développement rentre dans ce schème éculé. Pour corser les choses, et c'est ce à quoi Piaget n'a jamais songé (il faut lui rendre au moins cette justice), on introduit des épreuves, on introduit des *dire straits* – du nom du fameux groupe de rock – et on nous fait trembler lorsqu'il faut franchir tel ou tel passage dangereux. Beaucoup de psychanalystes sont passés maîtres dans l'art de nous faire trembler devant une mère insuffisamment bonne-à-tout-faire, un père plus ou moins absent à lui-même ou aux autres, et une triangulation mal fichue qui vous cravate à mort par traîtrise. J'espère qu'avec vous ça ne prend pas et, comme dans la bonne vieille chanson française : *tout ça n'vaut pas un clair de lune à Maubeuge*....

Pour ma part, je ne souhaiterais pas que la plurivocité de la sexualité infantile soit ramenée au récit de l'escalade du mont Everest. Je préfère que l'on envisage un certain nombre de régimes de fonctionnement sans avoir à les classer hiérarchiquement. Je pense aussi qu'à n'importe quel âge, du plus précoce au plus tardif, tous ces régimes de fonctionnement sont opérationnels. Prenons un exemple, le fonctionnement dit de la période de latence. Ce n'est là qu'une appellation. Et cette appellation n'a pas d'autre sens, n'a pas d'autre importance que de nous indiquer que c'est chez les enfants âgés de 5 à 10 ans que ce régime de fonctionnement de la sexualité infantile a pu être découvert, – peut-être parce qu'il s'observe le mieux à cet âge, ou qu'il y est prépondérant. Mais je ne vois pas pourquoi ce régime ne peut pas être opérationnel d'une manière ou d'une autre aussi bien avant qu'après.

Oui, vous avez raison, d'un régime de la sexualité infantile à un autre je ne vois pas de continuité possible. L'un n'est pas l'autre. L'un ne s'intègre pas dans l'autre. Qu'en est-il de l'adolescence ? J'avoue que pour moi l'adolescence doit pendant longtemps encore être décrite de manière phénoménologique. C'est une période très mystérieuse encore, terriblement mystérieuse. J'ai comme le pressentiment qu'il s'y produit une sorte de séisme, de basculement effroyable, un grand chambardement. Une grave coupure, une faille par glissement de terrain. Voilà les images qui me viennent à l'esprit à partir de l'écoute de mes analysants adultes. Même pour les jeunes de 20/25 ans, l'évocation sur le divan de la période de l'adolescence – si proche encore dans le temps – est d'une difficulté extrême. L'enfance affleure facilement à leurs lèvres, mais l'évocation de l'adolescence est laborieuse et délicate. Il y a beaucoup d'archaïque à l'adolescence... tel est mon sentiment.

III.

Défaillances & avanies

16

Là où ça tourne court

Après cette 1ère série de remarques, en voici une autre. La 2de série sera beaucoup plus critique, plus véhémente. Je vais m'occuper des défaillances de Freud dans son approche de la sexualité infantile. Et plutôt que de parler de défaillances, il faudrait peut-être les nommer des avanies, car ces défaillances sont presque des insultes faites à la clinique.

Les ratages, ou, comme on le dit mieux en anglais, les *shortcomings*, c'est-à-dire là où ça tourne court... les *shortcomings* de Freud procèdent tous d'une même source identifiable. On en a donné différentes dénominations, – peu importe ! Pour Sulloway, Freud est un crypto-biologiste. Et il a parfaitement raison. Le Pr Laplanche ne cesse de dénoncer le fourvoiement biologique de Freud à propos de la psycho-sexualité. Et Antoine Sarkis et moi-même, nous parlons de la *Folie-Tristan* de Freud, autrement dit de sa passion ravageante pour Fließ. Malgré ces formulations apparemment si différentes, tout cela revient au même.

[19] Le mont Everest est situé dans l'Himalaya (Tibet). Il culmine à 8846m. Edmund Hillary et Tensing Norgay furent les premiers à atteindre son sommet en 1953.

Tout à l'heure j'ai souligné l'absence de théorie psychanalytique des perversions sexuelles chez Freud en 1905. Il faut ajouter maintenant quelque chose de plus. Cette absence n'est pas un manque, ce n'est pas un oubli advenu par inadvertance. Je dois maintenant ajouter qu'il n'était pas possible de concevoir une théorie psychanalytique des perversions sexuelles dans le cadre épistémologique des *Trois Traités*. Dans le vocabulaire de Bachelard il y avait là un *obstacle épistémologique* pour ce faire. Je ne suis pas un adepte de l'épistémologie bachelardienne, et je n'aime pas utiliser ses catégories parce que je n'adhère pas du tout au socle idéologique dont ils tirent leur substance, et qui est le culte des sciences dures et du progrès civilisateur dont on prétend qu'elles seraient la promesse. Je suis sensible à ce phénomène de dégradation auquel les sciences dures ont donné un malheureux essort. Tant que l'esprit pratique seul avait inspiré les inventions techniques, celles-ci étaient au service du bien-être. Mais lorsque les sciences dures se sont mises de la partie pour accélérer le soi-disant "progrès" technique, c'est la pollution qui en est résultée. – Beurk !

Puisque c'est par une sorte de fatalité (que je m'explique mal) que le bachelardisme me vient constamment à l'esprit aujourd'hui, faisons contre mauvaise fortune bon cœur. Conservons donc cette idée d'un obstacle, tout en sachant qu'un obstacle n'est pas inamovible, qu'il peut toujours être escaladé ou contourné. On peut aussi le dynamiter, on peut également y percer un tunnel. Il est remarquable, par exemple, comme le souci clinique de Freud, qui fut son souci majeur, l'a poussé à plusieurs reprises et comme malgré lui à faire des trouées à travers son préjugé biologistique. Mais il n'a jamais renoncé à son préjugé. À témoin, le texte même des *Trois Traités*. Depuis 1905 (date de la première édition) jusqu'à 1924 (date de la dernière édition remaniée), il a remanié son texte quatre fois. Et à chaque fois il a accentué et non pas estompé l'aspect de science-fiction (comme il mérité d'être qualifié) de son biologisme. Ex. la libido – substance chimique – et autres élucubrations de même farine.

Quel était donc ce cadre épistémologique des *Trois Traités* qui – en 1905 – faisait obstacle à une possible formulation d'une théorie psychanalytique des perversions sexuelles ? Il faut se reporter à la seconde partie de la *« Récapitulation »* pour en trouver un exposé suivi et bien articulé. C'est là que Freud expose le cadre général où se place sa réflexion, et ce cadre est justement une conception (pseudo-) biologique du développement psycho-sexuel. Ce cadre pseudo-biologique de haute fantaisie a de graves conséquences et de graves retombées, que je voudrais vous faire toucher du doigt en passant au crible de la critique les notions d'étayage, de zone érogène, d'auto-érotisme, et de satisfaction.

17

La satisfaction

Avec cette histoire de plaisir et de satisfaction, incontestablement Freud est en panne d'idées. À telle enseigne que le passage le plus faiblard du livre, le seul passage véritablement ennuyeux et où Freud semble errer sans rémission (à quelque chose près évidemment), c'est celui qu'il consacre au problème de l'excitation sexuelle et qui se trouve au *3ème Traité* [Folio, pp. 151-157]. Tous les auteurs qui se sont préoccupés de prendre au sérieux la *Triebelehre* de Freud y ont considéré cette définition du but de la pulsion comme le maillon le plus faible de la doctrine et y ont appliqué sans hésitation leur maillet : Lacan (1964), Laplanche (1984), Widlöcher (1984), etc.

Pour ma part je ne donne pas cher des abstractions de la *Triebelehre* freudienne (poussée, source, but, objet), ni de tout cet appareil vieillot de sa *métapsychologie*, avec ses points de vue topique, dynamique, économique, structural et/ou génétique. Il ne faut pas prendre tout cela trop au sérieux. C'est de l'ordre du gadget, – je veux dire par là que c'est utile tant qu'on s'en amuse. Ce qui m'intéresse c'est la sexualité infantile, et rien ne me paraît plus éloigné de la sexualité infantile que le fait de lui assigner pour but la satisfaction. Il faut être drôlement frappé pour le faire. Et je ne crois pas que Ferenczi a pu rattrapper le coup de quelque façon en disant qu'elle serait de l'ordre de la satiété [*Psychanalyse 4*, p. 134]. Non, vraiment tout cela est insatisfaisant, et à tel point qu'on finit par être guidé malgré soi vers la bonne solution. Tout porte à croire justement que la sexualité infantile est de l'ordre de l'insatisfaction !

Suivez un enfant dans ses occupations. Dès qu'il en tire une jouissance, c'est-à-dire dès que cette occupation est contaminée par la sexualité (notez bien qu'il bave à ce moment-là, ou qu'il a l'air complètement shooté, en extase), il la répétera et la répétera sans cesse. Jusqu'à quand ? – Sans fin, vous dis-je. Alors ? – Alors ça peut continuer longtemps, ça peut continuer toujours, c'est sans fin et c'est terrible comme le supplice de Tantale. Mais encore ? – Eh bien, dans le meilleur des cas un adulte passera par là. Il aura pitié de l'enfant. Il lui rendra service. Il... Non, je laisserai ma phrase en l'air... Vous verrez tout à l'heure ce que c'est que ce service que l'adulte peut rendre à l'enfant. Patience, vous serez assez édifiés.

18

L'étayage

La notion d'étayage est une autre notion qui mérite de subir le feu purificateur d'une critique vigoureuse. Telle que cette notion est conçue par Freud, elle est mise la plupart du temps au service d'une conception du développement endogène, biologique, solipsiste, de la sexualité de l'être humain. En conséquence, elle scotomise le rôle de l'autre – et de l'autre adulte – auquel Freud, dans ses moments de lucidité, ne manque pas d'attribuer la primauté. Mais comment échapperait-il lui-même à son autre, à l'amour de Fließ, à bio-Fließ ?

Allez, je renonce à en dire davantage, me contentant de renvoyer aux nombreuses analyses du Pr Laplanche que vous connaissez bien, ainsi qu'à une étude judicieuse, malicieuse, et ô combien érudite, concoctée par Jeffrey Mehlman en hommage à notre Maître au colloque de Montréal (1992).

19

Les zones érogènes

Revenons derechef à la notion de zones érogènes. Il serait injuste d'incriminer aveuglément l'influence déletère de bio-Fließ à tout bout de champ. Freud a eu beau éparpiller les zones érogènes, il n'a fait en réalité que les rassembler sur le corps propre. Le réalisme naïf de sa formation médicale ou son allégeance au scientisme de son époque seraient responsables de son manque de cœur à aller au bout de son idée. Il a tort de circonscrire les zones érogènes au corps propre lors même que la notion de corps propre est encore dans les limbes. De toute façon, on peut jouir ailleurs que dans son corps, on peut jouir sur le corps de la mère. Voici un dialogue que je ne résiste pas à vous rapporter :

> – Elle : N'avez-vous rien remarqué ?
> – Lui : Et que dois-je avoir remarqué ?
> – Elle : Regardez mes yeux ! J'ai maintenant des yeux verts. Ça vous plaît ?
> – Lui : Oui, c'est pas mal. Et alors ?
> – Elle : J'ai mis des lentilles de contact de couleurs... Ma mère a toujours voulu avoir une fille aux yeux verts !

Autant qu'il m'en souvienne, cette jeune dame, mère de famille, avait trente ans passés de quelques années. Elle continuait de plus belle à jouir sur le corps de sa mère et n'avait dans la vie pas vraiment de plus grande satisfaction. Mais on peut jouir ailleurs que sur son propre corps et ailleurs que sur le corps de la mère. En fait, on peut jouir n'importe où selon le régime primaire de la sexualité infantile. Par définition, la jouissance selon le régime primaire de la sexualité infantile est une jouissance **délocalisée**. En voici un exemple extraordinaire : Bergotte a joui sur un tout petit pan de mur jaune à en mourir, le petit pan de mur jaune de la *Vue de Delft* de Vermeer. Proust attribue d'ailleurs à son Bergotte une expérience personnelle. C'est Proust qui aimait ce petit pan de mur jaune au point de chavirer en le regardant, et de tomber dans les pommes. On sait également que c'est la dernière chose à laquelle il eût mis la main avant de mourir : réécrire encore une fois ce passage de son œuvre. Il y tenait. On y retrouve quelques uns des thèmes constitutifs de l'état mental des mourants que j'ai naguère catalogués, comme la vision panoramique, la relation d'objet nostalgique, l'ingestion d'un aliment bénéfique ou nocif, la trop fameuse balance du jugement dernier, etc. [20]

[20] *Cf.* Amine Azar (1991), « *Speculum vitæ sive mortis...* », (1993*a*) « Le délire lucide de Descartes moribond », (1993*b*) « Requiem pour Monsieur Bob'le », (1994) « Le levain de la nostalgie en fin de vie », etc. – On a reproduit

Lorsqu'on a cherché à remplacer la notion de zone érogène par la notion de lieux du corps on a commis un contre-sens dirimant. On est revenu en arrière. La notion de lieux de jouissance (qui rappelle non sans malice les lieux d'aisance) permet d'éviter ce contre-sens qui consiste à faire entrer prématurément en scène le corps propre, dont on n'a encore que faire. En tout cas, j'aimerais assez que vous preniez au comptant ceci : les zones érogènes courent le monde ! Suivez Stendhal ou Freud lorsqu'ils parcourent l'Italie [21]. Toute une industrie fleurit sur les zones érogènes du monde et exploite diligemment ce fonds de commerce inépuisable : le tourisme. Et partout on lui consacre des ministères, au point que c'est devenu la vraie religion universelle. Interrogez partout la population active, on vous répondra partout la même chose : les vacances, c'est super-sacré !

Freud s'est enferré dans son erreur à propos de l'auto-érotisme et des zones érogènes lorsqu'il a pris connaissance des *Mémoires* du Président Schreber, un psychotique. Les jouissances innommables du Président Schreber sont effectivement confinées à des lieux du corps. Et le Président nous les décrit avec un raffinement insupportable. – Mais quel rapport avec la sexualité infantile ? C'est que Freud n'avait à l'époque d'autres outils dans son approche des perversions sexuelles et des troubles mentaux que les notions de régression et de fixation lesquelles, maniées maladroitement, l'ont conduit à dresser un schéma pour une psychologie du développement de pure fantaisie [22]. Épaulé par Jung et par Karl Abraham, il s'est complètement enferré dans cette erreur étiopathogénique, entraînant après lui tête baissée la gente psychanalytique dans son ensemble. Seule une approche étio-pathogénique de type structuraliste a pu préserver quelques psychanalystes de cette erreur [23].

Je n'en ai pas fini avec les zones érogènes. C'est un gros morceau. Écoutez encore ceci. Dans l'acception courante, il y aurait quelques zones privilégiées : les zones orale, anale, génitale, cutanée... Fort bien. Je ne veux pas trop chipoter là-dessus. Admettons encore que cette vieille histoire de stades est réglée en faveur de la notion d'organisation. Au lieu du stade oral, nous aurions donc une organisation orale de la libido. Eh bien, voyez-vous, cela ne me satisfait pas encore. Je réclame un effort de clarification supplémentaire. Prenons la bouche en tant que zone du corps. C'est une muqueuse, et aucun psychanalyste d'hier et d'aujourd'hui ne ferait de difficulté pour admettre que la bouche est le point focal de l'organisation érotique orale. Très bien. Je pose maintenant cette question aussi simple que déconcertante : qu'en est-il de la bouche qui profère des injures ? Cette bouche appartient-elle à l'érotisme oral ? Je précise ma question. La bouche dont il s'agit profère des injures de nature ordurière. Alors ? C'est au cours de discussions avec Pauline Balaa – qui effectue des recherches d'injurologie – que ce cas de figure s'est imposé à nous. Et la réponse a été inéluctablement celle-ci. Dans un pareil cas la bouche est évidemment sous la domination de l'érotisme anal ! Car la bouche qui émet des injures ordurières fonctionne comme si c'était un sphincter anal. – De cela aussi il faut tenir compte lorsqu'on discute des zones érogènes.

20

Auto-érotisme & masturbation

Nous devons partir du corps plein sans organes, ainsi que le suggèrent Deleuze & Guattari. C'est inévitable. Et il faut leur être reconnaissants de nous l'avoir rappelé à si bon escient. – Merci. La jouissance

plus loin le texte de Proust dans un encart [*À la recherche du temps perdu*, éd. Bouquins, tome 3, pp. 156-157].

[21] C'est avec raison que Magherini (1990) a forgé l'expression de « syndrome de Stendhal ».

[22] Sigmund Freud (1911*c*), « Le cas Schreber », OCF, 10, pp. 282-285. On trouve exposé là le schéma du choix d'objet selon les prétendus quatre stades suivants : auto-érotique, narcissique, homosexuel, et enfin (!) hétérosexuel. – La conquête de l'Everest derechef.

[23] Cette question a été problématisée avec finesse par Bernard Brusset in (1992) *Le Développement libidinal*, Paris, PUF, *Qsj*, et (1994) « Théorie du développement et paradigme de la névrose », in Daniel Widlöcher (dir.), *Traité de Psychopathologie*, Paris, PUF, pp. 653-686. Voici ce que Lacan disait du développement : « ...cette ornière que j'appelle le développement, et qui n'est qu'une hypothèse de la maîtrise », in *Encore* (chap. V, §2), p. 52.

du corps plein sans organes est une jouissance détraquée de flux et de coupures de flux de toute sorte. Lorsque des organes viennent se greffer sur le corps plein comme des médailles sur un plastron, c'est à un autre régime de jouissance que nous avons affaire. Car il faut bien le dire, le redire et le répéter sans cesse, l'auto-érotisme n'est pas un temps premier. Quand Freud enveloppe tous les régimes de la sexualité infantile dans cette tunique de l'auto-érotisme, et quand il confond jouissance, auto-érotisme et masturbation, il ne rend pas service à sa cause. Il en est le premier fossoyeur. Allons-y pas à pas sans Bata [24], – pieds nus sur cette terre sacrée.

On peut estimer, tout d'abord, que c'est là un point acquis depuis 1964. Depuis l'étude célèbre de Laplanche & Pontalis sur les fantasmes (dernière partie). Quelques années plus tard, dans sa première conférence canadienne, Laplanche reprendra d'ailleurs la démonstration en lui donnant toute l'ampleur désirable [25]. Mais la démonstration peut être refaite à nouveaux frais en empruntant d'autres voies, – celles justement de *l'Anti-Œdipe*. L'auto-érotisme appartient à ce temps second de clivage, à cette *Spaltung* qui nous divise d'avec nous-mêmes définitivement, irrémédiablement. Avant même de commencer à parler, la différenciation de notre corps en organes de préhension (bouche, main), de vision, de gustation, etc., en tout cet équipement qui sert à ce que Freud a dénommé à l'origine la pulsion d'emprise, eh bien c'est tout cet équipement qui nous sépare irrémédiablement d'avec nous-mêmes.

Remarque incidente. Si la notion de pulsion doit désigner quelque chose qui se trouve là avant la constitution de l'appareil psychique, il n'existe pas en ce sens quelque chose comme une pulsion d'emprise. Et il vaut mieux parler (comme le fait Roger Dorey) d'une relation d'emprise plutôt que d'une pulsion d'emprise [26]. Et l'on peut dire que la relation d'emprise est la matrice de toute relation d'objet, et en particulier de toute innovation technique. La science procède de la raison impure, tandis que la technique procède de la pulsion d'emprise.

Autre remarque. Faut-il assimiler, aussi allègrement que le fait (trop souvent) Freud, auto-érotisme et masturbation ? Ce serait bien le comble de la confusion. Il existe une spécificité de la masturbation de l'adolescent que Freud reconnaît de temps en temps et décrit avec une grande finesse, comme dans son fragment d'auto-analyse intitulé (1899*a*) *« Sur les souvenirs-couverture »*. Ou bien dans cette importante note ajoutée par Freud à la 4ème édition des *Trois Traités sur la Sexualtheorie* (1920) et que nous avons lue ensemble avec émerveillement tout à l'heure [Fo 169-170].

Chez l'adolescent (le garçon), la masturbation est une humiliation, c'est sa manière de se faire honte. A-t-il raté une entrevue, une interro, un exam ? a-t-il reçu une quelconque rebuffade ? a-t-il égaré du fric ? s'ennuie-t-il ? *« Eh bien, allons nous branler ! »*, se dit-il. Il y a un certain type de branlette lié pour l'adolescent à une situation d'échec. Lui, que les remontrances et les réprimandes mettent en fureur, surtout quand elles proviennent d'une figure institutionnelle d'autorité, il va se branler. Se branler équivaut alors à une admonestation. Mieux, la masturbation est une mortification que l'adolescent s'inflige. C'est comme s'il se disait, et parfois il se le dit vraiment : *« Pauvre con ! Voilà tout ce dont tu es capable, espèce de vaurien, de looser, de branleur. Tu n'es vraiment pas capable d'autre chose. Tu n'es capable que de te branler. »* Il se mortifie à contempler ce jet de sperme répandu en pure perte, qui ne fait plaisir à personne, qui ne réjouit personne. Ce n'est pas pour rien que la phrase typique de l'adolescent est : *« Je m'en branle »*.

---

[24] Allusion au slogan publicitaire pour les chaussures de la marque tchèque "BATA" : *Pas un pas sans Bata.* (NdlR)

[25] *Cf.* Jean Laplanche (1970), *Vie et mort en psychanalyse*, chap. Ier. Dans ce même chapitre Laplanche amorce une véritable lecture des *Trois Traités sur la théorie sexuelle* à l'orientation de laquelle je suis redevable.

[26] Les réflexions de Roger Dorey (1981) (1992) et les réflexions contradictoires de Paul Denis (1997) à propos de la pulsion d'emprise sont passionnantes. Il y a là un débat métapsychologique de haute volée comme il y en a rarement chez les psychanalystes. Je me contente d'en signaler l'existence, quitte à y revenir une autre fois.

21

Le principe de réalité

Nous sommes très en retard, – je le sais. Nous avons dépassé le terme convenu de cette séance depuis un moment déjà. Mais je n'ai pas achevé mon propos improvisé d'aujourd'hui, et je me sens encore inspiré pour vous retenir cinq minutes de plus, pas davantage. Comme je n'en ai rien préparé ni noté à l'avance, avouez qu'il serait bien dommage que ce qui me reste à dire demeurât dans les limbes. Il me reste encore un mot à vous dire à propos du principe de réalité. Ça viendra un peu comme un cheveu sur la soupe, mais je m'assure que vous ne regretterez pas d'avoir joué les prolongations. D'autant que vous aurez le fin mot de la devinette de tout à l'heure. Le service qu'un adulte charitable et philanthrope peut rendre à un enfant englué dans sa jouissance.

Qu'est-ce donc que le principe de réalité ? Pour commencer, cela n'a absolument rien à voir avec la réalité. Le principe de réalité est inculqué à l'enfant par l'adulte. L'enfant abandonné à lui-même n'est pas viable. Il se jette dans les précipices, enfonce les doigts dans les prises du courant, met la main dans le feu, boit de l'eau de Javel, etc. Le principe de réalité advient à l'enfant grâce à une taloche de l'adulte, ou grâce à un simple froncement de sourcils. Le principe de réalité est entièrement de l'ordre du symbolique. Une instance psychique particulière prendra la relève du doigt, de l'œil et de la voix de l'adulte. Elle fait partie de ce qu'on dénomme parfois le « Surmoi », et que je préfère nommer ici : le sournois. Tous ces impératifs catégoriques qui nous farcissent l'esprit et se combattent entre eux, en nous, qui nous prennent par traîtrise, qui frelatent nos moindres plaisirs, voilà ce qui représente pour l'être humain le principe de réalité. Il n'y en a pas d'autre, mes amis.

Il m'est arrivé il y a quelques temps de vous donner la formule du sentiment de culpabilité et j'avais dit que la culpabilité est le sauf-conduit de la jouissance. Aujourd'hui j'aimerais vous convaincre de la vertu des taloches. Quelque chose d'indifférent, ou d'agréable ou de simplement plaisant, devient absolument délicieux, irrésistiblement délicieux, lorsqu'il provoque une espèce de punition, lorsque l'enfant reçoit une savate ou une taloche. On n'a pas idée de l'éloquence de la savate pour les enfants. Consultez là-dessus Quino et vous serez édifiés [27]. La taloche démultiplie le plaisir ou, plus exactement, elle le décomplète. Le « laisser aller », le « laisser-faire » est le plus mauvais service qu'on puisse rendre à nos enfants, à l'enfant embarqué dans le cycle sans fin de la répétition d'un plaisir. Une ponctuation est nécessaire, et la taloche est la meilleure. Il faut dire que depuis notre expulsion du Paradis l'attrait du fruit défendu n'a pas cessé de nous hanter, enfants que nous sommes ! Mais cela encore demeure superficiel. Il y a quelque chose de plus profond. Reprenons l'exemple de tout à l'heure. Je vous proposais de suivre un enfant dans ses occupations ordinaires. Et je disais que dès qu'il en tirait une jouissance, c'est-à-dire dès que cette occupation était contaminée par la sexualité, il allait la répéter sans cesse et que c'est aussi terrible que le supplice de Tantale. C'est un véritable service qu'on lui rendrait, à cet enfant, que d'y mettre fin. – Bienvenue la taloche !

– Je me résume : Le principe de réalité donne son sens au principe de plaisir. Il le décomplète, comme un complément d'objet direct.

IV.

Coda

22

Nos tâches

Où est-ce que je veux en arriver ? Certainement pas à flatter le bienheureux Narcisse qui ne sommeille jamais au fond de nous. De grandes tâches nous attendent. La sexualité infantile est un grand chantier. Je n'ai pas fait beaucoup plus qu'un peu de déblayage. Les quatre régimes de jouissance qui constituent suivant moi la sexualité infantile attendent de trouver leur formule exacte. Et nous ne pouvons pas beaucoup nous fier aux autres. Imaginez un peu ce qu'ils feraient, par exemple, du régime dit de la première floraison de la sexualité. Ils y élèveraient aussitôt un autel à saint Œdipe, alors que nous le destinons à une chambre ardente. La première floraison de la sexua-

[27] Quino, *Mafalda, album n°5 : le monde de Mafalda*, Grenoble, Glénat, 1982, pp. 8 et 11, strips réf. 724 et 735.

lité concerne la distinction des sexes (mais pas encore l'identité de genre), et le choix d'objet incestueux. Quant au rabattement du choix d'objet incestueux sur un quelconque complexe d'Œdipe, c'est là une manœuvre qui ne concerne en rien la clinique. Le complexe d'Œdipe est une idéologie politique qui a un charme fou pour les psychologues trotte-menu. C'est une sorte de religion domestique comme le culte des pénates et des termes [28], – mais sous une forme très dégradée. Une religion domestique que l'on pratique en famille, depuis que la famille nucléaire est venue au monde, c'est-à-dire depuis l'Âge Classique. Vous voyez, c'est plutôt récent. Le complexe d'Œdipe est une idéologie politique et il faut le traiter comme tel. Nous n'en avons que faire en notre domaine, si ce n'est de le mettre entre parenthèses comme nous le faisons de toute espèce d'idéologie politique.

23

Au revoir !

Assez ! Stop ! Terminus, tout le monde descend. Et hop, et hop ! la leçon d'aujourd'hui est finie. Nous ne ferons pas autre chose. Vous voyez cependant le nombre de choses que nous avions à dire et ce que j'avais à vous rappeler à propos de la sexualité infantile, – mis à part ce que croient en savoir doctement les psychanalystes amnésiques d'hier et d'aujourd'hui.

Le parcours d'aujourd'hui a été fort simple. Je le résume. Il s'agissait d'accéder au cœur de la *Sexualtheorie* de Freud, ce qui ne veut rien dire d'autre que de pénétrer dans le laboratoire de la pensée freudienne pour lire intelligemment le *2ème Traité* consacré à la sexualité infantile tel qu'il a été rédigé en 1905. J'ai préparé cette incursion dans le *2ème Traité* par une excursion dans le *1er* et le *3ème*. Puis nous nous sommes occupés du *2ème Traité* à partir du modèle réduit que nous en a offert Freud dans sa *« Récapitulation »*. Après quoi j'ai présenté une 1ère série de remarques pour tenter de tirer vers le haut certaines thèses freudiennes. Cette 1ère série de remarques a été suivie d'une 2de série de remarques, cette fois plus critiques, visant à dénoncer les défaillances de la pensée de Freud en 1905. Toutes ces "découvertes" – qui sont partiellement le fruit des travaux pratiques effectués ensemble de longue date – demeurent insoupçonnées de la part de nos collègues cliniciens pour la simple raison qu'ils ne se posent même pas le problème qui nous occupe : qu'est-ce que la *Sexualtheorie* de Freud en 1905. Il y a là-dessus de la part de mes collègues une amnésie totale. Et vous vous êtes rendus compte par vous-mêmes que les personnes prévenues elles non plus – par extraordinaire – n'y échappent pas !

Le bon usage de l'exposé que je viens de faire, de cette parenthèse au cours de notre travail de lecture et de commentaire sur *Les Gradivas* (celle de Jensen, de Freud, de Rachel Bowlby, etc.), est celui d'un aide-mémoire, ou, mieux encore, celui d'une anti-sèche. Halte-là, je n'ai pas dit de « pense-bête » ! Il serait souhaitable que quelqu'un se dévoue pour transcrire cette leçon improvisée. Et, mettons, tous les quatre matins, il faudra la relire pour secouer l'amnésie obligée (nécessaire ?) qui vient constamment nous fermer les yeux sur la sexualité infantile. – Merci d'avance à celui ou à celle qui voudra bien s'en charger. Tenez, on lui donnera comme titre quelque chose comme : *Vade-mecum sur la sexualité infantile à l'usage des amnésiques que nous sommes* ! J'en rigole déjà !

Il me reste à vous rappeler avant de nous quitter l'objectif que j'ai eu en vue. Mon 1er pari était le suivant : si nous en savons si peu sur la psycho-sexualité, et si nous connaissons si mal la sexualité féminine, c'est que le fondement était mal assuré. Et le fondement c'est la sexualité infantile. Mon 2nd pari était le suivant : au-delà de la vulgate psychanalytique actuelle concernant la sexualité infantile, il fallait faire retour aux fondements freudiens de 1905, conquis de haute lutte sur les déboires cliniques de la décennie antérieure. C'est ce travail que nous avons effectué ensemble méthodiquement et dont j'ai voulu aujourd'hui dresser le bilan avec vous.

À quoi sommes-nous parvenus ? Nous sommes parvenus à une thèse fort curieuse, ou plutôt à une double thèse. Premièrement, nous en sommes arrivés à concevoir les psycho-sexualités infantile et adulte comme deux niveaux totalement hétérogènes. La sexualité adulte nous est apparue tout univoque, relevant du modèle idéal charrié par le discours courant, alors que la sexualité infantile nous est apparue relever de l'ordre de la jouissance des corps. Deuxième-

[28] *Cf.* Fustel de Coulanges (1864), *La Cité antique.*

ment, à son tour la sexualité infantile s'est révélée à nous de nature plurivoque, comprenant plusieurs régimes de jouissance qui se côtoient, se chevauchent, se succèdent en ordre dispersé, et se perpétuent la vie durant. Il a été possible de faire provisoirement l'hypothèse de quatre types de régimes de jouissance différents. Et nous avons laissé pour un travail ultérieur la tâche de mettre à l'épreuve cette catégorisation et de mettre en formules chacun de ces types.

– À samedi prochain, si vous le voulez bien. Attention, notez-le bien, notre réunion du mercredi est dorénavant déplacée au samedi.

RÉFÉRENCES

ABÉLARD, Pierre
1992 *Lamentations, Histoire de mes malheurs, Correspondance avec Héloïse*, traduit du latin et présenté par Paul Zumthor, note musicologique de Gérard Le Lot, Bruxelles (Belgique), Babel n°52, in-12, 285p.

ARBISIO-LESOURD, Christine
1997 *L'Enfant de la période de latence*, Paris, Dunod, «Psychismes», in-8°, 290p.

AZAR, Amine
1991 « *Speculum vitæ sive mortis*, du deuil et de quelques états connexes, suivi d'un dossier documentaire », in *Annales de Psychologie et des Sciences de l'Éducation*, Université Saint-Joseph de Beyrouth, années 1991-1992, volume 7-8, pp. 17-48.
1993*a* « Le délire lucide de Descartes moribond », in *L'Évolution Psychiatrique*, 1993, tome 58, fascicule 3, pp. 563-573.
1993*b* « Requiem pour Monsieur Bob'le », in *Annales de Littérature Française*, Université Saint-Joseph de Beyrouth, années 1993-1994, volume 11-12, pp. 81-104.
1994 « Le levain de la nostalgie en fin de vie sida », in *Psychanalyse à l'Université*, juillet 1994, tome 19, n°75, pp. 3-41.
2000 « La sémiothèque de l'hystérie », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, novembre 2000, pp. 66-99.

AZAR, Amine (& Co.)
2000 « La récapitulation des thèses de la *Sexualtheorie* de Freud », in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, 9bre 2000, pp. 37-48.

AZAR, Amine, & SARKIS, Antoine
1994 *Freud, parties carrées*, avec un « éloge de l'impertinence » par Jean Laplanche, Nice, Z'éditions, in-8°, 223p. [Pour les relations Freud-Fließ.]

BACHELARD, Gaston
1934 *Le Nouvel esprit scientifique*, Paris, PUF, «Nouvelle Encyclopédie Philosophique», 1966[9], in-12, 183p.
1938 *La Formation de l'esprit scientifique, contribution à une psychanalyse de la connaissance objective*, Paris, Vrin, 1970[7], in-8°, 257p.
1951 *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine*, Paris, Collect. 10/18 n°1161, 1977, in-12, 311p.

BRAY, B., & LANDY-HOUILLON, I. (dir.)
1983 *Lettres portugaises* [1669], *Lettres d'une Péruvienne* [1747], *et autres romans d'amour par lettres*, Paris, GF-Flammarion n°379, in-12, 407p.

BRUSSET, Bernard
1992 *Le Développement libidinal*, Paris, PUF, *Qsj* n°2695, in-12, 128p.
1994 « Théorie du développement et paradigme de la névrose », *in* Daniel Widlöcher (dir.), *Traité de Psychopathologie*, Paris, PUF, 1994, pp. 653-686.

CHAMOUN, Mounir
2000 « Revendication juvénile et innovation sociale, – réplique improvisée à l'intervention improvisée du Pr Gutton », in *Premier Congrès International de Psychologie : violence, addiction & adolescence* (Beyrouth, Palais de l'UNESCO – 7, 8, 9 avril 2000. (*Actes* sous presse). Le début de cette conférence est donné ici-même, in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, novembre 2000, pp. 155-157.

DELEUZE, Gilles, & GUATTARI, Félix
1972 *Capitalisme et schizophrénie : L'Anti-Œdipe*, nouvelle édition augmentée d'un appendice, Paris, éd. de Minuit, collection «Critique», in-8°, 1975, 496p. et 3 pl. [Réédition, Tunis, éd. Cérès, collection «Idéa» nos 42 & 43, in-12, 2 vol., 1995, 497p.]
1980 *Capitalisme et schizophrénie : Mille plateaux*, Paris, éd. de Minuit, collection «Critique», in-8°, 645p. avec 15 illustr.

DENIS, Paul
1997 *Emprise et satisfaction, les deux formants de la pulsion*, Paris, PUF, «Le Fil Rouge», in-8°, 262p.

DOREY, Roger
1981 « La relation d'emprise », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, automne 1981, n°24, pp. 117-140.
1992 « Le désir d'emprise », in *Revue Française de Pyschanalyse*, 1992, tome LVI, pp. 1423-1432.

FREUD, Sigmund
1899*a* « Sur les souvenirs-couverture », in *Névrose, Psychose, Perversion*, Paris, PUF, 1967.
1900*a* *Traumdeutung*. (Trad. française, Paris, PUF, 1967).
1905*d* *Trois Traités sur la théorie sexuelle*, Paris, Gallimard, Folio-Essais n°6, 1985, in-12, 215p. [= FO]
1905*e* Le cas Dora, in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF.
1908*c* « Les théories sexuelles infantiles », in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 14-27.
1908*d* « La morale sexuelle "civilisée" et la maladie nerveuse des temps modernes », in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 28-46.
1910*c* *Un Souvenir d'enfance de Léonard de Vinci*, Paris, Gallimard, collection Folio-Bilingue n°16, in-12, 1991, 287p. et pl. coul.
1911*c* Le cas Schreber. OCF, tome 10.
1914*f* « Sur la psychologie du lycéen », in *Résultats, Idées, Problèmes*, tome I, Paris, PUF, 1984.
1920*g* *Au-delà du principe de plaisir*. (PBPayot)
1950*a* *Lettres à Wilhelm Fließ*. (Trad. franç. sous le titre *La Naissance de la psychanalyse*, Paris, PUF, 1954).
1960*a* *Brautbriefe*. (Trad. française in *Correspondance*, Paris, éd. Gallimard, 1966.)
1995 *La Première théorie des névroses*, préf. de J. André, Paris, PUF, «Quadrige» n°195, in-8°, XVIII+186p.

FUSTEL DE COULANGES, Numa Denis
1864 *La Cité antique*, Paris, Flammarion, coll. Champs n°131, in-12, 1996.

GOLSE, Bernard
1995 «La naissance des représentations, conceptions psychanalytiques», *in* Lebovici, Diatkine, Soulé (dir.) (1995), *Nouveau traité de psychiatrie de l'enfant et de l'adolescent*, Paris, PUF, tome Ier, chap. 12, pp. 173-188.
1996 « La sexualité infantile », in A. de Mijola & S. de Mijola-Mellor (dir.), *Psychanalyse*, Paris, PUF, collection «Fondamental», 1999[3], pp. 325-357.

GOLSE, Bernard (& collab.)
1985 *Le Développement affectif et intellectuel de l'enfant*, Paris, Masson, « Médecine & Psychothérapie », 3ème éd. (1992), 6ème tirage (1998), in-8°, VIII+307p.

GUTTON, Philippe
2000 Intervention improvisée sur « L'Adolescent & l'objet de l'addiction » in *Premier Congrès International de Psychologie : violence, addiction & adolescence* (Beyrouth, Palais de l'UNESCO – 7, 8, 9 avril 2000. (*Actes* sous presse). – Cette intervention est donnée ici-même, in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, novembre 2000, pp. 145-151.

KAZAN, Élia
1951 *A streetcar named desire (Un tramway nommé désir)*, avec Vivien Leigh et Marlon Brando, d'après la pièce de Tennessee Williams, 2h02 en film.

LACAN, Jacques
1959 « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », in *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, pp. 531-583.
1964 *Le Séminaire, livre XI : les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, rééd. collect. Points-Essais n°217, 1990, in-12, 316p.
1972-73 *Le Séminaire, livre XX : Encore (1972-1973),* Paris, Seuil, 1975, in-8°, 139p.

LAPLANCHE, Jean
1970 *Vie et mort en psychanalyse, suivi de Dérivation des entités psychanalytiques*, Paris, Flammarion, Champs n°25, in-12, 1977, 219p.
1984 « La pulsion et son objet-source, son destin dans le transfert », repris in *La Révolution copernicienne inachevée,* Paris, Aubier, 1992, pp. 227-242.
1987 *Nouveaux fondements pour la psychanalyse – La séduction originaire*, Paris, PUF, «Quadrige» n°174, petit in-8°, 1994, 207p.
1989 « Temporalité et traduction, pour une remise au travail de la philosophie du temps », repris in *La Révolution copernicienne inachevée,* Paris, Aubier, 1992, pp. 317-335, et débat pp. 337-352.
1991 « Le temps et l'autre », repris in *La Révolution copernicienne inachevée,* Paris, Aubier, 1992, pp. 359-384.
1993*a* « Court traité de l'inconscient », in *Nouvelle Revue de Psychanalyse*, 1993, n°48, pp. 69-96.
1993*b* *Le Fourvoiement biologisant de la sexualité chez Freud*, Le Plessis-Robinson, «Les Empêcheurs de Penser en Rond», in-12, 122p. Nouvelle éd. sous le titre : *La Sexualité humaine, biologisme et biologie*, suivi de la

conférence du 23 octobre 1997 intitulée : *"Psychanalyse et biologie : réalités et idéologies",* même éditeur, collection « Déjà Classique ! », 1999, in-12, 145p.

LAPLANCHE, Jean, & PONTALIS, J.-B.
1964 «Fantasme originaire, Fantasmes des origines, Origines du fantasme», paru initialement dans *les Temps Modernes* en 1964, repris en volume, précédé d'un *Post-scriptum*, Paris, Hachette, «Textes du XXe Siècle», 1985, in-12, 91p. [Réimpression in collection «Pluriel» n°945, 1998, in-12, 119p.]
1967 *Vocabulaire de la psychanalyse*, Paris, PUF, petit in-4°, 12ème éd., 1994, XIX+523p. [rééd. à Beyrouth aux éd. Delta, 1996 ; rééd. à Paris, aux PUF, in collection «Quadrige», 1997 ; la traduction arabe de Moustapha Hijâzi a été publiée à Beyrouth en 1984, 3ème tirage en 1997.]

MAGHERINI, G.
1990 *Le Syndrome de Stendhal*, Paris, Usher, in-8°.

MEHLMAN, Jeffrey
1994 « *Verweile doch !* : pour l'étayage », in Jacques André (dir.), *Colloque international de psychanalyse : Nouveaux fondements pour la psychanalyse, Jean Laplanche et collaborateurs, actes du colloque de Montréal (3-5 juillet 1992),* Paris, PUF, 1994, pp. 79-86.

MILLOT, Catherine
1979 *Freud anti-pédagogue*, Paris, Flammarion, Champs n°389, 1997, in-12, 242p.

NAVELET, Claude
1999 « Œdipe, le retour [des cuistres] », in *L'Évolution Psychiatrique*, juillet-septembre 1999, vol. 64, n°3, pp. 579-584.

PIAGET, Jean
1946 *Le Développement de la notion de temps chez l'enfant*, Paris, PUF.
1962 « Le temps et le développement intellectuel de l'enfant », in *La Vie et le temps*, Rencontres internationales de Genève, Neuchâtel, éd. de La Baconnière.

PROUST, Marcel
1987 *À la recherche du temps perdu*, rééd., Paris, éd. Laffont, collection «Bouquins», 3 vol.

QUINO
1982 *Mafalda, album n°5 : le monde de Mafalda*, Grenoble, Glénat, in-4°, 46p. coul.

ROY, Olivier
1979 *Le Nouvel esprit scientifique de Bachelard, commentaire*, Paris, Éditions Pédagogiques Modernes, « Lecto-guide», in-12, 176p.

SCHREBER, Daniel Paul
1903 *Récits de faits mémorables d'un malade des nerfs*, Paris, Seuil, Points-Essais n°177, 1985, in-12, 391p.

STENDHAL, (Henri Beyle, dit)
1822 *De l'amour*, préface et notes de Ernest Abravel, Lausanne (Suisse), éd. Rencontre, 1960, in-12, 559p.

SULLOWAY, Frank J.
1979 *Freud, biologiste de l'esprit*, traduit de l'américain par Jean Lelaidier, avant-propos du Pr André Bourguignon, Paris, Fayard, gd in-8°, 1981, xxv+597p.

WIDLÖCHER, Daniel
1970 « La sexualité infantile », *in* ouvrage collectif du Centre d'Études Laënnec, *Sexualité humaine*, Paris, Aubier-Montaigne, collect. R.E.S., pp. 169-191.
1984 « Le pulsionnel sans la pulsion », in *Métapsychologie du sens*, Paris, PUF, collect. Psychiatrie Ouverte, 1986, chap. III, pp. 41-62.

QUINO : *Mafalda, album n°5, Le Monde de Mafalda,* Grenoble, Glénat, 1982, pp. 8 & 11, *Strips réf. 724 & 735*.

MARCEL PROUST

« La mort de Bergotte, ou le précieux tout petit pan de mur jaune »

À la recherche du temps perdu – La Prisonnière

éd. Laffont / Bouquins, 1987, tome III, pp. 156-157

Il mourut dans les circonstances suivantes. Une crise d'urémie assez légère était cause qu'on lui avait prescrit le repos. Mais un critique ayant écrit que dans la *Vue de Delft* de Ver Meer (prêté par le musée de La Haye pour une exposition hollandaise), tableau qu'il adorait et croyait connaître très bien, un petit pan de mur jaune (qu'il ne se rappelait pas) était si bien peint qu'il était, si on le regardait seul, comme une précieuse œuvre d'art chinoise, d'une beauté qui se suffirait à elle-même, Bergotte mangea quelques pommes de terre, sortit et entra à l'exposition. Dès les premières marches qu'il eut à gravir il fut pris d'étourdissements. Il passa devant plusieurs tableaux et eut l'impression de la sécheresse et de l'inutilité d'un art si factice, et qui ne valait pas les courants d'air et de soleil d'un palazzo de Venise, ou d'une simple maison au bord de la mer. Enfin il fut devant le Ver Meer qu'il se rappelait plus éclatant, plus différent de tout ce qu'il connaissait, mais où, grâce à l'article du critique, il remarqua pour la première fois des petits personnages en bleu, que le sable était rose, et enfin la précieuse matière du tout petit pan de mur jaune. Ses étourdissements augmentaient ; il attachait son regard, comme un enfant à un papillon jaune qu'il veut saisir, au précieux petit pan de mur. « C'est ainsi que j'aurais dû écrire, disait-il. Mes derniers livres sont trop secs, il aurait fallu passer plusieurs couches de couleur, rendre ma phrase en elle-même précieuse, comme ce petit pan de mur jaune. » Cependant la gravité de ses étourdissements ne lui échappait pas. Dans une céleste balance lui apparaissait, chargeant l'un des plateaux, sa propre vie, tandis que l'autre contenait le petit pan de mur si bien peint en jaune. Il sentait qu'il avait imprudemment donné la première pour le second. « Je ne voudrais pourtant pas, se dit-il, être pour les journaux du soir le fait divers de cette exposition. »

Il se répétait : « Petit pan de mur jaune avec un auvent, petit pan de mur jaune. » Cependant il s'abattit sur un canapé circulaire ; aussi brusquement il cessa de penser que sa vie était en jeu et, revenant à l'optimisme, se dit : « C'est une simple indigestion que m'ont donnée ces pommes de terre pas assez cuites, ce n'est rien. » Un nouveau coup l'abattit, il roula du canapé par terre, où accoururent tous les visiteurs et gardiens. Il était mort. Mort à jamais ? Qui peut le dire ? Certes les expériences spirites pas plus que les dogmes religieux n'apportent de preuve que l'âme subsiste. Ce qu'on peut dire c'est que tout se passe dans notre vie comme si nous y entrions avec le faix d'obligations contractées dans une vie antérieure ; il n'y a aucune raison dans nos conditions de vie sur cette terre pour que nous nous croyions obligés à faire le bien, à être délicats, même à être polis, ni pour l'artiste athée à ce qu'il se croie obligé de recommencer vingt fois un morceau dont l'admiration qu'il excitera importera peu à son corps mangé par les vers, comme le pan de mur jaune que peignit avec tant de science et de raffinement un artiste à jamais inconnu, à peine identifié sous le nom de Ver Meer. Toutes ces obligations qui n'ont pas leur sanction dans la vie présente semblent appartenir à un monde différent, fondé sur la bonté, le scrupule, le sacrifice, un monde entièrement différent de celui-ci, et dont nous sortons pour naître à cette terre, avant peut-être d'y retourner revivre sous l'empire de ces lois inconnues auxquelles nous avons obéi parce que nous en portions l'enseignement en nous, sans savoir qui les y avait tracées – ces lois dont tout travail profond de l'intelligence nous rapproche et qui sont invisibles seulement – et encore ! – pour les sots. De sorte que l'idée que Bergotte n'était pas mort à jamais est sans invraisemblance.

On l'enterra mais toute la nuit funèbre, aux vitrines éclairées, ses livres disposés trois par trois veillaient comme des anges aux ailes éployées et semblaient, pour celui qui n'était plus, le symbole de sa résurrection.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Amine Azar & Co.

La récapitulation des thèses de la « Sexualtheorie » de Freud

L'exercice qui suit, et qui remonte à 1997, réclame un mot de justification. Son utilité est inapparente et les difficultés de sa réalisation ne sautent pas aux yeux d'emblée.

C'est d'abord un exercice. Il a été accompli en petits groupes dans un but pédagogique : initier les participants aux thèses de Freud sur la vie sexuelle. Ce sont les *Trois Traités sur la théorie sexuelle* [1905*d*] qui furent choisis comme point de départ. Mais comme l'accès direct à cet ouvrage est pour ainsi dire hors de question pour le non-initié, il a fallu procéder à partir de la *« Récapitulation »* placée *in fine*.

Cette *« Récapitulation »* comporte deux parties bien distinctes. La première seule (éd. Folio, pp. 179-185) mérite le nom de *« Récapitulation »* et nous présente effectivement le résumé de chacun des *Traités* à tour de rôle. La seconde partie est, en revanche, une sorte d'essai original où Freud se propose de nous présenter les différents facteurs pouvant perturber le développement psycho-sexuel conçu – tenez-vous bien – comme un développement organique [29].

Nous ne nous occuperons ici que de la 1ère partie de la *« Récapitulation »*. L'exercice pédagogique a consisté à transformer la prose non pas en poésie mais en thèses. Qui ne s'est pas donné la peine d'en tenter l'essai ne saurait pas même soupçonner qu'il y eût la moindre difficulté à le faire. Cette difficulté tient d'abord à ce que les littéraires appellent le « genre ». Passer d'un genre à un autre soulève des résistances. La 1ère partie de la *« Récapitulation »* de Freud est certes une récapitulation de thèses, elle n'en est pas moins un discours suivi, un ouvrage de prose faisant appel à toutes sortes de rhétoriques argumentatives et de phraséologies formulées soit en vrille, soit en boucle, soit par fragments enchassés. C'est un texte dynamique, «animé», que nous avons tenté de réduire à l'état statique de quasi cadavre sur une table de dissection.

L'opération première que nous lui avons appliquée est la mise à plat. Elle détruit le discours suivi, brise et fragmente son unité organique. La formulation des thèses a consisté à garder l'aspect plus ou moins indépendant de chacune par rapport à l'autre selon le principe du *partes extra partes*, de sorte à éviter toute incrémentation. Seul l'enchaînement a été respecté. En d'autres termes, on a privilégié l'ordre au rang, la juxtaposition à l'intégration, tout en demeurant vigilant à réduire l'importance (argumentative) de l'ordonnancement, jusqu'à la neutraliser.

Une autre opération a consisté à expliciter ce qui est implicite. La mise à plat y oblige, encore faut-il repérer l'implicite, ce qui est loin d'être évident. C'est ainsi qu'on a formulé explicitement des thèses inapparentes dans le texte de la *« Récapitulation »,* mais qu'un lecteur attentif de l'ouvrage ne saurait manquer de repérer.

Ces procédés font violence au texte même de la 1ère partie de la *« Récapitulation »*. Cette violence pouvant être telle qu'elle obligeât de recourir ici ou là à la boîte à pharmacie. C'est dans les « commentaires » appendus aux thèses que les plaies ouvertes dans le texte sont prises en charge. Non pas pour être cautérisées, mais pour être seulement nettoyées puis laissées béantes. Le but étant de les repérer, de les faire remarquer et de les sonder... pour essayer de les comprendre. Nous avions dessein d'ôter au texte de Freud les fausses cohérences comme les fausses fenêtres (ces dernières fort rares, il est vrai) au profit des problèmes épistémologiques cruciaux, voire des cohérences aventureuses.

À quoi bon ce déploiement d'efforts ? Les trois premiers bénéfices escomptés ont déjà été mention-

[29] Le Bulletin volant de *'Ashtaroût* a diffusé, il y a quelques années, une édition commentée de la *« Récapitulation »* également issue de notre travail de groupe.

nés chemin faisant : le souci pédagogique, l'entreprise de salubrité, et la préparation à la lecture directe des *Trois Traités* eux-mêmes. L'objectif visé en dernier a été d'établir un inventaire. Un inventaire des thèses, des problèmes, des paradoxes, des paralogismes, des contradictions, et... et... et... des erreurs ! Oui, des erreurs de Freud ! n'en déplaise à quelques thuriféraires qui se (mé)prennent pour des «Psychanalystes». Nous en sommes avertis : *«Si un homme qui se croit un roi est fou, un roi qui se croit un roi ne l'est pas moins»* (Lacan, *Écrits*, p. 170). Je veux bien croire que Freud est infaillible lorsqu'il se soumet à l'«exigence freudienne», si l'on veut bien m'accorder qu'il lui est arrivé d'en déméríter, de se trahir lui-même et de déchoir parfois lamentablement. Lorsque Freud n'est pas conduit par l' «exigence freudienne» il est aussi faillible que le commun des mortels, et l'on peut établir un inventaire de ses erreurs.

Les thèses sont numérotées alphanumériquement et alphabétiquement par traité, par strate et par statut. Le premier chiffre indique le numéro d'ordre du traité. Entre parenthèses on trouvera le numéro d'ordre de la thèse pour chaque traité. La mention *« C »* signale les thèses complémentaires ajoutées par Freud au cours d'un remaniement du texte de la *«Récapitulation»*. De celles-ci, seule la récapitulation du *2ème Traité* en offre. À la suite des récapitulations des *Trois Traités* on a également pensé à rassembler les thèses omises par Freud dans ses récapitulations, mais qu'on trouve dans le corps du texte de ces *Traités* eux-mêmes. Ces thèses supplémentaires sont signalées par la lettre *« S »*. En ce qui concerne cette dernière catégorie de thèses, l'arbitraire ne saurait être évité. – À l'heure présente, ce travail reste en grande partie à faire.

Le document qui suit est la trace d'un cheminement, c'est un mémorial pour certains d'une étape dépassée, – un aide-mémoire. À peine écrit, il faut le réécrire. Et, tant que nous lisons et relisons Freud à la lumière de la clinique, il faut le réécrire sans cesse. En tant que tel c'est un écrit voué à l'inachèvement.

Ce document de travail est le résultat d'exercices collectifs que j'ai dirigés à l'Université et en séminaires. Carole Merheb, Nathalie Daou, Mireille Rahmé et Roula Hachem Moussallem ont mis à ma disposition leurs notes personnelles. Roula Hachem a également rédigé la première mouture de ce texte.

Les 10 thèses de la récapitulation du 1er Traité

Thèse 1(1) : Classification des perversions sexuelles

Les aberrations de la pulsion sexuelle sont classées en deux groupes :

– Perversions par rapport à l'objet

– Perversions par rapport au but

Thèse 1(2) : La méthode

La méthode utilisée pour étudier la genèse et l'évolution des perversions sexuelles est l'investigation psychanalytique appliquée aux adultes névrosés.

Thèse 1(3) : Définition du symptôme

Le symptôme est l'activité sexuelle du névrosé.

COMMENTAIRE : La définition du symptôme névrotique n'est pas donnée dans la *Récapitulation*. Il est cependant nécessaire de la fournir ici car elle est implicite dans l'enchaînement des thèses présentées. Cette définition du symptôme se trouve dans le cas Dora, rédigé en grande partie en 1901 et publié en 1905. Mais il est difficile de prouver que cette définition du symptôme remonte à 1901. L'originalité de la définition psychanalytique du symptôme passe généralement inaperçue, c'est pourquoi elle mérite ici d'être soulignée.

Thèse 1(4) : Proche-parenté entre névrose et perversion

La névrose est le négatif de la perversion.

COMMENTAIRE : Le terme «négatif» ne renvoie pas aux mathématiques mais à la photographie. Freud veut dire que ce qui demeure chez le névrosé une mise en scène imaginaire du désir est traduit en actes chez les pervers. La parenté entre névrose et perversion est si accentuée chez Freud qu'on trouve sous sa plume (éd. Folio p. 82 et p. 180 n.1) les expressions de «perversion positive» et de «perversion négative» pour désigner respectivement la perversion et la névrose.

Mais cette thèse très célèbre, et utile à l'aurore de la psychanalyse, a constitué un grave obstacle pour une approche psychanalytique des perversions sexuelles. Car elle présuppose que les pervers seraient dépourvus de formations fantasmatiques et n'auraient pas de refoulements.
Lacan date de 1919, c'est-à-dire de l'étude de Freud intitulée «Un enfant est battu», le tournant correctif ayant permis une véritable approche psychanalytique des perversions sexuelles. Et il signale que Rank (1923) et Sachs (1923) furent les premiers à engager la théorie psychanalytique dans cette voie nouvelle. → *Cf. le Séminaire sur les formations de l'inconscient,* séance du 12 février 1958. *Cf.* également le commentaire de la *Thèse 1(10).*

Thèse 1(5) : La prédisposition aux perversions est universelle
Il y a chez les êtres humains une prédisposition originelle et universelle aux perversions sexuelles qu'on retrouve dans l'enfance.

COMMENTAIRE : C'est là une préparation au *2ème Traité.*

Thèse 1(6) : Les quatre facteurs du développement sexuel
Le comportement sexuel se développe sous l'effet de modifications organiques, d'inhibitions psychiques, de dissociations et d'infantilisme.

COMMENTAIRE : Cette thèse prépare l'exposé de la 2de partie de la *« Récapitulation »* consacrée justement aux facteurs qui perturbent le développement psycho-sexuel.

Thèse 1(7) : Théorie du refoulement
Parmi les forces qui délimitent l'orientation de la pulsion sexuelle, nous avons mis en évidence :
– la pudeur,
– le dégoût,
– la compassion,
– et les constructions sociales de la morale et de l'autorité

COMMENTAIRE : Encore une fois Freud omet les aspirations esthétiques. On les trouve mentionnées à la page 99 (de l'éd. Folio), et déjà omises à la page 101. Il semble que ce soit Donald Meltzer qui ait été le seul à avoir conduit une réflexion consistante sur "le beau" parmi les psychanalystes, même si sa réflexion n'a pas grand chose à voir avec l'inspiration freudienne. En revanche, c'est chez Georges Bataille dans son grand ouvrage sur *L'Érotisme* (1957, éd. de Minuit) que l'on trouvera exposée une véritable théorie psychanalytique du beau d'inspiration freudienne, même si l'auteur ne songe nullement à le reconnaître. L'esthétique n'a pas reçu de Freud une large attention ; elle n'a pas été ignorée non plus. Et il existe dans le corpus freudien une théorie esthétique larvaire qui ne demande qu'à être développée.

Thèse 1(8) : Les deux facteurs de déviation de la pulsion sexuelle
Nous avons été amenés à voir dans chaque déviation fixée de la vie sexuelle normale une part d'inhibition du développement et d'infantilisme.

COMMENTAIRE : *Cf. les Thèses 1(6) et 1(9).* Pourquoi Freud a-t-il lourdé les deux autres facteurs ? Faut-il comprendre que ceux-ci sont moins importants à ses yeux que ceux-là ?

Thèse 1(9) : Sexualité normale et sexualité perverse
(a) La pulsion sexuelle est un assemblage de nombreux facteurs.
(b) Dans les perversions, ces facteurs se désagrègent en leurs composantes.
(c) La pulsion sexuelle de l'adulte naît du rassemblement de multiples motions sexuelles de la vie enfantine en une unité, en une tendance dirigée vers un seul but.

COMMENTAIRE : La *Thèse 1(9)b* appartient à la «méthode pathologique», si souvent utilisée par Freud. La *Thèse 1(9)c* prépare au *3ème Traité.*

Thèse 1(10) : Présentation du modèle hydraulique du refoulement névrotique
La prépondérance des penchants pervers chez les psychonévrosés se comprend par analogie au remplissage collatéral de canaux secondaires après obstruction du lit principal par le «refoulement».

COMMENTAIRE : Dans une note ajoutée en 1915, Freud étend ce modèle aux «perversions positives», ce qui aboutit, selon lui, à rendre ces dernières accessibles à la méthode psychanalytique de traitement. Cette note de 1915 prépare le «tournant» de 1919 signalé au commentaire de la *Thèse 1(4).*

Thèses omises
dans la «Récapitulation» du 1er Traité :

– *Thèse 1(11s) : Sur la surestimation (pp. 58 & 63)*
– *Thèse 1(12s) : Sur l'idéalisation (p. 74)*
– *Thèse 1(13s) : Sur l'autorité & l'amour (p. 58)*
– *Thèse 1(14s) : Sur les deux facteurs qui définissent la perversion positive (p. 74)*
– *Etc.*

Les 19 thèses de la récapitulation du 2ème Traité

Thèse 2(1) : Existence d'une sexualité infantile

(a) Des germes d'activité sexuelle de la pulsion sexuelle existent durant l'enfance. Conséquemment…
(b) …des manifestations de la pulsion sexuelle existent durant l'enfance et ne sont pas des exceptions.

Thèse 2(2) : Etayage de la sexualité sur les fonctions vitales

En même temps que l'enfant se nourrit (*au sein*) il éprouve une satisfaction sexuelle qu'il cherche ensuite à renouveler sans cesse par l'acte du "suçotement".

COMMENTAIRE : Nous avons là une théorie de l'émergence de la fonction sexuelle chez l'être humain, une théorie de l'origine de la sexualité, avec laquelle plusieurs psychanalystes ces derniers temps ont rompu, à témoin John Bowlby, Jean Laplanche, et Gérard Mendel, pour ne citer que les cliniciens les plus marquants.
Une mention spéciale doit, peut-être, être accordée à la conception de Laplanche (et Pontalis) qui nouent la fonction sexuelle, la fonction symbolique et la fonction fantasmatique dans le même acte d'émergence.

Thèse 2(3) : La notion de développement est à mettre au pluriel

L'activité sexuelle de l'enfant ne se développe pas au même rythme que les autres fonctions (biologiques).

COMMENTAIRE : Il faut comprendre ici que Freud prend comme référence le développement biologique et qu'il conçoit ce développement selon un certain rythme, et, semble-t-il, sous une forme progressive et continue. La vie sexuelle est considérée par Freud comme faisant partie du développement biologique tout en dérogeant au rythme de développement des autres fonctions biologiques. La spécificité du développement de la fonction sexuelle par rapport aux autres fonctions biologiques est justement son rythme alterné : après une période de floraison durant l'enfance, succède une période de latence, suivie d'une nouvelle floraison à la puberté, après quoi le développement de la fonction sexuelle atteint son organisation définitive.
On notera que Freud rechignait à séparer le développement bio-sexuel du développement psycho-sexuel. Cette confusion lourde de conséquences a été dénoncée très vigoureusement par Laplanche. → *Cf.* Jean Laplanche, *La Sexualité humaine, biologisme et biologie*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo, «Les Empêcheurs de Penser en Rond», « Déjà Classique ! », 1999.

Thèse 2(4) : Définition en extension de la période de latence

Le développement sexuel s'effectue en deux poussées : la première floraison de la sexualité durant l'enfance et la seconde floraison à la puberté. Ces deux poussées sont séparées par une période de latence durant laquelle l'activité sexuelle n'est pas (totalement) suspendue.

COMMENTAIRE : Freud précisera par la suite deux choses à propos de la première floraison de la sexualité. Il fournira d'une part une délimitation temporelle, et indiquera sa fonction. En 1915, il délimite cette brève floraison entre 3 et 5 ans, ce qu'il corrigera en 1920 par la mention de 2 à 5 ans. Quant à la fonction de cette floraison, il indiquera en 1920 que durant cette brève première floraison a lieu le choix d'objet infantile (autrement dit incestueux), et que ce fut là l'une de ses plus surprenantes découvertes, → *cf.* éd. Folio p. 183.
Implicitement, il faut comprendre qu'il s'agit tout simplement du complexe d'Œdipe, dont l'histoire est d'une grande complexité. → *Cf.* le commentaire des *Thèses 2(18c) et 3(2) infra.*

Thèse 2(5) : Définition en compréhension de la période de latence

Durant la période de latence, la plus grande partie de l'excitation sert à des fins autres que sexuelles :

(a) Formation des sentiments sociaux
(b) Refoulement
(c) Formations réactionnelles

Ces formations se constituent aux dépens de motions sexuelles pour la plupart perverses.

COMMENTAIRE : *(b)* et *(c)* formeront les futures barrières sexuelles, et *(a) (b)* & *(c)* formeront ce qui s'appellera, au sens psychanalytique du terme, le «caractère».

Les sentiments sociaux recouvrent pour Freud les aspirations idéales des domaines de l'esthétique et de la morale (éd. Folio, pp. 99). D'autre part, les formations réactionnelles sont tributaires du processus que Freud dénomme « sublimation » (éd. Folio, pp. 100-101).

On peut considérer que cette thèse définit la *fonction* de la période de latence. On peut même spécifier que la fonction dont il s'agit est la *fonction éducative*, laquelle est en connexion avec la notion de sublimation. *Cf.* le commentaire de la *Thèse 2(6)* en ce qui concerne l'éducation, et *cf.* la 2de partie de la *« Récapitulation »,* éd. Folio, pp. 189-190 au sujet de la sublimation.

Thèse 2(6) : Limite de l'éducabilité des pulsions sexuelles

Une partie (variable selon les individus) des pulsions sexuelles infantiles échappera aux moyens d'éducation et de répression, et demandera à être directement satisfaite en tant qu'activité sexuelle.

COMMENTAIRE : La première remarque concerne la nature de cette partie «irréductible» des pulsions sexuelles infantiles. On a vu plus haut que l'éducation se faisait aux dépens des motions sexuelles pour la plupart *perverses*. Faut-il conclure que l'autre partie, la partie restante et irréductible serait formée de motions sexuelles pour la plupart *non-perverses* ? Cela a-t-il un sens de poser la question en ces termes ? Cette question demeure ouverte.

Pour Freud, on ne peut éduquer (les pulsions sexuelles) que durant la période de latence. On remarquera, en outre, que la formulation de la *Thèse 2(6)* telle qu'elle est présentée ici, dépasse quelque peu l'énoncé littéral de la récapitulation. En cette connexion, on doit se rappeler les dernières lignes des conférences américaines de 1909 [1910*a*] où Freud a évoqué la vieille farce du cheval mort de faim attribuée aux habitants de Schilda (*cf. OCF.P*, 10 : 55 ; quelque chose de similaire est raconté par G.C. Lichtenberg, *Aphorismes*, éd. Pauvert, 1966, p. 226, et attribué aux Souabes). La thèse de Freud étant qu'il faut garder toujours à l'esprit qu'une partie, aussi réduite soit-elle, de la pulsion sexuelle demande à être éconduite (ou à être déchargée) sous forme d'activité sexuelle directe. Autrement dit, la sublimation et les autres transformations de la pulsion sexuelle (par éducation, par répression, etc.) ont des limites.

Il n'est peut-être pas sans intérêt de donner ici le texte de Lichtenberg, lequel était un auteur prisé de Freud, et ceci quelle que soit la probabilité (ou le peu de probabilité) que ce dernier eût lu et remarqué le texte suivant, extrait du 4ème cahier d'aphorismes, daté de 1789-1793, soit de la période qui s'étend de la "Révolution" à la "Terreur" :

> *« On se moque, et avec raison, de la tentative de cet homme qui voulait ôter à son cheval l'habitude de manger. Malheureusement, le cheval mourut précisément le jour où l'homme avait le plus grand espoir de lui avoir inculqué définitivement cet art. Pour devenir malins, ce ne sont pas seulement les souabes qui s'y prennent ainsi, mais la plupart des hommes. »*

Autre remarque : Freud assigne à l'œuvre de l'éducation de suivre les lignes (prédéterminées) du développement psycho-sexuel et non pas d'en contrarier le cours (éd. Folio, p. 100).

Dernière remarque : Freud reprendra le thème de l'éducation dans les *Thèses 2(15)* et *2(19c)* ci-dessous. Il lui consacrera même tout un livre, *Malaise dans la Culture*. À cet égard, il faudrait bien garder à l'esprit l'expression qui vient spontanément sous la plume de Freud et qui est non pas «éducation» tout court, mais «éducation à la culture» [*cf.* par exemple la 4ème conférence américaine (1909 [1910*a*]), *GW*, 8 : 45, *OCF*, 10 : 42]

Thèse 2(7) : Les quatre caractères de la pulsion

Quatre caractères définissent la pulsion sexuelle :

(a) La source *(QUELLE)*
(b) Le but *(ZIEL)*
(c) L'excitation *(ERREGUNG)* (dénommée ultérieurement la poussée, *DRANG*)
(d) L'objet *(OBJEKT)*

COMMENTAIRE : Cette thèse demeure implicite dans le texte. Mais nous en avons besoin pour comprendre les quatre thèses qui vont suivre. Les quatre caractères de la pulsion n'ont été définis clairement qu'en 1915 dans l'essai de métapsychologie intitulé «*Pulsions et destins de pulsion*». C'est là que la notion de «poussée» *(DRANG)* est proposée.

Ici, en 1905, c'est la notion d'«excitation» *(ERREGUNG)* qui est encore utilisée. On peut donc penser que l'outil métapsychologique était déjà à la disposition de Freud à cette époque (1905), et que c'est seulement son explicitation qui est l'objet des essais de métapsychologie des premières années de la guerre (WW1).

Thèse 2(8) : La source de la pulsion

La pulsion sexuelle provient de sources multiples, qu'on peut regrouper en deux :

(a) Excitations exogènes du corps érogène.
Définition des zones érogènes du corps : c'est n'importe quel endroit de la peau, n'importe quel organe des sens, voire n'importe quel organe *interne,* selon une modification ultérieure de Freud (en date de 1915). Cependant, il existe des zones érogènes privilégiées, en tant que dispositifs organiques prédéterminés.

(b) Excitations endogènes du corps érogène.
Elles proviennent, en tant que *produit marginal*, de tout processus organique ayant atteint une certaine intensité.

COMMENTAIRE : La pulsion sexuelle en tant que *Nebenproduct* (produit marginal) est une thèse très moderne. On notera que la nouvelle traduction française des *Trois Traités* procurée par Philippe Koeppel (collection Folio-Essais n°6) rate lamentablement ce point important, car on y lit ici : «produit additionnel» (p. 182). Le malheur est grand, car une autre fatalité malencontreuse a fait que *Nebenwirkung* y est traduit par «effet secondaire» (p. 138), au lieu d'être traduit par «effet marginal». Peu de commentateurs de Freud y ont prêté attention, à la notable exception de Jean Laplanche.

Thèse 2(9) : Le but de la pulsion

Le but de la pulsion sexuelle est le gain d'un certain plaisir.

COMMENTAIRE : La même formule est répétée au seuil du *3ème Traité*. Par la suite, Freud dira d'une façon générale que le but de toute pulsion est la satisfaction.
Néanmoins, Freud est toujours demeuré dans l'embarras quant à la nature exacte de cette satisfaction. Ce qui le chiffonnait est de ne pas trouver un équivalent infantile exact à l'orgasme de la sexualité adulte. Il se rabattait alors sur les rires et les pleurs, ou bien sur l'angoisse (*pavor nocturnus)* et l'énurésie.
On connaît la drôle de formule avancée par Ferenczi, suivant quoi l'enfant ne connaîtrait de satisfaction sexuelle qu'au sens de la satiété (*Œuvres Complètes*, t. IV, p. 134). En réalité, tout nous laisse croire que la sexualité infantile est plutôt de l'ordre de l'insatisfaction ou de la répétition sans fin, autrement dit de l'ordre de la compulsion. *Cf.* également le commentaire de la *Thèse 3(3).*

Thèse 2(10) : La poussée de la pulsion

Les excitations sexuelles provenant de multiples sources poursuivent durant l'enfance leur but chacune isolément. Elles ne s'assemblent que plus tard, durant la puberté.

COMMENTAIRE : Le terme de *poussée* ne figure pas ici dans le texte de Freud. C'est le terme d'excitation qui en tient lieu. → *Cf.* le commentaire de la *Thèse 2(6).*

Thèse 2(11) : L'objet de la pulsion

Durant l'enfance, la pulsion sexuelle est sans objet, elle est *auto-érotique.*

COMMENTAIRE : L'auto-érotisme d'après Freud est la satisfaction *indépendante* et *sur place* d'une pulsion, sans liaison avec d'autres lieux du corps ou d'autres composantes pulsionnelles. Par la suite, après l'introduction du « narcissisme » (1914), la relation entre auto-érotisme et narcissisme soulèvera de grands problèmes qu'on aura à examiner en leur lieu.
Soulignons ce point. Dans l'auto-érotisme, la pulsion sexuelle ne prend pas le corps propre pour objet, car le corps propre comme entité n'existe pas pour l'auto-érotisme. Dans l'auto-érotisme, comme on vient de le dire, il n'existe que des lieux du corps, indépendants, autonomes. L'investissement libidinal du corps propre comme objet sera dénommé par la suite (1914) «narcissisme». La confusion entre auto-érotisme et narcissisme est courante, et remonte même à Freud.
Quant à cette *Thèse 2(11),* Freud la reformulera différemment en 1920. → *Cf. Thèse 2(16c) infra.*

Thèse 2(12) : Stimulation de la zone génitale

La zone génitale peut être excitée de 2 manières :

(a) Soit par une stimulation sensible appropriée

(b) Ou conjointement à la satisfaction d'autres sources érogènes.

COMMENTAIRE : Freud utilise ici d'une manière interchangeable «excitation» *(ERREGUNG)* et «stimulation» *(REIZUNG)*.

Thèse 2(13) : Masturbation

Le caractère des manifestations sexuelles est essentiellement masturbatoire durant l'enfance.

COMMENTAIRE : La notion de «masturbation» est tout un problème en psychanalyse. Il est nécessaire de l'étudier de concert avec deux autres notions, «auto-érotisme» et «narcissisme». D'autre part, il semble également nécessaire de vérifier si Freud distingue entre «masturbation» et «onanisme». En tout cas, voici ce que Freud disait dans sa 20ème *Conférence d'Introduction à la psychanalyse* : *« Sur le sujet de la masturbation, du reste, nous n'aurions pas fini de sitôt ; il y a là matière à des considérations multiples. »* (Payot, p. 296, Folio, p. 402). *Cf.* D.-J. DUCHÉ, *Histoire de l'onanisme,* Paris, PUF, *Qsj* n°2888, 1994.

Thèse 2(14) : Effet de la séduction

Lorsque la période de latence est interrompue (par un acte de séduction) la pulsion sexuelle de l'enfant se révèle polymorphiquement perverse.

COMMENTAIRE : On voudra bien remarquer que le caractère polymorphiquement pervers de la sexualité infantile demeure invisible. Il ne se révèle, il ne se manifeste, on ne le perçoit, on ne s'en rend compte, autrement dit encore dans les termes mêmes du vocabulaire de Freud *« on ne le devine avec certitude »* [4ème conférence américaine (1909 [1910*a*]), *GW*, 8:45, *OCF*, 10:42] que lorsque la période de latence est interrompue, – c'est ce qui advient lorsqu'un acte de séduction est perpétré sur l'enfant.

Thèse 2(15) : L'aptitude à l'éducation

L'activité sexuelle prématurée entrave l'aptitude de l'enfant à recevoir l'éducation.

COMMENTAIRE : Certains psychanalystes se sont appuyés sur cette thèse pour élaborer une théorie de la délinquance et de la psychopathie. On peut penser néanmoins que c'est une trop lourde charge pour cette thèse.

Thèse 2(16c) : Les deux caractères de la pulsion sexuelle durant l'enfance (révision) [1920]

Pendant l'enfance la pulsion sexuelle n'est *pas centrée* et elle est d'abord sans objet, *auto-érotique*.

COMMENTAIRE : C'est la révision de la *Thèse 2(11)*, en y intégrant la *Thèse 2(10)*. Par l'expression « pas centrée » *(nicht zentiert)* il faut comprendre : pas centrée sur la fonction génitale, mais éclatée et distribuée sur une multitude de zones érogènes. Il vaut la peine de reproduire ici la formulation synthétique proposée par Freud au sujet de la sexualité infantile où il se plaît à distinguer trois caractères essentiels (éd. Folio, pp. 106-107) :

> « [Elle] apparaît par étayage sur une des fonctions vitales du corps (*) , elle ne connaît encore aucun objet sexuel, est autoérotique et son but sexuel est sous la domination d'une zone érogène [quelconque]. »
>
> _____
>
> (*) Ce n'est que dans l'édition de 1915 que Freud s'est résolu à ajouter ce caractère [déjà repéré en 1905] ; les éditions antérieures à 1915 ne mentionnent que les deux caractères suivants.

Thèse 2(17c) : Les organisations libidinales durant l'enfance [1920 & 1924]

La vie sexuelle infantile comporte deux organisations libidinales ainsi qu'une 3ème phase :

(a) La phase la plus précoce est celle de l'érotisme oral [1920]

(b) La 2ème organisation est caractérisée par la prédominance du sadisme et de l'érotisme anal. [1920]

(c) C'est seulement au cours d'une 3ème phase que les zones génitales proprement dites prennent part à la détermination de la vie sexuelle. [1920]

(d) Cette phase génitale ne se développe chez l'enfant que jusqu'au primat du phallus. [1924]

COMMENTAIRE : La question de la méthode est ici clairement posée par Freud. Il nous prévient qu'il est parvenu à ces grandes découvertes sur les organisations sexuelles grâce à l'étude psychanalytique des troubles névrotiques de l'adulte et non pas grâce à l'observation directe du développement infantile. On peut se demander sérieusement si la part de l'observation directe en ce qui concerne la sexualité infantile n'est pas réduite à la portion congrue. Il semble vraiment que toutes les découvertes essentielles en ce qui concerne la sexualité infantile sont dues exclusivement au travail psychanalytique avec les adultes. Freud s'est beaucoup préoccupé de ce problème épistémo-

logique. En se reportant à la 21ème conférence des *Conférences d'introduction à la psychanalyse* (1916-1917), on trouvera une élaboration de ce problème.

Autre remarque. On trouve dans un mémoire de Karl ABRAHAM (1924) tout à fait contemporain du 5ème remaniement des *3TTS* une systématisation (devenue classique depuis), où les organisations indiquées ci-dessus par Freud sont divisées chacune en deux étapes, et classées le long d'une échelle de stades. Dès lors, le stadisme était intronisé définitivement dans le discours psychanalytique avec tous les malentendus dont il est gros. Voici le tableau qu'on obtient à partir du mémoire d'Abraham :

Etapes de l'organisation de la libido ↓		**Etapes du développement de l'amour objectal** ↓	
1ère étape : **orale**	– Précoce (succion) – Tardive (cannibalique)	– autoérotisme (sans objet) – narcissisme (incorporation totale de l'objet)	*Stade pré-ambivalent*
2ème étape : **sadique-anale**	– Précoce – Tardive	– Amour partiel et incorporation – Amour partiel	*Stade ambivalent*
3ème étape : **génitale**	– Précoce (phallique) – Définitive	– Amour objectal excluant les organes génitaux – Amour objectal post-ambivalent	*Stade post-ambivalent*

Thèse 2(18c) : Le choix d'objet durant l'enfance (une révision) [1920]

Il existe bien durant l'enfance un choix d'objet précurseur de l'organisation sexuelle définitive.

COMMENTAIRE : Freud place cette découverte, pour le moins tardive, sous le signe de la surprise. C'est pourtant, il faut bien l'avouer, une surprenante surprise. Car s'il est un caractère de la sexualité infantile qui apparaisse avec une grande netteté dans l'observation directe de l'enfant, c'est bien celui d'un choix d'objet (incestueux) précoce. Voici, à l'appui, un extrait des *Mémoires de ma vie* de Chateaubriand (1817), Paris, Livre de Poche n°9691, 1994, pp. 66-67 :

> « Mon premier penchant ne fut pas bien noble ; ce ne fut point ma famille qui l'obtint. Ceci pourra faire faire des réflexions aux pères et mères ; j'aimai avec fureur celle qui prit soin de moi. C'était une bonne fille appelée La Villeneuve dont j'écris le nom ici avec un mouvement de reconnaissance et les larmes aux yeux. La Villeneuve était une espèce de surintendante de la maison, tantôt bonne d'enfants, tantôt à l'office, tantôt à la cuisine, me portant partout dans ses bras, me donnant à la dérobée tout ce qu'elle pouvait trouver, essuyant mes pleurs, m'embrassant, me jetant dans un coin, me reprenant, et marmottant toujours : C'est celui-là qui ne sera pas fier, qui a un bon cœur, qui aime les pauvres gens ; tiens, petit garçon. Et elle me bourrait de vin et de sucre. Je ne pouvais quitter cette femme ; je poussais des cris aigus quand il fallait m'en séparer. Ayant été une fois renvoyée par ma mère, on fut obligé de la faire revenir ; ou je serais mort. Je restai pâmé de douleur une journée entière, refusant toute nourriture. En me rappelant la violence de mon chagrin, je vois que les enfants sont capables d'aimer plus fortement qu'on ne pense. »

Il importe de noter qu'il fallut à Freud un quart de siècle de pratique psychanalytique pour percevoir enfin ce que tout le monde savait voir. C'est que Freud n'avait pas foi en ses yeux. Il fallait que la clinique lui fasse voir (par les oreilles) ce que sa méfiance touchant l'observation directe ne pouvait pas lui faire voir (par les yeux). Il y aurait là quatre leçons méthodologiques à tirer :

(1) Pour Freud, l'observation directe vient toujours après, – éventuellement. La parole prime toujours en clinique psychanalytique.

(2) La surprise dont parle Freud n'est pas tout à fait celle qu'il indique. La vraie surprise est celle de la découverte du complexe d'Œdipe. Les hagiographes de la psychanalyse (et Freud tout le premier) tentent d'accréditer l'idée de faire remonter la découverte du complexe d'Œdipe à l'époque *anté-Traumdeutung*, tandis que la lecture critique du corpus freudien nous la fait dater de 1908-1909. Par ce qu'il avoue de « surprise », Freud trahit la découverte tardive du complexe d'Œdipe.

(3) Pourquoi en faire tout un plat ? c'est qu'il y a là derrière un double enjeu, à la fois «politique» et épistémologique. Dans la perspective positiviste où se place généralement Freud, il s'agit tout simplement de se dédouaner contre l'accusation suivant quoi le complexe d'Œdipe serait une invention et non pas une découverte. Si l'Œdipe appartient à l'aurore de la psychanalyse, ce serait un fait brut incontournable, une découverte. En revanche, si l'on

ne «découvre» l'Œdipe qu'au bout d'une ou de deux décennies de travail psychanalytique, il procèderait d'une élaboration théorique et deviendrait donc une sorte d' «invention». → *Cf.* le commentaire des *Thèses 2(4) et 3(1).*

(4) L'enjeu «politique» est également de taille. Lorsqu'on veut présenter le complexe d'Œdipe comme le *Shibboleth* de la psychanalyse, il faut le maintenir au-dessus de tout soupçon. La stratégie politique de sauvegarde de l'Œdipe se scinde alors en trois volets :

– Sur le front extérieur, il faut réduire à néant la critique de Malinowski et des culturalistes en maintenant contre vents et marées l'universalité du complexe d'Œdipe.

– Sur le front intérieur, il faut réduire les conceptions subversives de Melanie Klein concernant l'Œdipe précoce à des traficotages et des exagérations.

– Enfin, sur le front historique, il faut placer la découverte du complexe d'Œdipe aux aurores plutôt qu'au zénith. *Cf.* le point n°3 plus haut.

Et l'on remarquera l'empressement de Freud de monter personnellement aux créneaux à chaque fois.

<u>Thèse 2(19c)</u> : La condition humaine [1920]

(a) Ce qui rend l'être humain apte à développer une culture supérieure est la même chose que ce qui le rend apte à développer une névrose.

(b) Cette spécificité de la condition humaine provient de l'instauration en deux temps du développement sexuel.

COMMENTAIRE : Cette thèse, qui attribue la spécificité de la condition humaine à l'instauration de la sexualité en deux temps, sera maintenue par Freud jusqu'au dernier écrit sorti de sa plume. *Cf. Abrégé de psychanalyse* (1940*a* [1938]), Paris, PUF, 1967[5], pp.13-14, et note afférente. Or, contrairement à ce que Freud croyait, l'instauration diphasée de la vie sexuelle n'est nullement propre à l'espèce humaine. Nous partageons cette caractéristique sexuelle avec pas mal d'animaux ! *Cf.* Ph. GUTTON *et al.*, *La Puberté*, Paris, PUF, *Qsj* n°1447, 1993, chap. 2.

Thèses omises
dans la «Récapitulation» du 2ème Traité :

– *Thèse 2(21s) : Sur l'amnésie infantile & l'amnésie hystérique (pp. 95-97)*
– *Thèse 2(22s) : Sur la sublimation (p. 100-101)*
– *Thèse 2(23s) : Sur la pulsion d'emprise (pp. 114, 121, 129)*
– *Thèse 2(24s) : Sur les trois phases de la masturbation infantile (p. 115s.)*
– *Thèse 2(25s) : Sur l'amour parcellaire [Patialliebe], et non pas les « pulsions partielles » dont le traducteur nous gratifie par erreur (p. 119s.)*
– *Thèse 2(26s) : Sur les recherches sexuelles infantiles [ajoutées en 1915] (p. 123s.)*
– *Thèse 2(27s) : Sur les sources de la sexualité infantile (p. 132s.)*
– *Etc.*

<u>Trois questions sans réponse</u>

Dans le texte même de la *« Récapitulation »* Freud a trouvé bon de mentionner trois problèmes demeurés à ses yeux sans réponse satisfaisante. Les voici :

(Q1) Le rapport entre excitation et satisfaction sexuelle
(Q2) La relation entre la zone génitale et les autres zones érogènes
(Q3) Quelle somme d'excitation sexuelle est normale durant l'enfance

On remarquera à ce propos que ces trois questions ont un point commun, elles intéressent toutes les trois la « biologie » au premier chef. Les *3TTS* ou les tentations biologisantes de Freud ! On ne comprend rien à cet ouvrage si l'on perd de vue que Freud s'y place constamment au point de vue de Fließ, c'est-à-dire à un point de vue biologique plus que psychologique. Pourtant il était pour le moins difficile d'apporter à ces trois problèmes une quelconque réponse à partir de la pratique psychanalytique. Mais ce n'était pas là l'avis personnel de Freud. Celui-ci avait foi en la puissance explicative de la psychanalyse, et il n'avait généralement aucun scrupule pour <u>fictionaliser</u> psychanalytiquement la biologie, tout autant que n'importe quelle autre science. On comprend alors son désappointement à ne pouvoir rien offrir de satisfaisant à *Q1*, *Q2* et *Q3*.

Les 6 thèses de la récapitulation du 3ème Traité

Remarque préliminaire
La puberté induit plusieurs modifications dans le développement libidinal, mais Freud nous prévient qu'il ne s'est proposé d'étudier dans ce *3ème Traité* que quelques unes d'entre elles seulement. Et, dès la *Thèse 3(1),* il annoncera qu'il va borner ses investigations à deux d'entre elles, celles qui sont "déterminantes".

Thèse 3(1) : Les transformations de la puberté
Deux modifications de la sexualité sont déterminantes à la puberté :
(a) La subordination de toutes les zones érogènes au primat génital, et
(b) Le processus de la découverte de l'objet.
Ces deux modifications sont (toutefois plus ou moins) préfigurées au cours de l'enfance.

COMMENTAIRE : Pour bien comprendre cette thèse il est nécessaire de la confronter à la *Thèse 3(6).* Alors seulement on comprendra que la modification *(a),* c'est-à-dire la subordination des zones érogènes au primat génital, se rapporte au développement somatique ; tandis que la modification *(b),* c'est-à-dire le processus de la découverte de l'objet, se rapporte au développement psychique. Quant à la question de savoir comment ces deux modifications sont préfigurées durant l'enfance, on se reportera aux *Thèses 3(3)* et *3(5).* D'une part, c'est le 1er temps de l'acte sexuel, c'est-à-dire le plaisir préliminaire, qui est préfiguré durant l'enfance *[Thèse 3(3)]*. D'autre part, le choix d'objet non-incestueux de la puberté se forme sur le modèle de l'objet infantile *[Thèse 3(5)]*. En outre, il est nécessaire de rappeler que la découverte par Freud d'un choix d'objet au cours de l'enfance a été faite tardivement et a provoqué une surprise. → *Cf. les Thèses 2(4) et 2(18s) supra.*

Thèse 3(2) : L'opérateur du primat génital
La subordination des sources de l'excitation sexuelle au primat génital s'effectue à la puberté grâce à l'émergence d'un nouveau but sexuel : l'évacuation des produits sexuels (plaisir terminal).

COMMENTAIRE : *Cf. la Thèse 3(4).*

Thèse 3(3) : L'acte sexuel
L'acte sexuel complet se déroule donc dorénavant en deux temps :
(a) Le 1er temps est celui du *plaisir préliminaire* provenant des zones érogènes, lesquelles étaient autonomes durant l'enfance, et
(b) Le 2nd temps est celui du *plaisir terminal* qui culmine maintenant avec l'évacuation des produits sexuels.

COMMENTAIRE : Cette thèse n'est pas énoncée explicitement ici. Elle est présupposée dans la *Thèse 3(2).* On remarquera que la sexualité infantile pourrait sembler se réduire en quelque sorte au «plaisir préliminaire» de l'acte sexuel complet de l'adulte. Mais cette vue rétrospective est grosse d'erreur dans la mesure où durant l'enfance les pulsions sexuelles autonomes trouvent leur satisfaction sur place, au siège de chaque zone érogène. Quel type de satisfaction trouvent-elles ainsi ?
C'est là une question fort embarrassante. Ferenczi (1933) a cherché à lui donner une réponse en disant que l'érotisme infantile «*ne connaît de satisfaction qu'au sens de la satiété, et non au sens du sentiment d'anéantissement de l'orgasme*» (*in* Postscriptum à son célèbre article sur la «Confusion de langue entre les adultes et l'enfant», → *Cf. Œuvres Complètes*, Payot, tome 4, pp. 134-135). Il y a là un peu d'angélisme et un peu de redondance. Et l'on peut prendre acte avec Otto Fenichel et Daniel Widlöcher qu'aucune réponse véritablement satisfaisante n'a encore été donnée à cette question. *Cf.* aussi le commentaire de la *Thèse 2(9).*
On notera également que la formulation de Freud dans la *Thèse 3(1)* permet, dans sa neutralité, d'éviter l'erreur rétrospective qu'on vient de signaler, et cela dans la mesure où l'on se contenterait de dire que la subordination des zones érogènes au primat génital est seulement «préfigurée» durant l'enfance.

Thèse 3(4) : L'opérateur du devenir femme
Pour que la petite fille devienne une femme, un nouveau refoulement est requis qui frappe sa virilité infantile (clitoridienne) pour opérer un changement de zone génitale directrice (du clitoris au vagin).

COMMENTAIRE : Du fait que Freud se réfère ici à un «nouveau refoulement», cela suppose qu'un 1er refoulement a déjà eu lieu. En conséquence, il faudra comprendre que la *Thèse 3(2)* équivaut à décrire un 1er refoulement.

Autrement dit, le primat génital s'instaure par le refoulement de l'autonomie des zones érogènes.

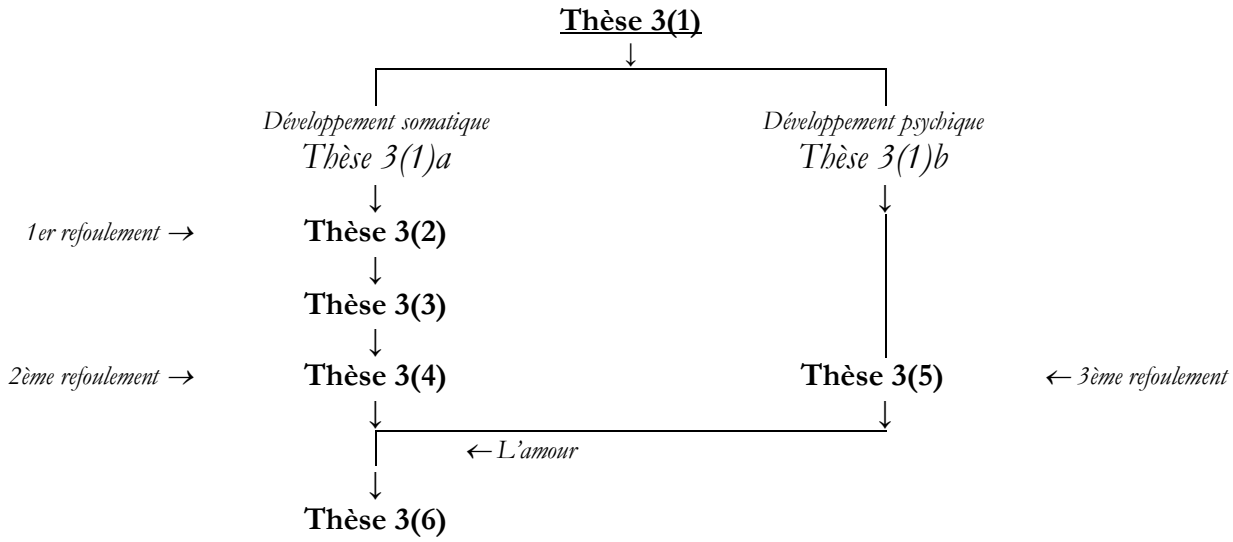
<u>Thèse 3(5)</u> : L'opérateur du choix d'objet pubertaire
Durant la période de latence s'instaure la barrière contre l'inceste (refoulement), grâce à quoi le choix d'objet incestueux infantile se transforme à la puberté en un choix d'objet non-incestueux sur le modèle de l'objet originel.

<u>Thèse 3(6)</u> : L'opérateur de la confluence entre les développements psychique et somatique
Jusqu'à la puberté, le développement somatique et le développement psychique restent autonomes. C'est le choix d'objet de la puberté (adolescence) qui provoque leur confluence. Plus exactement : c'est *«l'irruption d'une motion amoureuse psychique intense»* qui cause l'innervation des parties génitales et établit l'unité de la fonction amoureuse.

COMMENTAIRE : Il faut noter que la confluence du développement somatique et du développement psychique ne se fait pas à mi-chemin, l'un allant à la rencontre de l'autre. C'est au développement psychique qu'il incombe d'aller à la rencontre du développement somatique et de franchir tout le chemin qui les sépare. Le développement somatique est en quelque sorte aveugle ; la pulsion libidinale (somatique) n'a pas d'objet prédéterminé. C'est le développement psychique qui doit procurer à la pulsion somatique son objet de satisfaction libidinale.

<u>Commentaire général sur la place du "refoulement" et de "l'amour" dans l'organigramme de ces thèses</u>

1. Il n'est pas sans intérêt d'essayer de représenter ces six thèses sous la forme d'un organigramme. L'on obtiendrait alors quelque chose comme ceci :



2. On voit bien sur cet organigramme les deux colonnes du «développement somatique» et du «développement psychique» qui cheminent côte à côte, et la manière dont elles confluent : c'est le développement psychique qui va à la rencontre du développement somatique et qui fait tout le chemin.

3. On remarque également que le seul opérateur du développement envisagé ici par

Freud, qu'il soit somatique ou psychique, c'est le refoulement. C'est le cas par trois fois : *Thèses 3(2), 3(4),* et *3(5)*. Que le refoulement appartienne au développement psychique, c'est là quelque chose qui ne saurait sans doute nous surprendre. En revanche, que le refoulement agisse également comme un opérateur du développement somatique, cela grève le schéma freudien d'un soupçon de fantasmagorie. Le biologisme freudien étant ainsi contaminé de fantasmagorie, sa biologie se ramène à une sorte de science-fiction. Quant à Freud lui-même, nul doute qu'il était en permanence tenté de concevoir le refoulement comme un mécanisme de nature physiologique.

4. L'opérateur de la confluence entre le « développement somatique » et le « développement psychique » est, cependant, une exception notable : la *Thèse 3(6)*. Ce n'est pas le refoulement qui opère cette confluence, mais l'amour. C'est cela qui est visé par cette expression rébarbative d'allure savante : *«l'irruption d'une motion amoureuse psychique intense»*. Ainsi, la doctrine freudienne préserve sa place à l'amour. – Freud, un « petit romantique » qui s'ignore ?

$!' \leq \spadesuit$

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Amine Azar

Pensée macho versus libido indomptable

Leçon du samedi 7 octobre 2000,
extraite du *Grand séminaire sur les Gradivas & autres divas*.
Transcription intégrale de la bande sonore par
Randa Hoayek, revue par Paola Samaha.

Cette séance est consacrée en partie à une présentation et à une discussion du texte de Rachel Bowlby (1992) sur *Gradiva*, dont la traduction française a été insérée dans le précédent cahier hors-série de *'Ashtaroût*, (n° 3, septembre 2000), pp. 108-128.

I. – *Du côté de Rachel Bowlby*
1. Mobilisation des distinctions tranchées
2. Exorciser la pensée macho
3. La femme est l'avenir de l'homme
4. Rachel Bowlby *versus* le philosophe chagrin
5. Le style rébarbatif de Rachel Bowlby
6. Sus aux démarcations
7. Déterminisme & aventure dans la vie quotidienne

II. – *Du côté de Freud*
8. Freud a réinventé trois types d'écriture
9. Les lettres d'amour de Freud
10. La libido indomptable de Freud pour Fließ
11. Parenthèse : Aristote & Descartes
12. La sexualité est le différend entre Freud & Bowlby

III. – *Du côté de Norbert Hanold*
13. Les 2 types de tendresse & la question de l'héritage
14. Investissement narcissique & relation d'objet
15. Amour & investissement gémellaire
16. Les mouches comme double résurgence libidinale
17. La matérialité du signifiant
18. La polyvalence du symbole
19. Le sexuel, c'est ce qui dérange

I.

Du côté de
Rachel Bowlby

1

Mobilisation des distinctions tranchées

Avant que nous débutions, **Eddy Chouéri** m'a proposé quelques difficultés. Et comme elles intéressent notre travail, je vais les rappeler brièvement pour enchaîner dessus. Ces difficultés se rapportent à des catégories tranchées, rigides, telles que certains rationalistes les aiment et les adorent. Ils tombent amoureux de la rigueur, les rationalistes. C'est peut-être des masochistes. Quand il y a une distinction tranchée, ils sont contents. Quand ça coupe bien, ils sont contents. Eh bien, des distinctions tranchées font songer à Søren Kierkegaard, elles sont du genre *« ou bien... ou bien... »*. On dit par exemple : c'est ou bien déterminé ou bien au hasard. Autres distinctions tranchées : ou bien c'est scientifique, ou bien c'est rien du tout ; c'est du passé ou bien du présent ; c'est un modèle prototypique ou bien une copie, un modèle ou un substitut, un original ou une copie, un original ou un faux (comme pour un tableau). Il y a en effet le tableau original et puis il y a ce que des faussaires imitent, copient, reproduisent et vendent comme si c'était l'original alors que ce n'est qu'un faux.

Autre cas de figure : il peut encore exister des originaux qui sont une reproduction. Je prends l'exemple de la lithographie. Vous savez bien que les lithographies sont imprimées à un certain nombre d'exemplaires originaux numérotés. Vous avez, par exemple, une lithographie originale qui porte le numéro 32/102. Cela veut dire qu'il en a été tiré 102 exemplaires en tout, et que vous avez entre les mains le 32ème. Pourquoi est-ce le 32ème ? Parce qu'on impri-

me les exemplaires manuellement l'un après l'autre, ce qui donne un certain ordre, et que votre exemplaire occupe donc la 32ème place. Mais même là – c'est la bizarrerie de la chose – on distingue entre original et copie, original et reproduction. Quand on a fini d'imprimer les lithos, on casse la pierre qui a servi à le faire. De cette façon, on ne peut plus imprimer d'autres exemplaires. C'est pour cela que nous pouvons avoir un nombre exact de reproductions – par exemple 102 – et les 102 lithos seront réputées "originales". Eh bien, ce qui est encore plus bizarre, c'est que dans le cas où vous seriez des collectionneurs, vous n'achèterez pas une lithographie avec un numéro sous une barre, mais plutôt une litho marquée "épreuve d'artiste", parce que l'épreuve d'artiste a plus de valeur... marchande ! Et finalement, c'est l'épreuve d'artiste qui est considérée comme l'original d'une lithographie, les autres tombent au rang de reproductions, vous voyez donc comment les catégories : Authentique / Copie ; Authentique / Reproduction ; Prototype (ou modèle original) et Substitut, etc. Vous voyez comme ces catégories peuvent être fluctuantes.

L'une des catégories les plus méchantes, c'est la catégorie du déterminisme. C'est celle qui a servi à beaucoup de gens pour embêter le monde. Ecoutez un peu leur discours. Ils disent par exemple : *« Vous savez, moi je suis venu au monde parce que papa et maman se sont entre-baisouillés. Et si papa est venu au monde, c'est parce que... Et si la terre existe, c'est parce que... Donc, Dieu existe et il faut l'adorer ! »*. Voilà une manière d'utiliser le déterminisme qui a intéressé beaucoup de gens pendant beaucoup de siècles et qui continue peut-être à en intéresser quelques uns...

2

Exorciser la pensée macho

Suivant Rachel Bowlby, ces catégories dichotomiques appartiennent à une pensée typiquement masculine. J'allais dire très macho. C'est les machos qui croient au déterminisme, aux distinctions rigides, à la science et, finalement, à la férule et au fouet. C'est des machos masos ! Une bonne manière d'exorciser cette pensée "masculine", serait de lire l'essai de Rachel Bowlby sur *Gradiva* dont notre atelier de traduction a achevé la traduction la semaine dernière. Le texte est à votre disposition. Il est long, difficile, mal écrit. On a essayé de le mettre dans un français lisible sans y avoir toujours réussi. Le résultat est quand même acceptable. Et il vaut la peine de faire l'effort de le lire. Pourquoi ? Parce que, justement, le thème de ce travail est la femme en mouvement. C'est d'abord le mouvement, mais c'est également un mouvement initié par la femme. On peut considérer que parmi les diverses orientations qui préparent notre avenir, eh bien finalement, Rachel Bowlby a adopté la position selon laquelle *« la femme est l'avenir de l'homme »,* – comme l'a si bien dit Aragon. Ce n'est pas une mauvaise position. Elle n'est pas nouvelle non plus. Et elle n'est pas le monopole des femmes.

3

La femme est l'avenir de l'homme

Pensons à des socialistes comme Saint-Simon, le père Enfantin, Fourier, et à bien d'autres socialistes du début du 19ème siècle, – à ceux à qui Marx attribuait un "socialisme utopique" par opposition au sien et à celui de ses amis dénommé pompeusement "socialisme scientifique". Pensons également à ces derniers. Tous ces penseurs partagent cette opinion selon laquelle la femme est l'avenir de l'homme. Il me semble que c'est chez Charles Fourier (1772-1837) que cette idée est exprimée le plus clairement, cette idée selon laquelle on peut mesurer le degré de civilisation d'un pays ou d'une époque à partir du statut des femmes. C'est à peine postérieur au grand manifeste de Mary Wollstonecraft (1792) sur les *Revendications des droits de la femme*.

La position de Rachel Bowlby est que nous devons attendre des femmes quelque chose qui irait dans le sens d'une évolution favorable de l'humanité. C'est une position partagée par beaucoup de féministes, mais non pas par toutes. Songeons par exemple à quelqu'un comme Betty Friedan. Cette dernière a une autre idée là-dessus. Elle considère que la femme a conquis sa liberté de haute lutte. Depuis le Moyen Âge jusqu'au 19è siècle, la femme occidentale s'est battue et a obtenu sa liberté. Au 20è siècle, elle a obtenu le droit de voter, de se mêler à la vie publique, etc. Betty Friedan considère que la femme ayant

obtenu cela, ou conquis cela... – En anglais « to win » ça veut dire gagner, ça veut dire également conquérir. Mais c'est un verbe actif, qui ne veut pas dire gagner à la loterie... C'est donc au bout d'un long combat que les femmes ont pu conquérir leur liberté. Eh bien, la femme qui a mis plusieurs siècles pour conquérir sa liberté, arrivée au 20è siècle, elle s'est démise de sa liberté. Et Betty Friedan incrimine la publicité. Sa thèse est que c'est l'influence de la publicité qui a renversé la vapeur. Et elle va plus loin jusqu'à dire que finalement, ce renversement de la vapeur n'appartient pas seulement à la psychologie féminime, mais à la psychologie humaine en général, et s'applique donc aux hommes aussi. Qu'est-ce qu'un homme qui accepte que la femme soit démise de sa liberté sous l'influence de la publicité ? une influence massive et ouverte, ou sournoise et insidieuse. Voilà la thèse de Betty Friedan. Mais Rachel Bowlby n'est pas d'accord avec Betty Friedan. Rachel Bowlby fait partie du MLF. Elle est de la mouvance du journal *m/f* qui a paru, puis a cessé de paraître, et puis s'est remis à paraître dans une nouvelle formule. Le propos de Rachel Bowlby est un propos selon lequel il faudrait faire beaucoup plus crédit à la femme.

4

Rachel Bowlby versus le philosophe chagrin

Le livre de Rachel Bowlby où se trouve l'essai sur *Gradiva* s'intitule : *Still crazy after all these years*. « Still crazy », – c'est de la femme qu'il s'agit. Elle est toujours folle après toutes ces années. Pourquoi ? Parce qu'on n'est pas parvenu à lui dicter ses pensées et sa conduite. Et le livre est consacré, essai après essai, à dénoncer les mauvaises manières de ceux qui veulent poser des rails à l'avenir de la femme, qui veulent restreindre ou canaliser cette liberté ou bien ce mouvement qui l'anime et la porte à aller de l'avant vers le nouveau, l'inouï, l'inconnu. Vers quoi la femme se dirige-t-elle ? Dès que quelqu'un s'arroge le droit de répondre à cette question, dès que quelqu'un indique une orientation, fixe un sens, eh bien, Rachel Bowlby prend sa carabine et lui tire dessus. Elle considère que c'est un salaud qui essaye de brider la femme avec ses préjugés. Rachel Bowlby est pour la liberté, mais une liberté totale, affranchie de toute tutelle. Elle pense que personne (pas même elle) n'est dans une position autorisée pour dire vers où se dirige la femme. Elle considère que la femme est en mouvement et que toute notre tâche consiste à l'accompagner du regard pour voir vers quoi elle se dirige, sans chercher à l'influencer d'une quelconque manière, ni à entraver sa liberté, ou à infléchir inopportunément son parcours. Est-ce que vous saisissez la position de Rachel Bowlby ? C'est une position délicate, subtile, qui ne peut pas satisfaire quelqu'un qui serait un philosophe "chagrin", – qui croit en un déterminisme absolu, aux vertus de la science, à un progrès indéfini. Nous atteindrons le bonheur grâce à la science : c'était une idée du 18ème siècle, c'était la philosophie des Lumières. Nous serons tous heureux pourvu de laisser les savants nous créer l'avenir qu'il nous faut. Ce fut, comme vous le savez, la grande catastrophe de la bombe A et le *mea culpa* des savants ayant trempé là-dedans. Trop tard, le mal était fait. *Hiroshima mon amour* est venu au monde... et c'était fichu pour les Lumières. Au moins, aujourd'hui, à la fin du 20è siècle, une vieille lune a été décrochée, celle de la croyance en un progrès constant et indéfini de la science. La science ne sait bien faire qu'une chose, semble-t-il : polluer.

Avec Rachel Bowlby, nous avons des attaques très fortes contre un certain type de pensée qu'elle appelle "masculine". Elle a peut-être raison après tout, parce que depuis l'aube des temps ce sont des hommes qui ont prôné ce type de pensée, – les femmes n'ayant pas eu voix au chapitre. Peut-être que si elles s'étaient exprimées, cela aurait été bien pire. Heureusement qu'elles n'ont pas eu la parole ! Nous avons toujours un sinistre Lacan posté derrière nous pour nous souffler à l'oreille : *« Attention ! Méfiez-vous encore plus des femmes que des hommes »*. C'est, je crois, un conseil salubre. *« Méfiez-vous surtout des mères ! »*, – c'est peut-être ça le message le plus fort de Lacan. Il est possible que la femme – après tout – ne soit pas une mauvaise bête... mais dès qu'elle devient mère, alors là, ça ne va plus. Il semble que la maternité rende les femmes monstrueuses. C'est quelque chose que l'on constate trop souvent, et il faut pas mal d'effort aux femmes pour ne pas devenir des

monstres lorsqu'elles sont devenues mères. Bien sûr tout ce que je dis là est à prendre *cum granum salis*. C'est avec un grain de sel qu'il faut prendre tout ça...

5

Le style rébarbatif de Rachel Bowlby

L'essai de Rachel Bowlby sur *Gradiva* est de 1992. Il remonte à 8 ans. Ce n'est pas trop tard pour que nous lui rendions hommage. Mais, ah que nous aurions aimé qu'elle écrive un peu mieux. Qu'elle formule sa pensée en des phrases moins longues, moins filandreuses, moins contorsionnées. On nous a toujours conseillé d'écrire avec de courtes phrases, – eh bien c'est un bon conseil. N'est pas Proust qui veut. À force, on arrive à nous dégoûter de la lecture pour subir la séduction des images. Car les images viennent à nous directement. Nous les lisons très vite. Nous ne les lisons pas bien, mais, au moins, nous avons l'illusion de lire les images rapidement. Ceux qui écrivent de longues phrases finissent par nous lasser, on ne les lit plus, et c'est dommage. Quelquefois il vaut la peine de fournir l'effort de lire un texte mal écrit. Mais qu'on n'abuse pas trop de notre temps et de notre patience ! Concernant Rachel Bowlby, nous avons fait l'effort de la traduire et cela a été un effort terrible, c'était même parfois carrément cauchemardesque.

Pourquoi finalement la lecture de Freud demeure-t-elle plaisante ? C'est que ses phrases sont de dimension moyenne. Il sait utiliser des images comme support. Il sait nous inquiéter. Il sait ménager un certain suspens. Il nous interpelle de temps en temps. Le style de Freud est finalement assez reposant. Ce n'est pas le cas de beaucoup d'autres psychanalystes ou de critiques littéraires comme Rachel Bowlby. Mais je le répète, même si son texte est difficile à lire malgré tout, malgré nos efforts pour le rendre lisible, il mérite d'être lu. À un moment, durant les réunions de notre atelier de traduction, nous étions nous-mêmes désespérés. Ceux qui ont participé à cette tâche peuvent se rappeler qu'à un moment on a risqué de tout balancer. On s'est vraiment dit à un moment : *« Mince ! on s'est peut-être trompé. On a choisi un texte difficile pour rien. Pourquoi se donner tant de peine à le traduire ? Il est long et difficile, et il se peut que sa difficulté ne recouvre que sa nullité. »*

6

Sus aux démarcations

Ce n'est que lorsque nous sommes parvenus à la phase de mise au net, que les conceptions de l'auteur et ses orientations nous sont apparues clairement, et que nous avons été rassurés. Oui, cela valait la peine de faire l'effort de traduire ce texte, et cela en valait d'autant plus la peine que cela nous permet aujourd'hui de répondre avec plus d'assurance à des interrogations émanant de tel ou tel "philosophe chagrin".

Comme l'essai de Rachel Bowlby est d'un seul tenant, nous l'avons soumis à la procédure de la segmentation et nous avons pu y distinguer 18 paragraphes. Il est alors apparu que les 18 sections sont autant d'attaques contre les catégories dichotomiques de la pensée dite masculine. Rachel Bowlby s'est remise 18 fois à la tâche pour attaquer une nouvelle distinction, une nouvelle démarcation, et montrer qu'elle ne tient pas. Son procédé est simple : il lui suffit d'explorer une dichotomie en abondant dans le sens indiqué pour qu'à un moment ou un autre elle se dissolve d'elle-même, ou aboutisse à des apories et tombe en bloc. Et de conclure à chaque fois : qu'il faut renoncer à la dichotomie en question pour aller de l'avant, sans quoi on s'enferme dans ce qu'elle dénonce justement comme pensée masculine, comme pensée macho, cette pensée qui a causé beaucoup de tort à l'humanité et qui continue de lui causer du tort. Je vous incite donc à lire l'essai de Rachel Bowlby avec ce fil directeur, sachant que le propos de cette femme est la liquidation des dichotomies tranchées et la mobilisation des démarcations. Tout cela n'apparaît pas de prime abord parce que c'est fait dans un style un peu filandreux qui nous donne l'impression de butiner d'un sujet à un autre sans but précis. Mais si l'on y prend garde, on se rend compte qu'elle ne passe d'un sujet à un autre qu'après avoir corrodé une distinction, une opposition, une démarcation. Elle ne passe d'un sujet à l'autre qu'après avoir introduit un doute sur la légitimité d'une distinction, après avoir introduit du mou, de la flexibilité, car c'est là le mou-

vement en avant de la vie, et c'est symbolisé chez elle par une femme.

7

Déterminisme & aventure dans la vie quotidienne

Je sais que vous êtes fiers, que nous sommes tous fiers du fait que Freud a ramassé, par exemple, les déchets de la vie quotidienne – du genre lapsus, rêve, oubli, des choses comme ça – qu'il les a ramassés pour montrer le déterminisme psychique là-derrière. Et nous nous sommes écriés : *« Oh, comme la science est belle ! »* Eh bien, grâce à Rachel Bowlby nous devons maintenant crier que le déterminisme absolu n'est pas tout. Le déterminisme de la vie psychique peut nous servir quelque peu. Nous devons l'utiliser comme une canne, comme un soutien. Nous devons y croire un moment... mais c'est pour y renoncer ensuite. Il est important d'abandonner cette idée que tout est explicable, que chaque événement relève d'un déterminisme propre, que l'aventure n'existe pas, que l'inconnu ou le nouveau n'existent pas. Il faut renoncer à cette idée que les faits ne sont pas une création, mais une découverte, qu'ils sont là depuis toujours, et crac, un beau matin on les découvre. Il faut croire qu'il y a du nouveau. J'espère que vous commencez à saisir un peu le propos de Rachel Bowlby. Je vous le répète, nous ne l'avons pas saisi de prime abord pendant que nous traduisions son texte. Nous avions un regard de myope, collé aux mots, et nous n'avions pas tout de suite aperçu l'orientation générale de l'auteur, sa démarche propre, qui est l'invalidation des démarcations. Et je vous assure que les dichotomies qu'elle prend pour cible sont méga-importantes, elles sont à égalité d'importance avec celle qu'a évoquée notre "philosohe chagrin", c'est-à-dire le déterminisme et le hasard.

La science et la vie quotidienne, ce sont des catégories très fortes et je sais quel effort il a fallu pour beaucoup d'entre vous pour se hisser à la hauteur de la science d'aujourd'hui, une science qui a escaladé la nature grâce au déterminisme. Certains d'entre vous ne savent pas que la notion de déterminisme est une idée relativement récente. Le mot lui-même est né au 19ème siècle. Je crois que le premier qui ait parlé de déterminisme c'était vers le début du 19è siècle le marquis de Laplace, qui était astronome. Avant lui, on peut estimer que Leibniz en avait eu une préconception, et puis ensuite, il y a eu un Claude Bernard qui a élevé vers le milieu du siècle un piédestal au déterminisme. À partir de Claude Bernard, les savants, tous les savants, sont devenus déterministes. Et cela jusqu'à la première décennie du 20ème siècle, quand les savants se sont mis à trembler. Non seulement à cause des relations d'indétermination, mais également à cause de quelque chose d'encore plus absurde et que la physique nous a obligés à admettre. Vous savez qu'on a toujours considéré que la lumière était la base de la géométrie. L'étude de la géométrie et l'étude de la lumière se confondaient parce qu'on assimilait les rayons lumineux à des lignes droites. L'optique géométrique de Descartes et de Newton est fondée là-dessus. Eh bien, on s'est rendu compte au début du 20ème siècle, qu'on avait parfois intérêt à considérer que la lumière se propage sous forme d'ondes plutôt que sous forme de lignes droites. Ce qui fait que ça dépendait des cas si les physiciens utilisaient la théorie ondulatoire ou la théorie linéaire. N'est-ce pas absurde ? Ça devrait être soit l'une soit l'autre une fois pour toute. Un esprit étroitement déterministe, un esprit rationnel, exigerait de choisir l'une ou l'autre conception, et non pas d'utiliser alternativement les deux selon ses besoins. Depuis cette époque les philosophes ont démissionné. Ils avaient commencé à discuter avec les physiciens et ils ont vu que ça n'aboutissait à rien. Cela se ramenait à une question de croyance. On s'interpelait et on se répondait chacun selon sa croyance. Et les philosophes comme c'est des gens bornés la plupart du temps... Parce que vous vous figurez que les philosophes c'est toujours Aristote, Descartes, Spinoza ou Kant, mais ce n'est pas vrai. Les philosophes, ce sont des milliers de gens partout dans le monde qui enseignent la philosophie, qui écrivent à propos de la philosophie et qui se prennent pour des philosophes. C'est malheureusement ça. Alors, quand je parle des philosophes, je ne vise pas les grands philosophes mais les petits, les philosophes qu'on peut appeler "trotte-menu". Ce sont eux qui constituent la troupe des philosophes. Eh bien, les philosophes trotte-menu ont demissionné, ne sachant plus à quel saint se vouer. Et il n'y a pas eu de grand philosophe qui soit

venu nous parler du déterminisme au 20ème siècle. Le sujet est donc resté en plan, – l'ouvrage d'Alexandre Kojève est resté inédit jusqu'à 1990.

Vidons rapidement cet abcès. Pour cela, je vous renvoie à la conclusion du livre de Bachelard (1951) sur *L'Activité rationaliste de la physique contemporaine*, qui, comme vous le savez, traite rapidement mais magistralement de la notion de déterminisme. Je le reconnais d'autant plus volontiers que je ne suis pas un grand sympathisant de ce philosophe. Dans ces pages Bachelard montre combien l'hypothèse d'un déterminisme universel est peu scientifique. Et il explique que la notion de déterminisme n'est opératoire scientifiquement que si elle respecte les trois caractères suivants. D'abord, la spécialisation hyper-régionale de son champ d'application, ensuite la discontinuité entre cause et effet, enfin l'intégration topologique des fonctionalités sélectionnées comme variables. Mon philosophe chagrin comme Rachel Bowlby et comme Freud, je le crains, n'ont pas égard à ces restrictions épistémologiques élémentaires. Mais je préfère abandonner ce terrain glissant et mal balisé pour me concentrer sur notre problème actuel.

Aujourd'hui, au moins du côté de la psychologie, nous devons nous rendre compte que la notion de déterminisme est bonne à adopter, tout au moins pendant un certain temps, après quoi il faut l'abandonner, après quoi il faut laisser une ouverture à l'aventure. Comme vous le savez c'est le message apporté par Gérard Mendel dans son dernier livre, dont j'ai fait le compte-rendu à l'avant-dernier numéro des cahiers hors-série de *'Ashtaroût*. Vous y trouverez un exposé des idées de Mendel sur l'acte en tant qu'aventure. C'est d'ailleurs le titre même de son livre. Un gros pavé qui se lit comme un roman parce que – comme vous le savez peut-être – Gérard Mendel est trés impressionné par des auteurs comme Alexandre Dumas ou Eugène Sue.

Élias Abi-Aad : Je pense que la manœuvre de Rachel Bowlby a sauvé la quotidienneté. L'acte manqué est non seulement imprévu, il n'est pas maîtrisé. Il n'est pas domesticable. Parler de déterminisme c'est un peu le borner ou bien lui mettre des frontières, le cadrer. Rachel Bowlby le libère, elle lui préserve ses chances pour demeurer une aventure.

II.

Du côté de Freud

8

Freud a réinventé trois types d'écriture

Amine Azar : Oui, il est exact qu'il y a ça dans Freud. Freud a toujours considéré que la pulsion sexuelle était indomptable, indomesticable, inconciliable. Et si elle est indomptable, c'est que nous ne pouvons pas l'appréhender au travers d'un déterminisme et qu'elle nous échappera. Cela lui est même personnellement arrivé à son corps défendant. Hier même, j'ai rappelé autour de cette table quelque chose d'assez fabuleux qui se passe dans l'œuvre de Freud. J'ai souvent dit, et je le répète, qu'il est l'inventeur de deux nouveaux types d'écriture.

Le 1er type, c'est une nouvelle manière d'écrire ses "confessions". La *Traumdeutung*, le livre sur l'interprétation du rêve, est en fait constitué des fragments d'une longue confession, mais c'est un nouveau type de confessions. Personne avant Freud n'avait trouvé ce type de procédé de parler de soi strictement à travers ses rêves. Et il se révèle que ce procédé tel qu'il a été pratiqué par Freud plonge incomparablement plus profondément dans la vie intime du sujet que les autres procédés pratiqués auparavant par saint Augustin, par Montaigne, Rousseau ou Chateaubriand. Freud a également réinventé le roman par l'étude de cas. L'étude de cas n'est pas le roman psychologique. C'est une manière d'approcher la vie humaine par fragments. Le cas Dora se nomme d'ailleurs fragment d'une analyse. Le cas de l'Homme aux loups est un extrait d'une névrose infantile. Le fragment c'est quelque chose de nouveau qui s'oppose à la totalisation. Le roman psychologique était du temps de Freud un roman totalisateur. On devait tout connaître des personnages. Prenez les "Rougon-Macquard" de Zola, soit vingt volumes. On devait tout connaître des deux familles à partir de tous les individus. Et le dernier volume intitulé *Le Docteur Pascal* devait révéler toute la théorie. C'est le volume le plus mauvais de la série. Nous baillons du début jusqu'à la fin. C'est un peu pareil pour Proust. Le dernier volu-

me sur *Le Temps retrouvé* devait aussi exposer toute la théorie ayant (prétendument) inspiré les volumes précédents. Et la critique considère ce volume avec un peu d'indifférence, voire de sévérité. C'est pour vous dire qu'on ne peut pas inventer à l'aide d'une doctrine, l'invention c'est toujours l'aventure de l'inspiration. Or, *Le Docteur Pascal* et *Le Temps retrouvé* n'étaient pas des aventures. Ils avaient été conçus au départ, même s'ils n'ont été rédigés qu'à la fin. Ce qui est intéressant chez Zola ou chez Proust, c'est quand ils sortent de leur cadre. Lorsque Zola et Proust s'oublient comme doctrinaires, ils écrivent des choses passionnantes. Mais l'idée de totalisation qui est un souci de doctrinaire, est l'idée la plus mauvaise possible pour se régler sur elle dans la création.

Avec Freud, on a affaire au "romancier du symptôme", – selon la belle trouvaille de Paul-Laurent Assoun. Notez que "symptôme" est mis au singulier. Car d'un symptôme à l'autre il y a rupture, comme d'un rêve à l'autre. Notre vie est fragmentée et les fragments ne sont point reliés entre eux, ils sont dispersés. Il n'y a pas longtemps, si vous vous en souvenez, c'est encore ce que nous disait le Pr Vernant – un helléniste – dans l'entretien à bâtons rompus qu'il nous a accordé au CCF [30]. Alors, naturellement, le déterminisme va venir, notre "philosophe chagrin" va venir. Il va nous dire qu'il y a une personnalité, une sorte de noyau organisateur, polarisateur, autour duquel le nuage de fragments prendra forme. Eh bien, on devrait l'écouter avec dédain, hocher la tête et se dire : *« Le pauvre »*. Pas n'est besoin d'arguties. Je veux vous donner un exemple de la manière dont tout cela nous échappe. La sexualité, la pulsion sexuelle, par définition nous échappe. Nous ne pouvons pas la domestiquer, elle nous échappe constamment.

– Bon, je disais que Freud a renouvelé ou plutôt réinventé deux types d'écriture : la confession et le roman. Mais, il y a également une troisième invention chez Freud. Je le souligne : il est également l'inventeur d'une nouvelle manière d'écrire des lettres d'amour frénétiques.

[30] Cet entretien, en cours de transcription, sera inséré dans le prochain cahier hors-série de *'Ashtaroût*.

9

Les lettres d'amour de Freud

Quelles sont nos références pour les lettres d'amour ? Bien évidemment, les lettres d'Héloïse à Abélard viennent en premier. Ces lettres remontent au 12ème siècle. Les lettres d'Héloïse à Abélard sont un électrochoc pour tout le monde. La liberté de ton d'Héloïse, cette femme du 12ème siècle nous laisse cois, nous les gens du 20ème siècle finissant. Impossible de vous en rendre compte. Je vous pousse vivement à lire ces lettres.

Eh bien, une autre référence prototypique, ce sont les *Lettres de la religieuse portugaise* qui datent du 17ème siècle et qui sont anonymes. On discute encore aujourd'hui de leur attribution. L'auteur n'est assurément pas une religieuse Portugaise mais un écrivain français de beaucoup de talent. Les lettres d'Héloïse sont d'authentiques lettres écrites par une femme, les *Lettres portugaises* sont une œuvre de fiction rédigée par un homme. Deux démarcations n'ont conséquemment pas cours. On peut écrire des lettres amoureuses de femmes qu'on soit homme ou qu'on soit femme, qu'elles soient réelles ou fictives. Les lettres d'Héloïse et les *Lettres portugaises* sont également authentiques ! – Débrouillez-vous avec ce paradoxe.

Donc, les deux prototypes de lettres amoureuses sont les lettres d'Héloïse à Abélard et les *Lettres de la religieuse Portugaise*. Eh bien, est-ce qu'il existe chez Freud des lettres d'amour ? On connaît ses lettres à sa fiancée et beaucoup de gens se sont écriés lorsque cette correspondance nous a été révélée : *« Ah ! les belles lettres d'amour ! »* Je vous détrompe, les lettres de Freud à sa fiancée n'ont rien à voir avec des lettres amoureuses. Il suffit justement de les comparer avec nos prototypes. Vous saurez ainsi que ces lettres-là ne sont pas même un journal intime mais seulement un journal de bord, où, comme vous le savez, on note les faits et les pensées de la journée... En tout cas ce n'est pas une correspondance amoureuse. Ce n'est pas dans les lettres de Freud à sa fiancée qu'il faut chercher la correspondance amoureuse de Freud. Il faut la chercher dans ses lettres à Fließ. Ce sont les lettres de Freud à Fließ qui appartiennent à la

correspondance amoureuse. Mais ce n'est pas encore tout à fait là qu'il a réinventé une nouvelle manière d'écrire des lettres d'amour. Ces lettres manifestes à Fließ sont écrites comme d'autres lettres similaires. Où je vois que Freud a inventé un nouvel art d'écrire des lettres d'amour ?

10

La libido indomptable de Freud pour Fließ

C'est d'abord dans la marge de ces lettres, dans ce que les éditeurs ont imaginé d'imprimer en marge de ces lettres avec des sigles du genre : *manuscrit A*, *manuscrit B*, etc. Comme vous le savez pertinemment, la sexualité est essentiellement un *Nebenproduct*, un produit marginal ! Le plus long de ces manuscrits a été imprimé à part et il est connu sous le titre factice de : *Projet [Entwurf] d'une psychologie scientifique à l'usage des neurologues*. Il est intéressant de rappeler qu'il a commencé à être gribouillé au crayon dans le train qui ramenait Freud à Vienne après un de ses colloques singuliers avec Fließ. Cette circonstance est tout à fait significative et conforme à une grande intuition de Gaston Bachelard (1884-1962). Vous savez que ce célèbre philosophe était écartelé entre l'épistémologie des sciences dures et la critique littéraire. Vers la fin de sa vie il a lancé son chant du cygne en une superbe trilogie appartenant à l'autre veine – la veine "souterraine" – et dont le 3ème et dernier volet nous est parvenu fracassé par l'impitoyable Dame à la Faux :
– 1957 : *La Poétique de l'espace*
– 1960 : *La Poétique de la rêverie*
– 1959-1962 : *La Poétique du feu*, dont un fragment a été publié par Bachelard lui-même sous le titre : *La Flamme d'une chandelle* (1961), et d'autres fragments ont été publiés par sa fille Suzanne à titre posthume sous le titre : *Fragments d'une poétique du feu* (1988).

Tous ces livres ont été publiés aux PUF. Et c'est probablement ce qu'il y a de plus abouti dans son œuvre, qui compte à dire vrai de nombreux chefs-d'œuvre. Je vais vous donner lecture d'un passage de l'introduction à *La Poétique de la rêverie* qui permet de situer exactement la signification de l'*Entwurf*. Ce n'est pas pour rien qu'il s'agit d'une remarque incidente – dans le vocabulaire de Freud d'un *Einfall* – ce que je traduis pour ma part par "pensée traversière" :

> Notons d'ailleurs qu'une rêverie, à la différence du rêve, ne se raconte pas. Pour la communiquer, il faut l'écrire, l'écrire avec émotion, avec goût, en la revivant d'autant mieux qu'on la récrit. Nous touchons là au domaine de l'amour écrit. La mode s'en perd. Mais le bienfait demeure. Il est encore des âmes pour lesquelles l'amour est le contact de deux poésies, la fusion de deux rêveries. Le roman par lettres exprime l'amour dans une belle émulation des images et des métaphores. Pour dire un amour, il faut écrire. On n'écrit jamais trop. Que d'amants qui rentrés des plus tendres rendez-vous ouvrent l'écritoire ! L'amour n'a jamais fini de s'exprimer et il s'exprime d'autant mieux qu'il est plus poétiquement rêvé. Les rêveries de deux âmes solitaires préparent la douceur d'aimer. Un réaliste de la passion ne verra là que formules évanescentes. Mais il n'en reste pas moins que les grandes passions se préparent en de grandes rêveries. On mutile la réalité de l'amour en la détachant de toute son irréalité.

Cette citation se passe – je crois – de commentaire. Je reviens donc à mon propos. Je disais que c'est d'abord en marge des lettres de Freud à Fließ qu'un nouvel art d'écrire des lettres d'amour apparaît. Ce nouvel art d'écrire des lettres d'amour a ensuite été pratiqué par Freud à plusieurs reprises. Prenons des exemples. Vous avez tous les *Trois Traités sur la théorie sexuelle* sous le coude. Eh bien, sachez que le premier traité intitulé "Les aberrations sexuelles", n'est rien d'autre qu'une lettre d'amour frénétique adressée à Fließ. Si vous lisez autrement ce *Traité*, vous n'y comprendrez rien. Il y a des gens qui commencent à lire le livre par cet essai. Ils lisent, relisent et s'enlisent dans des histoires de bisexualité, dans des histoires cocasses de fliesserie. Il n'y a rien à tirer d'une pareille lecture. Ce n'est pas comme ça qu'il faut lire le *1er Traité*. Il faut seulement le parcourir en marquant des pauses aux points clés, aux points féconds que je vous ai signalés dans une réunion antérieure [31]. Ce qu'il y a d'important dans le *1er Traité*, c'est qu'il est une préparation au *2ème Traité* sur la sexualité infantile, et voilà. Tout le reste, c'est la

[31] *Cf.* la leçon du 20 septembre 2000, reproduite ici-même dans ce cahier hors-série de *'Ashtaroût* sous le titre : *« Vade-mecum sur la sexualité infantile à l'usage des amnésiques »*, pp. 8-36. On nous saura peut-être gré de n'avoir point supprimé les redites. *(RaH & PaS)*

lettre d'amour frénétique de Freud à Fließ. Et si vous vous attachez à cette lecture, vous êtes indiscrets. Qu'avez-vous à y mettre le nez ? Sautez tout ça, – c'est des histoires entre hommes !

Je vais donner un autre exemple d'une lettre d'amour frénétique de Freud à Fließ. L'essai célèbre intitulé *Au-delà du principe de plaisir* est en 1er lieu une lettre de Freud à Fließ, une lettre d'amour frénétique. Si on lit cela autrement, on se trompe fort. Freud et Fließ se rencontraient pour parler de sexualité. C'est d'abord une lettre d'amour, mais ce n'est pas tout. J'ajoute que c'est leur manière de faire l'amour. C'est bien pour cela qu'après leur brouille Freud a brûlé les lettres de Fließ. Il a brûlé ce qu'il avait de plus précieux tellement il était déçu, tellement il était fou d'amour, de douleur et de rage. Jamais Freud n'a cessé d'aimer Fließ. Ils se sont fâchés en 1901, et c'est bien pourquoi je cite *Au-delà du principe de plaisir*, parce qu'il date de 1920*g*. Et pourquoi je vous le cite ? Je reprends mon idée : Freud a cru en 1906 ou 1907, après qu'il eût brûlé les lettres de Fließ, qu'il avait dominé cette relation.

En 1913, je crois, il le claironnait de nouveau à Ferenczi en une phrase devenue célèbre depuis : *« J'ai réussi là où le paranoïaque échoue »*. Ce cri de triomphe de Freud, c'est un soi-disant triomphe sur Fließ, sur l'amour qu'il lui porte. Eh bien, je vous le répète : en 1920, il est là dans le même état frénétique de l'amoureux transi. Il n'a pas dominé sa pulsion sexuelle qui le déportait vers Fließ. Il n'a rien dominé du tout, encore qu'il l'ait cru. Mais en réalité, en 1920, il se met là, à table, ouvre son écritoire et pleure. Il écrit : je t'aime toujours mon cher Fließ comme un fou, pourquoi tu m'as abandonné ? Et il publie cette lettre-ouverte à Fließ sous le titre : *Au-delà du principe de plaisir*. Lire, ce qui s'appelle lire, ce n'est pas épeler et ânonner comme des enfants. Lire, c'est lire au pied de la lettre, c'est-à-dire entre les lignes. Entre les lignes d'*Au-delà du principe de plaisir* ce qu'on peut lire c'est quelque chose d'assez similaire aux trois lettres de Cordélia à Johannes placées par Kierkegaard au début de son *Journal d'un séducteur*. Allez y pour y jeter un coup d'œil, cela en vaut la peine.

Bon, eh bien, maintenant voici la « bonne nouvelle » que je vous apporte : la pulsion sexuelle est indomptable. Freud lui-même n'a pas pu la dompter malgré ses cris de triomphe à tel ou tel moment. Et ces triomphes me paraissent d'autant plus ridicules qu'ils ont donné le change à une foule de gens qui se prétendent être des psychanalystes. Mais oui, il y a eu de nombreux psychanalystes, que dis-je, tous les psychanalystes y ont cru. Tout à l'heure, je me suis référé aux philosophes trotte-menu. Mais chez les psychanalystes c'est pareil. La masse des psychanalystes est formée de gens médiocres. Les instituts de psychanalyse n'ont pas d'autre objectif de par le monde que d'endoctriner les impétrants des médiocrités d'une quelconque vulgate. Et quand il y en a un qui relève la tête on lui demande de sortir du rang. Familiarisez-vous un peu avec les déboires des Ferenczi, des Melanie Klein et autres Jacques Lacan. Les idées originales déplaisent forcément à des ânes qui braient ou des bœufs qui ruminent.

[Interventions inaudibles de **Élias Abi-Aad** et de **Eddy Chouéri**.]

11

Parenthèse : Aristote & Descartes

Nous avons deux interventions, l'une de Élias Abi-Aad au sujet de la quotidienneté, l'autre de Eddy Chouéri au sujet de Descartes et Aristote. Je vais expédier la question de Eddy Chouéri assez vite parce qu'elle est quasi hors sujet. Je reformule d'abord son argument comme ceci : pourquoi donc faudrait-il considérer qu'Aristote et Descartes s'opposent ? L'un a vécu au temps T_1 dans tel contexte, l'autre a vécu au temps T_2 dans tel autre contexte. Ils visaient la même vérité, l'un au temps T_1 dans le contexte qu'on sait, l'autre au temps T_2 dans un contexte différent. Voilà en substance l'argumentation d'Eddy, restituée à ma manière. À cela, je réponds très simplement ceci. N'est-il pas contingent au regard du débat philosophique qu'Aristote n'ait pas été un contemporain de Descartes ? Qui nous oblige à penser qu'Aristote et Descartes ne sont pas contemporains ? Je veux rappeler quand même une chose. Descartes a lutté contre la manière de penser d'Aristote, contre la pensée aristotélicienne. Descartes était convaincu d'avoir trouvé la bonne méthode de philosopher, et il était convaincu qu'Aristote avait erré, et il a cherché à le prouver. En gros, il a été suivi. Et lorsqu'au 20è

siècle, un philosophe de profession, pas un grand génie philosophique, mais un travailleur probe, a voulu revenir un peu à Aristote, ça a fait de gros remous. C'était un belge, et il se nommait Chaïm Perelman. C'est quelqu'un qui, en plein 20è siècle, s'est dit : *« Mais non, Aristote n'est pas mort. Descartes nous a trop écarté d'Aristote, et nous devons revenir à Aristote parce qu'il nous est fort utile dans la conjoncture actuelle. »* Et il a cherché à créer un mouvement d'opinion en faveur d'Aristote. Il a estimé que *La Rhétorique* d'Aristote devait nous intéresser au 20è siècle parce que notre siècle est intéressé par les débats politiques et par les sciences humaines, et que dans les sciences humaines au moins – par opposition aux sciences rigoureuses ou aux sciences dures – la discussion doit demeurer possible, car il n'y a pas une seule vérité comme le soutenait Descartes. Nous devons argumenter, nous devons écouter nos arguments les uns les autres pour pratiquer la démocratie d'aujourd'hui. Et ce mouvement a été un mouvement néo-aristotélicien. Pendant une vingtaine d'années, Perelman s'est battu pour faire comprendre cette idée, qui a finalement été comprise. La preuve : Aristote est de nouveau publié en livres de poche. À l'époque de ma jeunesse, alors que Platon et Descartes existaient en éditions courantes, Aristote n'existait en librairie qu'en des éditions coûteuses. Il avait presque disparu de l'horizon culturel, et c'est grâce à Perelman qu'il est revenu. Il a fallu livrer combat contre une philosophie issue de Descartes. À cette époque Descartes était un contemporain alors qu'Aristote était une vieillerie. De même, au temps de Descartes, Aristote était un contemporain pour lui et un interlocuteur. Voilà pourquoi je ne suis pas d'accord avec notre "philosophe chagrin" qui soutient qu'Aristote et Descartes ont le même combat. Ce n'est pas du tout vrai. Ils se combattent. S'il n'y a pas débat, combat, avec des armes lourdes et des armes légères, la pratique de la pensée devient de la gnognotte, de la mélasse. Et il ne sert plus à rien de penser. Dans tout syncrétisme il y a – étymologiquement parlant – du crétinisme. Le syncrétisme est la démission de la pensée. Il est bon d'opposer Descartes à Aristote et Aristote à Descartes. Il est bon de ne pas chercher une synthèse quelconque, un *modus vivendi* quelconque, un *statu quo* quelconque dans l'ordre de la pensée. Pour que notre pensée demeure en bonne santé, il est bon qu'il y ait un combat très vif entre Aristote et Descartes... un combat en nous-mêmes. Il est bon que nous soyons nous-mêmes intérieurement déchirés entre eux.

12

La sexualité est le différend entre Freud & Rachel Bowlby

Revenons au sujet qui nous importe ici et qui est plutôt Rachel Bowlby et la quotidienneté. Je vais demander à Élias Abi-Aad de nous reformuler son intervention.

Élias Abi-Aad : Je voudrais retourner à ma question de départ [*cf.* §7] à laquelle vous n'avez pas répondu tout à fait clairement. Est-ce que vous êtes du côté de Freud ou du côté de Rachel Bowlby ? De prime abord, Rachel Bowlby, par sa manœuvre, libère un peu la quotidienneté d'une soi-disant prison freudienne. Quand Freud a travaillé la quotidienneté, il a essayé de légiférer, de lui donner des lois. Il l'a donc domestiquée. Il a enlevé à la quotidienneté son côté imprévu et aventurier. Et cela relève du culte du "déterminisme" chez Freud. Et vous avez dit en même temps que c'est Freud qui a parlé de la sexualité indomptable. Où se situe alors la critique de Freud par Rachel Bowlby exactement ?

Amine Azar : Elle se situe au niveau de la quotidienneté et non pas de la sexualité. S'il y a un reproche éventuel à adresser au travail de Bowlby... Non, je ne veux pas parler d'un reproche, mais d'une réserve. Rachel Bowlby n'est pas une clinicienne. Sa réflexion prend racine dans la pratique de la littérature. Son travail est un travail de critique littéraire. On ne peut pas lui reprocher de lire Freud comme un texte littéraire. Elle ne fait que son boulot... à nous de faire le nôtre. – Bon. Elle s'intéresse à la quotidienneté comme quotidienneté. Eh bien nous, notre point de vue donne la primauté à la pulsion sexuelle. Et si Freud nous intéresse, nous autres psychocliniciens, c'est parce qu'il a parlé, c'est qu'il a su bien parler de la pulsion sexuelle. C'est pour cela que, malgré tout ce qu'il y a de pertinent dans les critiques adressées à Freud par Rachel Bowlby, malgré le discrédit qu'elle jette (à bon escient) sur le scientisme de Freud, sur sa prétention à asservir la quotidienneté à des lois psychologiques, eh bien, malgré cela sa critique tombe à

faux. Car Freud c'est la sexualité indomptable. Qu'est ce qu'il a fait, lui, de la quotidienneté ? Il y a pisté le sexuel. Or, Rachel Bowlby ne nous en parle pas. Jamais elle ne fait référence à la sexualité. Elle ne sait pas quoi faire de la sexualité parce qu'elle est sans expérience clinique. Nous, nous sommes forcément de l'autre bord. Nous sommes du côté de Freud. Nous ne pouvons, nous ne devons pas perdre de vue la sexualité. La sexualité est notre nord, c'est ce qui doit constamment nous aimanter. Nous avons des préjugés mais, à côté de ces préjugés, nous savons que la sexualité est indomptable. Elle est indomptable même pour ceux qui pratiquent la psychanalyse. Et je vous ai rapporté le cas de Freud et de ses sectateurs à propos de sa propre relation à Fließ. Il a cru qu'il a dompté sa relation à Fließ, – une relation d'ordre sexuel, un transport amoureux authentique. C'est là qu'il y a de la sexualité dans la vie de Freud et non pas dans sa relation à sa femme. À partir d'une certaine date, il a vécu avec sa femme de manière unisexe, comme frère et sœur. C'est pour cela aussi qu'il n'y avait pas de difficulté pour lui à vivre également avec la sœur de sa femme sous le même toit, – l'une ou l'autre c'était devenu pareil. En revanche, avec Fließ, nous avons un transport amoureux en bonne et due forme. La pulsion sexuelle de Freud, c'est avec Fließ qu'elle s'exprimait sur le mode de la passion. Et je suis assez satisfait de la phrase qui conclut notre volume *Freud, parties carrées* : *« – Tout comme les grandes amoureuses, Freud n'a jamais aimé qu'un seul homme. »*

Je sais que c'est pour vous difficile à comprendre parce que Freud n'est pas considéré comme un homosexuel. Mais je vous prie d'y prendre garde : moi non plus je ne considère pas Freud comme un homosexuel. D'ailleurs je ne crois même pas à l'existence de l'homosexualité. Pour le "ça" l'homosexualité n'existe pas. En clinique, l'homosexualité est tout à fait secondaire, elle appartient à une couche moïque assez superficielle. N'abondez pas dans le mauvais sens. Je ne suis pas en train de prôner en grand titre dans un journal à scandale : *« Attention ! Freud était un homosexuel honteux ».* Ce qui m'intéresse, c'est de traquer sa pulsion sexuelle. Où est-elle ? Elle est dans sa relation à Fließ. Et cette relation a perduré toute sa vie. Hier, j'ai évoqué le fait que lorsque Freud a dû quitter Vienne, vieux, soucieux, sachant qu'il allait bientôt mourir, ayant le cancer, étant triste, sachant que ses sœurs allaient rester sur place et qu'elles seront certainement gazées... sachant tout cela, eh bien qu'est-ce qu'il lui a importé ? En quittant Vienne pour Londres, il lui importait de prendre les livres de Fließ sous le bras. Fließ qui était déjà mort depuis dix ans. Mais l'amour que Freud lui portait n'est jamais mort, ni quand ils se sont fâchés en 1901, ni lorsque Fließ est décédé en 1928. Jusqu'à son dernier souffle Freud a aimé Fließ frénétiquement. Et les livres de Fließ sont aujourd'hui au *Musée Freud* de Londres parce que c'était son dernier domicile. Freud ne s'est jamais séparé des livres de Fließ. C'était pour lui les choses les plus précieuses du monde après les lettres que lui avait adressées Fließ et qu'il avait brûlées par dépit.

En somme, même si nous écoutons volontiers Rachel Bowlby, nous ne sommes pas obligés d'adopter entièrement son point de vue. Il faut l'écouter, c'est une femme intéressante. Néanmoins, elle n'est pas une clinicienne. Néanmoins, elle ne touche pas au problème qui nous intéresse, et qui est la sexualité. Concernant la sexualité, Freud brille dans le firmament d'une lumière inextinguible. Il avait un flair incroyable pour pister la sexualité. Et il savait que, quoi qu'on fasse, elle nous échappera. Elle lui a échappé à lui-même, elle a échappé à ses sectateurs, elle échappe à Rachel Bowlby, elle échappera à tout le monde. Tous ceux qui croiront l'avoir domestiquée étreignent du vent. C'est très simple, ils l'ont dans le baba. J'espère que c'est devenu maintenant clair pour vous. Freud a sa grandeur, il a ses misères. Si Rachel Bowlby met son doigt sur certains handicaps chez lui, nous sommes d'accord avec elle. Mais la grandeur de Freud se rapporte à la sexualité, à son corps défendant, c'est-à-dire lui-même impliqué. Non seulement en tant que théoricien, mais en tant que personne assujettie à la sexualité. Et c'est pour cela que je me suis appuyé sur son cas, sur sa relation à Fließ. C'est une relation qui fait partie intégrante de la psychanalyse. Sa relation à Fließ n'est pas une question d'ordre privé. J'y insiste, la correspondance secrète de Freud avec Fließ, la correspondance que matérialise des textes comme *Au-delà du principe de plaisir*, etc., cette correspondance-là est chiffrée. La preuve c'est que per-

sonne n'y a compris grand chose jusqu'à aujourd'hui. Il a fallu que quelqu'un d'atypique s'en vienne, avec peu de préjugés vis-à-vis des psychanalystes et vis-à-vis de Freud – dépourvu de l'identification à Freud et du culte du héros – pour voir effectivement ce que l'on ne voulait pas voir : qu'*Au-delà du principe de plaisir* est une lettre d'amour chiffrée adressée à Fließ. Mais si on ne sait pas que c'est une lettre chiffrée, on ne songera pas à la déchiffrer.

III.

Du côté de
Norbert Hanold

13

Les 2 types de tendresse &
la question de l'héritage

Nous devons maintenant retourner au commentaire de Freud sur la *Gradiva* de Jensen. Nous devons poursuivre notre tâche. Nous nous occupons actuellement des manifestations de la sexualité infantile qui se trouvent dans la *Gradiva*. La dernière fois – sur une indication imprécise fournie par Paola Samaha – nous avions achoppé sur la scène primitive et sur l'inceste entre frères et sœurs. À cette occasion j'avais évoqué la tendresse et je vous avais dit que nous en reparlerions. Je vais donc enchaîner sur ce que je disais la dernière fois. Je vous avais dit que la tendresse était non seulement reliée à la sexualité, mais qu'elle était également reliée à la relation fraternelle, une relation qui n'est pas au départ une relation libidinale. La relation frères-sœurs est une relation d'intrusion et de jalousie, donc au départ une relation de violence et d'agressivité. *« Que veut cet intrus ? – Me déloger ! »* Voilà comment raisonne l'enfant. L'autre enfant est toujours un intrus. Il vient là pour partager mon gâteau. Mais notre petit bonhomme ne veut rien partager du tout. Il veut tout pour lui. D'où sa haine envers l'intrus. Et, là aussi, comme pour la sexualité justement, à l'étape suivante, par formation réactionnelle, cette relation de haine et d'agressivité se mue en relation de tendresse. Mais c'est là une formation réactionnelle bâtie sur un sol friable. Et ça s'effondre de temps en temps. Le complexe d'intrusion – c'est une expression de Lacan – réapparaît quand il y a un partage quelconque, mettons un héritage. Souvent l'héritage réactive la scène primitive. Qu'est-ce que c'est qu'une scène primitive ? C'est là où il y a eu un intrus. Que l'intrus vienne après ou qu'il ait été là avant, ces notions *avant / après* n'existent pas pour l'enfant. Il arrive que des parents fassent les idiots et disent au petit bonhomme *: « Mais, pourquoi es-tu jaloux de ton frère ? il est né avant toi, il était là déjà ! »* Dans la logique de l'enfant, ce qui vient après, comme ce qui est venu avant lui, c'est pareil, c'est un intrus. Le petit bonhomme est souvent encore plus jaloux de son frère aîné que de son frère cadet. Et les parents lèvent les bras au ciel et s'écrient : *« Mais pourquoi donc il est si jaloux de son aîné ! »* Il est jaloux de l'intrus quel qu'il soit, aîné ou puiné. La relation fraternelle ou sororale, est une relation à un intrus. Le complexe d'intrusion est souvent surmonté et remplacé par une formation réactionnelle dans le genre d'une relation tendre.

Il y a donc deux sortes de relations tendres, ou deux origines à la tendresse. Il y a l'origine libidinale et l'origine haineuse. Il ne faut pas confondre ces deux types de tendresse, elles ne sont pas de même nature, elles n'ont pas la même source. Il y a deux tendresses : la tendresse comme formation réactionnelle par rapport à la libido, et la tendresse comme formation réactionnelle à la destrudo, à la haine. Eh bien, cette relation-là est importante, c'est pourquoi je vous en parle. Je vous rappelle le sujet de recherche de Roula Hachem Moussallem, le travail sur l'héritage ou sur la transmission de biens entre vifs. La donation, l'héritage, réactivent cette première situation de haine, et nous avons de nouveau de violentes dissensions. Les héritiers se mettent à se battre, à se combattre, à se haïr, et tout le masque de la fraternité craque et tombe. Voilà comment on peut comprendre ce moment très important qui se produit parfois du vivant du donateur, mais la plupart du temps après son décès. Quoi de plus courant ! Des frères qui ne se parlent plus, des cousins qui ne se visitent plus, tout simplement parce qu'il y a eu un héritage où ils se sont entre-déchirés comme des chiens enragés. Et pourquoi se sont-ils entre-déchirés ? Pour une raison simple. Chacun a considéré l'autre comme un intrus et il voulait – lui – tout avoir. Chacun

pensait légitime, et clamait à tour de rôle qu'il était légitime de tout avoir pour soi.

– Passons maintenant à autre chose. Une intervention peut-être ?

14

Investissement narcissique & relation d'objet

Eddy Chouéri : Je voudrais reprendre le problème que nous avions laissé en suspens à la dernière fois. Pourquoi Hanold a-t-il sympathisé avec le dernier couple, celui de Gisa et son mari, alors qu'il détestait les tourtereaux dénommés des *Auguste* et des *Grete* ? J'ai essayé d'y réfléchir, et mon enquête m'a mené à un passage de la page 46-47 où Jensen esquisse le profil de Hanold, et où il nous dit qu'il est le fils de son père :

> Depuis sa plus tendre enfance, il n'y avait jamais eu le moindre doute dans le cercle familial sur ceci : en tant que fils unique d'un professeur d'université spécialiste de l'Antiquité, il était appelé à exercer plus tard la même activité pour maintenir l'éclat du nom paternel, voire l'augmenter si possible... etc.

Amine Azar : Une simple parenthèse. Freud ne remarque pas cela. Dans son commentaire, ce qui concerne l'identification paternelle de Hanold n'est pas repris, et Rachel Bowlby lui en fait grief. Ce n'est pas Lacan qui aurait raté cette expression *(le cercle familial)* qui se réfère au discours ambiant, c'est-à-dire à ce qu'il dénomme le discours de l'Autre, ni qui aurait raté ce commandement de maintenir voire d'augmenter si possible l'*éclat du nom paternel* !

Eddy Chouéri (Il indique un passage de la page 51) : *« ...il n'y avait vraiment pas moyen de mettre en comparaison le sexe féminin contemporain avec la sublime beauté des œuvres d'art antiques...».* Personnellement, j'ai remarqué cette sublimation du sexe féminin vers la sublime beauté des œuvres d'art antiques. Inversement, les couples d' *Auguste & Grete* sont rabaissés et comparés à des mouches. Et voici ce que Hanold dit des mouches aussitôt après avoir comparé les *Auguste & Grete* à des mouches (page 60) :

> Contre la mouche domestique commune, en revanche, il n'y avait aucune défense possible, et elle paralysait, bouleversait, détraquait finalement l'homme dans son existence morale, dans ses capacités de penser et de travailler, dans ses plus hautes aspirations et ses plus belles émotions.

Amine Azar : Il y a donc assimilation des couples de Valentins et de Valentines à des mouches. Auguste & Grete, Valentins & Valentines, représentent un mariage de sottise au regard des sublimes beautés qui entourent Hanold. Eh bien, reformulons cela dans notre vocabulaire spécialisé. Le vocabulaire qui doit nous servir est le vocabulaire de la relation d'objet. Avec Norbert Hanold nous avons affaire à quelqu'un qui dit : *« Vous, les amoureux, vous les nouveaux mariés, vous avez une relation narcissique à vous-mêmes, et vous oubliez le monde, vous n'investissez plus des relations d'objets dans le monde. »* Voilà ce que nous dit Hanold, et ce qu'il nous dit se retourne contre lui. Parce que – lui – il n'investit le monde et *Gradiva* et Pompéi etc., que parce qu'il veut absolument désinvestir Zoé. La reformulation dans le vocabulaire de l'investissement d'objet est intéressant, et nous ramène à Rachel Bowlby. N'étant pas clinicienne, elle ne pouvait pas attacher de l'importance à cette catégorie dichotomique : relation d'objet et investissement narcissique. Mais il nous faut suivre son exemple et critiquer également cette distinction qui subit un renversement de valence si on va jusqu'au bout de ses conséquences. Je vais vous en faire la démonstration.

15

Amour & investissement gémellaire

La relation amoureuse est considérée par Hanold, mais non pas seulement par Hanold, par Lacan comme par Freud, comme étant une relation d'objet narcissique ou un investissement narcissique. Il faut en effet partir de cette idée que l'amour est narcissique. Cela heurte certains, je le sais. Vous croyez que l'amour consiste à aimer autrui. Pas du tout. L'amour est narcissique ; il n'est pas égoïste mais narcissique. L'investissement de l'autre dans l'amour est un investissement narcissique. Ce n'est pas une relation altruistique. Ça, c'est la thèse très importante de Freud que reprend Lacan et dont il lui fait à chaque fois hommage. Chaque fois que Lacan veut parler de l'amour, aussitôt il nous brandit le narcissisme. L'amour c'est du narcissisme. La passion amoureuse est

du narcissisme. On croit qu'aimer son partenaire, son conjoint, c'est un amour d'objet, un amour altruiste, eh bien, on se trompe. On aime un autre soi-même. On n'aime que soi. On s'aime à travers l'autre

Dans un couple il arrive qu'on se chamaille. Et souvent, quand cela arrive, c'est parce que l'autre s'est démarqué de l'image narcissique qu'on s'est faite de lui. Indigné, on le rappelle aussitôt à l'ordre. Que l'autre se distingue de quelque manière de l'image narcissique où on l'a enfermé, – c'est là justement ce qu'on ne tolère pas. C'est un crime de lèse majesté narcissique. La bonne formule est peut-être celle-ci : l'investissement amoureux est un investissement gémellaire narcissique. Tout ce que j'éprouve, tu dois l'éprouver. Pourquoi la figure des jumeaux est le symbole de la plupart des amoureux, le symbole que brandissent tous les Valentins & Valentines ? Qu'est-ce qui les flatte le plus nos Valentins & Valentines, c'est qu'on s'écrie devant eux : *« Oh, comme ils se ressemblent ! »* Dans la passion amoureuse c'est la figure de la gémelléité, du semblable, de la répétition, de la reproduction qui domine. Quand on rencontre un autre soi-même c'est le coup de foudre, ça fait une passion, – d'amour ou de haine, peu importe. Lacan qui y a été sensible a créé pour ça un néologisme par condensation : *« hainamoration »*. L'amour gémellaire du coup de foudre c'est de la hainamoration. Lorsqu'on aime un autre d'une façon altruiste, la tendresse domine la passion. Et dans la passion, ce qui montre les dents c'est la violence. Chaque fois que vous constaterez de la violence, soupçonnez une relation narcissique.

Hanold – comme tout le monde, je crois – considère qu'une passion est un enfermement sur soi à deux. C'est une "foule à deux" comme Freud l'a dit quelque part. Eh bien, c'est un enfermement qui fait qu'on ne regarde pas le monde alentour. Hanold est dans cette position au même titre que les Valentins-Valentines qu'il critique. Il est malade, délirant, et il ne peut pas regarder le monde. Son cas est même pire que celui des Valentins-Valentines qu'il méprise, parce que, à la base, il y a chez lui le rejet (au sens du refoulement) de sa passion amoureuse pour sa voisine Zoé. C'est, à la base, le rejet d'une relation d'objet narcissique qui fait que Hanold est aujourd'hui premièrement malade et que deuxièmement il "croit" regarder le monde. Mais quel monde regarde-t-il ? En fait, il ne regarde rien du monde d'aujourd'hui. Les catégories temporelles se sont télescopées pour lui. Il est à Pompéi (celle d'hier ? celle d'aujourd'hui ?), à la recherche d'une Gradiva entre les colonnes ou bien de Zoé Bertgang ?

Ainsi, que ce soit pour les Valentins-Valentines ou pour Hanold, il y a dans les deux cas une relation d'objet narcissique, également renfermée et solitaire. La question de l'amour narcissique est essentielle. Si l'on se règle sur la position freudienne, il n'y a pas un amour narcissique, l'amour est narcissique. Si en amour les rebuffades font si mal c'est qu'elles attaquent le fondement de notre organisation narcissique : le système de l'estime de soi, ce que Karen Horney dénomme avec justesse le "pride system".

16

Les mouches comme double résurgence libidinale

La question dont nous sommes partis demeure posée. Pourquoi les Valentins-Valentines sont pour Hanold antipathiques alors que Gisa et son mari ne le sont pas ? Vous avez vu que par une procédure de renversement de valences analogue à celle de Rachel Bowlby, j'ai essayé de vous montrer que Hanold est dans le même cas que les Valentins-Valentines, il est un Valentin très ressemblant. Et pourtant ces couples-là lui sont antipathiques ! Pourquoi ? – Vous ne pourriez y répondre qu'en mettant le doigt exactement sur ce qui oblige Hanold à recourir au refoulement. Les Valentins-Valentines sont comparés à des mouches, ce sont des importuns. Ils viennent éveiller quelque chose chez cet homme, et cet homme ne veut rien en savoir. Donc ça l'embête au plus haut point... Alors ? Qui voudrait prendre la parole ?

Katia Hayek : J'ai trouvé dans les verbes qu'utilise Hanold à propos des mouches quelque chose de très intéressant à relever. Il y a là toute une série de verbes très significatifs.

Amine Azar : Bravo ! Il ne nous reste plus qu'à remonter à partir de ces métaphores-là à ce qui a provoqué chez Hanold le refoulement. Notre position est celle du psychanalyste. Nous allons écouter de la troisième oreille les verbes pour décoder les métaphores qu'ils recèlent.

Katia Hayek : J'ai cru percevoir quelque chose, mais je n'ai pas bien saisi quoi. Je vais lire le passage significatif et souligner les verbes (page 60) :

> Donc les mouches l'accueillaient là [à Pompéi] quelques mois avant la date prévue en Allemagne pour faire de lui la victime de leur abjection ; dès son arrivée elles l'assaillirent par douzaine, comme une proie impatiemment attendue, lui vrombissant dans les yeux, lui bourdonnant dans les oreilles, s'emmêlant dans ses cheveux, lui courant sur le nez, le front, les mains en le chatouillant.

J'ai senti qu'il y a ici quelque chose qui concerne la sexualité infantile. Une sexualité qui n'est pas d'ordre génital. Ce sont des chatouillements, des sortes de caresses sur le front, le nez, dans les oreilles, dans les cheveux, dans les yeux.

Amine Azar : Oui, c'est tout à fait ça. Comme au jeu de cache-tampon, je te dis que *« tu brûles »*. Vas-y, fais un effort de plus... Non ?... Rien ne vient ?... C'est dommage, tu y étais presque...

Bon, écoute. Il suffit de remplacer ici « mouches » par « Zoé », la copine d'enfance qui le chatouillait, le caressait, lui vrombissait dans les yeux, etc. Nous savons maintenant contre quoi il lutte. Il lutte contre les *gili-gili* de Zoé dans leurs jeux d'enfants. Les mouches rejouent sur une autre scène (à Pompéi) les jeux d'enfance qu'il avait avec la petite Zoé. Tous ces verbes que tu as soulignés à juste raison, il suffit de leur accoler « Zoé » comme sujet au lieu des « mouches ». C'est exactement ce que nous faisons comme psychanalystes quand nous écoutons de la troisième oreille. Hanold pense parler des mouches, et nous, nous l'écoutons raconter ses souvenirs d'enfance avec Zoé, qu'il a refoulés. Les mouches le remettent dans la même situation de la sexualité infantile avec Zoé qu'il a refoulée non sans raison. Car c'est dans l'après-coup que ces agaceries innocentes d'antan acquièrent maintenant une nouvelle valence érotique.

Il est bon d'appliquer le même procédé au passage qu'Eddy Chouéri nous a signalé il y a un instant, et qui se trouve plus bas à la même page. Relisons-le en prenant garde aux verbes utilisés :

> Contre la mouche domestique commune, en revanche, il n'y avait aucune défense possible, et elle paralysait, bouleversait, détraquait finalement l'homme dans son existence morale, dans ses capacités de penser et de travailler, dans ses plus hautes aspirations et ses plus belles émotions.

Remarquez s'il vous plaît comme c'est joliment dit. Jensen parle de « défense » exactement comme nous le faisons nous-mêmes en psychanalyse dans notre vocabulaire spécialisé. Le refoulement fait partie des mécanismes de défense. Bien. Et cette fois, quel sujet serions-nous en mesure d'accoler aux verbes de ce passage ? Car cette fois il est évident que « Zoé » ne peut plus convenir. Il s'agit cette fois non pas de Zoé mais de la poussée sexuelle dont Hanold est le siège. C'est ce passage qui fournit l'étayage le plus solide à la thèse de Freud suivant laquelle Hanold commence à délirer à la suite d'une poussée de libido.

17

La matérialité du signifiant

Élias Abi-Aad : Puisqu'on est en posture d'analyste, je voudrais signaler pour ma part un exemple que Freud a cité dans son commentaire et que j'avais placé dans la fiche se rapportant aux rêves. Le voici :

> Mais l'image du rêve où l'oiseau emporte le lézard peut rappeler cette autre image d'un rêve antérieur dans lequel l'Apollon du Belvédère emportait la Vénus du Capitole.

Bon, dans cette situation, il y a deux rêves. Freud dit qu'il y a une image dans le premier rêve qui rappelle une autre image dans le second rêve. Or, il y a tout simplement dans les deux énoncés un verbe qui se répète, c'est le verbe "emporter". C'est donc là un précepte technique généralisable. Quand on remarque un même verbe (ou un même terme) qui se répète d'une situation à une autre, on doit en tirer une inférence pour l'interprétation...

Amine Azar : C'est cela. Notre premier concernement dans l'écoute est la matérialité du signifiant au sens psychanalytique, ce qui inclut non seulement le mot en soi, mais les accentuations qui l'affectent. Et le matériel que tu apportes ici est au plus haut point significatif. L'Apollon du Belvédère qui porte la Vénus du Capitole – c'est évident – ça doit évoquer comment on fait franchir le seuil du chez soi à la mariée. Cette posture est le symbole même du mariage, exploitée à qui mieux mieux sur les écrans de cinéma. Et c'est aussi la représentation contre la-

quelle Hanold lutte désespérément au point qu'elle assiège ses rêves :

Apollon du Belvédère + Vénus du Capitole = Mariage

18

La polyvalence du symbole

Revenons en arrière sur les mouches. Nous avons vu d'abord que les mouches font cause commune avec les *Auguste & Grete*. Nous avons vu ensuite que les mouches se substituent à Zoé. Nous avons vu enfin que les mouches sont une figuration de la poussée sexuelle dont Hanold est le siège. Ainsi, en tant que signifiant, les mouches sont un symbole polyvalents. Elles servent plusieurs maîtres et conviennent à de multiples usages. Les symboles avec lesquels s'exprime l'inconscient ont la consistance d'une pâte feuilletée et non pas d'un pain azyme. Leur effet de sens est dénommé dans notre vocabulaire technique : surdétermination. Plus un symbole est polyvalent, plus un symptôme est polyvalent, et plus ils sont importants et s'incrustent fortement. Le travail psychique a égard à l'économie des moyens.

19

Le sexuel, c'est ce qui dérange

Le moment de conclure est arrivé. Récapitulons d'abord les leçons de cette séance.

Grâce à Eddy Chouéri, j'ai commencé par créer un personnage que j'ai chargé de tous les péchés de la pensée occidentale et que j'ai dénommé le philosophe chagrin. C'est un rationaliste, un passionné de *distinguos*, c'est un scientiste, et c'est un misogyne sur les bords. J'en ai fait le parangon de la pensée masculine, de la pensée macho, et la cible du propos féministe de Rachel Bowlby, propos qui va dans le sens de la mobilisation des démarcations. Le débat s'est alors resserré sur le rôle et la fonction du déterminime dans la vie quotidienne. Une intervention insistante d'Élias Abi-Aad m'a amené à mettre à plat le différend entre Rachel Bowlby et Freud. À certains égards, Freud est un philosophe chagrin tout à fait crédible, et il tombe sous la critique de Rachel Bowlby. Mais ce n'est point cet aspect-là de Freud qui nous intéresse. Notre Freud est le sourcier de la sexualité dans les rebuts de la vie quotidienne, un aspect auquel Rachel Bowlby (qui n'est pas une psychoclinicienne) demeure totalement insensible. Contre l'idée chimérique d'un déterminisme universel, j'ai essayé de montrer comment la sexualité demeure indomptable, et j'ai pris mon exemple dans la relation de Freud à Fließ. Donc, 1er mouvement, le débat de Rachel Bowlby avec le philosophe chagrin ; 2ème mouvement, le débat de Rachel Bowlby avec Freud. Le 3ème mouvement amorce le retour à la *Gradiva* de Jensen et à nos précédents questionnements. Cette partie de mon propos, grâce à Eddy Chouéri et à Katia Hayek, s'est centrée sur le rôle et la fonction des mouches comme signifiant et comme symbole de la libido.

C'est là-dessus que je vais terminer en me répétant. Je le redis donc encore une fois : la sexualité est dérangeante. Là où Hanold est dérangé, il est dérangé par la sexualité. L'idée de la sexualité, la définition de la sexualité, quelle que soit son apparition, à n'importe quel moment de la vie que ce soit, la sexualité nous dérange.

Alors, pourquoi le couple formé de Gisa et de son mari n'embête pas Hanold ? C'est parce qu'il ne croit pas qu'ils font « des choses », même s'ils s'embrassent. Alors que les Valentins & Valentines, il en est sûr, ils passent leur temps à faire « ça », et ça l'embête. Un autre renversement de valence nous attend ici. Le couple sympathique c'est le couple qui aide Hanold à maintenir ses refoulements. Alors que les couples antipathiques, les mouches, etc., nous révèlent son problème sexuel. C'est pour ça que le lecteur, s'il est un lecteur normal, va sympathiser avec Hanold, détester les mouches et les couples de Valentins & Valentines, et aimer Gisa et son mari... Mais nous aurions tort de sympathiser avec ce lecteur ! Nous devons être quant à nous réceptifs cliniquement à ce qui dérange. C'est là où ça dérange qu'il y a sexualité, et c'est ce que nous cherchons. Nous ne cherchons pas autre chose. Nous ne cherchons pas le bonheur et la sympathie. Nous cherchons les voies par lesquelles la sexualité se fait jour malgré la maîtrise, le refoulement, la répression, les formations réactionnelles, les sublimations, etc.

Tenez : la sexualité émerge comme un champignon. Le champignon est une excellente représentation de la sexualité. C'est pour cela que Freud s'intéressait aux champignons. Il travaillait toute l'année à débusquer la sexualité chez ses patients et, en vacances, il adorait faire encore la même chose : cueillir des champignons !

II. – HYSTERIA MUNDI

(pp. 65-107)

– La sémiothèque de l'hystérie *(Amine Azar)* pp. 66-99

– Le syndrome du fil à la patte
dans l'hystérie féminine *(Amine Azar, 1989)* pp. 100-107

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Amine A. Azar

La Sémiothèque de l'hystérie

φ

I. – *Le Principe d'une sémiothèque de l'hystérie*

1. Survol de l'histoire de l'hystérie
2. Questions de méthode
2a. Péripéties d'un retour à Hippocrate
2b. Hysteria rediviva
2c. Approches classiques & modernes
2d. La perspective narrative
2e. Le principe d'une sémiothèque
2f. Double parenthèse freudienne

II. – *Les Premiers éléments de la sémiothèque de l'hystérie*

3. La grossesse innominée
4. Le fil à la patte
5. La récusation du matrimoine
6. La voix du sang
7. La palingénésie amoureuse
8. La parade virginale

III. – *Discussion / Prolongements / Correspondances*

9. Une sémiothèque évolutive
10. A propos des figures de l'imaginaire
11. L'hystérie & les structures psychiques
12. La question du «matrimoine»
13. La clinique de la dépression
14. Correspondances

I.

Le Principe d'une sémiothèque de l'hystérie

1

Survol de l'histoire de l'hystérie

Depuis l'aube des temps, l'hystérie accompagne l'histoire de la médecine comme son ombre. La première mention de cette affection remonte, nous dit-on, à plus de vingt siècles avant J.-C., et se trouve consignée dans un papyrus égyptien. En y ajoutant vingt autres siècles, nous aurons à peu près la durée que devrait couvrir une histoire de l'hystérie.

Au cours de cette longue histoire nous constatons, à vrai dire, de longues époques stationnaires et quelques chevauchements. Si bien que, comparée à sa durée, l'histoire de l'hystérie est plutôt brève, plutôt pauvre en péripéties, et pourrait se réduire à peu de chose près à ses mutations tout le long des coordonnées de la pensée en pathologie.

Mentionnons d'emblée une première réserve. Bien que la médecine ait toujours été conçue comme un art visant au rétablissement de la santé, ce n'est pas du côté de la pratique thérapeutique qu'une meilleure connaissance de l'hystérie peut nous être dispensée. Toutes sortes de thérapeutiques ont été essayées avec les hystériques avec des bonheurs divers, sans incidence directe sur les prétendues doctrines étio-pathologiques qui les auraient inspirées. Aussi, malgré les prétentions d'un certain discours médical, il n'y a pas toujours eu adéquation entre la recherche étio-pathologique et la pratique thérapeutique. En tout cas, en ce qui concerne l'hystérie, toute son histoire illustre le divorce entre la pratique théorique et la pratique thérapeutique, et il ne s'agit nullement là d'une exception en histoire de la médecine. Mieux encore, à l'encontre d'une certaine aspiration, légitimée par des principes épistémologiques qui demeurent à nos yeux controversés, il se pourrait fort bien que l'histoire de l'hystérie doive être comprise comme la dénonciation d'une illusion qui serait, justement, la nécessaire adéquation entre la pensée étio-pathologique et la pratique thérapeutique.

Dans le cas de l'hystérie, l'absence d'une relation bi-univoque entre ces deux aspects – la pratique théorique et la pratique thérapeutique – est tout à fait patente. Tout porte à croire qu'il est légitime de scinder l'histoire de l'hystérie en deux récits parallèles ayant chacun sa logique propre et sans véritables interférences. L'histoire des thérapeutiques de l'hystérie et l'histoire pour ainsi dire «philosophique» de l'hystérie sont indépendantes l'une de l'autre et peuvent se raconter séparément, sans préjudice pour le point de vue épistémologique justement.

Faut-il ou non le regretter ? Faut-il ou non se proposer pour objectif l'établissement d'une relation, la plus étroite possible, entre théorie et thérapeutique ? C'est là, certes, un problème de fond, mais je ne pense pas qu'il revête le caractère de l'urgence. Laissons-le donc provisoirement de côté, quitte à y revenir éventuellement au bout du parcours. Pour l'instant il paraît plus indiqué de prendre acte de l'autonomie entre théorie et thérapeutique, de sorte à conduire l'enquête doctrinale sans s'encombrer des pratiques thérapeutiques concomitantes.

Une approche pathologique compréhensive repose solidairement sur un triple fondement : la notion de santé, la classification de ses perturbations (nosographie), et les moyens propres à son rétablissement (thérapeutique).

En écartant de notre enquête la visée thérapeutique, nous sommes dispensés d'entrer trop avant dans les débats autour de la notion de santé. Il suffira là aussi de prendre acte de la plainte énoncée à l'adresse d'un médecin sans qu'il faille examiner la légitimité du siège de son énonciation : le malade lui-même ou un tiers. Historiquement, ce n'est pas le siège de l'énonciation de la plainte qui a intéressé la médecine, mais bien le siège de la maladie.

À ce titre, la science hippocratique, si hardie dans son approche de la «maladie sacrée», autrement dit de l'épilepsie, a purement et simplement reconduit l'hystérie gynécologique des anciens égyptiens pour les vingt-cinq siècles à venir. Il faut bien reconnaître que l'hystérie gynécologique a eu sur les esprits un impact et une emprise sans pareils à tel point qu'elle a dépassé, d'une part, les limites de la spécialisation médicale, et qu'elle s'est, d'autre part, tout de même

perpétuée jusque sous nos yeux, parallèlement aux conceptions antagonistes qui ne commencèrent à être formulées que depuis le XVI[ème] siècle[32].

L'identification du siège de l'hystérie est l'une des coordonnées élaborées par la pensée médicale pour le repérage de cette affection. La nosographie en est une autre. Mais la coordonnée majeure demeure tout de même le manège de rapprochement ou d'éloignement de l'hystérie par rapport à d'autres affections. L'histoire de l'hystérie pourrait se ramener, à la limite, à l'histoire de ces couples qui se font et se défont, puis changent de partenaire, ou se retrouvent pour se quitter à nouveau selon la chanson bien connue : «*Je t'aime, moi non plus*». Les partenaires de l'hystérie se sont nommés au fil des âges : épilepsie, hypocondrie, mélancolie, neurasthénie, psychasténie, ou perversion sexuelle. L'histoire de ces couples est intimement intriquée avec la coordonnée nosographique et le siège de l'affection. Et, bien que nous disposions d'excellentes histoires de l'hystérie, il y a encore place pour au moins une autre tentative qui se donnerait pour objet de raconter l'histoire de l'hystérie à travers la virevolte de ces couples. L'un de ces couples, le dernier en date justement, a dominé l'histoire moderne de l'hystérie et continue de fasciner notre actualité. C'est aussi celui dont nous aurons sans doute le plus de peine à nous déprendre, – le couple constitué d'une hystérique et d'un pervers.

Au point où nous en sommes, nous constatons que le siège de l'hystérie s'est transporté du corps à l'âme, et que la nosographie des affections mentales s'est fixée, après de longues errances et de façon plus ou moins instable, à la triade : névrose, psychose, perversions. Tel est le cadre où s'insèrent mes propres recherches. Néanmoins, avant d'essayer de regrouper et de décrire ces recherches, il me reste encore à dire un mot sur les principes du regroupement adopté, dont l'aboutissement est cette conception d'une « sémiothèque » de l'hystérie que je souhaiterais en quelque sorte promouvoir. – « Sémiothèque » est un mot-valise que j'ai constitué à partir de « bibliothèque » et de « sémiologie ».

[32] *Cf.* Gladys SWAIN, «L'âme, la femme, le sexe et le corps : les métamorphoses de l'hystérie à la fin du XIX[ème] siècle», in *Le Débat*, n°24, mars 1983, pp. 107-127. Repris in *Dialogue avec l'insensé*, Paris, Gallimard, 1994, pp. 215-236.

2

Questions de méthode

2a. – Péripéties d'un retour à Hippocrate

La pensée moderne en psychologie pathologique a réglé son pas sur l'évolution des idées en médecine. A l'exemple des médecins, les phénoménologues et les psychanalystes ont sereinement consommé le divorce avec la tradition hippocratique. Les manuels modernes en prennent acte et présentent quelquefois ce divorce sous des couleurs attrayantes, faisant la part belle à l'étiologie, aux mécanismes de défense et à la saisie compréhensive du vécu. En revanche, la description de symptômes et les soucis nosographiques semblent renvoyés à une ère d'obscurantisme dont on se félicite qu'elle soit à présent révolue. Les historiens des sciences, quand ils s'en mêlent, croient savoir à quoi s'en tenir, et ils nous entretiennent quant à eux d'un «changement de paradigme».

Reconnaissons que l'ingratitude est une passion équitablement partagée entre les savants. Ce sont, parfois, ceux-là mêmes qui se targuent d'avoir si bien accompli le deuil d'Hippocrate qui ne répugnent pas à s'essayer au jeu du «diagnostic rétrospectif» quand ils relisent, par exemple, les écrits hippocratiques sur les *Epidémies*. La leçon est pourtant claire : les doctrines médicales passent, les tableaux cliniques restent.

Laissons les manuels à leur destin plus ou moins éphémère pour nous pencher à présent sur la science se faisant. Considérons, par exemple, le champ des psychoses. Les recherches étiologiques s'y taillent sans doute la part du lion grâce à l'enseignement d'Henri Ey et à celui de Jacques Lacan. Néanmoins, l'œuvre de Bleuler (1911), essentiellement nosographique et symptomatologique, demeure d'actualité et, dans son catalogue des «paradoxes des schizophrènes», P.-C. Racamier (1980) ne manifeste guère une préoccupation étiologique très marquée.

Ce point doctrinal mérite peut-être d'être argumenté, car l'exemple offert par le corpus hippocratique pour le diagnostic rétrospectif ne laisse pas de

se répéter tout au long de l'histoire de la médecine et jusque sous nos yeux. Voici qu'en 1983 Pierre Bonhomme publiait une monographie sur le *Syndrome psycho-organique chronique*, fondée essentiellement sur une approche clinique. D'emblée, il définissait ce syndrome à la suite de Bleuler *« comme l'ensemble des désordres mentaux causés par, ou associés à, une altération diffuse de la fonction du tissu cérébral »* [33]. Tous les termes sont ici précieux dans la mesure où ils soulignent avec insistance l'attitude désinvolte de l'auteur envers la perspective étiologique. Or, il se trouve que cette monographie, rédigée avant que l'épidémie du sida ne se déclare, convienne comme référence pertinente pour les manifestations d'origine neurologique provoquées par le virus d'immunodéficience humaine. Il se vérifie pour ainsi dire sous nos yeux que l'approche clinique continue d'être fructueuse.

2b. – Hysteria rediviva

En ce qui concerne le domaine de l'hystérie, Breuer et Freud s'étaient résolument engagés dans une recherche étiologique alors que l'école de la Salpêtrière avait plutôt manifesté son attachement aux tableaux cliniques. Chez Pierre Janet, cependant, dont la démarche procède de l'école de la Salpêtrière sans solution de continuité, des soucis étiologiques se sont progressivement mêlés à son approche de l'hystérie.

Pour diverses raisons, sur lesquelles les historiens des mentalités auront sans doute leur mot à dire, l'hystérie a disparu de l'horizon scientifique au cours de la première décennie de ce siècle. Ce fut tout de même une curieuse éclipse qui laissa dans l'embarras plus d'un historien de la médecine. Pour Ilza Veith (1965) l'éclipse est totale. Sa conviction est si ferme qu'elle a mis fin à son récit au décours du XIXème siècle, tout en exprimant cependant du bout des lèvres quelques réticences. En réalité, durant les soixante-dix années subséquentes, l'hystérie a servi plusieurs enjeux étrangers à sa cause, qu'Etienne Trillat nous a restitués au dernier chapitre de son livre [34]. Sa conclusion n'en est pas moins radicale. Que reste-t-il de l'hystérie aujourd'hui [en 1984], se demande-t-il ? – Pas grand chose, affirmait-il. Il lui apparaissait que l'hystérie ne faisait plus que se survivre à elle-même sous le couvert de la «personnalité hystérique», – notion ambiguë ayant obtenu le consensus parmi les psychiatres [35].

En fait, l'hystérie est logée à l'enseigne du phénix. Au moment où l'historien désabusé reposait sa plume, se tramait un coup d'éclat. Différents protagonistes se sont sentis interpelés et ont réagi avec ensemble. Israël, Maleval, Melman, Jeanneau, Sami-Ali, Serge André, Rosolato, et Diane Chauvelot en sont les exemples les plus notables, et ils en sont d'autant plus significatifs que les points de contact doctrinaux entre eux semblent manquer sans qu'il faille aucunement incriminer les appartenances d'école. Leur exemple nous a encouragé à tenter à notre tour un effort synthétique pour exposer nos propres travaux de la décennie écoulée, étant entendu qu'entrer dans la carrière ne signifie point entrer en lice. Comparé au leur, mon propos demeure modeste puisqu'il sera circonscrit à l'hystérie féminine juvénile et que je ne saurais, tout au plus, plaider en sa faveur qu'une relative originalité dans la démarche.

2c. – Approches classiques & modernes

Cette démarche se fraye un passage à mi-chemin entre l'approche des classiques et celle des modernes, tout en rendant hommage à leurs mérites respectifs.

L'approche classique, préconisée par les grands traités publiés vers la fin du siècle dernier, comme ceux de Gilles de la Tourette (1891-1895) ou de Pierre Janet (1892-1893), est purement symptomatique et se divise en deux volets. Le premier volet concerne les caractères stables, les invariants de base, le fond commun à tous les cas. Gilles de la Tourette le dénomme «hystérie normale ou interparoxistique», tandis que Janet utilise à ce propos l'expression générique de «stigmates mentaux» des hystériques, qui rappelle non sans raison la chasse aux sorcières de triste mémoire. L'autre volet concerne les manifes-

[33] Pierre BONHOMME, *le Syndrome psycho-organique chronique*, Paris, P.U.F., collection «Nodules», 1983.

[34] Etienne TRILLAT, *Histoire de l'hystérie*, Paris, Seghers, collection «Médecine et Histoire», 1986.

[35] *Cf.* Th. LEMPERIERE et P. HARDY, « La personnalité hystérique », in *la Revue du Praticien*, XXXII (13), 1er mars 1982, pp. 879-893.

tations dynamiques, variables d'un cas à un autre et passagères, survenant par accès ou par crises. Gilles de la Tourette le dénomme «hystérie pathologique ou paroxistique», tandis que Janet utilise l'expression d'«accidents mentaux». L'objectif de cette approche symptomatique est d'aboutir à une vue synthétique qui serait dite l'«état mental des hystériques».

Le traité de Gilles de la Tourette est une mine de documentation sur l'hystérie et sur les travaux la concernant effectués par l'école de la Salpêtrière. Il est cependant d'un maniement malaisé et l'on s'expose constamment à perdre le fil du propos tellement les points de détail retiennent obsessionnellement l'auteur. Le traité de Janet, en revanche, manifeste l'agencement des œuvres classiques : clarté, ordonnance, équilibre et netteté. L'intitulé des chapitres fournit directement la vue d'ensemble. Ainsi, les *stigmates* dénombrés y sont-ils au nombre de cinq : les anesthésies, les amnésies, les aboulies, les troubles du mouvement et les modifications du caractère. Au nombre de cinq sont également les *accidents* : actes subconscients, idées fixes, attaques, somnambulisme, et délires. Dans le volume consacré aux *accidents mentaux* des hystériques, Janet cite extensivement l'étude de Breuer et Freud (1893) dite *«Communication préliminaire»*. Janet s'y appuie en de nombreux passages, soit pour y puiser des vignettes cliniques, soit pour y souligner des convergences théoriques. Il n'apporte à ce travail qu'une seule réserve, mais une réserve qui témoigne de sa prescience et de l'étendue et de la profondeur de son expérience clinique. Il vaut la peine de le citer dans le texte :

> Je suis heureux de voir aujourd'hui MM. Breuer et Freud exprimer la même idée. «Il faut, disent-ils, rendre conscient cet événement provocateur, l'amener à la pleine lumière, les accidents disparaissent quand le sujet se rendra compte de ses idées fixes.» Je ne crois pas que la guérison soit aussi facile et qu'il suffira de faire exprimer l'idée fixe pour l'enlever, le traitement est malheureusement bien plus délicat, mais en tout cas, il est certain que cette découverte des phénomènes subconscients est une opération préliminaire et indispensable.

Ce texte est de 1894. Il faudra à Freud une bonne décennie pour assimiler cette leçon, – on sait de quelle manière : par l'abandon de l'hypnose et de la méthode cathartique, par l'invention du dispositif analytique et l'apprentissage douloureux de la pratique du transfert et de l'analyse des résistances. Qu'on veuille ou non en convenir de bonne grâce, toute l'histoire de la psychanalyse semble procéder de cette remarque.

Les approches modernes sont des héritières plus ou moins directes des travaux de Breuer et Freud. On y constate un déplacement assez massif de l'accent du pôle symptomatique vers le pôle étiologique tout d'abord, puis, un peu plus récemment, vers le pôle nosographique. Le fait est que le remembrement des psychoses schizophréniques opéré par Bleuler est apparu avec le temps par trop étendu. La découverte et l'expérimentation de plusieurs familles de médicaments psychotropes, ainsi que des recherches nouvelles sur les délires paranoïaques, sensitifs ou passionnels, et les délires hystériques, de même que la prise en compte du *criterium* de la forclusion du Nom-du-père promu par Lacan, ont encouragé la nouvelle génération à opérer un réaménagement du groupe des schizophrénies bleuleriennes en vue de le restreindre passablement. Plongés dans le débat d'idées et les grandes manœuvres théoriques, les auteurs récents, à quelques notables exceptions près [36], semblent s'être détournés des préoccupations symptomatologiques, créditant sans doute les anciens du mérite d'avoir épuisé la matière.

Tout à fait récemment, des voix autorisées se sont élevées contre cette tendance trop radicale en prônant un retour concerté vers la clinique, au risque de perdre la dimension humaine de la médecine et d'obérer tout à la fois la recherche fondamentale[37]. Dans le même temps, les réserves se sont multipliées quant au bien-fondé d'une nosographie naturelle[38]. Le retour à Hippocrate ne présente pas pour nous d'autre justification.

---

[36] Je pense à MALEVAL et à BERCHERIE.

[37] *Cf.* Jean GUYOTAT, «Spécificité de l'approche clinique en psychiatrie», in Pichot et Rein (dir.), *l'Approche clinique en psychiatrie*, Synthélabo, tome I, 1992, pp. 47-58.

[38] *Cf.* Daniel WIDLÖCHER, «Pour le pluralisme des cliniques», in Pichot et Rein (dir.), *l'Approche clinique en psychiatrie*, tome I, 1992, pp. 59-71.

2d. – La perspective narrative

Tout d'abord, il n'est nullement question de marchander notre adhésion au travail de description et de classification dont les auteurs fin de siècle nous ont laissé tant d'admirables monuments par l'écrit et par l'image. Dans le domaine qui fut le leur on désespère de jamais pouvoir les égaler. Si nous nous risquons, pourtant, à parler d'une sémiothèque nouvelle, c'est que nous avons suivi un autre principe directeur.

Parmi les sciences humaines c'était le structuralisme linguistique qui constituait vers le milieu du siècle la science pilote. Mais, depuis une ou deux décennies, la narratologie a détrôné le structuralisme linguistique à peu près en toutes les disciplines. La psychologie clinique n'a pas été en reste. Et si, en 1982, l'ouvrage de Spence pouvait être accueilli comme l'intervention d'un franc tireur, l'orientation qu'il indiquait a rapidement creusé le lit à un courant puissant. Pour résumer grossièrement les choses, on pourrait dire que nous assistons au déplacement de l'intérêt des cliniciens de la « direction de la cure » à la « conduite du récit », y comprises les modalités littéraires du récit de cas tel qu'il est restitué par le clinicien.

En France, l'on est plutôt resté à l'écart de ces débats qui animaient le monde anglo-saxon, jusqu'à ce que tout dernièrement les études philosophiques de Paul Ricœur sur *« Temps et récit »* aient donné l'impulsion à une journée de réflexion à l'hôpital Laënnec où furent pris en compte les discours des déprimés et des schizophrènes, il est vrai dans une perspective cognitiviste [39].

Certes, les débats narratologiques et leurs domaines d'application littéraires, psychologiques ou psychopathologiques ne nous sont pas restés étrangers [40]. Il n'en demeure pas moins que la voie où nous nous sommes engagés ne différât profondément de celles qui étaient explorées, et cela aussi bien en ce qui concerne les moyens utilisés que par les fins poursuivies.

2e. – Le principe d'une sémiothèque

Le principe de la sémiothèque de l'hystérie que nous cherchons à promouvoir repose solidairement sur trois impératifs.

Le point de départ n'est pas le patient, mais l'univers culturel de formes et de contenus où il baigne. Nous prenons, en effet, au pied de la lettre la remarque de La Rochefoucauld selon laquelle *« Il y a des gens qui n'auraient jamais été amoureux s'ils n'avaient jamais entendu parler de l'amour » (Maxime 136).* Nous dirions, en première approximation, que l'univers culturel est un magasin de prêt-à-porter au service des symptômes de l'hystérie. Le discours de l'hystérique n'est pas *sui generis*. Il est le produit de structures culturelles prégnantes, décelables malgré la grande variété de leur mode d'affectation : par emprunts, greffes, ou prélèvements segmentaires, par enchassements ou citations, par modélisations ou par simulations.

Le deuxième point concerne justement les symptômes. Les unités de base qui entrent dans la constitution d'une sémiothèque moderne ne sont pas au sens strict des symptômes. Le symptôme ne se présente pas à l'appréhension clinique ni comme une donnée brute ni sous une forme isolée. Le symptôme est toujours le produit d'un effort d'abstraction ; c'est un concept. Le clinicien n'y accède qu'au bout d'un long apprentissage et d'une certaine expérience. Or, pour les besoins de notre sémiothèque de l'hystérie, il paraît plus fructueux de ne pas s'engager d'emblée dans la voie de l'abstraction, – ce qu'une écoute librement flottante d'ailleurs nous interdit. Le symptôme devrait être pris pour ainsi dire dans sa gangue. De ce point de vue, il se présente dans son appartenance à un ensemble plus ou moins régional et plus ou moins organisé nous permettant d'envisager une approche par syndromes. C'est l'exemple des folkloristes, que nous avons rencontré obligatoirement dès l'orée de nos recherches – on verra tout à l'heure dans quelles circonstances exactes – qui nous a inspiré de franchir ce pas du symptôme au syndrome.

---

[39] *Cf.* Quentin DEBRAY et Bernard PACHOUD (dir.), *Le Récit, aspects philosophiques, cognitifs et psychopathologiques*, Paris, Masson, 1993.

[40] Ces débats ont été restitués d'une manière magistrale par Agnès OPPENHEIMER. *Cf.* « La "solution" narrative », in *Revue Française de Psychanalyse*, LII (1), janvier-février 1988, pp. 17-36.

Sans entrer dans les détails techniques d'une discipline parvenue rapidement à maturité, il suffira d'indiquer les deux grandes orientations de la recherche à partir d'un tronc commun. L'impulsion fut donnée, en effet, par les archivistes dans un dessein tout à fait pratique, celui de constituer des catalogues régionaux, nationaux, voire internationaux de contes. Encombrés d'une extraordinaire profusion de matériel à classer, où abondaient tout de même des récits apparentés, le premier effort des archivistes visa à construire la notion de *conte type*, admettant *versions* et *variantes*. Simultanément, il fallut concevoir de grandes divisions catégorielles où viendrait s'insérer cette typologie afin d'aboutir à une nomenclature où chaque conte type serait affecté d'un numéro d'ordre. On pourra constater que notre *DSM-IV* offre quelques similitudes avec le catalogue Aarne-Thompson des folkloristes, similitudes accusées plus avant par le recueil de cas qui l'accompagne.

A partir de la nomenclature Aarne-Thompson, les recherches se sont orientées en deux directions opposées. Thompson a poursuivi en aval, en cherchant à isoler des «motifs» qui seraient les éléments premiers entrant dans la composition des contes. Armé de patience et d'obstination, il parvint à achever cet extraordinaire outil de travail qu'est son *Motif-index*, totalisant plus de quatre mille pages. En sens inverse, et comme en amont, l'effort de Propp a visé à construire une formule canonique pour une catégorie particulière de contes – les contes merveilleux – répertoriés sous les numéros 300 à 749 de la nomenclature Aarne-Thompson.

On peut considérer, d'une part, que les auteurs fin de siècle (Charcot, Richer, Pitres, Gilles de la Tourette, Janet, etc.) ne s'étaient pas proposés un autre but que celui de Thompson, et qu'en un certain sens leur œuvre serait à considérer comme le *Motif-index* de l'hystérie. De l'autre côté, on peut également estimer que le travail de réflexion de Lacan, issu des troubles de Mai 68, est calqué à son insu sur le modèle de Propp, mais étendu à tout le champ du discours. Car Lacan ne s'est pas contenté de donner la formule canonique du discours de l'hystérique, – un discours parmi d'autres, – un quartier du camembert discursif. Lacan a visé bien plus haut ; ce n'est rien moins que la quadrature du cercle qu'il a voulu atteindre. C'est ainsi qu'il a prétendu ramener les discours à quatre genres (le discours universitaire, le discours du maître, le discours de l'hystérique, et le discours du psychanalyste), s'engendrant l'un de l'autre par torsion d'un quart de tour. Et, dans son élan sublime, il a accroché l'histoire de la philosophie ainsi que le destin du capitalisme à son tourniquet.

Retrouvons, pour notre part, le tronc commun des recherches des folkloristes afin d'indiquer le lieu exact où s'inscrit notre propre projet. Parallèlement au débat qui a conduit à fixer les notions de conte type, de versions et de variantes, un autre débat s'est ouvert autour de la notion *d'archétype*, censée rendre compte de la relation entre un conte type donné et l'ensemble de ses versions. L'école finnoise avait opté pour une conception générative voire génétique. De l'archétype, considéré comme forme originelle, devaient dériver toutes les versions attestées ou perdues d'un conte. L'existence historique de l'archétype était pour cette école un article de foi. Partant, les discussions au sujet des archétypes ont fait long feu. La position de ceux qui y songent encore est de les concevoir avec pragmatisme comme des modèles concrets fabriqués pour les besoins de l'analyse.

Ce que j'entends par *syndrome dialogique* est un archétype de cette sorte. C'est, autrement dit, une formation discursive présentant sous une forme canonique un agencement de motifs narratifs. Et, pour reprendre les propos d'Aristote sur la vertu *(Eth. Nicom., 1106b),* cette approche par syndromes dialogiques relève d'une attitude moyenne qui se propose le milieu pour but, à égale distance des deux extrêmes que sont l'étiologie et la symptomatologie, l'une par excès de présomption, l'autre par défaut de hardiesse. Mais je n'oserais ajouter, toujours à la suite d'Aristote, qu'en l'occurrence cette attitude moyenne est tout à la fois le milieu et la perfection.

Il reste à expliquer notre troisième impératif en précisant notre acception dialogique du syndrome narratif. Par syndrome nous entendons une formation discursive reconstruite à partir du discours du patient et qui présente les caractéristiques suivantes. C'est un récit *(a)* portant une empreinte culturelle, *(b)* impliquant un ensemble de symptômes *(c)* dans un paquet de relations d'objet, *(d)* ayant une finalité propre.

2f. – Double parenthèse freudienne

Avant d'amorcer le relevé des premiers éléments de notre sémiothèque selon le principe directeur que je viens d'exposer, il peut paraître utile de jeter un regard du côté des «histoires de malades» de Freud à des fins de clarifications supplémentaires. Prenons le cas Dora, qui est la relation d'une alliance thérapeutique qui faillit s'établir mais qui, brusquement, tourna court à la déconfiture de Freud. Celui-ci se tortura longtemps l'esprit pour en découvrir les raisons et, après lui, de nombreux cliniciens se sont remis martel en tête avec autant de succès.

De ces débats, deux points sont du moins apparus essentiels. Le premier touche à cette sorte d'homosexualité de la jeune hystérique que, dans son embarras, Freud a dénommée «gynécophilie» et qu'il s'était personnellement reproché d'avoir mise entre parenthèses durant le traitement de Dora. C'est un point théorique fondamental, auquel nous donnerons tout à l'heure toute son importance dans le développement consacré au «syndrome du fil à la patte».

L'autre point essentiel, tôt identifié par Freud également, se rapporte au transfert. Freud reconnaissait n'en avoir pas eu la maîtrise avec Dora, tout en restant court dans ses explications. Nous croyons avoir réussi à démontrer dans notre premier livre [41] l'intrusion fâcheuse des relations personnelles de Freud avec M. et Mme Fliess au sein des relations de Dora avec M. et Mme K... durant la cure. Mais ce qu'il importe de souligner, c'est que notre analyse se fonde sur une référence culturelle enchassée par Freud au décours d'une phrase à la manière d'une idée incidente : *«Médée*, disait-il, *était satisfaite que Créüse eût attiré à elle les deux enfants»*. Pour nous, il s'agit là de la clé de voûte de cette histoire de cas, et il est significatif qu'elle démontre du côté de l'agent (autrement dit le thérapeute) la prégnance de l'univers culturel par cette évocation par la bande de la trilogie de Grillparzer. Quant à la prégnance de l'univers culturel du côté de l'opérateur (c'est-à-dire le patient), nous avons veillé à développer longuement cet aspect dans le même ouvrage à travers notamment les fictions de Dickens et d'Ibsen. Nous nous permettons donc d'y renvoyer pour plus ample informé [42].

Prenons encore un autre exemple appartenant, cette fois, au cas de l'Homme aux loups dont l'enseignement est tout aussi inépuisable. Nous ne sommes plus en 1901, mais à la veille de la première guerre mondiale. Des progrès rapides dans la maîtrise du transfert avaient été accomplis. En particulier, les psychanalystes étaient maintenant en mesure d'apporter un début de réponse au reproche de Pierre Janet cité plus haut. Du moins, les meilleurs cliniciens d'entre eux, comme Ferenczi, et ils se chargèrent de l'enseigner aux autres.

En 1912, Ferenczi publia une communication à propos des formations de symptômes qui apparaissent passagèrement au cours du traitement et se dissipent grâce à un type spécial d'interprétation qu'on appelle, dans le jargon des instituts de psychanalyse, interpréter dans le transfert. Ferenczi a montré que c'est ce type d'intervention qui emporte la conviction de l'opérateur et de l'agent, là où la réflexion logique et la compréhension intellectuelle tournent court. Laissons-lui la parole [43] :

> Pour le médecin comme pour le malade, la conviction du bien-fondé de l'interprétation analytique des symptômes névrotiques ne s'acquiert que par le transfert. Les interprétations analytiques, même si elles paraissent saisissantes et remarquables, ne pourront conduire à la conviction par le seul moyen du matériel psychique suscité par l'association libre, même si le sujet le désire et s'y efforce. Une telle conviction n'implique pas l'impression du caractère indispensable, exclusif de la vérité. Tout se passe comme si la réflexion logique, la compréhension intellectuelle ne permettaient pas, à elles seules, d'aboutir à une véritable conviction. Il faut avoir vécu affectivement, éprouvé dans sa chair, pour atteindre un degré de certitude qui mérite le nom de «conviction».

L'extrait suivant, tiré du cas de l'Homme aux loups, prend appui justement sur la précédente communication de Ferenczi. Voici le passage :

---

41 *Cf.* AZAR & SARKIS, *Freud, les femmes, l'amour*, Nice, Z'éditions, 1993, pp. 122-148.

42 *Idem*, pp. 48-78.

43 FERENCZI, «Symptômes transitoires au cours d'une psychanalyse», repris in *Œuvres Complètes, Psychanalyse I*, Paris, Payot, pp. 199-208, premières lignes de l'article.

> Le premier des «symptômes passagers» [Freud renvoie en note à Ferenczi] que le patient produisit dans le traitement renvoyait encore à la phobie du loup et au conte des Sept chevraux. Dans la pièce où eurent lieu les premières séances [du traitement] se trouvait une grande horloge murale à coffre en face du patient qui, détourné de moi, était couché sur un divan. Je fus frappé de ce que de temps à autre il orientait son visage vers moi, me regardait d'un air très amical et comme appaisant, et détournait ensuite le regard de moi vers l'horloge. Je pensais alors qu'il donnait là un signe de sa résistance de voir l'heure se terminer. Longtemps après, le patient me remémora cette mimique et m'en donna l'explication, en remémorant que le plus jeune des sept chevraux trouvait une cachette dans le coffre de l'horloge, tandis que ses six frères et sœurs étaient dévorés par le loup. Il voulait donc me dire alors : Sois bon avec moi ! Faut-il que j'aie peur de toi ? Vas-tu me dévorer ? Dois-je, comme le plus jeune chevreau, me cacher de toi dans le coffre de l'horloge ? [44]

Ce passage illustre toutes les caractéristiques de notre acception du syndrome, depuis l'empreinte culturelle jusqu'à la moralité de la fable. Mais il montre également à l'œuvre ce qu'il nous plairait d'appeler la *métapsychologie officieuse* de Freud, qui semble avoir échappé jusqu'à présent même aux commentateurs les plus perspicaces [45]. La saynète finale imaginée par Freud est une formation dialogique construite par lui à partir du discours du patient. Les textes cliniques de Freud abondent en pareilles saynètes sans qu'il leur eût jamais lui-même conféré le statut épistémologique qui leur revient. Or, c'est exactement à ces formations dialogiques reconstruites que notre acception du syndrome cherche à rendre pleinement justice [46]. En ce sens, notre retour à Hippocrate peut aussi se prévaloir d'un détour par Freud.

[44] Sigmund FREUD, (1918*b*), *L'Homme aux loups : à partir de l'histoire d'une névrose infantile*, Paris, P.U.F., «Quadrige», 1990, pp. 38-39.

[45] Je songe tout particulièrement à Paul-Laurent Assoun.

[46] J'avais déjà signalé l'existence de cette métapsychologie officieuse de Freud au cours de mon étude : «À partir de l'anamnèse d'un deuil chez une anorexique», in *L'Évolution Psychiatrique*, LIV (1), 1989, pp. 195-202.

II.

Les Premiers éléments
de la sémiothèque de l'hystérie

Le moment est venu de présenter les éléments dont se compose actuellement notre sémiothèque de l'hystérie féminine juvénile. Dans ce qui suit, je m'appuierai sur un certain nombre de publications auxquelles j'ajouterai le résultat de quelques recherches encore inédites.

3

Le syndrome
de la grossesse innominée

L'ordre de présentation étant ici indifférent, je choisirai au hasard le syndrome de la grossesse innominée comme première entrée.

Il convient de veiller tout d'abord à distinguer la grossesse innominée à la fois de la grossesse nerveuse (la *pseudocyesis*) et des psychoses puerpérales à thème de filiation [47]. Non pas que cette opposition soit radicale, mais pour éviter une confusion des genres et des niveaux d'analyse. Le délire de filiation des psychoses puerpérales et la grossesse nerveuse sont des symptômes ; la grossesse innominée est un syndrome dans l'acception dialogique que nous avons cherché à lui conférer.

Venons-en à la présentation de ce syndrome. Conformément à notre impératif premier, l'on ne saurait mieux y introduire qu'en citant le début – abrupt à souhait – d'une nouvelle de Kleist (1808) intitulée *la Marquise d'O...* :

> Dans la ville de M..., importante cité de la Haute-Italie, une dame de la meilleure réputation, la marquise d'O..., veuve et mère de plusieurs enfants d'éducation soignée, fit publier par les gazettes qu'elle se trouvait, sans savoir comment, en état de grossesse ; que le père de l'enfant qu'elle allait mettre au monde devait se faire connaître, et qu'elle était décidée, pour des considérations de famille, à l'épouser.

[47] *Cf.* Jean GUYOTAT (1981), *Mort/Naissance et filiation, études de psychopathologie sur le lien de filiation*, et (1991) *Études cliniques d'anthropologie psychiatrique*, tous deux publiés à Paris, chez Masson.

L'essentiel du syndrome y figure : *(a)* un raisonnement par induction, qui remonte de l'effet à la cause ; *(b)* un carré blanc qui frappe de nullité le rapport sexuel ; et *(c)* une dénégation qui engage tout de même la marquise dans cette carrière aventureuse qu'on appelle la recherche en paternité. La marquise d'O... a constaté l'effet, n'en a pas compris la cause, mais en a tout de même tiré la conséquence qu'il lui fallait se mettre en quête du Nom-du-père.

Dans tous ces récits, issus de la littérature ou de la clinique, et dont nous avons fourni un grand nombre d'exemples dans notre premier livre, dans tous ces récits se manifeste un moment d'absence, dû à un état second, une ivresse, une faiblesse, où la femme s'oublie et où un homme abuse d'elle. Qui est cet homme ? Le matériel dont on dispose est prolixe à souhait. Au premier plan de tous ces récits s'affiche le Nom-du-père. Mais nous constatons toujours en abyme une série de masques. La première leçon à tirer de toutes ces histoires est que le protagoniste de l'hystérique, quand on croit enfin le tenir, se révèle être un tenant-lieu. Certains de ces tenants-lieu ont des noms convenus qu'on peut aisément passer en revue en reculant d'un cran à chaque fois à partir du partenaire légitime. Derrière le partenaire légitime il y a l'amant ; et derrière l'amant, Don Juan ; et derrière Don Juan, le Commandeur, autrement dit le père. Avec le père nous avons l'impression d'avoir atteint une butée.

Il n'est pas difficile de constater à ce sujet une entente tacite, tous partenaires confondus, pour considérer qu'avec le père nous atteignons le fond du problème. Des raisons historiques, pragmatiques, déontologiques, que sais-je encore, conspirent à le persuader. Et puis, comme pour mieux égarer les psychologues, il y a ce raffinement de ruses, ces péripéties, ces rebondissements de l'enquête, tout ce mystère, toutes ces résistances sournoises, qui paraissent être des gages indiscutables d'avoir enfin touché le fond.

Mais il y a dans cette histoire un double fond.

On y accède en scrutant le carré blanc qui frappe de nullité le rapport sexuel. Cet examen, repris à nouveaux frais, permet alors d'identifier une théorie sexuelle infantile – mais pas n'importe laquelle – faisant office d'écran. C'est à une théorie sexuelle infantile qui nie la différence sexuelle à quoi nous avons affaire. Et c'est bien pourquoi, en cette occurrence, la recherche en paternité est, au mieux, un pieux mensonge (*proton pseudos* hystérique, a-t-on dit...) et au pire une mascarade.

Au-delà du père, il y a la mère. La quête du Nom-du-père conduit l'hystérique, par des voies inavouables, à la mère. La grossesse innominée de l'hystérique exprime en dernier ressort le vœu d'obtenir un enfant de la mère.

Il n'est pas sans intérêt de remarquer que la première autobiographie d'hystérique que nous possédions roule principalement autour du syndrome de la grossesse innominée. Elle est due à Mme de Belcier (1602-1665), en religion sœur Jeanne des Anges, supérieure des ursulines de Loudun. Plutôt que de reprendre les cas précédemment exposés, il m'a paru intéressant de développer celui-ci dans la mesure où le syndrome particulier de la grossesse innominée a été passé sous silence par les auteurs modernes frottés de psychanalyse, lors même qu'il me paraît essentiel à la cohérence du tableau clinique. Voici les faits.

1632 : la peste fait rage à Loudun durant le printemps et l'été. Fin septembre, alors que les derniers cas de peste sont signalés, les premières apparitions fantomatiques ont lieu au couvent des ursulines. La prieure, sœur Jeanne des Anges aborde la trentaine et donne l'exemple. La contagion gagne rapidement tout le couvent. L'identité des apparitions reste indécise pendant deux semaines. Le 7 octobre, le nom d'Urbain Grandier, curé de la paroisse de Saint-Pierre, est prononcé. Figure controversée, bel homme, beau parleur, porté sur le sexe, les ursulines ne le connaissaient que de réputation, et il venait de décliner l'honneur de leur servir de confesseur. Le 11 octobre Grandier est confirmé sorcier par la voix de tout le couvent des ursulines. Voici ce qu'écrit Jeanne des Anges dans sa relation :

> Notre Seigneur permit qu'il fut jeté un maléfice sur notre communauté par un prêtre nommé Urbain Grandier, curé de la principale paroisse de la ville. Ce misérable fit un pacte avec le diable de nous perdre et de nous rendre des filles de mauvaise vie ; pour cet effet, il envoya des démons dans le corps de huit religieuses de cette maison pour les posséder. Cette histoire

est entièrement écrite dans les procès-verbaux qui en ont été dressés.

Le maléfice fut tel, que toutes les religieuses de cette communauté en furent affligées, les unes par la possession, et les autres par l'obsession, et cela en moins de quinze jours.

Les exorcistes accourent et le cycle obsession-possession-procession s'installe de l'aveu même des protagonistes suivant le modèle bien connu de l'affaire Gaufridy d'Aix-en-Provence (1609-1611). En septembre 1633, Laubardemont, émissaire du roi, est à Loudun. En décembre, Grandier est jeté dans les fers et le 18 août 1634 il périt sur le bûcher. Pour beaucoup d'historiens l'affaire est terminée. Ils ne nous épargnent aucun détail sur ces vingt mois écoulés entre septembre 1632 et août 1634. Jeanne des Anges n'y consacre pas, quant à elle, deux pages. On y chercherait même en vain une trace quelconque de l'exécution de Grandier. Autre chose en tient lieu sur «l'autre scène». A trois mois de là Jeanne des Anges est examinée par un médecin spécialement commis à cet effet qui atteste qu'elle se trouve indubitablement en état de grossesse. L'exécution de Grandier sur le bûcher manifeste un rapport sexuel qui ne s'écrit pas ; mais il s'inscrit à même le corps sur l'autre scène dans ses conséquences. Voici la relation que Jeanne des Anges a faite elle-même de cet événement où nous retrouvons tous les ingrédients de la grossesse innominée :

Isacaaron qui était celui [des sept démons logés dans le corps de Jeanne des Anges] qui opérait le plus en moi, et qui ne me donnait quasi point de relâche, tirait un grand avantage de mes lâchetés pour me donner d'horribles tentations contre la chasteté. Il faisait une opération sur mon corps, la plus furieuse et la plus étrange qu'on se puisse imaginer, ensuite, il me persuada vivement que j'étais grosse d'enfant, en sorte que je le croyais fermement, et j'en avais tous les signes qu'on en peut avoir.

Je savais pourtant que par la grâce de N.S. je ne m'étais abandonnée à personne ; il me semblait que j'eusse mieux aimé mourir de mille morts que de l'avoir fait, mais, comme j'étais des huits jours entiers en de continuels troubles et que le plus souvent je passais les nuits dans notre jardin, je ne savais point si quelque magicien ne m'avait point abusée, hors de ma connaissance, dans mon trouble.

La suite de l'histoire est passionnante à souhait. Le père Surin, un authentique mystique, fut dépêché auprès de Jeanne des Anges. La rencontre de l'hystérique avec le mystique est explosive. Jeanne des Anges résolut de mourir avec le fruit de ses entrailles. Elle projeta de s'ouvrir le flanc, d'en arracher l'enfant et de le baptiser avant de succomber. Le 2 janvier 1635, alors qu'elle tentait de mettre son projet à exécution, elle fut terrassée d'une crise convulsive. Le père Surin dut céder la place aux exorcistes. En cérémonie publique placée sous l'invocation de la Sainte-Vierge, ces derniers sommèrent le démon de détruire lui-même son ouvrage. Donnons à nouveau la parole à sœur Jeanne des Anges :

La Sainte-Vierge contraignit ce malheureux esprit qui avait entrepris de me faire passer pour enceinte, de déclarer dans les exorcismes ses malheureux méfaits. Il fut contraint de me faire rendre par la bouche tous les amas de sang qu'il avait faits dans mon corps. Cela se fit dans la présence d'un évêque, des médecins et de quantité d'autres personnes qui en louèrent Dieu et la Sainte-Vierge avec nous ; ainsi je demeurai entièrement libre de toutes ces peines, et les signes extérieurs de grossesse disparurent en même temps.

Il ne faut pas s'y méprendre ; il ne s'agit pas là de la conclusion de l'histoire. C'est un simple relais qui s'instaure entre le syndrome de la grossesse innominée et le syndrome de Lasthénie de Ferjol (que nous retrouverons plus bas), et l'histoire de sœur Jeanne des Anges rebondira de plus belle vers de nouveaux et glorieux horizons.

Concernant la grossesse innominée, il importe ici de souligner que Jeanne des Anges ne révèle aucun Nom-du-père et ne paraît pas directement concernée par la recherche en paternité. Par là, elle se montre en avance sur son temps. Le nom de *Grandier* ne sera prononcé qu'en 1886 par les éditeurs du manuscrit de sœur Jeanne des Anges, les Drs Legué et Gilles de la Tourette. Eux, qui dénoncèrent avec indignation le supplice du pauvre Grandier pris au piège d'une affaire infernale, ne réalisèrent pas que dans toute cette affaire Grandier n'avait représenté pour les religieuses de Loudun qu'un prête-nom à l'innommable. Et par là ils se sont montrés bien de leur temps.

Un autre point mérite également d'être souligné : la matérialité de la grossesse innominée. La grossesse n'échappe pas à la personne concernée, encore moins à son entourage. Jusqu'à la fin du XIXè siècle, les récits de grossesses innominées se répéteront rigoureusement à l'identique. Et, brusquement, le tournant du siècle marquera une fracture dont Freud est pour nous le témoin privilégié. Le cas Dora, qui est de 1900-1901, recèle une grossesse innominée entièrement reconstruite durant le travail psychanalytique. La grossesse innominée ne se joue ici que sur l'autre scène, à l'insu de la personne concernée et de son entourage. N'était l'espace de séance, elle serait demeurée prisonnière de son chiffre. En 1920, Freud publie un cas de (prétendue) homosexualité féminine sans attribuer de nom à sa patiente. Nous avons pris la liberté de la dénommer «Dora II» en raison de plusieurs indices parmi lesquels la grossesse innominée figure en bonne place [48]. Là encore la méconnaissance est totale chez la personne concernée et dans son entourage. Le syndrome ne trouve à s'inscrire que dans l'espace de séance. Néanmoins, Freud s'est laissé abuser dans les deux cas par la recherche en paternité, comme il s'est conjointement abusé sur la nature très spéciale de l'homosexualité repérée : en s'arrêtant à une butée avant de toucher le fond.

Le syndrome de la grossesse innominée n'a pas disparu de notre horizon. Il a accompagné le mouvement de l'histoire dans sa mutation. Il est simplement méconnu là où il se manifeste à nu aujourd'hui : dans les séances d'insémination artificielle. Avec une folle prescience l'hystérique sait qu'elle trouvera toujours des alliés indéfectibles au sein du corps médical. On le verra encore mieux tout à l'heure avec le syndrome de Lasthénie de Ferjol.

4
Le fil à la patte

Le syndrome du fil à la patte tient sa dénomination d'une très célèbre pièce de boulevard de Georges Feydeau (1894) où ce syndrome m'a paru se manifester d'une manière particulièrement caricaturale.

En y faisant appel en 1989, mon dessein était d'apporter un éclairage propice à élucider l'embarras de plusieurs bons auteurs – et celui de Freud au premier chef – face à un certain type d'homosexualité féminine qui serait le propre des hystériques [49]. Lucien Israël (1976) s'était contenté de mettre des guillemets au terme d'homosexualité dans ce passage trop bref qu'il a consacré aux «femmes modèles» de l'hystérique. Serge André (1986), dans son livre du maître, a proposé le néologisme d'«homosexuation», retenu par lui à la fois pour sa proximité avec «homosexualité» et pour l'écart qu'il y creuse. Cette homosexualité a partie liée, nous explique-t-il, avec les détours des identifications féminines par lesquelles l'hystérique doit en passer pour interroger sa propre féminité. En somme, il s'agirait là d'une homosexualité qui serait en quelque sorte «connaturelle» et différerait, par cela même, de l'homosexualité masculine. Les mots ont leur charge d'histoire : on se souvient peut-être que les classiques appelaient l'homosexualité masculine *«amour anti-physique»* d'après l'expression grecque *« παρα φυσιν »*. Tel est le paradoxe : l'homosexualité masculine est anti-physique tandis que l'homosexualité féminine suit la pente d'une sorte de convenance naturelle.

Je m'assure que les auteurs modernes ont ainsi franchi un pas décisif par rapport à la position de Freud, confronté en 1905 à la relecture du cas Dora, où son embarras s'était déjà exprimé par le néologisme de «gynécophilie». Car, pour bien entendre ce néologisme, il faut se reporter à sa lettre à Fliess du 7 août 1901, qui est à peine postérieure à la première rédaction du cas Dora. Cette lettre, que j'appellerais volontiers la lettre du dépit amoureux, avait été sévèrement censurée par les mains pieuses ayant préparé l'édition du milieu du siècle. Le passage suivant est donc encore inédit en français :

> Au sujet de Breuer, tu as certainement raison pour ce qui concerne le frère, mais je ne partage pas ton

[48] AZAR & SARKIS, *Freud, les femmes, l'amour*, Nice, Z'éditions, 1994, pp. 156-157.

[49] Amine A. AZAR, «Le syndrome du fil à la patte dans l'hystérie féminine», in *Psychanalyse à l'Université*, tome XIV, n°53, 1989, pp. 105-112, repris ici-même pp. 100-107.

mépris de l'amitié entre hommes, probablement parce que j'en suis partie prenante. Dans ma vie, comme tu le sais, la femme n'a jamais remplacé le camarade, l'ami. Si le penchant masculin de Breuer n'était pas si bizarre, si timide, si contradictoire – comme toute chose dans sa tournure mentale et émotionnelle – il fournirait un bel exemple des réalisations en lesquelles le courant androphile chez les hommes peut être sublimé.

Dans l'esprit de Freud, «androphile» et «gynécophile» se répondent de manière tout à fait symétrique. Pendant deux décennies encore Freud continuera à envisager la sexualité masculine et la sexualité féminine de façon symétrique. L'androphilie et la gynécophilie resteront ainsi liées dans son esprit à un même destin de la pulsion sexuelle où il supposait également à l'œuvre la sublimation. L'asymétrie entre la sexualité masculine et la sexualité féminine a fait progressivement son apparition dans les années vingt. Mais ce sont les auteurs contemporains qui ont effectué le pas décisif d'affranchir les manifestations d'homosexualité de la femme hystérique de tout recours à une prétendue sublimation.

J'en viens à la pièce de Feydeau dont tout l'intérêt dramatique tient, comme il se doit, à un habile coup de théâtre. Un prétendant titré, au lourd passé de bon viveur hypocritement déguisé en puceau, est sur le point d'épouser une jeune fille à particule n'ayant pour lui qu'une indifférence teintée de condescendance : n'est-elle point elle-même authentiquement sang-bleu et lui de noblesse d'Empire ? Un malheur survient et l'homme à femmes se découvre avec éclat dans toute la nudité de son état. Croyez-vous que son mariage en fut le moins du monde compromis ? Il allait épouser une jeune femme indifférente, et il finit par épouser la même femme folle de lui. Il a suffi qu'il lui apparaisse dans toute la crudité d'un objet-de-convoitise-pour-femme, et voilà que la passion se déchaînait en elle. On a dès longtemps remarqué combien facile est la conquête de certaines femmes par les époux de leurs amies les plus chères.

Les groupes de jeunes adolescentes sont particulièrement réceptifs au syndrome du fil à la patte. L'institution du «flirt» en reçoit son statut de se satisfaire sans consommation. Si Nerval et si Proust avaient été moins engoncés dans leur nombrilisme, au demeurant si charmant chez l'un et si instructif chez l'autre, nous aurions probablement possédé de magnifiques fresques de psychologie féminine. Au lieu de quoi il nous faut chercher à deviner entre les lignes cet arrière-plan escamoté où un groupe de jeunes filles sans vergogne, dominées par le syndrome du fil à la patte, se servent d'un homme à tour de rôle comme d'un ustensile. Pourvu que ce fut là un cœur sensible, il en sera ravagé à vie. Je soupçonne chez Nerval et chez Proust quelque chose de cet ordre que la féérie du style réussit à transfigurer en culte du moi.

La psychologie féminine semble inclure le syndrome du fil à la patte parmi les jeux d'adolescence. La survivance de ce syndrome à une étape ultérieure de la vie d'une femme devrait toutefois être versée au compte des «stigmates de l'hystérie», ainsi que s'exprimaient les anciens. Une certaine jalousie typiquement féminine en reçoit également un éclairage approprié.

5

La récusation du matrimoine

Vers le milieu des années soixante-dix, le Collège de France, associé à l'EHESS et au CNRS, lança une mission ethnographique portant sur le village de Minot en Côte-d'Or qui donna lieu à plusieurs publications. Notre point de départ a été l'ouvrage de Verdier (1979) consacré à la structuration des rôles organisateurs de la féminité dans une société traditionnelle. En en prenant connaissance, il nous est paru justifié de créer un néologisme [50] – *le matrimoine* – propre à souligner la mise au jour de tout un univers culturel articulé autour de faits, de dits et de gestes ayant une cohérence propre et une quasi autonomie. À la question *«Qu'est-ce qu'une femme ?»,* la société traditionnelle savait offrir une réponse élaborée.

À l'étape suivante nous retrouvions une vieille connaissance *: le Petit chaperon rouge.* En 1972, nous

[50] *Cf.* «Le Petit chaperon rouge avait-il bon appétit ?», rapport ronéotypé de 62p., Archives du Collège des hautes études psychanalytiques, 1989, et «Les pérégrinations du Petit chaperon rouge jusqu'aux pays du Levant», in *les Cahiers de l'Orient*, n° 7, 3ème trimestre 1987, pp. 213-237 (en collaboration avec A. Sarkis).

avions approché, A. Sarkis et moi-même, le regretté Roland Barthes pour effectuer sous sa direction à l'EPHE un travail commun sur le conte type 330 auquel appartient *le Petit chaperon rouge*. Des obstacles institutionnels en entravèrent la réalisation, et le projet fut mis en veilleuse. Par chance, le village de Minot se trouvait situé dans l'aire d'extension de ce conte. Le fait n'échappa pas à Yvonne Verdier (1978, 1980), qui sut en tirer d'importantes conséquences ethnographiques qui renouvelèrent profondément l'interprétation de ce conte. Notre enthousiasme fut à son comble et nous nous décidâmes à rouvrir nos vieux cartons pour explorer méthodiquement les quelques points de désaccord que la démarche de Verdier mettait à vif.

En tant que psychologues, notre préoccupation majeure était d'appliquer la méthode pathologique au matériel ethnographique pour en tirer des leçons concrètes sur la crise de l'adolescence féminine. Nous croyons être parvenus à démontrer que la version originaire du *Petit chaperon rouge* raconte un rêve de guérison ayant mis fin à une conduite anorexique[51].

Parallèlement à ces recherches d'ethnopsychiatrie était menée une clarification nosographique appréhendée au double point de vue de la clinique et de l'histoire de notre discipline[52]. Elle conduisait à rattacher l'anorexie juvénile au tableau de l'hystérie, à la réserve près du repérage – en cours d'anamnèse – d'un deuil précoce enkysté.

Une conception nouvelle de l'anorexie juvénile féminine – entendue comme une forme particulièrement sournoise et pernicieuse de récusation du matrimoine – est issue de toutes ces recherches. Le modèle auquel nous sommes actuellement parvenus comporte un agencement complexe de déterminismes distribués par boucles sur trois niveaux. Pour utiliser des catégories familières, on pourrait dire que ces trois niveaux correspondent grossièrement au symbolique, à l'imaginaire et au réel. Quant aux boucles qui les traversent, elles servent à asseoir le circuit bien connu de l'envie et de la gratitude. Précisons d'emblée que le champ d'application de ce modèle – strictement limité à l'hystérie – ne préjuge rien toutefois de l'existence éventuelle d'autres formes possibles d'anorexie. Voici une présentation succinte de ce modèle qui respecte l'ordre de stratification des niveaux.

Il faut d'abord se donner trois générations de femmes de préférence en lignée féminine : la mère *(M),* la grand-mère *(GM)* et la petite-fille *(F).* En première approximation on dira que l'anorexie mentale est un message qu'une mère *(M)* envoie à sa propre mère *(GM)* par le canal de sa petite-fille *(F).*

Le contenu de ce message est généralement un reproche, un ressentiment, exprimant d'autant plus de rancœur qu'il n'avait jamais été verbalisé. En une circonstance donnée mettant en jeu le matrimoine, la mère *(M)* aurait à contre-cœur fait acte d'allégeance à sa propre mère *(GM),* laquelle l'avait finalement frustrée de la reconnaissance et de la gratitude escomptées. Les circonstances les plus courantes en sont une jalousie fraternelle virulente, des liaisons extra-conjugales déchirantes ou un divorce vécu dans une atmosphère de fin du monde. En cas de décès de la grand-mère ou du frère, il est courant que la mère s'engage alors dans un deuil décompensé.

La messagère *(F),* marquée par le destin bien avant de venir au monde, est ce qu'on peut appeler *lato sensu* une personnalité hystérique, présentant une grande intolérance à la frustration avec ses crises de rage caractéristiques, une identité féminine en équilibre instable, une estime de soi exposée à des chutes brusques et vertigineuses, un esprit ludique passablement développé, et une tendance éventuelle à la mythomanie. L'anamnèse conduit souvent à un deuil ou à une séparation précoces enkystés faute d'élaboration. La problématique œdipienne de la crise juvénile de l'anorexique, que les auteurs contemporains savent décrire avec un grand raffinement de touches, agit alors comme déclencheur à l'occasion (ou même dans la simple perspective) d'un premier séjour autonome loin de la cellule familiale.

---

51 AZAR et SARKIS, « Portrait du Petit chaperon rouge en jeune anorexique, – rêve d'adolescente », in *l'Evolution Psychiatrique*, LV (4), 1990, pp. 789-797.

52 Amine AZAR, « À partir de l'anamnèse d'un deuil chez une anorexique », in *l'Evolution Psychiatrique*, LIV (1), 1989, pp. 195-202.

6

La voix du sang

Ce syndrome a reçu son nom de baptême de la part du Pr Jean Bernard en 1967. Il ne peut pas nous être indifférent d'apprendre que le Pr Bernard a choisi de lui attribuer le nom d'une héroïne de fiction et encore moins de savoir que Lasthénie de Ferjol est l'héroïne d'une nouvelle de Barbey d'Aurevilly intitulée *« Une histoire sans nom »*. C'est au cours d'un voyage en Extrême-Orient, pour lequel il s'était prémuni des œuvres romanesques de Barbey d'Aurevilly qui venaient de paraître dans la collection *«La Pléiade»* (2 vol., 1966), que le Pr Bernard a fait le rapprochement entre l'intuition du poète et son expérience médicale. La bouteille jetée à la mer par le poète s'est donc retrouvée sur la table du savant au bout de près d'un siècle d'errance.

Le passage de la nouvelle de Barbey d'Aurevilly qui a déclenché dans l'esprit du médecin l'intuition d'une correspondance clinique est sans doute celui qui relate la découverte du décès de Lasthénie par la vieille servante (Agathe) et par sa mère. Voici ce passage [53] :

> A cette vue, Agathe se jeta aux genoux de sa «chérie», qu'elle lia passionnément avec ses bras et sur laquelle elle roula, en sanglotant, sa vieille tête pâmée de douleur. Mais Mme de Ferjol, qui contenait mieux l'émotion d'un pareil spectacle, glissa la main sous le sein de celle qu'elle avait appelée si longtemps de ce nom qui lui convenait tant : «Ma fillette», pour savoir si ce faible cœur qui battait là ne battait plus, et elle sentit quelque chose... – « Du sang, Agathe ! » fit-elle d'une voix horriblement creuse. Elle en rapportait sur ses doigts quelques gouttes. Agathe s'arracha des genoux qu'elle embrassait, et, à elles deux, elles ouvrirent le corsage. L'horreur les prit. Lasthénie s'était tuée, – lentement tuée, – en détail, et en combien de temps ? Tous les jours un peu plus, – avec des épingles.
>
> Elles en enlevèrent dix-huit, fichées dans la région du cœur.

Le poète avait renoncé à donner un nom à l'horreur, mais le savant prit le poète à rebours. Quant à l'affection dorénavant ainsi nommée, il s'agit de ces anémies dues à des hémorragies volontaires, provoquées au moyen d'aiguilles, de seringues, d'éclats de verre, etc. C'est une pathologie peu commune qui touche surtout de jeunes femmes exerçant une profession para-médicale. Ces patientes ont l'art de prendre le corps médical au piège de leur symptôme qu'elles enveloppent dans un mutisme obstiné.

La confiance que les savants accordent aux poètes est toujours empreinte d'ambivalence : envie et ingratitude. Dans le cas présent, le savant est trop heureux de s'adresser au poète pour compenser le mutisme de sa patiente avec sa locacité. Le pas est vite franchi d'en faire un mouchard. En l'occurrence l'abus est trop flagrant. Barbey n'a jamais prétendu se mettre au service de la médecine et c'est manifestement le trahir que d'attribuer un nom à ce qui, dans son esprit, était «sans nom», – il a pris la peine d'y insister tout au long de sa nouvelle et de l'afficher dans son titre. Prendre Barbey au mot nous aurait plutôt conduits à parler d'un «syndrome sans nom» qui viendrait à la rencontre de cette déclaration bien connue de Lacan selon laquelle le nom propre du névrosé l'importune et qu'il est, au fond, un Sans-Nom [54].

À cet égard, préparés comme nous le sommes déjà, il n'y a pas grand mérite à suspecter dès la lecture du titre de la nouvelle ce que nous avons appelé le syndrome de la grossesse innominée. À vrai dire, il serait tout à fait possible de lire cette nouvelle sous cet angle. Le ressort de l'intrigue consiste, en effet, en ce qu'un capucin ait abusé de la petite Lasthénie durant une crise de somnambulisme.

Néanmoins, il y a dans cette histoire plusieurs repères structuraux qui en font un cas de grossesse innominée pour le moins atypique. En voici quelques-uns. Tout d'abord Lasthénie est, malgré son âge (16 ans), encore une fillette. Barbey s'est plu à le souligner dans l'extrait plus haut cité. Lasthénie est maintenue par sa mère dans l'ignorance totale du rapport sexuel. Le carré blanc qui frappe le rapport sexuel dans la forme classique du syndrome de la

[53] Jules BARBEY D'AUREVILLY (1882), *Une Histoire sans nom*, repris in *Œuvres Complètes*, Paris, Gallimard, « La Pléiade », 1966, tome II, pp.265-364. La citation est extraite des pp. 347-348.

[54] *Cf.* Jacques LACAN, *Ecrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 826.

grossesse innominée n'est pas même suppléé ici par une théorie sexuelle infantile. Sur le plan fantasmatique il n'y a rien, absolument rien qu'un désert à perte de vue. Lasthénie ne comprend pas ce qui lui arrive et ne sait pas remonter de l'effet à la cause. La réalité demeure inassimilable pour elle. Ce n'est pas elle, ni même le médecin appelé à son chevet, mais sa mère qui découvre l'effet à ses prodromes encore à peine perceptibles ; c'est sa mère qui suspecte des amours inavouables ; c'est encore sa mère qui veut tout savoir et qui réclame avec véhémence le Nom-du-père.

Pis encore, lorsque sa mère lui jeta sa certitude au visage, Lasthénie n'y vit que la cruauté d'une abominable injustice. Forte de son innocence outragée, elle était convaincue que sa mère se repentirait un jour prochain de l'avoir fait tant souffrir. Le démenti de la réalité ne constitua pas un facteur d'évolution intérieure. Le blocage fut complet. L'incrédulité de Lasthénie se mua en stupeur, la stupeur en hébétude, l'hébétitude en démence muette. Lasthénie accoucha à terme d'un enfant mort-né sans modification aucune de son état mental. Voici le constat du narrateur [55] :

> Le coup déshonorant de l'incrédulité de sa mère à son innocence et l'inexplicabilité de sa grossesse lui avaient fait au cœur une blessure qui saignerait toujours et dont elle ne devait jamais guérir.

On remarquera la dextérité de Barbey d'Aurevilly à nous dévoiler le mécanisme psychologique sous-jacent aux hémorragies provoquées de Lasthénie. La blessure au cœur est une métaphore prise au pied de la lettre et qui s'est traduite en conduite suicidaire.

Les traits dissonnants de cette histoire sans nom par rapport au syndrome de la grossesse innominée dans sa forme canonique sont au nombre de trois : *(a)* vie fantasmatique pauvre sinon bloquée chez Lasthénie, *(b)* effondrement de son monde intérieure par la rupture de la confiance aveugle liant la fille à sa mère, et *(c)* totale substitution de la mère à la fille au regard du désir de savoir. Ce sont ces trois traits pathognomoniques qui font basculer le syndrome de la grossesse innominée en quelque chose d'autre. Ne perdons pas de vue ces repères tandis que nous nous tournons vers nos classiques pour y chercher conseil.

Gilles de la Tourette nous tire aussitôt d'embarras. Il consacre, en effet, un chapitre de quarante pages aux hémorragies de la peau, des muqueuses et des organes des sens [56]. Il nous rassure même tout à fait par sa déclaration préliminaire : *«Les stigmates sanglants forment,* nous dit-il*, un ensemble clinique complet, le plus anciennement et le mieux connu peut-être de tous les troubles trophiques d'origine hystérique».* Sa conviction est fondée sur la confluence de deux ordres de faits. Il y a, d'une part, les observations recueillies à toutes époques par des témoins oculaires (clergé, magistrats, médecins) ; et il y a, d'autre part, la reproduction expérimentale de toute la variété des troubles trophiques au cours des états d'hypnotisme provoqué. Les auteurs classiques concevaient le prototype des stigmates sanglants à partir de la pathologie de la sainteté dans le christianisme. Ils invoquaient notamment deux cas à l'appui, celui de saint François d'Assise qui remonte au XIII[è] siècle et celui de Louise Lateau qui défrayait alors la chronique [57].

Dans son *Liber conformitatum* frère Barthélemy Abisi a dénombré quarante-quatre conformités entre la vie de saint François d'Assise (1182-1226) et celle de Jésus. L'habit que saint François conçut pour l'ordre des frères mineurs qu'il institua en 1209 manifeste judicieusement cette conformité. La forme de la tunique, grande ouverte, est celle d'une croix, de telle sorte que le Franciscain en la revêtant épouse matériellement la croix du Christ. La conformité personnelle de saint François lui fut reconnue du Très-Haut quand il reçut, à partir du 14 septembre 1224, les cinq stigmates de la Passion : les quatre plaies aux mains et aux pieds, et l'ouverture au flanc. Il les porta humblement pendant deux ans jusqu'à ce qu'il fut appelé au Ciel.

---

[55] *Cf.* BARBEY D'AUREVILLY, *op. cit.*, p. 338.

[56] Georges GILLES DE LA TOURETTE, *Traité clinique et thérapeutique de l'hystérie d'après l'enseignement de la Salpêtrière*, Paris, Plon, 3 vol., 1891-1895, *cf.* tome II, chap. X, pp. 432-473.

[57] La célébrité de Louise Lateau alentour 1875 était telle, que Freud s'y est référé dans sa lettre du 27 mars 1875 à son camarade Silberstein. *Cf.* le recueil des *Lettres de jeunesse*, Paris, Gallimard, 1990, p. 148.

Ce n'est pas sans perfidie que nos classiques [58], inspirés par leur militantisme laïque, rapprochaient le cas de Louise Lateau de celui de saint François d'Assise, en se drapant sournoisement du manteau de la science. Passons sur ce procédé mesquin peu à leur honneur, que les excès du cléricalisme justifiaient peut-être pour une moitié, mais c'est pour écarter du champ de notre étude les stigmates de la Passion apparus chez saint François. Les classiques avaient leurs raisons de rapprocher le cas de saint François de celui de Louise Lateau. L'enjeu en était de donner le droit de cité à l'hystérie masculine à côté de l'hystérie féminine. Notre souci est tout autre. L'objectif est de parvenir à une exacte compréhension des stigmates sanglants dans l'hystérie juvénile féminine et, à cet égard, il nous semble prudent de nous détourner des stigmates de saint François dans la mesure où leur signification nous semble radicalement différente.

L'erreur qui fonde le rapprochement entre saint François et Louise Lateau s'étale avec toute l'évidence désirable chez Gilles de la Tourette dans la courte discussion qu'il consacre à la relation entre les stigmates sanglants et les menstrues. Que les attaques surviennent assez souvent aux alentours de la période menstruelle ne lui paraît pas significatif, et il est d'avis que les stigmates sanglants ne sont pas supplémentaires des règles ni ne constituent une interversion des époques. L'école de la Salpêtrière s'était choisi en Louyer Villermay sa cible. Aux excès auxquels Louyer Villermay s'était laissé aller à trop associer «hystérie» et «utérus» répond l'excès contraire de l'école de la Salpêtrière à les dissocier radicalement. Ainsi, la discussion au sujet du lien entre les stigmates sanglants et les menstrues était-elle dénaturée par l'interférence d'options idéologiques. C'était peut-être payer trop cher les avancées que ces mêmes options avaient permises dans l'abord de quelques autres aspects de l'hystérie. Il faudrait plutôt s'adresser à ce qu'on peut appeler un chercheur indépendant pour avoir une vue compréhensive du cas de Louise Lateau. Delbœuf[59], par exemple, va directement à l'essentiel en coordonnant quatre séries de facteurs complémentaires ayant concouru à la production des stigmates de Louise Lateau. En premier lieu, il signale l'empreinte spécifique de l'éducation religieuse où fut élevée Louise dès le berceau. Vient ensuite un certain retard de la fonction physiologique de sorte que Louise n'était toujours pas réglée à l'âge de dix-huit ans. Il s'y ajoute les macérations du Carême amplifiées par un état général languissant et une anorexie persistante. Le Chemin de Croix, suivi avec ferveur, peut être considéré comme la détermination en dernière instance. Voici l'enchaînement des faits réduits à leur épure chronologique.

Louise Lateau est née à Bois l'Haine (Belgique) le 30 janvier 1850. Début 1867 commence pour elle une période de dépérissement maladif. Elle est languissante, elle a l'appétit diminué et le sang appauvri. Elle s'affaiblit durant un an et n'est toujours pas réglée. Le 26 février 1868 commence le Carême. À la mi-mars elle a de violentes névralgies et son appétit se perd complètement. Elle est d'ailleurs à la diète de la mi-mars à la mi-avril. Du 29 mars au 15 avril elle vomit du sang. Elle passe la fête de Pâques (12 avril) au fond du lit. Son état est si alarmant qu'on lui administre les derniers sacrements le 15 avril. Elle délire, a des illuminations, tient des discours élevés et se remet complètement. Le 19 avril elle a enfin ses premières règles. Le 21 avril elle peut se rendre à la paroisse voisine pour la messe, puis, de vendredi en vendredi, les stigmates sanglants apparaissent.

Le vendredi 24 avril, c'est le premier stigmate du flanc gauche ; le 1er mai, le stigmate du pied gauche ; le 8 mai, le stigmate de l'autre pied et, le lendemain matin, les stigmates des deux mains. Le vendredi 17 juillet débutent les phénomènes extatiques. Le 25 septembre (encore un vendredi), le sang suinte du front et, à l'épaule droite, apparaît une plaie vive laissant sourdre de larges gouttes de sérosité transparente à peine teintées de sang.

À l'intention des personnes rétives, ou de celles qui risqueraient de se méprendre sur le sens de ses stigmates, les phénomènes extatiques de Louise Lateau fournissaient un éclairage décisif : elle dramatisait avec son corps le chemin de croix tel qu'il figure avec ses stations sur les vignettes latérales des églises. Aux cinq stigmates principaux s'ajoute donc chez elle

[58] BOURNEVILLE et GILLES DE LA TOURETTE.

[59] Joseph DELBŒF (1869), « Louise Lateau », repris in *le Sommeil et les rêves et autres textes*, Paris, Fayard, 1993, pp. 387-401.

la couronne d'épines ainsi que la marque de la croix prenant appui sur l'épaule. Quant aux illuminations et aux discours élevés, ils étaient à l'évidence prélevés sur les prêches de la période pascale.

La sécheresse de ce tableau clinique parle pour elle-même et il n'y a pas lieu, je crois, de rouvrir le débat avec Gilles de la Tourette sur le lien entre les stigmates sanglants de l'hystérie juvénile et la première survenue des menstrues. Par chance, un médecin a effectivement examiné Lasthénie de Ferjol en personne, et Barbey d'Aurevilly nous a rapporté son diagnostic ainsi libellé [60] :

> Il parla de l'un de ces dérangements de santé si communs dans les jeunes personnes de l'âge de Lasthénie, quand leurs organes, ébranlés par la crise qui les fait femmes, n'ont pas encore repris leur équilibre.

Il arrive quelquefois que les patientes sortent de leur mutisme et expliquent pourquoi elles se saignent. Une de ces patientes d'aujourd'hui a même pu s'engager dans un processus de psychothérapie et a permis d'acquérir de grandes lumières sur le syndrome de Lasthénie de Ferjol. Son cas a donné lieu à plusieurs publications. Elle est connue dans la littérature spécialisée sous le pseudonyme de «Renée» [61]. Son thérapeute (Gérard Bonnet) rapporte d'elle ceci : *« Interrogée plus tard sur les raisons de son geste, elle explique calmement qu'ayant eu des règles la veille, elle n'a pas supporté que les infirmiers voient son lit tâché de sang »*. La connexion entre les menstrues et le saignement provoqué est ici nettement établie. Le matériel clinique recueilli auprès de plusieurs patientes permet de préciser, de plus, que cette connexion doive être comprise dans sa référence à la première survenue des règles. Ainsi, le même auteur note ceci :

> Le saignement provoqué n'est réellement efficace que la toute première fois, réelle ou bien imaginaire [je dirais plutôt pour ma part «symbolique»], après laquelle on court ensuite désespérément sans jamais la retrouver vraiment.

Le syndrome de Lasthénie de Ferjol se conforme à un modèle prototypique dont je reprends la présentation à une précédente publication [62]. Ce syndrome était envisagé comme un récit s'articulant en trois temps logiques, auxquels les catégories lacaniennes du réel, de l'imaginaire et du symbolique semblent offrir un costume taillé sur mesure.

Il faut partir du réel. À l'origine du récit se trouve *l'angoisse*, figurée sous les traits d'un monstre sans foi ni loi, dévorant tout sans discrimination. À un moment ou à un autre, le sujet se dérobe à sa fascination exhorbitée et sort de sa léthargie. Son entendement se met en branle, il commence à cogiter. Il pense donner le change. Il imagine de ruser en proposant au monstre une transaction imaginaire. Ce marché de dupes consiste à sacrifier de manière ostentatoire une partie pour conserver le tout. Autrement dit, de faire la part du diable. – On se rappelle peut-être que Shakespeare (1596), dans son *Marchand de Venise*, a symbolisé la part du diable par une «livre de chair».

Dans un troisième temps, les témoins (clergé, magistrats, corps médical, hautes autorités), qui n'étaient jusque-là que des figurants ou de simples spectateurs, sont pris à partie ès qualités. Leur signature est requise pour caution solidaire et ils se trouvent érigés en garants symboliques. C'est alors que le récit se noue et du même coup s'abîme dans une répétition sans fin.

Le marché imaginaire du syndrome de Lasthénie de Ferjol s'énonce à peu près comme suit : *« Je te donnerai chaque jour un peu de mon sang pourvu que tu fasses disparaître mes règles »*.

L'efficacité d'un modèle se mesure à l'épreuve des cas concrets. Le nôtre avait été mis à l'épreuve du cas Emma Eckstein, une patiente commune de Freud et Fliess, dont la pathologie nous est parvenue par

---

[60] *Cf.* BARBEY D'AUREVILLY, *op. cit.*, p. 302.

[61] *Cf.* Gérad BONNET, « Du saignement des règles au saignement provoqué, étude psychanalytique du syndrome de Lasthénie de Ferjol », in *Adolescence*, 1983, I (2), pp. 259-307, ainsi que « Le sang des femmes. Les saignements problématiques dans la dynamique transférentielle », in *Revue Française de Pyschanalyse*, 1994, LVIII (1), pp. 103-113. *Cf.* également la III[è] partie de l'ouvrage du même auteur, *La Violence du voir*, Paris, PUF, 1996, pp. 165-255.

[62] AZAR et SARKIS, *Freud, parties carrées*, Nice, Z'éditions, 1994. *Cf.* la II[ème] Partie, consacrée au cas Emma Eckstein, une malade (mal)traitée par Freud et Fliess.

bribes récemment mises à jour par le nouvel éditeur de la correspondance Freud-Fliess. Ce cas se conforme assez bien à notre modèle et nous croyons avoir également réussi à démontrer comment le processus analytique a brisé le cercle infernal où les garants symboliques (tous des médecins) avaient été pris au piège du syndrome. Mais le matériel lacunaire qui nous est parvenu ne permet pas de mettre en relation le syndrome avec la première survenue des règles chez cette patiente.

En revanche, le cas de Louise Lateau vérifie le modèle à peu près parfaitement, c'est pourquoi il m'a paru utile de m'y attarder.

Le cas de Lasthénie de Ferjol, tout «fictif» qu'il soit, n'en demeure pas moins hautement instructif : il vérifie le modèle *a contrario* pour ainsi dire. L'issue fatale semble pouvoir être mise en relation avec l'échec de la transaction imaginaire et l'impossibilité conjointe de recourir à des garants symboliques. Lasthénie demeure clouée dans sa fascination exhorbitée du monstre sans espoir d'une quelconque évolution psychologique. L'auteur semble lui-même partager ce point de vue dans la mesure où il ne manque aucune occasion de souligner la solitude à deux de Lasthénie et de sa mère fondée sur l'incommunicabilité des consciences. Il est même un passage de la nouvelle de Barbey où il s'élève aux hauteurs d'une théorie générale[63] :

> Elles étaient alors dans la haute salle qu'elles ne quittaient jamais, et où les montagnes qui faisaient une ceinture à leur triste maison envoyaient leurs ombres et en redoublaient la tristesse. Elles se tenaient dans leur embrasure. – Ah ! Sait-on bien le nombre de tragédies muettes entre filles et mères qui se jouent dans ces embrasures de fenêtre, où elles semblent si tranquillement travailler ?...

Elles travaillaient à quoi, mère et fille, front contre front dans l'embrasure de la fenêtre ? – Je vous le donne en mille : à marquer le linge et à festonner le trousseau de Lasthénie. Un détail de l'histoire de Lasthénie semble avoir semé la confusion parmi les cliniciens. Le Pr Bernard me paraît avoir été déterminé dans son choix terminologique par l'aspect volontariste des saignements de Lasthénie. Les stigmates sanglants de l'hystérie ne manifestent pas ce caractère. Mais le psychologue ne doit pas se laisser abuser par l'apparence des choses. Devant un acte volontaire, il doit rester dubitatif et s'interroger : qui en jouit ? la volonté de qui est-ce là ? Le corps de l'hystérique est une scène où de nombreux protagonistes interviennent au titre de la jouissance. Le sujet meut son bras, certes, – mais ce bras en a-t-il en propre la jouissance durant qu'il exécute tel geste, mettons le geste de se saigner ? Rien n'est moins sûr. Dire que c'est là un acte volontaire ne signifie pas grand chose au regard de la réalité psychique, – le spectre des pathomimies en témoigne[64].

L'écoute clinique écarte un autre cloisonnement inopportun en élargissant le syndrome de Lasthénie de Ferjol à certaines dysménorrhées et à quelques perturbations du cycle menstruel[65]. L'unité de ce large groupe ne se révèle pas seulement dans sa conformité avec le modèle compréhensif développé plus haut, mais elle se manifeste également à un niveau plus profond.

Tout comme le syndrome de la grossesse innominée, le syndrome de Lasthénie de Ferjol comporte un arrière-plan ou une infrastructure qui ne se révèlent qu'en séance. Gérard Bonnet l'a démontré avec doigté grâce à un matériel adéquat. Il nous suffira donc de reprendre sa conclusion. Le discours de ce syndrome raconte une histoire impossible où la fille aspire à mettre au monde un enfant merveilleux de sa mère tout en s'imaginant être elle-même cet enfant produit par auto-engendrement. C'est un vœu confusionnel par excellence, qui ne tient compte ni de la différence des sexes, ni de la différence des générations, ni de la différence entre soi et l'autre. Et c'est ainsi que la problématique des règles manifeste l'autre versant de l'homosexualité féminine dans le lien qui relie les mères aux filles.

---

63 *Cf.* BARBEY D'AUREVILLY, *op. cit.*, p. 321.

64 *Cf.* Jacques CORRAZE, *De l'Hystérie aux pathomimies, psychologie des simulateurs*, Paris, Dunod, 1976. Cent pages sont consacrées à une approche historique très fouillée, et le dernier chapitre traite des stigmatisations.

65 *Cf.* Gérard BONNET, *op. cit.*

7

La palingénésie amoureuse

On n'en finirait pas de dénombrer les richesses révélées par la récente édition intégrale des lettres de Freud à Fliess. En voici un exemple, appartenant à un passage antérieurement censuré de la lettre du 21 mai 1894, qui touche directement à notre propos [66] :

> N'est-ce pas Marion Delorme un bijou ? Elle ne sera pas incluse dans la collection avec Breuer parce que le deuxième étage, celui du facteur sexuel, ne devra pas être divulgué ici. L'histoire de malade que je suis maintenant en train de rédiger – une cure – fait partie de mes pièces les plus difficiles. Tu pourrais l'avoir avant Breuer si tu me la retournes vite. Parmi mes pensées les plus lugubres de ces quelques derniers mois il s'en trouve une, à la seconde place juste derrière femme et enfants – que je n'aurai pas le temps de prouver ma thèse sexuelle. Après tout, on n'a pas envie de mourir ni tout de suite ni tout à fait.

Le contexte de cette lettre est bien connu. Freud avait eu des troubles cardiaques et il se croyait déjà un pied dans la tombe. Il lui était cruel de penser que son accord éditorial avec Breuer pour les *Etudes sur l'hystérie* l'empêchait d'exposer l'étiologie sexuelle à laquelle il croyait alors. Il s'agissait de la première théorie de la séduction qu'on peut caricaturer d'un mot : *« A père pervers, fille hystérique »*. Breuer n'avait pas voulu donner sa caution à cette théorie rudimentaire, et nous n'avons pas vraiment perdu grand chose à ce que le prétendu « deuxième étage » n'ait pas été divulgué alors.

En revanche, le cas de ladite « Marion Delorme » que Freud a renoncé à inclure dans les *Etudes sur l'hystérie* est certainement une perte considérable, du même ordre sans doute que l'exclusion du fameux « Grand rêve » de la *Traumdeutung*. L'historien des sciences autant que le simple psychologue ne peuvent que regretter la destruction (trop probable) de ces documents cliniques. Je ne tenterai pas de compenser la « Marion Delorme » de Freud par la « Marion de Lorme » de Victor Hugo (1831). Une éventuelle reconstitution serait hasardeuse et de peu d'intérêt sans doute. Mais que Freud ait spontanément songé à la Marion de Lorme de Hugo pour éclairer son expérience clinique est un signe de piste qui nous pousse à relire cette pièce de notre propre point de vue, c'est-à-dire à la recherche d'un syndrome de l'hystérie à joindre à notre sémiothèque.

Marion de Lorme est un drame romantique dont l'action est située en 1638. La célèbre courtisane parisienne Marion de Lorme est tombée amoureuse d'un jeune homme, Didier, qui ne connaît d'elle que son prénom « Marie », et elle est partie à Blois cacher leur idylle. Le malheur voulut que Didier croise le fer avec un ancien amant de la courtisane et qu'en cherchant à les séparer celle-ci ameutât la garde par ses cris. C'était l'époque où, par décret du Cardinal, les duels étaient punis de mort. Afin de sauver la vie de son Didier, dont l'amour lui avait refait, disait-elle, une virginité, Marion se donne à un vil espion du cardinal. Mais son sacrifice est inutile ; Didier n'accepte pas de devoir la vie à ce prix.

L'intrigue appartient à un motif romanesque bien connu. Enoncé en termes crus, il s'agit du dilemme : *«Ta boîte à bijoux ou sa vie»,* qui rappelle quelque peu la transaction imaginaire et le marché de dupes mentionnés plus haut à propos du syndrome de Lasthénie de Ferjol. Mais ce n'est là qu'un premier aspect. Soyons attentifs à l'agencement particulièrement bien imaginé de ce drame. Dès le début de la pièce, dès la première entrevue des deux amants, Didier n'arrive pas à se convaincre que la céleste Marion l'aime vraiment, lui qui n'a d'autre nom que son prénom, lui qui n'a jamais connu ni père ni mère. Que lui faut-il pour croire à l'amour de Marion ? – *Une preuve !* Le mot est lâché et l'engrenage tragique s'enclenche. La preuve de l'amour, ce sera pour Marion de mettre Didier au monde pour la seconde fois. On peut penser que Hugo a noirci le trait à dessein puisqu'en fin de compte Marion procure à Didier une courtisane comme mère et comme père un indicateur de police.

On pénétrera l'essentiel de ce syndrome lorsqu'on aura compris qu'une hystérique amoureuse n'est pas volage malgré les apparences. Si d'aventure elle prend ou reprend tel amant de passage, c'est une preuve d'amour pour son compagnon qu'elle met

[66] Cet exemple n'a pas fait l'objet d'une publication antérieure.

une nouvelle fois au monde. Le mystère de l'histoire incroyable du chevalier des Grieux et de Manon Lescaut publiée en 1731 par l'abbé Prévost n'a pas d'autre clé. C'est pourquoi la preuve de l'amour hystériforme mériterait d'être dénommée aussi bien le syndrome de Manon ou de Marion, en hommage à ces héroïnes qui hantent notre sensibilité.

Le domaine d'application de ce syndrome n'est pas restreint à l'hystérie féminine juvénile. Ce syndrome dispose également de quelques autres lieux d'élection. L'état amoureux y est, à tout âge, propice, tout particulièrement lors des ruptures : Qui va donc s'occuper de son linge, maintenant ? Qui va lui préparer le petit-déjeuner ? Est-ce qu'il, est-ce qu'elle, saura bien gérer ses dépenses ? Ne va-t-il pas, ne va-t-elle pas, se remettre à fumer ? Etc.

Un autre terrain d'application m'a été signalé lors de la discussion de ce texte. Il s'agit de ce que Winnicott a naguère dénommé la «préoccupation maternelle primaire», qu'il assimilait à une «maladie naturelle» de la parturiente[67]. Cet état n'est pas susceptible d'apprentissage. Il se développe spontanément ou ne se développe pas du tout. Une mère peut l'éprouver pour l'un de ses enfants et pas pour un autre. Il apparaît en cours de grossesse, s'intensifie à l'approche de la délivrance et dure encore quelques semaines après la naissance. A ce qu'il semble, les mères ne s'en souviennent que très difficilement par la suite, comme s'il succombait à un refoulement. Par cette conceptualisation, on sait que Winnicott avait cherché à éclairer la structuration précoce du moi qui se produit de manière silencieuse. Le «sentiment continu d'exister» s'enracine, chez l'enfant, dans cette préoccupation maternelle primordiale, par défaut de laquelle les perturbations de l'environnement auront tendance à provoquer des menaces d'annihilation fragilisantes.

Un autre lieu électif de ce syndrome nous est rendu familier au cours des séances de supervision de cas. En effet, l'amour de transfert, par une dérive pernicieuse – mais commune à toute situation de soin quelle qu'elle soit – conduit à ce syndrome comme par une pente naturelle. Les meilleurs cliniciens succombent à cette tentation et nous en laissent des témoignages compromettants dans leurs études de cas, – surtout lorsque le patient se trouve en soins palliatifs ou s'il décède en cours de thérapie. On observe alors que le travail du deuil se conjugue, chez le thérapeute, avec la relation de soin pour mettre une seconde fois au monde le patient au cours d'une séance d'écriture. Travail du deuil, travail thérapeutique, travail de l'écriture... soulignons ce terme de «travail». Car jamais l'on ne s'approche autant de la condition de la parturiente qu'en cette circonstance surdéterminée. Je ne voudrais pas m'y attarder davantage, ayant à l'esprit une communication particulière fondée sur le matériel étendu dont je dispose.

8

La parade virginale

Non moins célèbre, non moins familier, est le syndrome de la parade virginale[68]. La littérature en bavarde à son aise et entretient à son sujet de telles confusions que le clinicien s'en trouve embarrassé, voire entravé. Les récits qui nous en parviennent fleurissent sur la bouche des hommes pris dans les rêts d'une passion exclusive. Ils nous détaillent sur tous les tons leur «servitude sexuelle», cette fameuse *geschlechtliche Hörigkeit* identifiée naguère par Krafft-Ebing (1892). Ils nous distraient par là de notre tâche, ils parasitent un discours avare de paroles et qui nous en devient ainsi à peu près inaudible.

Notre bavard, qui ne tarit pas sur sa passion, sur les degrés de progression de sa servitude depuis l'humiliation à l'opprobre et à l'infamie, notre bavard finit par se réfugier dans le mystère. L'objet de sa passion est un mystère qui lui reste personnellement inintelligible. Laissons ces bavards se repaître des inépuisables péripéties de leur ignominie. Ce ne sont pas eux qui nous intéressent et ils ne sont pas capables de nous aider à comprendre le mystère qu'ils se complaisent à qui mieux mieux à épaissir.

---

[67] *Cf.* Donald W. WINNICOTT (1956), «La préoccupation maternelle primaire», repris in *De la Pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1975, pp. 168-174.

[68] Cet exemple n'a pas fait l'objet d'une publication antérieure.

Lorsque Pierre Louÿs (1898) s'est attaqué à ce sujet dans *la Femme et le pantin*, il avait conscience de recueillir une longue tradition fertile en chefs-d'œuvre. La filiation est évidente entre *Manon Lescaut, Carmen* et *la Femme et le pantin*. Le dispositif narratif est le même. Un voyageur rencontre un homme déchu qui lui raconte sa passion pour une jeune fille. Les péripéties de la passion et la servitude sexuelle qui s'en suit sont inépuisables. La satiété est le sentiment dominant chez le lecteur de *Manon Lescaut*, l'abbé Prévost ayant par trop traîné à sacrifier son héroïne. Mérimée a pris en pitié son lecteur en abrégeant beaucoup et, en particulier, en supprimant l'épisode de l'Amérique que l'abbé nous avait infligé. Louÿs, en revanche, a renoncé à la solution de facilité de ses prédécesseurs consistant à sacrifier l'héroïne pour mettre fin à un récit qui ne comporte pas de terme naturel. Il lui a suffit d'indiquer dans sa narration le moment où le récit se referme sur lui-même dans une répétition sans fin.

Concernant la figure de femme qui anime ces récits, nos trois auteurs en parlent en termes choisis : Manon est «incompréhensible», Carmen «démoniaque», et doña Concepcion Perez «impénétrable». Mais ne nous laissons pas décourager à trop bon compte par de simples adjectifs, d'autant moins que nous possédons en Luis Buñuel un guide de confiance. Lorsqu'en 1977 il tira un film du roman de Pierre Louÿs, il eut la hardiesse de confier alternativement le rôle de Concha Perez à deux actrices (Carole Bouquet et Angela Molina). Cette référence expresse au dédoublement de la personnalité situe sans conteste l'héroïne dans le champ de l'hystérie[69]. Mais la fidélité du scénario de Buñuel à la lettre du roman de Louÿs est également pour nous une précieuse garantie de cohérence et de consistance du côté de l'intrigue.

De quoi s'agit-il donc ? Un homme tombe amoureux d'une jeune fille qui se refuse à lui et diffère constamment le moment de lui céder. Elle est fière de sa virginité, l'estime sans prix, et ne se fait pas scrupule de lui accorder toute sorte de privautés, hormis la dernière, et de consentir à être entretenue sur un grand pied sans contre-partie. La parade virginale est, de plus, sciemment utilisée pour affoler son partenaire, le pousser à bout, jusqu'à le réduire au rôle de spectateur d'un rapport sexuel qui se révèlera par la suite avoir été une simulation. Mais c'en était trop pour l'amant abusé. Il se laissa aller à des voies de fait tout en lui déclarant qu'il allait la posséder de force. En fait, il n'eut pas à la forcer. Dès qu'il l'eut battue, il se produisit en elle une révolution. A la violence des coups elle fut persuadée de la force et de l'authenticité des sentiments de son Mateo. Elle lui offrit alors avec reconnaissance cette virginité qu'elle lui avait précieusement gardée, et gardée rien que pour lui.

Ils s'établirent ensemble. Croyez-vous que ce fut le bonheur ? Non point, ce fut un véritable calvaire qui commença. Ce qui prit le relais de la parade virginale ce fut une jalousie morbide ouverte sur deux battants. Concha fut jalouse de tous les instants de Mateo qu'il ne lui consacrait pas, de ses amitiés, de ses relations, de ses moindres plaisirs. Et dans le même temps elle cherchait ingénieusement tous les moyens de lui inspirer de la jalousie et de l'aiguiser en fureur au point d'éclater en nouvelles voies de faits à son encontre. L'usure des moyens bénins la conduisit progressivement à recourir à d'autres, toujours plus infâmes, toujours plus abjects. Elle voulait constamment avoir la preuve de son attachement pour elle dans la violence concrète de ses emportements et de ses coups. En viendrait-il à se tuer ? à la tuer ? c'était devenu là pour elle toute la question.

L'entretien clinique est, aujourd'hui, plutôt pauvre en matériaux propres à élucider la signification de la parade virginale en tant que syndrome hystérique. Les raisons en sont nombreuses. Le processus de civilisation a rendu obsolète l'institution des fiançailles, remplacée dans le meilleur des cas par un mariage à l'essai. La libéralisation des mœurs sexuelles a contribué à attribuer à la virginité une connotation négative chez les jeunes filles. Passé un certain âge, ce n'est plus qu'une survivance inopportune de l'enfance faisant obstacle à la maturité. Une lycéenne et à plus forte raison une étudiante encore pucelles se distinguent de leur classe d'âge où la défloration semble avoir pris le statut d'un rite de passage officieux. D'autre part, les cliniciens attestent que le récit et le repérage temporel de la défloration viennent

[69] *Cf.* l'ouvrage classique d'Alfred BINET, *les Altérations de la personnalité,* Paris, Alcan, 1892.

rarement à être évoqués sur le divan, à l'inverse des premières menstrues. De toute manière, pour l'écoute clinique l'évocation d'une «première fois» ne constitue pas une butée. Toute «première fois» advient dans le discours du patient à la manière d'un sceau qui scelle une lettre qu'il faut libérer. Toute «première fois» admet des antécédents dans une régression sans fin, même si elle est ponctuée de stations plus ou moins significatives.

Malgré tous ces arguments, la parade virginale demeure et demeurera sans doute un syndrome vivace de l'hystérie féminine juvénile, et, malgré l'apparente rareté des matériaux, nous ne sommes nullement dépourvus de moyens d'exploration clinique.

Consultons une étude de psychologie amoureuse de Freud intitulée *«Le tabou de la virginité»* (1918*a*). Le point de départ de cette étude est l'attitude apparemment opposée des primitifs et des civilisés vis à vis de la virginité de la promise. A l'époque de Freud, le prétendant appréciait d'être le premier partenaire sexuel de sa promise. Non sans raison, ajoute Freud. Car celui qui est le premier à apaiser le désir amoureux d'une jeune fille, longtemps et péniblement retenu sous l'influence conjuguée du milieu et de l'éducation, a grande chance de la réduire à un état de sujétion sexuelle lui garantissant une liaison permanente et stable. Le mariage monogame s'étayerait sur cette sujétion sexuelle.

Le matériel ethnographique attribue, en revanche, la concession du dépucelage à des agents institutionnalisés. Chez de nombreuses peuplades primitives la virginité de la promise est taboue pour le prétendant. L'argumentation de Freud consistera à montrer que l'un a raison sans que l'autre n'ait tort. Freud estime avoir démontré dans un ouvrage antérieur *(Totem et tabou)* qu'une ambivalence originaire est la condition du tabou. Il s'ensuit que le primitif place un tabou là où il redoute un danger. A considérer que la défloration est un dol, le danger consisterait en représailles de la part de la personne lésée (la promise au premier chef mais, par extension, sa famille) envers son agresseur (le prétendant). Dans les tribus primitives, la défloration institutionnelle détourne du prétendant le danger des représailles. Quant au dommage subi par la promise, il ne saurait être attribué à la douleur occasionnée par la déchirure de l'hymen ; il consiste plutôt en une blessure narcissique. Voici les termes de Freud :

> Mais il n'est pas juste d'attribuer une telle signification à la douleur et il faut plutôt voir à sa place une blessure narcissique qui naît de la destruction d'un organe *(sic)* et qui trouve un représentant rationnel dans la conscience même d'une diminution de la valeur sexuelle de la femme déflorée.

Selon Freud, le premier coït actionne en fait une série de motions dont la blessure narcissique n'est que la plus apparente et la plus superficielle. A un degré plus profond, Freud attribue l'hostilité de la femme déflorée à la déception éprouvée au cours de la première étreinte, car l'attente de la jouissance et son accomplissement n'y coïncident pas. A un degré plus profond encore, Freud attribue l'hostilité de la femme déflorée à sa conviction (inconsciente) d'avoir fait l'acquisition d'un partenaire de deuxième choix ou d'un lot de consolation. Car toute femme a été marquée par son premier objet libidinal – son père – par rapport auquel son partenaire lui paraîtra être un substitut toujours en dessous du modèle. A un degré encore plus profond, le premier coït ranimerait chez la femme une vieille querelle mal cicatrisée lorsqu'elle s'était rendu compte de ne pas posséder cet appendice que son frère arborait avec tant d'outrecuidance. Et derrière cette «envie du pénis», conclut Freud, il se pourrait bien qu'il y eut place pour l'hypothèse paléogénétique de Ferenczi concernant la lutte des sexes.

En somme, le primitif qui a trouvé le moyen de parer aux manifestations d'hostilité de sa promise, perd le bénéfice de la servitude sexuelle. Tandis que le prétendant de la belle époque, qui misait sur la servitude sexuelle pour garantir la stabilité de son foyer, devait cependant assumer le risque d'être la cible de l'hostilité de sa compagne. Le pessimisme de Freud y trouvait son compte : frigidité et scènes de ménage sont le lot commun des premiers mariages, l'épanouissement d'une femme étant surtout atteint avec un éventuel deuxième partenaire (Freud dit deuxième mariage), après que les motions archaïques eussent épuisé leur virulence sur le premier.

Le matériel sur lequel Freud s'était appuyé en ce qui concerne la psychologie de la femme contem-

poraine consiste en deux vignettes cliniques rapidement esquissées et trois œuvres littéraires : un récit de Schnitzler, une comédie d'Anzengruber et une tragédie de Hebbel. La comédie d'Anzengruber intitulée *le Venin de la pucelle* nous rappelle par son titre, dit Freud, que les charmeurs de serpents laissent d'abord les serpents venimeux mordre dans un mouchoir pour pouvoir ensuite les manipuler sans danger. C'est à ce sujet que Freud cite en note la nouvelle de Schnitzler *« Le destin du baron de Leisenbohg »* qui s'y apparente par l'intrigue. *Judith*, la tragédie de Hebbel, le retient un peu plus longuement. Il félicite le poète des libertés qu'il a prises avec le récit biblique en décidant de faire du mariage de Judith avec Manassé un mariage blanc. Après la mort de Manassé, Judith est donc une veuve encore vierge. Aussi, pourra-t-elle trouver dans l'outrage que fera Holopherne à sa virginité la force de lui couper la tête. Et Freud de conclure *: « Judith est la femme qui châtre l'homme qui l'a déflorée, comme le voudrait aussi le rêve de la jeune mariée que j'ai exposé ».*

Réduite à son épure, l'étude de Freud semble manifester une grande maîtrise du sujet et offrir dans sa démarche argumentative une sorte d'exercice de style. En réalité, le texte est tortueux et d'expression embarrassée. Sa première lecture vous plonge dans la perplexité et les divers commentateurs qui se sont penchés sur ce texte témoignent par leurs contresens, par leurs désaccord, mais parfois aussi par leur accord, des difficultés de fond sur lesquelles Freud a fait sciemment ou non l'impasse. J'effectuerai d'abord un détour historique suivi d'une visite en clinique gynécologique, puis je recourrai au témoignage d'une fiancée avant de tirer, pour finir, une leçon concernant Concha Perez et le syndrome de la parade virginale.

Lorsque Freud avait commencé ses études médicales, la question de la virginité appartenait au domaine de la médecine légale. Tous les traités de médecine légale lui consacraient des développements consistants selon un modèle à peu près invariable. Les auteurs modernes suivent, en effet, l'acte fondateur d'Orfila (1787-1853) instituant une rupture avec l'usage des anciens. Voici comment Orfila s'est expliqué sur son geste inaugural :

> Nous omettons à dessein de parler de la *virginité,* comme le font [à tort] tous les auteurs de médecine légale [jusqu'à présent], pour ne pas compliquer davantage une question qui l'est déjà assez par elle-même ; en effet, en adoptant les idées de ces auteurs, qui définissent la virginité *l'état d'une fille qui n'a point encore senti l'approche de l'homme*, il est évident que la virginité n'existera pas chez une jeune fille dans le vagin de laquelle on aura introduit un membre viril exigu, quoique les parties sexuelles aient conservé la disposition, la couleur et la tension qu'elles présentaient avant l'introduction. Au contraire, la *virginité* existera chez les filles dans le vagin desquelles il aura été introduit un doigt, un pessaire ou un corps plus volumineux que le membre viril, quoique les parties génitales offrent une disposition, une couleur et une tension semblables à celles que l'on remarque chez les femmes qui ont joui des plaisirs de l'amour. Ces conséquences, qui découlent nécessairement de la définition dont il vient d'être parlé, n'étant propre qu'à compliquer la question, nous avons cru devoir nous dispenser de traiter *ex-professo* de la virginité. [70]

Pour les médecins légistes modernes, la virginité se ramenait à une leçon d'anatomie. Aussi, Orfila allait-il combattre les anciens sur deux fronts. Il prit garde, d'une part, d'exclure tout débat tendant à établir une distinction quelconque entre la virginité morale et la virginité anatomique. Il attaqua, d'autre part, sans merci tous ses prédécesseurs et confrères tentés de mettre en doute l'existence de l'hymen. Ces deux points sont pour nous, hommes du XXè siècle, totalement incompréhensibles [71]. C'est pourquoi il faut rappeler que, parmi les grands noms, Ambroise Paré, Buffon et les rédacteurs de *l'Encyclopédie* récusaient la matérialité de l'hymen. Et il faut également rappeler les embarras extrêmes de nos philologues à constater que le terme grec de *parthenos* et le terme latin de *virgo* étaient déconnectés du répondant anatomique qu'ils leur supposent un peu trop naïvement.

Si l'on confronte, maintenant, le texte de Freud au paradigme scientifique institué par Orfila, force

---

[70] *Cf.* M.J.B. ORFILA (1813), *Leçons de médecine légale*, 2è éd. revue, corrigée et augmentée, Paris, Béchet Jeune, 1828, 3 vol. et un atlas. Sur l'hymen et la défloration, *cf.* tome I, pp. 98-105. L'extrait cité provient de la note pp. 103-104.

[71] *Cf.* La belle démonstration de Giulia SISSA, in *le Corps virginal, la virginité féminine en Grèce ancienne*, Paris, Vrin, 1987.

nous est de remarquer un mouvement contradictoire. D'une part, Freud brave le précepte d'Orfila et entend traiter *ex-professo* de la virginité. D'autre part, il dépasse de loin le positivisme scientifique d'Orfila concernant la matérialité de l'hymen. On sait qu'anatomiquement parlant l'hymen est un simple repli cutané de la membrane vaginale. Or, Freud l'élève au statut d'organe, comme on a pu le constater – non sans incrédulité – dans une précédente citation. Venant de la part d'un médecin, il y a là une singularité tout à fait remarquable. La solution de cette bizarrerie n'est pas énoncée dans le texte de Freud. C'est à nous de la restituer. Tout symptôme possède deux racines : l'une plonge dans l'actualité (ici la défloration), l'autre dans l'archaïsme (ici le complexe de castration). Si Freud parle d'organe c'est par ellipse, parce que l'hymen tient lieu de pénis ou, en termes lacaniens, tient lieu du voile dont se dérobe le *-φ*.

La consultation gynécologique permet de lever une autre difficulté du texte de Freud. L'expérience à laquelle je songe eut lieu à Londres de 1958 à 1961 dans le cadre du Planning Familial. Le matériel, issu de la consultation de dix gynécologues femmes, était discuté au sein d'un groupe-Balint animé par Michael Balint lui-même. Une publication en est issue, rédigée par Leonard Friedman – un médecin indépendant – d'après les enregistrements des séances. Mais cette publication ne couvre pas la totalité des thèmes abordés, ni même une partie d'entre eux. Elle est entièrement consacrée au traitement d'un problème spécifique, celui des mariages non consommés [72].

Les femmes venant en consultation se répartissent, suivant Friedman, en trois catégories : les belles au bois dormant, les Brunehildes et les reines des abeilles. Les belles au bois dormant n'appartiennent pas au domaine de l'hystérie. On peut même se demander si elles relèvent du tout de la pathologie, ou d'un simple retard de maturation. Les trois cas présentés se distinguent surtout par une atmosphère puérile, et trouvent une solution parfaite en deux séances, comme par magie. L'auteur lui-même ne semble pas convaincu de l'existence effective d'un terrain morbide et nous prévient qu'il ne s'agit là que d'un «prélude».

La catégorie de la reine des abeilles, nous l'avons déjà rencontrée plus haut sous la dénomination du syndrome de la grossesse innominée. Ces femmes, nous dit l'auteur, ont des rêveries archaïques de parthénogenèse, dénient la différence des sexes et, en demandant à une femme médecin de les aider à avoir un enfant, ces patientes cherchent en quelque sorte inconsciemment à obtenir un enfant de leur mère. Cette analyse recoupe nos précédentes conclusions jusque dans le détail.

Est-il nécessaire de préciser que les Brunehildes doivent leur appellation à un personnage de la saga des *Nibelungen*, en référence à un épisode qui se place au tout début de l'épopée ? Brunehilde est une vierge guerrière qui n'accordera sa main qu'à celui qui la vaincra aux armes au risque de sa vie. Son prétendant, Gunther, doutant de sa force, s'assure le concours de Siegfried, connu pour sa vaillance et qui a la faculté de se rendre invisible. Effectivement, le stratagème réussit et Gunther épouse Brunehilde. Mais la lutte se renouvela dans l'alcôve et Gunther ne parvint pas à consommer son mariage. Il eut de nouveau recours à la vaillance et à l'invisibilité de Siegfried, lequel terrassa Brunehilde dans son étreinte amoureuse et lui céda la place derechef.

Friedman estime que la faculté de se rendre invisible est le détail crucial de l'épisode, celui qui permet de l'interpréter. Dans les rêves, en effet, l'homme invisible, l'homme masqué, l'homme non reconnaissable, tient souvent lieu du père (et secondairement du thérapeute). L'agressivité de Brunehilde envers les hommes découle ainsi d'une fixation au père, par rapport auquel tout autre partenaire ne représente qu'un deuxième choix. L'auteur se réfère ici expressément à l'étude de Freud sur *« Le tabou de la virginité »*. Il ajoute toutefois que, malgré l'absence de support dans la légende sur ce point, on découvre fréquemment chez nos Brunehildes l'existence d'un attachement intense à la mère sous-jacent à leur agressivité. Et il apparaît à l'analyse que l'agressivité des Brunehildes envers les hommes est une manière de préserver leur lien à leur mère. Cela, Freud l'ignorait encore en 1918 au moment où il publiait son

[72] *Cf.* Leonard J. FRIEDMAN (1962), *Virgin wives, a study of unconsummated marriages*, forword by Michael Balint, rééd., Londres, Tavistock Publications, « Social Science Paperbacks », 1971.

étude. Il n'en fut pleinement conscient qu'à partir de 1923. De cette carence son texte porte la marque.

Un dernier point reste à élucider. Qu'en est-il des aspirations d'une jeune fiancée concernant sa nuit de noces ? Nous avons la chance de posséder un témoignage décisif à cet égard remontant à 1911. Il est dû à Robitsek et s'appuie sur l'interprétation d'un rêve. Ce magnifique document est aisément accessible grâce à Freud qui l'a jugé digne d'être incorporé *in extenso* dans sa *Traumdeutung* [73]. On peut y vérifier que la jeune fiancée se tient prête à échanger son précieux pucelage contre un enfant.

Si l'on revient maintenant à notre héroïne Concha Perez, on se rend compte que son cas est à la fois proche et éloigné de tous les autres cas que nous avons passés en revue. La virginité est surévaluée par elle ; son attachement à sa mère est patent, puisqu'elle vit avec elle en quelque sorte «en ménage» ; son agressivité envers les hommes ne fait pas de doute, et sa fixation paternelle transparaît dans son choix d'objet, puisque Mateo nous est présenté comme un homme sur le retour. Ce qui, cependant, distingue Concha Perez est justement ce que j'ai appelé la parade virginale, laquelle manque dans tous les autres cas malgré leur parenté.

Allons maintenant directement à l'essentiel. La spécificité de la parade virginale est de se situer sur le versant narcissique du développement libidinal. Et, contrairement à la position de Freud qui ramène, comme on l'a vu, la blessure narcissique à une simple égratignure, il faut savoir y repérer l'impact d'une rupture catastrophique. Le roman de Louÿs nous y aide efficacement. La défloration précipite Concha Perez dans un délire de jalousie morbide. On comprend alors *a contrario* la fonction de la parade virginale : c'est une défense plus ou moins efficace contre la dépression. Tout «fictif» qu'il soit, le cas de Concha Perez n'en demeure pas moins paradigmatique. A qui en douterait on pourra recommander une observation clinique de Luisa de Urtubey qui illustre admirablement la décompensation d'une hystérie en bouffée délirante [74]. Je gage que celui qui voudra s'y prêter ne pourra pas s'empêcher d'éprouver un sentiment de *déjà vu*.

C'est à la parade virginale que se ramène généralement l'exhibitionnisme de la femme. L'expérience montre, d'ailleurs, que la présence ou l'absence de l'hymen n'a pas grande importance. Dans un cas clinique bien connu [75], cette parade virginale a eu lieu après la défloration, et cela avec le même partenaire. Chez beaucoup d'adolescentes de nos jours, parmi celles qui ont été précocement déflorées, la parade virginale succède à la défloration et peut durer de nombreuses années. Et à n'importe quel moment de sa vie sentimentale la parade virginale demeure pour la femme d'un précieux recours dans les jeux de l'amour et du hasard.

La plus belle illustration dramatique de la parade virginale se trouve, à mon sens, dans le premier roman de Pierre Louÿs (1896), *Aphrodite*. Allez-y voir, je ne déflorerai pas votre plaisir, et ce n'est sans doute pas sans raison que Louÿs a fait de son héroïne une courtisane.

III.

Discussion, prolongements, correspondances

9

Une sémiothèque évolutive

Au terme de cette présentation, il me paraît nécessaire de souligner qu'il ne s'agit pas ici d'un système ordonné et clos. Le choix des syndromes est tout à fait empirique. Une expérience plus étendue devrait sans doute permettre d'identifier bien d'autres

[73] Alfred ROBITSEK (1911), «La question du symbolisme dans les rêves des personnes bien portantes», incorporé tel quel dans la 4ème éd. de la *Traumdeutung* [1914], chap.VI, E, X, traduction française, Paris, PUF, 1967, pp. 321-324.

[74] Luisa de URTUBEY, «Histoire d'Agar servante-épouse d'Abraham, ou de la décompensation de l'hystéro-phobie en bouffée délirante», in *Revue Française de Psychanalyse*, XLIX (1), 1985, pp. 457-464.

[75] Gérard BONNET (1977), «Fétichisme et exhibitionnisme chez un sujet féminin», repris in *Voir, être vu*, Paris, PUF, 1981, tome I, pp. 79-109. Le cas relaté met en évidence l'effet (thérapeutique) bénéfique qui peut parfois survenir lors du passage du syndrome de la grossesse innominée au syndrome de la parade virginale.

syndromes, dont je ne préjuge pas du nombre. Il faut donc comprendre que la sémiothèque de l'hystérie féminine juvénile présentée ici est évolutive.

Dire que c'est là une sémiothèque évolutive implique de renoncer au dogmatisme et à tout essai prématuré de réduire la diversité des syndromes à l'unité d'une théorie. Il faudra prendre le temps de laisser venir la surprise sans trouver porte close.

Plutôt que de songer à une théorie générale, il me paraît autrement mieux indiqué d'être attentifs à des affinités régionales ou à des relais entre syndromes. Ainsi, une étude approfondie du cas de sœur Jeanne des Anges pourrait servir à montrer comment le syndrome de Lasthénie de Ferjol embraye parfois sur le syndrome de la grossesse innominée. Une relation dialectique semble parfois s'instaurer entre le syndrome du fil à la patte et la parade virginale. L'anorexie mentale n'est qu'une forme particulière de récusation du matrimoine, mais il semble qu'elle soit plutôt exclusive d'autres formes syndromiques. – Ce sont là, néanmoins, des notations qui ne présentent pour l'instant d'autre intérêt que d'indiquer d'éventuelles voies de recherches.

10

A propos des figures de l'imaginaire

Une objection a quelquefois accueilli l'ensemble de nos exposés sur les syndromes de l'hystérie. On nous a remontré qu'en saine méthode il n'était pas possible de fonder une nosographie des névroses sur les figures de l'imaginaire, de même qu'il n'est pas possible de fonder une nosographie des psychoses sur le thème des délires. On assimilait par là nos syndromes aux motifs des contes populaires, relevant donc de l'imaginaire. Et, adoptant sans doute un point de vue lacanien, on disqualifiait cette démarche en arguant de la suprématie du symbolique sur l'imaginaire.

Notre réponse a toujours été de rappeler notre acception dialogique et narrative du syndrome, lequel est avant tout un ensemble de motifs articulés en récit. De plus, et cela sans que nous fassions preuve d'obédience lacanienne trop poussée, certains de nos syndromes ont été présentés conformément à la distinction lacanienne tripartite du réel, de l'imaginaire et du symbolique. Cette présentation n'a pas été appliquée systématiquement à tous les syndromes présentés ici en raison des réserves que nous formulons vis à vis d'un lacanisme trop excessif. Ce n'est que dans les cas où elle a paru s'imposer d'elle même que j'y ai eu recours. Etant bien entendu que, de toute façon, je ne songe pas plus que mes contradicteurs à fonder une nosographie des névroses sur les figures de l'imaginaire.

11

L'hystérie et les structures psychiques

Malgré son domaine d'application limité à l'hystérie féminine juvénile, cette sémiothèque ne laisse pas d'être en prise avec le problème fondamental de la psychopathologie, qui est de pouvoir compter sur des entités cliniques fiables et de dégager des structures, au sens fort du terme.

Au seuil des années soixante, on avait eu en France l'impression que l'histoire naturelle de la folie pouvait enfin s'écrire en lettres d'or. Malheureusement, deux scribes s'étaient portés candidats et s'étaient disputé cet honneur : Henri Ey et Jacques Lacan. Il était prévisible qu'ils en viendraient aux mains, comme le colloque de Bonneval de 1959 l'a montré. Henri Ey s'accommodait de formes cliniques typiques, de catégories «macroscopiques» et, pour tout dire, de syndromes dans l'acception traditionnelle du terme. L'essentiel étant, pour lui, d'identifier le niveau de déstructuration mentale qui est à chaque fois en jeu. Il fut en mesure de proposer une classification naturelle des hallucinations, réalisant ainsi l'une de ses plus anciennes attentes envers le savoir psychiatrique. Quant à Jacques Lacan, il pensa fonder à partir de sa relecture de Freud une nosographie psychanalytique tripartite, admettant exclusivement trois structures : la névrose, la psychose et la perversion.

Le mouvement anti-psychiatrique ajouta au choc entre Ey et Lacan son grain de sel, faisant pencher la balance du côté de Lacan pour des raisons conjoncturelles. En 1966 furent publiés les *Ecrits* de Lacan mais, surtout, l'année suivante fut publié le recueil intitulé *le Désir et la perversion*. Cet ouvrage collectif était une démonstration éclatante de la fertilité de l'approche lacanienne en psychopathologie.

Mais ce triomphe fut sans lendemain. Dès l'année suivante Lacan se chargea lui-même de miner son système. Il déséquilibra la trilogie névrose-psychose-perversion en en retirant brutalement le discours de l'hystérique, sur lequel il se fonda pour concevoir son tourniquet dit des «quadripodes». Dans le même temps, d'autres cliniciens remettaient en cause les structures névrotiques et psychotiques à partir des états limites. Plus récemment encore des plaidoyers en faveur des névroses narcissiques (hypocondrie et mélancolie)[76] redonne une deuxième chance à des idées freudiennes écartées par Lacan.

La structure perverse fut un champ de bataille acharné ayant pour enjeu le fétichisme. Sur ce front-là étaient aux prises deux camps. Il y avait d'un côté ceux qui voulaient démontrer l'unité des perversions sexuelles à partir du fétichisme [77]. De l'autre côté, il y avait ceux qui leur remontraient, textes freudiens à l'appui, que l'étude du fétichisme n'avait pas eu pour objectif la délimitation d'un prétendu champ des perversions sexuelles, mais l'instauration d'une révolution de pensée tendant à introduire à une troisième topique [78].

Un autre front, nullement réductible au précédent, opposait encore deux camps à propos de la sexualité féminine. Les femmes avaient-elles autant de droits que les hommes aux perversions sexuelles ? Le camp du «oui» s'est amenuisé sans disparaître tout à fait, et il semble recevoir ces temps-ci un renfort inattendu [79].

Revenons à présent à l'histoire de l'hystérie dont nous avons donné en commençant une vue très cavalière, mais ne remontons pas au-delà du XIXè siècle. Louyer-Villermay servira de repère. Pour lui, comme précédemment pour Sydenham (1681), les maladies nerveuses (ou vapeurs) se ramenaient à l'hystérie et à l'hypocondrie. On le sent désireux de dresser symétriquement l'une en face de l'autre ces deux affections pour en faire une attribution différentielle pour la femme et pour l'homme, mais des scrupules l'ont constamment retenus. Comme les choses auraient été plus simples si la femme eut été dépourvue d'hypocondre, nous semble-t-il parfois marmonner en lui-même.

Dubois d'Amiens, dont les idées sont de 1830 et le traité de 1833, associe toujours l'hystérie à l'hypocondrie, mais c'est pour les distinguer. Son tableau différentiel était célèbre, et Briquet (1859) ne trouvait rien de mieux que de le reproduire. C'est après Dubois d'Amiens et grâce à lui que des traités consacrés indépendamment à l'une ou l'autre affection commencèrent à voir le jour.

Le livre de Briquet est un moment crucial de l'histoire de l'hystérie. Au tableau différentiel entre hystérie et hypocondrie de Dubois d'Amiens il en ajoute un autre entre hystérie et épilepsie, et cela à la suite des études nouvelles de Delasiauve (1854) sur cette dernière affection. L'école de la Salpêtrière en fera le profit que l'on sait. Un troisième tableau différentiel est également présenté par Briquet. À la suite, cette fois, de Whytt et de Bouchut, Briquet estime qu'il faut séparer de l'hystérie, si réceptive à l'action morale, un certain état névropathique qui y est réfractaire. La voie était ainsi frayée à la neurasthénie de Beard (1879).

Si nous prenions alors comme repère le traité d'Axenfeld & Huchard sur les névroses – et non plus les vapeurs – qui est de 1883, on y découvrirait une bonne demi-douzaine d'espèces : l'état nerveux, la chorée, l'éclampsie, l'épilepsie, la catalepsie et l'hystérie.

Changeons de siècle.

Un autre Dubois, dit Dubois de Berne (1904), inaugure notre siècle en arrachant définitivement les névroses à la médecine du corps pour les attribuer à la médecine de l'esprit. Pour souligner cette captation, il ne parlera plus de «névroses», mais dorénavant de «psychonévroses». Soucieux avant tout de thérapie et ayant constaté son effet bénéfique pour toute psychonévrose, il réunifiera ce domaine, estimant qu'il n'y a point de psychonévroses autonomes. Les tab-

---

[76] Plaidoyers d'Augustin JEANNEAU pour l'hypocondrie, et de Marie-Claude LAMBOTTE pour la mélancolie.

[77] Par exemple, Guy ROSOLATO.

[78] C'était la position de Robert BARANDE.

[79] C'est la position de Gérard BONNET, ainsi que celle de Louise J. KAPLAN (1991), *in Female perversions, the temptations of Madame Bovary*, rééd., Londres, Penguin Books, 1993. Rappelons que LACAN était un partisan décidé du «non», *cf. Ecrits*, p. 823. Sur ce point, ses disciples féministes ne l'ont pas suivi.

leaux cliniques qui paraissent séparés par l'ensemble de leur symptomatologie sont, disait-il, en réalité intimement reliés par leur terrain commun constitué de suggestibilité, de fatigabilité, de sensibilité et d'émotivité exagérées[80].

En 1909, Pierre Janet présenta pour le public éclairé un ouvrage de synthèse de ses travaux sur les névroses. Le volume se terminait par une discussion riche et serrée intitulée *« Qu'est-ce qu'une névrose ? »*. Combien de névroses en distinguait-il ? Il répondait à cette question comme Spinoza l'avait fait pour les attributs de Dieu, disant qu'il y en a une infinité. Et pourtant Spinoza ne nous a entretenus que de deux attributs de Dieu : la pensée et l'étendue. Il en est de même de Janet, qui a bâti tout son livre exclusivement sur deux névroses : l'hystérie et la psychasthénie. La similitude des deux névroses est poussée très loin. Il faut attendre les dernières pages du livre pour apprendre à les séparer selon leurs mécanismes. L'hystérie se caractérisant par le rétrécissement du champ de la conscience et la dissociation des fonctions psychiques supérieures. La psychasthénie, par la perte de la fonction du réel et l'abaissement de la tension psychologique (ou psycholepsie).

Des vapeurs aux névroses, de Louyer-Villermay à Pierre Janet, un couple se défait et se refait, mais l'hystérique aura seulement changé de partenaire. L'échangisme serait-il donc dans la nature de l'hystérie ?

Il y a quelques années j'avais donné une conférence sur l'institution du discours médical touchant les perversions sexuelles, en me fondant plus particulièrement sur le cas du sadisme et du masochisme [81]. J'avais fait halte au début du siècle, juste avant le bouleversement freudien. Quelque temps après ma conférence je fus interpelé par le Pr Widlöcher sur la sexualité féminine. Pourquoi les femmes ne sont-elles pas sujettes aux perversions sexuelles au même titre que les hommes ? Mon interlocuteur et moi-même partagions, en effet, le présupposé de cette question : oui, les femmes ne sont pas sujettes aux perversions sexuelles au même titre que les hommes. Il s'agit là d'un état de fait attesté massivement par la médecine légale.

Il y a des femmes monstrueuses, des femmes cruelles, des femmes perverses au sens de la perversité du caractère ou des mœurs. En cela elles valent bien des hommes. Mais il n'y a pas vraiment des femmes perverses au sens de la perversion sexuelle. La doctrine le justifie par le complexe de castration et par les lignes de développement psychosexuel. Chez le garçon, le complexe de castration constitue la porte de sortie de l'Œdipe. Le déni de la castration lui ouvre une seule issue de secours, – la perversion sexuelle. Pour la fille, le complexe de castration constitue, en revanche, la porte d'entrée de l'Œdipe, en conséquence de quoi la problématique perverse ne peut plus se poser pour elle en termes de déni de la castration.

C'était sans compter avec les ruses de la raison.

Il existerait, paraît-il [82], une porte dérobée livrant passage, chez la femme, sinon à un désir pervers, du moins à un pervertissement de son désir. Cette porte dérobée se nomme la passion. Jouir d'être l'objet de la passion de l'autre nous est présenté comme l'extrême pointe du pervertissement du désir. Cette jouissance suprême, on nous assure que la femme est prête à la payer très cher. « Par amour », sa complaisance à la passion de l'autre n'aura pas de limite. Un pas de plus – allègrement franchi avec la complicité des cinéastes – fait de cette femme une hystérique et de son compagnon un pervers.

Freud avait un moment songé à constituer un couple orthogonal : à père pervers, fille hystérique. Sydenham diagnostiquait une hystérie quand sa patiente épousait sans suite des maladies disparates. Le couple moderne associe tout simplement le pervers à l'hystérique sous les auspices de la passion. La confu-

---

[80] La continuité des idées en psychopathologie ne s'est pas rompue. L'interrogation sur la psychose unique a précédé celle de la névrose unique, et elle se continue jusqu'à aujourd'hui. *Cf.* Henri GRIVOIS (dir.), *Psychose naissante, psychose unique*, Paris, Masson, collection «Histoire et Psychiatrie de l'Hôtel-Dieu», 1991.

[81] *Cf.* Amine AZAR (1989), «Emergence et accueil fin de siècle du sadisme et du masochisme», repris in *Psychanalyse à l'Université,* tome XVIII, n° 69, 1993, pp. 37-65.

[82] *Cf.* Piera AULAGNIER-SPAIRANI, «Remarques sur la féminité et ses avatars», in ouvrage collectif, *le Désir et la perversion*, Paris, Seuil, 1967, pp. 55-79, et discussion pp. 80-89.

sion est ainsi portée à son comble, car la passion et la servitude sexuelle ont le même ineffable attrait pour l'un et l'autre sexe sans qu'il fut nécessaire pour autant qu'on soit hystérique ou pervers. Ce qui peut arriver quelquefois, pourquoi donc l'ériger en règle générale ? La règle énonce plutôt une double disjonction : toutes les femmes ne sont pas hystériques et toutes les hystériques ne se lient pas à des partenaires pervers. La similitude entre hystérie et perversion ne serait plus là où on le croyait. Leurs destins ne se confondraient plus.

Nous sommes interpelés par l'image d'un couple post-moderne embarqué sur la même galère, mais se tournant le dos. Je me demande d'ailleurs si, finalement, Lacan ne songeait pas à ce couple dépareillé lorsqu'il déclarait *ex cathedra* qu'il n'y a pas de rapport sexuel. La tentation est grande de penser que, devant l'énigme du sexe, la même configuration de développement psycho-sexuel vous mènera en ligne brisée soit à l'hystérie juvénile, soit à une perversion sexuelle, selon que vous soyez homme ou femme.

Malheureusement, ce n'est là qu'une vue de l'esprit, une chimère d'autant plus captivante que notre imaginaire se trouve aujourd'hui friand des figures de la désolation. Un couple dépareillé, embarqué sur la même galère et se tournant le dos, – voilà bien de quoi satisfaire aux exigences les plus folles de nos idéaux ravagés. Cette chimère est un phénomène de société qu'il importe, sans doute, de repérer mais ce serait une grave erreur que de se régler là-dessus pour jeter les fondements de la psychopathologie.

En ce qui concerne l'hystérique, tout ce qui tombe dans la toile d'araignée de son syndrome, aussi hétéroclite soit-il, est dénommé «partenaire» par complaisance. N'est-ce pas de l'hystérique que l'on dit par excellence que son désir est le désir de l'autre ! Mais pour les besoins de la psychopathologie il y a lieu de faire montre de plus de rigueur et de discernement.

En ce qui concerne l'hystérie, ma proposition est de l'envisager comme un terme générique coiffant des groupes diversifiés. Le groupe des hystéries féminines juvéniles, exploré ici, ne serait donc qu'un groupe parmi d'autres. Les hystéries de l'enfance forment un autre groupe, les hystéries de conversion un autre encore, les hystéries masculines encore un autre…

Faisons encore un effort. Au même titre que pour ses prédécesseurs, faisons le deuil du couple post-moderne qui nous hante, – il représente un véritable obstacle épistémologique pour la constitution et pour le développement d'une sémiothèque moderne de l'hystérie.

IV.

Prolongements

12

La question du «matrimoine»

D'avoir mis l'hystérie au pluriel comporte pour moi deux sortes de prolongements qui mériteraient que j'en dise peut-être quelques mots. Je traiterai tout d'abord de la question du «matrimoine», puis de la clinique des dépressions.

C'est l'étude de l'anorexie nerveuse qui a conduit à la notion de matrimoine. L'anorexie nerveuse est un syndrome polyvalent qui participe à des tableaux cliniques variés. Je ne m'y suis intéressé qu'en connexion avec l'hystérie féminine juvénile, dont il constitue, comme je l'ai dit, une variante particulièrement pernicieuse, fondée sur une récusation en bloc des formes traditionnelles du matrimoine. Et pourquoi donc si pernicieuse ? C'est que justement la maladie elle-même, entée dans un phénomène de mode, se substitue au matrimoine pour devenir le critère de la féminité en soi. Aussi, tout projet thérapeutique sera-t-il appréhendé par le sujet comme une menace directe touchant son identité de genre.

La notion de matrimoine réclame sans doute une glose plus consistante [83]. Nous nous étions flattés, A. Sarkis et moi-même, d'avoir créé nous-mêmes ce néologisme en 1986. Or, Hervé Bazin [84] nous avait précédé de deux décennies dans l'intitulé même de

[83] *Cf.* Amine AZAR, « Le bon usage du "matrimoine" en psychopathologie », in *Adolescence*, printemps 1997, vol. 29 (tome 15, n° 1), pp. 287-298.

[84] *Cf.* Hervé BAZIN, *le Matrimoine,* Paris, Seuil, 1967. Repris par la LGF, collection Livre de Poche n°2810, 1984, avec de multiples rééditions.

l'un de ses romans. Voici comme il s'en explique dans sa dédicace :

> J'appelle Matrimoine tout ce qui dans le mariage relève normalement de la femme, comme ce qui tend de nos jours à passer de part de lion en part de lionne.

Le propos de Bazin est, par instants, celui de l'essayiste. L'invasion de la belle-famille dans la cellule conjugale serait la tendance du siècle, et la fonction paternelle s'en trouverait altérée. C'est pourquoi le romancier a donné au *Matrimoine* une suite en 1991 à l'intitulé plus classique *d'Ecole des pères*.

Le point de vue d'Hervé Bazin a sans doute sa pertinence. Mais ni le mariage moderne ni l'altération de la fonction paternelle n'entraient directement dans notre propos. Si l'emballage est le même, le contenu est tout à fait autre.

En premier lieu, nous avons convenu pour notre part de désigner par *matrimoine* un certain nombre d'oganisateurs de rôles féminins, aussi bien anciens que modernes. Ce sont des manières de dire et des manières de faire transmises de génération en génération en lignée féminine. Yvonne Verdier en avait magistralement analysé trois : cuisine, couture et blanchissage [85]. J'en ai évoqué plus haut quelques autres, comme le fil à la patte, l'anorexie mentale ou le trousseau. J'avais naguère consacré à la ruse toute une étude [86], et d'autres recherches sont en cours, touchant la curiosité, le contage, la parure, l'art de recevoir, l'art d'élever les enfants, l'art de soigner les proches avec des remèdes de grand-mère, etc.

D'autre part, nous avions songé à créer le terme de matrimoine sur le modèle de patrimoine, non pas dans le dessein de parfaire une quelconque symétrie, mais pour lui faire pièce. Le patrimoine désigne la transmission, généralement *post mortem*, de biens matériels, et c'est l'idée de possession et de propriété qui se trouve mise au premier plan. Le matrimoine, en revanche, place la transmission elle-même au premier plan, une transmission qui s'effectue entre vifs, par des voies extrêmement variées. De plus, l'objet de la transmission matrimoiniale [87] n'est pas un bien matériel qui s'ajouterait aux possessions d'un sujet, mais des qualités qui façonnent son être même et lui procurent son identité de genre.

Le processus de civilisation qui a accouché de la configuration moderne de l'Occident [88], a modifié profondément l'objet de transmission matrimoiniale. Il n'est pas excessif de parler d'une grande fracture intervenue vers le milieu du XVIIè siècle. Après une quasi stabilité millénaire du matrimoine, il s'est produit une désarticulation progressive de la plupart de ses composantes, conjointement à l'émergence de nouveaux organisateurs de rôles. La nouvelle donne concernant le matrimoine se distingue par une certaine instabilité et une conflictualité notable. Les troubles de l'identité féminine liés à la nouvelle donne sont nombreux et s'étendent sur les trois derniers siècles. Leur étude est encore à l'état d'ébauche, et je n'ai moi-même encore effectué que des sondages dans ce nouveau champ de recherches. Deux études récentes en témoignent. La première est consacrée justement à la crise du matrimoine au décours du XVIIè siècle, et se propose d'éclairer le rôle de Perrault en le confrontant à celui de La Fontaine et à celui des femmes de lettres de la fin du siècle. L'autre est consacrée à Louise Colet, une femme de lettres du XIXè siècle, dont le cas m'a paru exemplaire et plein d'enseignements [89].

Pour fixer un peu les idées, je recourrai à une illustration. En 1984, Danielle Flamant-Paparatti a publié un bel ouvrage sur trois variétés de l'image de la femme à la fin du XIXè siècle[90]. Ses premiers mots, destinés à nous présenter la genèse de son projet, sont éloquents et méritent d'être médités. Les voici :

> Ce livre naît d'une mort : celle de ma grand-mère, Chantal Salliard. En me rendant dans son vieux manoir

---

[85] *Cf.* Yvonne VERDIER, *Façons de dire, façons de faire : la laveuse, la couturière, la cuisinière*, Paris, Gallimard, 1979.

[86] *Cf.* Amine AZAR, «La ruse nuptiale de Shéhérazade», in *les Cahiers de l'Orient*, n° 5, 1er trimestre 1987, pp. 160-180.

[87] C'est-à-dire relative au matrimoine.

[88] Je me réfère ici aux travaux de Norbert ELIAS, notamment à *la Civilisation des mœurs* (1939*a*) et à la *Dynamique de l'Occident* (1939*b*), rééd., Paris, Presses Pocket, 1990.

[89] On trouvera ces deux études in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 3, septembre 2000, pp. 60-93 et 94-106.

[90] Danielle FLAMANT-PAPARATTI, *Bien-pensantes, cocodettes et bas-bleus, la femme bourgeoise à travers la presse féminine et familiale (1873–1887),* Paris, Denoël, 1984.

charentais pour y ranger ses effets, ses papiers, lettres et autres documents, je découvris dans sa chambre, au fond d'une armoire poussiéreuse, une vingtaine de grands livres qui m'intriguèrent. Il s'agissait de recueils de revues féminines et familiales ayant appartenu à sa belle-mère, Lucile Sellier (mon arrière-grand-mère). Ces recueils étaient reliés en rouge ou en bleu et marqués aux initiales de cette dernière : L.S. et L.T. (après son mariage, elle avait troqué Sellier contre Tabuteau). Ils couvraient une période comprise entre 1873 et 1887. Il y avait là *La Revue des familles* des années 1873-74-75, *La Mode illustrée, journal de la famille* des années 1874, 75 et 76. *L'Illustration* de 1877 à 1887 et *L'Echo*, accompagné du *Supplément de L'Echo* auquel mon ancêtre s'était abonnée en 1881, 82, 83 et 86. Je me mis à les éplucher et à les décortiquer avec fièvre, à la recherche d'images de femmes, à la recherche d'une hérédité, d'une parenté, d'une transmission, d'un lien.

Ainsi, c'est le hasard et non pas un choix délibéré, qui me fit entrer en contact avec une époque. C'est par le biais de mon histoire privée que j'ai débouché sur l'Histoire.

Depuis la fracture du XVII[è] siècle, les femmes n'ont pas cessé d'inventer de nouvelles modalités de transmission du matrimoine. A chaque époque la sienne. Celle que vient d'élaborer pour ainsi dire sous nos yeux Danielle Flamant-Paparatti en tant que travail du deuil n'en est pas la moins originale. Nous avons ainsi la possibilité d'assister en premières loges au passage du témoin des mains de M[lle] Lhéritier (fin du XVII[è] siècle) à celles de M[me] Riccoboni (XVIII[è]), à celles de Louise Colet (XIX[è]) et à celles de Danielle Flamant-Paparatti, entre tant d'autres [91].

Il est une autre manière de prolonger le questionnement autour de la démarche que j'ai tendance à adopter dans l'abord de l'hystérie. A certains égards, cette démarche pourrait paraître s'inspirer d'une position «culturaliste». Il n'en est rien. Mes références sont en réalité tout autres. Ma première référence est un ouvrage ancien, lu naguère avec grand soin, au tout début de ma formation intellectuelle. C'est celui de J.H. Van Den Berg sur la psychologie historique[92]. Ouvrage bien oublié, demeuré en quelque sorte en marge du mouvement des idées, mais auquel je garde un attachement sentimental et de la reconnaissance pour sa vertu d'éveil. Malgré le temps écoulé depuis ma première fréquentation de ce livre, je ne dispose toujours pas du recul nécessaire pour le juger. J'y adhère trop et continue à me débattre contre l'emprise de certaines des idées qu'il développe. En tout cas, je lui dois d'avoir éveillé ma curiosité envers le travail des historiens (en particulier d'Ariès), et de m'avoir montré quel parti pouvait être tiré de nos auteurs classiques les plus fréquentés, au regard de l'histoire des mentalités.

Par la suite ce fut le courant de sociopsychanalyse fondé par Gérard Mendel qui devait satisfaire mon souci d'un surplus de rigueur allié à un esprit visionnaire d'une envergure peu commune. J'ai été nourri et élevé au sein de ces idées exposées dans *la Révolte contre le père* (1968), ou *l'Anthropologie différentielle* (1972), ou encore *la Chasse structurale* (1977).

Le mouvement psychanalytique dominant regarde avec une certaine condescendance ce courant de recherches jamais franchement désavoué. Le plus surprenant a été pour moi de découvrir que Lacan y était mêlé de près. Il s'était fait connaître avant la guerre comme un adepte de ce courant et, plus surprenant encore fut pour moi de constater, grâce au travail critique de Roudinesco, que ses idées d'avant guerre étaient demeurées vivaces jusqu'au bout. Il est, certes, de fait que Lacan n'a pas repris dans le recueil de ses *Ecrits* ses textes d'avant guerre sur la famille. Mais ses thèses s'y retrouvent si l'on sait les y chercher, et elles s'y trouvent avec une rare constance. Il n'est que de comparer, à cet égard, ce qu'énonce Lacan à propos du complexe d'Œdipe à la p. 184 et aux pp. 812-813 de ses *Ecrits*, en des textes séparés de plus de quinze ans. Relisons le texte le plus ancien :

Je pense que le complexe d'Œdipe n'est pas apparu avec l'origine de l'homme (si tant est qu'il ne soit pas insensé d'essayer d'en écrire l'histoire), mais à l'orée de l'histoire, de l'histoire « historique », à la limite des cul-

[91] Sur M[lle] Lhéritier et Louise Colet, *cf.* mes deux études récentes, signalées plus haut. Sur M[me] Riccoboni, *cf.* Colette PAU, «L'écriture féminine ? A propos de Marie-Jeanne Riccoboni», in *Dix-Huitième Siècle*, 1984, n° 16, pp. 317-333.

[92] J.H. VAN DEN BERG, *Metabletica ou la psychologie historique*, Paris, Buchet / Chastel, 1962.

tures « ethnographiques ». Il ne peut évidemment apparaître que dans la forme patriarcale de l'institution familiale, – mais il n'en a pas moins une valeur liminaire incontestable ; je suis convaincu que dans les cultures qui l'excluaient, la fonction devait en être remplie par des expériences initiatiques, comme d'ailleurs l'ethnologie nous le laisse voir encore aujourd'hui, et sa valeur de clôture d'un cycle psychique tient à ce qu'il représente la situation familiale, en tant que par son institution celle-ci marque dans le culturel le recoupement du biologique et du social.

Pour préciser ma pensée, il me semble que la crise du matrimoine survenue au décours du XVIIème siècle a la même valeur de clôture d'un cycle psychique que celle que Lacan a présumée à l'orée de l'histoire historique pour le complexe d'Œdipe, et qu'elle lui constitue à distance une sorte de répondant.

13

La clinique de la dépression

Un autre prolongement de la démarche précédente s'est présenté tout récemment à moi et consiste à étendre les principes de la sémiothèque de l'hystérie à la clinique de la dépression.

En premier lieu, il semble plus prometteur de ne pas considérer la clinique de la dépression comme un champ unitaire. Et, comme pour l'hystérie, il semblerait plus pertinent qu'il faille envisager également pour la dépression une approche par secteurs, chacun regroupant un certain nombre de syndromes dialogiques.

Au point de vue nosographique, il me paraît nécessaire de reconsidérer la catégorie freudienne de «névrose d'angoisse» conjointement avec un démembrement de la «psychasténie» de Janet. Et ce serait par le biais des troubles du narcissisme et ceux de l'identité de genre que ce travail de refondation pourrait se révéler peut-être le plus fructueux.

En pratique, mon attention a été alertée par un cas offrant avec le personnage de la Princesse de Clèves, l'héroïne éponyme du célèbre roman de Mme de La Fayette, plusieurs repères structuraux communs. J'en ai fait le sujet d'une communication annoncée aux 4èmes journées d'études de PERU (Psychanalyse et Recherches Universitaires) sous le titre de *« Le Temps du désir, ses scansions et sa suspension chez la Princesse de Clèves »,* et présentée en ces termes :

> Il s'agit d'introduire aux troubles narcissiques à travers une approche d'un certain type de dépression dont la Princesse de Clèves de Mme de La Fayette nous offre l'exemple. Je décris d'abord la survenue du temps du désir par ouï-dire et ses scansions perverses polymorphes jusqu'au moment énigmatique où l'héroïne est confrontée à la castration. Cela entraîne la suspension de son désir. Elle se déprime, se pétrifie et meurt. Une hypothèse psychogénétique, également tirée du roman, est ensuite présentée, suivie d'un cas clinique à l'appui.

Je n'en dirai pas plus pour l'instant, n'ayant pas encore rédigé mon intervention, ni tout à fait résolu les problèmes afférents au secret médical dans la communication d'un cas clinique [93].

14

Correspondances

En sus des références précédemment fournies, je voudrais ajouter quelques autres encore, relatives aux modèles ayant inspiré ma démarche. J'ai tout d'abord pris en compte les mises en garde des Prs Guyotat [94] et Widlöcher [95]. J'ai ensuite cherché à transposer à l'étude de l'hystérie la perspective adoptée naguère par Bleuler [96] pour la schizophrénie et renouvelée plus récemment par Racamier [97]. Mon acception dialogique des syndromes doit quelque chose à Foucault [98] et à Barthes [99], mais plus encore

---

[93] N'ayant pu résoudre à temps cette question j'ai renoncé à présenter ma communication.

[94] *Cf.* Jean GUYOTAT, «Spécificité de l'approche clinique en psychiatrie», in PICHOT & REIN, dir., (1992-1993) *L'Approche clinique en psychiatrie : histoire, rôle, applications*, Le Plessis-Robinson, Synthélabo, 3 vol., tome I, pp. 47-58.

[95] *Cf.* Daniel WIDLÖCHER, « Pour le pluralisme des cliniques », in PICHOT & REIN, dir., (1992-1993) *L'Approche clinique en psychiatrie, op. cit.,* tome I, pp. 59-71.

[96] *Cf.* Eugen BLEULER (1911), *Dementia Præcox ou groupe des schizophrénies*, Paris, EPEL et GREC, 1993.

[97] *Cf.* Paul-Claude RACAMIER, *Les Schizophrènes*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1980.

[98] *Cf.* Michel FOUCAULT (1963), *Naissance de la clinique, une archéologie du regard médical*, 2ème éd. revue, Paris, PUF, 1972,

aux recherches des folkloristes [100] et aux débats autour de la narrativité [101]. Certaines convergences que j'ai cru discerner avec mes collègues Bonnet [102] et Dor [103] ont conforté ma position.

(chap. VI, « Des signes et des cas »), et du même (1966), « Message ou bruit », intervention au colloque sur la pensée médicale, reprise in *Dits et écrits*, tome I (Gallimard, 1994), pp. 557-560, (modulation de la référence précédente. Je souscris à peu près à cette analyse hormis la chiquenaude contre Hippocrate).

[99] *Cf.* Roland BARTHES (1972), « Sémiologie et médecine », repris in *L'Aventure sémiologique* (Seuil, 1985), pp. 273-283. Commentaire éclairant du chap. VI de *Naissance de la clinique* de Foucault, *op. cit*.

[100] *Cf.* AARNE & THOMPSON (1928) *The Types of folktale*, éd. revue, Helsinki, FFC, 1961 ; Vladimir PROPP (1928), *Morphologie du conte*, Paris, Seuil, 1970 ; et Stith THOMPSON, *Motif-Index of folk litterature*, Helsinki, FFC, 4 vol.

[101] *Cf.* Jacques ARVEILLER, « Cas paradigmatiques et monographies », in *L'Évolution Psychiatrique*, 1993, LVIII (3), pp. 489-503 ; DEBRAY & PACHOUD, *Le Récit, aspects philosophiques, cognitifs et psychopathologiques*, Paris, Masson, 1993 ; Agnès OPPENHEIMER, « La 'solution' narrative », in *Revue Française de Psychanalyse*, 1988, LII (1), pp. 17-36 ; Wilhelm SCHAPP (1953), *Empêtrés dans des histoires, l'être de l'homme et de la chose*, Paris, Cerf, 1992.

[102] *Cf.* Gérard BONNET, « Du bon usage des légendes : l'homosexualité de l'adolescente en procès », in *Adolescence*, 1989, VII (1), pp. 61-73. Ce que l'auteur dénomme « légende » en recourant à l'acception hagiographique semble proche de mes propres formations dialogiques.

[103] *Cf.* Joël DOR, *Structure et perversions*, Paris, Denoël, 1987. Ce que l'auteur dénomme (p. 39) « repères diagnostiques structuraux » semble assez proche de mes propres syndromes dialogiques.

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Amine A. Azar

Le syndrome du fil à la patte dans l'hystérie féminine

• **Source**

AMINE A. AZAR : « Le syndrome du fil à la patte dans l'hystérie féminine », in *Psychanalyse à l'Université*, 1989, tome XIV, n° 53, pp. 105-112.

Texte et bibliographie revus et mis à jour. Une erreur de datation a été rectifiée, une remarque sur le transvestisme ajoutée, et un point de relance placé *in fine*.

Ce texte, devenu aujourd'hui difficile d'accès du fait de la disparition de la revue *Psychanalyse à l'Université*, est repris ici à titre documentaire parce que les deux études qui suivent de Claudia Ajaimi, sur le donjuanisme autrement vu, en procèdent à certains égards.

Argument

I. – *Questionnements*
1. Ponctuation
2. Les trois strates du cas Dora
3. Anamnèse

II. – *Feydeau à la barre*
4. Au théâtre ce soir
5. Un fil à la patte
6. Qui tire les ficelles ?

III. – *Leçons*
7. Référence à l'éthologie
8. La « gynécophilie » des hystériques
9. L'idéal du moi
10. Conclusion
11. Références

• **Argument**

Cette courte étude touche au problème de la ponctuation de Freud. On estime que, s'agissant de l'homosexualité des femmes hystériques, ce que Freud a isolé sous le chef de la *gynécophilie* ne devrait pas être mis entre parenthèses ainsi qu'il l'a fait lui-même en 1905 dans sa relation du cas Dora. Je chercherai plutôt à montrer que la clinique est intéressée à ce qu'on mettre à l'homosexualité en question des guillemets. Dans l'embarras où plus d'un fin clinicien s'est trouvé pour caractériser cette homosexualité-là, je propose de recourir à une expression tirée d'une pièce de théâtre célèbre du répertoire de Feydeau, et de la nommer tout simplement : le syndrome du fil à la patte. L'analyse de ce syndrome me semble être un apport pertinent pour appréhender ce qui est en jeu dans le rapport d'une hystérique à d'autres femmes. Et, sur notre lancée, pourquoi ne pas mettre également des guillemets à l'hystérie ?

I.

Questionnements

1

Ponctuation

Le grave problème de la ponctuation de Freud a été soulevé il y a près d'un quart de siècle, rue d'Ulm (1966). Loin de moi la pensée de ranimer le débat, d'attiser des passions mal éteintes ou d'échauffer les biles à nouveau. Je souhaite seulement verser à ce dossier une pièce peut-être inattendue, puisqu'il s'agit d'une pièce de théâtre. Cette pièce reçoit son intérêt d'un passage justement célèbre du cas Dora de Freud, auquel elle me paraît apporter un éclairage bienvenu.

2

Les trois strates du cas Dora

Dora, de son vrai nom Ida Bauer (1882-1945), a effectué une cure psychanalytique de trois mois avec Freud, d'octobre à décembre 1900, lui a signifié son congé à la Saint-Sylvestre, et l'a quitté en claquant la porte. Offensé par ce procédé cavalier, Freud se mit en devoir de se venger par la plume, et il rédigea en quelques semaines un compte rendu de cette cure destiné (en premier lieu) à intéresser son ami Fliess aux derniers développements de ses recherches psychanalytiques. Freud avait l'intention de publier son texte aussitôt que Fließ l'aurait discuté avec lui. En attendant, il avait pris langue avec deux directeurs de revue. L'un lui avait retourné son texte alléguant le motif d'indiscrétion, l'autre l'avait accepté, et Freud avait même envoyé son manuscrit à l'imprimeur afin d'amorcer le travail de composition typographique.

Cependant, les relations entre Freud et Fließ s'étaient brusquement tendues aux dernières vacances d'été. Leur amitié fut menacée par une question de priorité relative à la notion de bisexualité. Freud tenait à cette amitié et minimisait l'incident, contrairement à Fließ. À la réception du cas Dora, Fließ fit le mort. Et Freud finit par comprendre que la rupture de leur amitié était consommée.

Son chagrin fut immense. Il retourna alors sa rage contre lui-même, réclama à l'imprimeur son manuscrit et le jeta au fond d'un tiroir. Fließ resta inflexible et il fallut à Freud beaucoup de temps et d'efforts pour surmonter sa peine, encore n'y réussit-il que très partiellement. Finalement, en 1905, il sortit son manuscrit du tiroir, le relut, y modifia quelques phrases, lui ajouta quelques notes infrapaginales et quelques pages d'auto-critique *in fine*, et l'expédia derechef à l'imprimeur. Il fut publié sous le titre de *Fragment d'une analyse d'hystérie*.

Par la suite, en 1923, à l'occasion de la traduction anglaise de son texte par Strachey, Freud ajouta encore quelques autres notes infrapaginales. Aussi, est-il bon de prendre soin de distinguer trois strates dans le texte que nous possédons : celle de 1901, celle de 1905 et celle de 1923.

C'est dans l'une des notes rétrospectives de la deuxième strate de son texte (1905) que Freud attribua les déboires de la cure de Dora à une question de parenthèses. – Je souhaite communiquer ma propre conviction qu'il y aurait plutôt fallu des guillemets. Je m'en suis convaincu moi-même au bout d'un cheminement sinueux, et peut-être qu'en en faisant le récit succint parviendrais-je à faire partager cette opinion.

3

Anamnèse

Autant je goûte le vaudeville au théâtre, autant la lecture de cette sorte de pièces me rebute. Mon premier véritable contact livresque avec le théâtre de Feydeau eut lieu au séminaire de sémantique linguistique du Pr Oswald Ducrot (EPHE, transformée depuis en EHESS). Il s'agissait d'étudier le comportement singulier de la particule conjonctive «mais», en en analysant les emplois dans deux scènes de *Occupe-toi d'Amélie* (1908).

Quelques années plus tard, *Le Dindon* (1896) venant à être recréé en ville, j'y pêchai l'expression «pas de clerc», perdue à peu près d'usage depuis. Je l'utilisai aussitôt dans le titre d'un mémoire confidentiel sur la question scolaire, entrée une nouvelle fois en ébullition. – Titre chatoyant ! Je n'étais pas peu fier des transformations sémantiques sournoises qu'il enveloppait, comme on en peut juger *: «Pas de clerc, pas d'école»* !

C'est à cette occasion que je m'enquis du volume publié en 1965 au Livre de Poche, où *Le Dindon* était précédé de *Un fil à la patte* (1894). Poussé par la curiosité, je m'essayai à cette dernière lecture, mais sans grand succès. Le livre me tombait toujours des mains au bout de peu de réparties. Le comique de situation exige du lecteur une contention de l'esprit qui compromet, à mon propre point de vue, le divertissement facile escompté.

L'année dernière (1987), avec la complicité de mon ami Antoine Sarkis, nous avions présenté en petits comités quelques perspectives nouvelles sur le conte du *Petit chaperon rouge* dans ses rapports avec la question de l'anorexie mentale de l'adolescente. Dans certaines versions orales de ce conte, recueillies au siècle dernier par les folkloristes, à la réplique bien

connue du loup – *«C'est pour te manger»* – , la fillette prétexte un besoin pressant et demande à quitter la pièce. Mais, pour rassurer le loup sur ses bonnes intentions, elle sort avec un fil attaché au pied. Néanmoins, une fois dehors, la fillette rompt le fil et s'échappe. On considère quelquefois que cet épisode met en scène une nouvelle naissance, et que le fil en question représente donc le cordon ombilical. Au cours d'une discussion, une amie attira cependant notre attention sur l'expression «un fil à la patte», que cet épisode pouvait tout aussi bien représenter.

Mieux motivé cette fois, je repris la lecture de la pièce de Feydeau, me forçant à la lire jusqu'au bout. J'y parvins, tout en croyant avoir perdu ma peine, car, sur le moment, je ne pus rien en tirer en ce qui concerne le *Petit chaperon rouge*. Le bénéfice de cette lecture ne fut pourtant pas tout à fait perdu...

II.

Feydeau à la barre

4

Au théâtre ce soir

Tout récemment (février 1988), je tombai par hasard sur une rediffusion de la pièce de Feydeau par FR3, dans la mise en scène de Jacques Charon (décembre 1961), avec l'inénarrable Robert Hirsch dans le rôle de Bouzin. Il suffit, en effet, d'une bonne interprétation pour que ce rôle secondaire et si ennuyeux à la lecture prenne vie et s'impose. C'est aussi grâce à l'interprétation qu'un autre personnage (Viviane), supposé lui aussi secondaire, prenait un peu plus de relief et d'intérêt. Mais ce n'est que ce matin, après une semaine d'incubation, que l'idée subite, ou la pensée traversière – par quoi j'aimerais rendre en français *l'Einfall* du vocabulaire freudien – , se présenta : il fallait tout simplement déplacer l'accent. Je m'explique.

Le titre de la pièce choisi par Feydeau attire notre attention dans la mauvaise direction. L'art de l'élision qui sert ici pour les besoins de la mise en scène (comme nous le disons dans notre jargon) desservirait la compréhension profonde. Mais aurait-il été un seul instant concevable de développer le titre de sorte à lever toute ambiguïté ? Imaginez donc un peu s'il vous plaît un vaudeville porté à la scène avec ce titre là : *«Le syndrome du fil à la patte dans l'hystérie féminine»* ! Et pourtant, c'est bien ce titre là qui aurait été le plus approprié.

Chaque public ayant ses exigences propres, l'esprit de conciliation tranchera (au théâtre) en faveur du titre ésotérique, ou (dans cette revue) en faveur du titre exotérique, selon la circonstance. Il y a tout de même de l'un à l'autre un déplacement d'accent que je me propose maintenant de rendre sensible en résumant brièvement l'intrigue.

5

Un fil à la patte

Un fil à la patte est une pièce en trois actes se déroulant dans des décors différents mais sans changement de tableau. Le premier acte se passe dans un salon chez Lucette Gautier, une chanteuse de café-concert en renom, – une «divette». Celle-ci a pour amant un certain Fernand de Bois-d'Enghien, – «noblesse d'Empire», dira de lui avec mépris Viviane Duverger sa promise.

Bois-d'Enghien n'avait pas revu sa maîtresse depuis un certain temps. Sur le point de se marier, il a pensé sacrifier à la courtoisie en décidant de retourner en informer Lucette Gautier avec tous les ménagements possibles. Son retour est compris comme un retour d'affection, et il est fêté avec une joie si expansive que l'entrevue aboutit plutôt à un rabibochage qu'à une rupture. Par couardise, Bois-d'Enghien se résoud à remettre à plus tard les explications rabat-joie.

Le deuxième acte se passe dans la chambre de M^me^ la baronne Duverger. Pour fêter comme il se doit la signature du contrat de mariage entre sa fille Viviane et Bois-d'Enghien, la baronne s'était assurée (à l'insu des deux amants) le talent de Lucette Gautier. L'inévitable ne fut pas évité : révélation, scandale, esclandre, expulsion. Au tomber du rideau à la fin du deuxième acte, le mariage de Fernand de Bois-d'Enghien avec Viviane Duverger paraît fichu.

Le troisième acte se passe dans l'immeuble où loge Bois-d'Enghien. Le décor est divisé en deux par-

ties inégales. Les trois-quarts de la scène représentent un palier, et le dernier quart un cabinet de toilette de l'appartement de Bois-d'Enghien. L'action est répartie proportionnellement à cette division : trois quarts sur le palier et un quart au cabinet de toilette. – Il suffira de dire que Bois-d'Enghien rompt enfin avec sa maîtresse et que, contre toute attente, son mariage avec Viviane Duverger réussit à se conclure.

Examinons ce renversement complet de la situation et essayons d'en rendre compte au niveau des motivations profondes.

6

Qui tire les ficelles ?

Apparemment, le personnage focal de la pièce est Fernand de Bois-d'Enghien. Le fil à la patte le concerne. C'est d'ailleurs dans sa bouche que l'auteur à mis cette expression, concurremment avec *« chaîne »* [1]. Apparemment, c'est une sorte de moralité bourgoise qui serait mise en scène : on ne se marie pas en gardant un fil à la patte, autrement dit sans rompre avec sa maîtresse. La veulerie de Bois-d'Enghien a failli lui coûter un bon établissement. Mais aussitôt qu'il a rompu avec sa maîtresse, ses affaires s'arrangent et il est récompensé finalement au-delà de ses espérances. La morale est sauve.

Une telle «lecture» de Feydeau est possible, mais elle ne lui rend pas entièrement justice en l'assimilant à une sorte d'Alexandre Dumas fils. Une autre «lecture» est encore possible, qui rend meilleure justice à l'amoralisme cynique de Feydeau ainsi qu'à l'agencement de l'action telle qu'elle est représentée.

Dédaignant l'évidence sensible, il suffira de déplacer l'accent d'un personnage à un autre pour découvrir le ressort caché de l'intrigue. Fernand de Bois-d'Enghien a, certes, toujours le premier rôle sur scène, mais c'est seulement pour amuser la galerie avec sa rouerie et sa lâcheté. Il est certes intimement mêlé à l'action tout au long de la pièce, mais son rôle est passif. Il participe à l'action en la subissant. Il est constamment le jouet des circonstances, des situations et des caprices de ses partenaires. C'est un fantoche, une marionnette. Quelqu'un d'autre tire les ficelles.

Il est un autre personnage qui apparaît peu sur scène et semble manifestement n'y jouer qu'un rôle secondaire. Il est même tout à fait possible de résumer l'action en y faisant à peine la moindre allusion. Et, à moins que le rôle ne soit tenu par un acteur remarquable, il est probable que son souvenir soit le premier à s'effacer de la mémoire du spectateur. – Je veux parler de Viviane Duverger, la promise.

Viviane Duverger apparaît principalement deux fois sur scène : l'une avant, l'autre après l'esclandre. La première apparition se place au tout début du deuxième acte (scènes 2 et 3). La scène 2 est un véritable morceau d'anthologie à verser au dossier de l'hystérie. N'était la place mesurée qui m'est impartie, je l'aurais volontiers donnée *in extenso*, d'autant que l'éditeur a supprimé Feydeau de son catalogue [2].

La labilité de la vie rend dérisoires les soucis nosographiques en clinique des maladies mentales. Il est moins risqué d'apposer des étiquettes psychopathologiques sur des personnages de fiction. Épingler fiction sur fiction est peut-être un procédé voué à un avenir florissant en clinique, aussi bizarre qu'il puisse encore apparaître aujourd'hui. Conçus souvent de manière caricaturale, les personnages de fiction vont quelquefois au-devant de la nosographie de propos délibéré de la part du créateur. Il est une sorte de réussite littéraire ou artistique qui se mesure principalement à la création de types. La langue atteste parfois de cette réussite lorsqu'un nom propre se substantive en nom commun. – Ne trouve-t-on pas aujourd'hui dans tout dictionnaire de langue une entrée *« harpagon »* qualifiant le comble de l'avarice ?

Penser à l'hystérie à propos de Viviane Duverger ne vise pas à confondre Feydeau avec Molière. Il y a des degrés dans la réussite, et l'échelle en est longue. Il n'empêche que Viviane Duverger ne puisse aider à comprendre la «Dora» de Freud, et peut-être

[1] *Un fil à la patte*, acte III, scène 5.

[2] La situation a rapidement changé. Au moment où je corrigeais les épreuves de ce texte, débuta la publication de la magistrale édition du *Théâtre Complet* de Feydeau par H. Gidel aux éd. Garnier (1989). Plus récemment (1994), la collection « Omnibus » vient de proposer un choix compréhensif du théâtre de Feydeau.

au-delà de «Dora» une certaine féminité. Retrouvons donc Viviane Duverger sur scène au début du deuxième acte en tête à tête avec sa mère.

Le contrat de mariage va être signé tantôt. Par sollicitude maternelle, la baronne s'enquiert des sentiments de sa fille en ce jour de gloire, à peu près certaine de la réponse convenue qu'elle allait recevoir. Mais, à son ahurissement, Viviane lui témoigne de sa totale indifférence pour l'événement. Une discussion s'engage alors entre mère et fille sur les vertus de l'homme idéal. Viviane en a une idée très précise. Elle en dresse aussitôt le portrait : c'est quelqu'un dont on pourrait énumérer les maîtresses, et pour qui quelques unes se seraient tuées.

Sur ces entrefaites Bois-d'Enghien se fait annoncer. Interrogé avec anxiété par les deux femmes avec des attentes contradictoires, il croit bien faire en niant en bloc toute sa vie de garçon, poussant l'outrecuidance jusqu'à affirmer n'avoir jamais aimé qu'une seule femme, – madame sa mère. La scène se termine sur les trois répliques suivantes :

> *La Baronne* : Fernand, vous êtes une perle...
> *Viviane* : Il est encore au-dessous de ce que je croyais !...
> *Bois-d'Enghien* (à part) : C'est un peu canaille ce que je fais là... mais ça me fait bien voir !...

Certes, Bois-d'Enghien se fait bien voir ; mais il se fait peut-être bien voir ailleurs que là où il prétend plaire, car c'est la baronne qui exulte alors que de la promise l'en méprise davantage encore.

La réapparition sur scène de Viviane se place après l'esclandre ayant ruiné un projet de mariage auquel, comme on vient de le voir, elle ne tenait pas particulièrement. Elle revient donc sur scène au troisième acte, scène pénultième, se jeter au cou de Bois-d'Enghien. Et son indifférence méprisante de tantôt a cédé la place à une passion fougueuse. – Pourquoi ?

III.

Leçons

7

Référence à l'éthologie

La virevolte de Viviane Duverger a un mobile que nous connaissons depuis la scène 2 du deuxième acte, et qui n'est autre que le fil à la patte. Cet étrange appendice arboré par quelques hommes, cause de scandale et de rupture de mariage pour Bois-d'Enghien, se mue finalement en un succès éclatant pour lui. Il allait se marier avec une femme indifférente, et le voilà qui finit contre toute attente par épouser la même femme, folle de lui. L'existence du fil à la patte a soudain conféré à Bois-d'Enghien l'attrait de la séduction aux yeux, tout à l'heure indifférents, de sa promise.

La référence à l'éthologie s'impose ici avec tout son poids d'expériences péremtoires. Il y a, dans le comportement de Viviane, une réaction automatique, spontanée, soudaine, tout à fait caractéristique, qui nous impose ce rapprochement. Le fil à la patte agit sur elle à la manière d'un déclencheur de séquences de comportements prédéterminées.

En éthologie animale le déclencheur est un signal. En psychologie humaine, c'est un signifiant-maître. Le fil à la patte représente, dans la pièce de Feydeau, le rapport d'une femme à une autre femme, Viviane à Lucette, – alors que Bois-d'Enghien fait simplement office de relais.

8

La «gynécophilie» des hystériques

Reprenons Freud pour essayer de superposer le cas «Dora» à celui-ci. Dans l'histoire de Dora, il y a deux couples croisés vivant dans une complicité tacite. Il y a, d'une part, le couple que forment Dora et son père et celui de M. et Mme K... Mais il y a, d'autre part, la liaison adultère de Mme K... avec le père de Dora, ainsi que le flirt poussé de M. K... avec Dora. Sans parler des connivences inavouables ou inavouées.

En 1905, dans son examen de conscience rétrospectif, Freud a estimé s'être mépris sur l'essentiel dans la conduite de la cure de Dora en 1900. À cette date, il était tout à sa découverte de l'importance de l'image du Père. En conséquence, il faisait de M. K... un relais entre Dora et son père, mettant entre parenthèses la relation de Dora à M^me^ K... Il fait maintenant, soit cinq années plus tard, amende honorable. Je le cite [3] :

> Plus je m'éloignai du temps où je terminai cette analyse, plus il me semble que mon erreur technique consista dans l'omission suivante : j'omis de deviner à temps et de communiquer à la malade que son amour homosexuel (gynécophile) pour Mme K... était sa tendance psychique inconsciente la plus forte.

Il y a, dans ce passage, un mot sibyllin mis par Freud entre parenthèses : gynécophile. Il est inconnu des lexicologues comme des sexologues. Ce néologisme flagrant semble manifestement destiné, dans l'esprit de Freud, à préciser ce qu'il faut entendre par le terme d'homosexualité.

L'apport de la pièce de Feydeau me paraît décisif en cela qu'il nous indique justement la manière dont il faut prendre ce terme d'homosexualité, savoir... avec des guillemets. Ainsi, Freud a-t-il eu recours à un néologisme pour s'opposer à un contresens dont serait gros le terme d'homosexualité utilisé dans ce contexte. Il est aisé de voir que la gynécophylie vient là pour écarter le lesbianisme. L'homosexualité dont il est question est, en effet, très spéciale. Si spéciale, à vrai dire, qu'il faudrait se demander sérieusement à la suite de Freud si le terme d'homosexualité lui convient à un quelconque degré.

Le terme de *gynécophylie*, si tant est qu'il ait jamais été aperçu, ne s'est pas imposé dans le vocabulaire de la psychanalyse. Il mérite, je crois, de rejoindre ses confrères *aphanisis* (Jones), *ocnophile* et *philobate* (Balint), et *anaclytique* (Strachey), au cimetière des monstres terminologiques morts-nés. En attendant que la chose soit jugée, je proposerais volontiers l'expression de *«syndrome du fil à la patte»* pour le remplacer.

Le personnage de fiction (Viviane Duverger) par rapport à un cas réel (Dora, *alias* Ida Bauer) offre une situation plus épurée, dépouillée des ambiguïtés inextricables de l'histoire d'une vie. On remarquera que Viviane, ne connaissant pas Lucette Gautier, ne pouvait lui porter aucun sentiment particulier, et, après l'esclandre, elle ne s'est nullement intéressée à elle non plus. Le syndrome du fil à la patte ne met donc pas tant Viviane en relation avec Lucette, qu'avec la catégorie abstraite des femmes. Bois-d'Enghien devient intéressant pour Viviane non point du fait qu'il soit l'amant de telle femme particulière, mais du fait de pouvoir être catalogué d'objet-de-convoitise-pour-femmes. Encore que l'on puisse supposer que Lucette, en tant que chanteuse de renom, en tant que divette, eût pu être habilitée, aux yeux de Viviane, à conférer à bon escient le label d'objet-de-convoitise-pour-femmes à Bois-d'Enghien.

Le syndrome du fil à la patte a une fonction précise chez l'hystérique. Viviane se sent femme, elle-même, de convoiter un objet de convoitise avéré pour d'autres femmes. Le syndrome du fil à la patte résout, pour un certain type de femmes, les hystériques nommément, le problème de l'appartenance à un sexe déterminé. Problème qui semble, finalement, être leur problème existentiel essentiel.

9

L'idéal du moi

Une autre remarque pourrait encore être ajoutée touchant le point de vue métapsychologique. Dans sa conférence sur *La Féminité*, qui appartient à la nouvelle série de ses conférences d'introduction à la psychanalyse (1933*a*), Freud a souligné quelques conséquences topiques de la version féminine du (prétendu) complexe de castration. Ainsi, par rapport à ce qui serait généralement le cas pour les hommes, Freud a-t-il attribué à la féminité un degré plus élevé de narcissisme, conjointement à un développement moins marqué de l'instance du surmoi.

L'allusion à l'éthologie qui s'était imposée plus haut permet de préciser un peu mieux le siège du trouble dans l'hystérie. Quelque réserve qu'on puisse

[3] *Cf.* la traduction française du cas Dora, in *Cinq psychanalyses*, Paris, PUF, 1970, p. 90, note. [On y indique par erreur que cette note a été ajoutée en 1923, et je m'étais laissé moi-même abuser par cette indication lors de la publication de mon étude en 1989. Cette erreur a été corrigée dans les rééditions subséquentes des *Cinq Psychanalyses*].

faire sur la prétendue débilité du surmoi chez les femmes en tant que représentant de la Loi et des Prophètes, ce qui semble être en jeu pour l'hystérique paraît se rapporter surtout à l'instance de l'idéal du moi.

L'identité sexuelle de l'hystérique demeure problématique. Elle n'est jamais acquise une fois pour toutes. À chaque instant le doute aux lèvres de vermouth resurgit par élancements, et des assurances nouvelles sont exigées. C'est parfois à propos d'un détail anatomique (le nez, les rides, etc.), et c'est la voie ouverte à la chirurgie plastique, sorte de transvestisme. C'est, plus souvent encore, la coiffure, le vêtement, le maquillage, etc., et c'est toujours une sorte de transvestisme. Il ne semble pas exister cliniquement parlant du féminin. À quelque genre qu'on appartienne, on ne peut que se travestir en femme.

Pour se rassurer sur son identité sexuelle, il faut que l'hystérique puisse avoir à portée de la main un modèle féminin avéré. Le syndrome du fil à la patte est une solution élégante et économique à cette situation critique. C'est une sonnette d'alarme. Grâce à la constitution, dans l'idéal du moi, d'une séquence de comportements rigides que peut déclencher un signal particulier, il suffira à l'hystérique de conserver le déclencheur à sa portée.

Grâce à son mariage avec Bois-d'Enghien, Viviane s'assure d'avoir le précieux appendice à sa portée. Que le doute surgisse dans son esprit inquiet, et elle n'aura qu'à tirer sur le cordon de la sonnette pour que le bien-être s'en revienne l'envahir. Ce simple appendice du fil à la patte supplée avantageusement pour elle toute une série de modèles féminins trop encombrants pour être convoqués en personne à son chevet à chacune de ses crises.

10

Conclusion

Une pérégrination à travers des ouvrages récemment publiés sur l'hystérie confirme assez la modification de ponctuation, somme toute minime, que je préconise pour le texte de Freud. Quelques pages du livre de Lucien Israël (1976) semblent correspondre point par point au cas de Viviane. Mais le livre de Serge André (1986) me paraît, à tous égards, décisif. Aussi, le recommanderai-je chaudement au lecteur intéressé.

Et, plutôt qu'une conclusion, je formulerai maintenant une suggestion. Pourquoi ne pas continuer sur notre lancée et mettre à l'hystérie des guillemets ? Le syndrome du fil à la patte, repéré au champ du psychopathologique, semble de pratique courante durant l'adolescence. Au point qu'on pourrait évoquer une sorte de stade du développement, ou une sorte d'organisateur tardif de l'identité sexuelle féminine juvénile. On admettra alors que chez l'hystérique le syndrome du fil à la patte serait une survivance de quelque chose qui n'aurait point mûri, un jeu d'adolescence qui se prolongerait indûment...

φ

10

Références implicites & explicites

ANDRÉ, Serge

1986 *Que veut une femme ?* Paris, Navarin, «Bibliothèque des Analytica», in-8°, 276p. (On y trouvera pp. 164 et 212 les expressions de la perplexité de l'auteur pour le terme d'homosexualité.) [Rééd. in collection «Points-Essais», chez Seuil, 1995].

AZAR, Amine A.

1997 « Le bon usage du "matrimoine" en psychopathologie », in *Adolescence*, printemps 1997, tome 15, n°1, vol. n° 29, pp. 287-298.

AZAR, Amine, & SARKIS, Antoine

1987*a* *Le Petit chaperon rouge avait-il bon appétit ?* Rapport de 62p. A4 que l'on peut consulter aux archives du CHEP, Paris.

1987*b* « Les pérégrinations du *Petit chaperon rouge* aux pays du Levant », in *Les Cahiers de l'Orient*, n°7, 1987, pp. 213-237. (La première partie de ce texte reprend, dans leurs grandes lignes, les thèses du Rapport précédent).

1993 *Freud, les femmes, l'amour*, préface de Gérard Mendel, Nice, Z'éditions, grand in-8°. (Dans cet ouvrage le cas Dora est minutieusement analysé et mis en rapport avec les démêlés de Freud avec Fließ).

1994 *Freud, parties carrées*, avec un éloge de l'impertinence par Jean Laplanche, Nice, Z'éditions, grand in-8°. (La dernière partie de cet ouvrage est consacrée à la rupture de Fließ avec Freud et aux tourments de ce dernier durant la période où le cas Dora reposait dans son tiroir).

BALINT, Michael
1959 *Les Voies de la régression*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1981, in-12, 192p. (*Ocnophiles* et *philobates* font ici leur première apparition).

CAHIERS POUR L'ANALYSE
1966 n° 3 : Ponctuation de Freud.

DELARUE, Paul
1957 *Le Conte populaire français...*, tome I, nouvelle éd., Paris, Maisonneuve et Larose, grand in-8°, 1976, 396p. (Ce qui concerne le *Petit chaperon rouge* se trouve pp. 373-383).

DUCROT, Oswald, *et al.*
1976 « Mais occupe-toi d'Amélie », repris in *Les Mots du discours*, Paris, éd. de Minuit, 1980, pp. 93-130.

FEYDEAU, Georges
1894 *Un fil à la patte*. (La rediffusion de cette pièce sur FR3 dans la mise en scène de Jacques Charon [décembre 1961], à laquelle il est fait référence, eut lieu le mercredi 17 février 1988 à 20h 30).
1896 *Le Dindon*.
1908 *Occupe-toi d'Amélie*.
1965 *Un fil à la patte* suivi de *Le Dindon*, Paris, Livre de Poche n° 1440-1441, in-12, 448p.
1989 *Théâtre Complet*, éd. procurée par Henry Gidel, Paris, Classiques Garnier, 4 forts vol. in-12.
1994 *Théâtre*, préface de B. Murat, Paris, Omnibus, petit in-8°, XIII+1216p. (Comporte *in fine* les résumés des intrigues).

FREUD, Sigmund
1905*e* [Le cas Dora] « Fragment d'une analyse d'hystérie », repris in *Cinq Psychanalyses*, Paris, PUF, 1970, pp. 1-91.
1933*a* *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, nouvelle traduction par R.-M. Zeitlin, Paris, Gallimard, in-12, 1984, 267p.

ISRAËL, Lucien
1976 *L'Hystérique, le sexe et le médecin*, Paris, Masson, « Médecine et Psychothérapie », 4ème tirage, 1980, in-8°, VII+254p. (Je me réfère aux pp. 77-79. On y trouve le terme d'homosexualité mis entre guillemets).

JONES, Ernest
1927 « Le développement précoce de la sexualité féminine », repris in *Théorie et pratique de la psychanalyse*, Paris, Payot, 1969, pp. 399-411. (C'est ici, p. 401, qu'apparaît pour la première fois le terme *d'aphanisis*).

LAPLANCHE, Jean
1980 *Problématiques I : l'angoisse*, Paris, PUF, in-8°, 371p. (L'identité sexuelle dépend-elle de l'idéal du moi ou du surmoi ? Cette question est discutée aux pp. 331-363).

TINBERGEN, Nicos
1950 *L'Étude de l'instinct*, Paris, Payot, Bibliothèque Scientifique, 1971, in-8°, VII+312p. (Repris in Petite Bibliothèque Payot, n°370, 1980).

VERDIER, Yvonne
1980 « Le *Petit chaperon rouge* dans la tradition orale», in *Le Débat*, 1980, n°3, pp. 31-61.

III. – DON JUAN AUTREMENT VU (pp. 108-133)

– Claudia Ajaimi
L'échiquier de Don Juan dans l'imaginaire féminin pp. 109-115

– Claudia Ajaimi
Les démêlés de la Princesse de Clèves avec Don Juan pp. 116-121

– Alexandra Symonds (1971)
Les phobies post-maritales, ou la déclaration de dépendance des femmes pp. 122-133

• *La Saint-Valentin de Don Juan (RaN)*
→ *En visite à la Saint-Valentin... (sur l'éducation des petites filles)*
(Cf. 'Ashtaroût, n° 3, septembre 2000, pp. 160-161)

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

CLAUDIA AJAIMI

L'Échiquier de Don Juan dans l'imaginaire féminin singulier

1. La situation d'interviewée

2. S'informer sur Don Juan

3. La liste

4. Le syndrome du fil à la patte

5. Un imaginaire en quinconce

– *La posture du candidat*
– *La position hystérique*
– *La position phobique*
– *La position dépressive*
– *La position mégalomaniaque*

6. Conclusion

– En appendice :

La chanson *« Les Don Juan »,* paroles de Claude Nougaro, musique de Michel Legrand, © 1962, éd. du Chiffre Neuf & Warner Chappell Music France.

φ

1
La situation d'interviewée

Dans le cadre d'une recherche que j'ai entreprise sur le mythème de Don Juan [4], j'ai interviewé une dizaine de jeunes adolescentes libanaises. La consigne était de décrire (ou d'imaginer) une sorte de portrait-robot ou une sorte de caricature de Don Juan. J'avais au début pensé que cela allait être facile à ces jeunes filles d'en parler. J'avais en effet constaté un enthousiasme considérable lorsque ce thème était évoqué devant elles en groupe. Mais, dès que le dispositif de l'interview individuelle était instauré, un certain embarras (honte ? appréhension ?) se faisait jour, et il fallait que je recours à des encouragements pour qu'il soit surmonté.

La plupart d'entre elles se comportait durant l'entretien comme s'il s'agissait d'un examen. Elles craignaient de ne pas réussir à bien en parler, et elles m'interrogeaient sans cesse pour savoir si ce qu'elles disaient était ou non exact. Parfois elles se mettaient à se justifier devant moi :

[4] Au seuil de ce texte, j'ai plaisir à remercier le Dr Amine Azar avec qui j'ai eu de nombreux échanges autour de mon sujet de recherche. Parallèlement à la présente étude et à la suivante sur *La Princesse de Clèves*, j'ai entrepris un mémoire de DES en psychologie sur des thèmes connexes sous la direction du Pr Christine Nassar (Université Libanaise – Branche 2), qui sera soutenu incessamment. Une troisième étude – consacrée à un Don Juan libanais sur le retour – sera insérée dans le prochain cahier hors-série de *'Ashtaroût*.

– « Je ne sais pas trop de choses sur Don Juan », disait une jeune fille ;
– « Je ne sais pas si ce que j'ai dit est vrai, mais c'est que je n'avais jamais pensé à Don Juan auparavant », disait une autre ;
– « Est-ce que ce que j'ai dit est vrai ou non ? ça vient de mon imagination, car jamais de ma vie je ne suis entrée en rapport avec un Don Juan », disait encore une troisième ;
– « Je ne sais pas si je peux ou non être utile pour toi. Je pense qu'il faut que tu parles avec des filles qui ont été en contact avec Don Juan. Elles pourraient te dire la vérité mieux que moi », me disait une quatrième.

Le comble, c'était une jeune fille qui avait paru intéressée par le sujet plus que de coutume. C'est elle qui est venue à moi pour me demander de l'interviewer et, durant l'entretien, elle m'a dit : « Je ne sais pas ce que tu souhaites savoir. On m'a dit que tu fais une recherche sur Don Juan. Qu'est-ce qu'un Don Juan ? Est-ce un "Jagual [5] " ? », et ainsi de suite... Les questions se mettaient à s'enchaîner et tombaient drues. Les rôles s'étaient renversés. – C'était moi qui devenais l'interviewée.

2

S'informer sur Don Juan

Bref, je peux dire que toutes ces jeunes filles, aussi bien celles qui acceptaient que celles qui refusaient d'être interviewées, qui paraissaient toutes intéressées par le sujet lorsqu'on en parlait en groupe, souhaitaient en réalité *s'informer* sur Don Juan. C'était dit parfois directement : elles me posaient alors carrément les questions qui leur tenaient à cœur :

– Ainsi, une jeune fille interviewée me demandait : « As-tu interviewé des jeunes filles seulement ou bien as-tu parlé également avec des Don Juan? (...) Les Don Juan racontent-ils leurs aventures amoureuses ? N'est-il pas vrai qu'ils jasent beaucoup et médisent des jeunes filles ? ».

[5] Ce terme, naturalisé en dialecte libanais courant depuis peu, semble procéder de *« Gigolo »* moyennant une légère déformation.

– Une autre jeune fille me demandait : « Est-ce que les Don Juan se marient ou pas ? Une fois mariés sont-ils fidèles à leur femme ? ».
– « As-tu interviewé des Don Juan de mon village ? Quel est le Don Juan le plus parfait de toute la région ? », me demandait une troisième.

Parfois, la demande d'information se faisait d'une manière indirecte ou tacite. Il y a, par exemple, ces jeunes filles qui s'agrègent en simples spectatrices à des groupes de filles qui discutent du sujet, demeurant tout à fait passives, c'est-à-dire sans participer à la discussion, mais les oreilles aux aguets. Je citerai encore le cas de cette jeune fille interviewée, qui, sentant qu'elle manquait de connaissances sur Don Juan, me proposa de constituer un groupe de filles pour discuter ensemble du sujet. Elle désirait beaucoup savoir comment les autres jeunes filles concevaient Don Juan et on sentait qu'elle désirait le connaître à travers elles. Ce cas tout à fait spécial a immédiatement attiré mon attention, et je pense que son comportement s'éclairera tout à l'heure pour nous lorsque j'aurai évoqué le « syndrome du fil à la patte ».

3

La liste

Ce qui m'est apparu comme le plus important c'est que toutes les jeunes filles interviewées ont évoqué une *liste* de femmes, une liste de conquêtes qu'elles attribuaient à Don Juan. Elles s'intéressaient beaucoup à cet appendice donjuanesque mais, me semble-t-il, pour lui-même. Elles me donnaient comme l'impression de chercher à circonscrire une place à occuper sur cette liste, de manière à se définir par rapport aux autres femmes qui y figurent. Et c'est comme si Don Juan ne servait que de relais, un relais à travers lequel elles cherchaient à établir un lien entre elles, entre femmes.

Est-ce là une manifestation d'homosexualité ? C'est fort douteux. En effet, les filles en question évoquaient la plupart du temps une liste de femmes imaginaires, – des inconnues. Elles n'ont jamais cité un nom de femme ou parlé d'une femme particulière. Au contraire, elles parlaient de femmes au pluriel. Ce qui signifie que la relation élective que l'on place

couramment à la racine du transport amoureux manque totalement ici. On se demande alors comment expliquer cet intérêt poussé pour « les femmes » si l'on écarte l'homosexualité ?

4

Le syndrome du fil à la patte

Cherchant à expliquer ce qui se passe dans un contexte particulier, celui de l'hystérie, Amine Azar a proposé l'expression de "syndrome du fil à la patte". Il est parti de l'embarras de Freud au sujet de la nature de la relation de Dora à Mme K... Refusant de réduire de but en blanc cette relation à de l'homosexualité, Freud avait proposé de parler de "gynécophilie". Pour expliciter cette distinction entre homosexualité et gynécophilie, Azar recourt à une pièce de théâtre de Feydeau *Un fil à la patte*. L'intrigue de cette pièce est qu'un jeune galant, Fernand de Bois-d'Enghien, est sur le point de se marier avec sa promise Viviane Duverger. Le soir même de la signature du contract éclate le scandale de sa liaison avec une chanteuse de café-concert en renom, Lucette Gautier. Tout le monde aurait cru que le mariage était fichu. Mais, contre toute attente, il réussit à se conclure. Il apparaît que ce scandale a joué un rôle positif inattendu.

Pour mieux comprendre l'astuce psychologique sur quoi repose l'agencement de cette pièce, Azar propose d'abord de déplacer l'accent du personnage de Bois-d'Enghien (qui est apparemment le personnage focal de la pièce) à un autre personnage qui a plutôt un rôle secondaire sur la scène : la promise, Viviane Duverger. Cette jeune fille éprouvait pour son prétendant une indifférence teintée de mépris parce qu'il lui avait fait croire qu'il n'avait jamais de sa vie connu et aimé aucune autre femme que sa mère. À la veille même de son mariage elle avouait à sa mère que, pour elle : « L'homme idéal c'est quelqu'un dont on pourrait énumérer toutes les maîtresses et pour qui certaines d'entre elles se seraient tuées » [6]. C'est pourquoi, après l'esclandre, son indifférence fait place brusquement à de l'amour.

Interprétant ce cas fictif, Azar pensait qu'il peut beaucoup aider à comprendre la "Dora" de Freud, et peut-être au-delà de Dora une certaine féminité. Il écarte l'homosexualité de son interprétation, puisque Viviane ne connaissait pas même l'existence de cette Lucette Gautier, et qu'après l'esclandre elle ne s'est nullement intéressée à elle. Il invoque plutôt le fil à la patte qui met Viviane en relation avec la catégorie abstraite des femmes. Le syndrome du fil à la patte aurait donc une fonction précise chez l'hystérique écrit-il : *« Viviane se sent femme, elle-même, de convoiter un objet de convoitise avéré pour d'autres femmes. Le syndrome du fil à la patte résoud, pour un certain type de femmes, les hystériques nommément, le problème de l'appartenance à un sexe déterminé. »* [7] En conclusion, Azar indique que le syndrome du fil à la patte est de pratique courante durant l'adolescence, mais qu'il marque chez l'hystérique adulte une survivance de quelque chose qui n'aurait point « mûri ».

On peut comprendre à partir de ce qui précède que les adolescentes que j'ai interviewée passent par une étape normale du développement. Elles cherchent, à travers des identifications féminines, leur identité sexuelle. Mais on se demande comment elles assument cette identité ? Est-ce comme Viviane, en cherchant à se marier avec un Don Juan ? Autrement dit, quelles sont les attitudes assumées par elles, quelles positions subjectives prennent-elles ?

5

Un imaginaire en quinconce

De l'étude approfondie du matériel recueilli, j'ai constaté que ces jeunes filles n'assumaient pas toutes la même position. De plus, chacune d'elles m'est apparue occuper même plusieurs positions successives. À la réflexion, il me semble que, concernant le sujet de Don Juan, l'imaginaire féminin est disposé en quinconce, puisque les positions typiques que j'ai pu déduire d'après leurs propres discours sont au nombre de quatre ou cinq.

[6] Georges Feydeau (1894), *Un fil à la patte*, acte II, scène 2.

[7] Amine Azar, « Le syndrome du fil à la patte dans l'hystérie féminine » in *Psychanalyse à l'Université*, janvier 1989, tome XIV, n° 53, pp. 105-112. Repris ici-même pp. 100-107.

J'ai attribué le degré zéro à la première position, après avoir beaucoup hésité pour me résoudre à la fixer en tant que position, parce qu'il s'agit en réalité d'une posture qui se situe au cœur de ce quinconce. Toutes les jeunes filles l'ont traversée avant de se diriger vers les autres positions. En voici le dénombrement :

0. La posture du candidat
1. La position hystérique
2. La position phobique
3. La position dépressive
4. La position mégalomaniaque

● La posture du candidat

Une interview est tout de même une épreuve. Il ne faut donc pas s'étonner qu'elle soit vécue comme une épreuve d'examen, comme une sorte de vérification des connaissances. J'ai déjà évoqué cet aspect tout au début de cette étude et j'en ai donné des exemples caractéristiques qui montrent bien, je crois, comment ces jeunes filles prenaient, au début de l'interview, la position du candidat à un examen. Elles manifestaient toutes un désir de connaître ce qu'est un Don Juan, et cherchaient souvent à s'en informer à travers moi. Elles avaient besoin de se rassurer sur leur statut de femme. C'est pour cela qu'elles considéraient qu'il est si important de pouvoir répondre à une question : elles se la posaient à elles-mêmes. Question lancinante pour l'identité féminine, une question-test pour toutes : « Qu'est-ce qu'un Don Juan ? Qui est-il ce dénommé, ce si bien nommé ou si mal nommé "homme à femmes" ? ». Peut-être se disaient-elles en leur for intérieur : « Je serais femme si je savais ce qu'est un Don Juan ». Il m'est apparu qu'on ne pouvait pas être une femme au Liban sans avoir un certain bagage qui inclut, entre autres choses, des informations sur le maquillage, la mode, la cuisine et, bien sûr, sur Don Juan. C'est cela qui peut expliquer l'enthousiasme exprimé par certaines jeunes filles, et l'angoisse qu'éprouvaient d'autres, lors de l'évocation du sujet de Don Juan. Elles paraissent chercher, à travers leur représentation de Don Juan, à être jugées en tant que femmes. Elles prenaient la position du candidat à un examen et comptaient beaucoup sur leur réussite. Le critère de réussite varie d'une femme à une autre et parfois chez la même femme, cela va de la simple réussite à attirer l'attention d'un Don Juan jusqu'au projet de se l'asservir en l'attrappant au nœud coulant du mariage.

Comment se représenter les positions que pourraient occuper nos adolescentes lors d'une réussite ou d'un échec auprès de Don Juan ? C'est ce que je vais tenter de décrire.

● La position hystérique

Certaines jeunes filles cherchent à entrer en contact avec Don Juan avec pour seule intention d'en faire la connaissance. Elles ne recherchent pas son amour. Elles espèrent tirer gloire de figurer sur sa liste puisque c'est un homme connu, prisé et convoité par les femmes :

– « Certaines jeunes filles souhaitent voir un Don Juan passer à côté d'elles pour qu'il leur dise "bonjour", elles s'en vantent alors devant leurs amies...», disait l'une ;
– « Toutes les filles souhaitent entrer en relation avec Don Juan. Elles veulent lui dire "bonjour" parce qu'il est très connu. Quant à moi, j'accepte d'entrer en contact avec un Don Juan seulement pour satisfaire ma curiosité. Je ne pense jamais sérieusement à lui», disait une autre ;
– « Les jeunes filles préfèrent l'homme qui a une longue expérience des femmes. Si une jeune fille était aimée par un Don Juan elle se sentirait 'importante' car elle acquiert le statut des autres femmes qu'il a déjà aimées », me disait une troisième ;
– « Les filles qui aiment Don Juan sont celles qui cherchent à devenir importantes. Elles se disent en elles-même : s'il m'aime c'est parce que je suis aussi importante que les autres filles qu'il a déjà aimées », me disait une quatrième.

● La position phobique

Certaines jeunes filles souhaitent mettre un point final à la liste de Don Juan, mais elles se sentent incapables d'y réussir car elles ne font pas confiance à son passé d'homme à femmes. Elles refusent de figurer par souci de gloire comme un numéro parmi d'autres sur sa liste. Cette liste devient leur épouvantail, et elles adoptent alors une position phobique

à son égard. En effet, ces jeunes filles souffrent d'un amour-propre très cruel. Elles ne supportent pas d'être quittées, surtout parce qu'elles éprouvent une inclination pour Don Juan. Elles se sentent faibles devant lui et cela blesse leur orgueil. Pour cela la plupart d'entre elles l'évitent et préfèrent se marier sans amour. Elles cherchent à épouser un homme qui peut toujours flatter leur amour-propre :

– « Je n'accepte pas d'entrer en contact avec Don Juan, parce que je n'appartiens pas à ce genre de filles qui cherchent seulement à s'amuser. (...) J'aimerais épouser un homme généreux, qui m'aimerait beaucoup plus que je ne l'aimerais moi-même...», disait l'une d'elles ;
– « Je n'aime pas Don Juan car, comme je te l'ai déjà dit, il est instable. Il me plaît, c'est vrai, mais je ne pense pas à l'aimer. Car, même si je lui plais, il ne sera pas tout entier pour moi. (...) Le mariage ne pourra pas l'éloigner des autres femmes. (...) Don Juan ne convient à aucune fille parce qu'il est instable. Il passe sa vie à courir d'une femme à l'autre, d'une conquête à l'autre. C'est son destin ! Je préfère épouser un homme qui m'aimerait beaucoup plus que je ne l'aimerais moi-même », disait une autre ;
– « Don Juan ne m'intéresse plus, car il est très orgueilleux. (...) Il est incapable d'aimer une fille, il se joue seulement d'elle. Il est très superficiel. J'aimerais épouser un homme beau, noble et surtout généreux car je ne supporte pas les avares. Un homme qui me respecte et qui m'aime beaucoup », disait une troisième ;
– « La fille qui aime Don Juan ne pense pas sérieusement à son avenir. Elle est aveugle. Elle ne pense pas qu'elle va souffrir après. (...) J'aimerais épouser un homme qui soit beau, intelligent, bien éduqué, qui me respecte et qui m'aime. Je considère que la fidélité est très importante pour un mariage réussi. Je ne supporte pas du tout l'infidélité. (...) Il faut que la fille soit vigilante dans ses relations avec les hommes. Il faut qu'elle pense à son avenir, car la plupart des hommes ne cherchent qu'à s'amuser », me disait une quatrième.
– « Je n'accepte pas d'entrer en contact avec un Don Juan parce que je ne supporte pas du tout l'infidélité. Je préfère épouser un homme pour lequel je n'éprouve aucune inclination mais qui m'aime, moi ! », me confiait une cinquième.

● **La position dépressive**

Certaines jeunes filles souhaitent entrer en contact avec un Don Juan, mais elles ont toujours peur, elles manquent de confiance en elles-mêmes et se sentent par avance incapables de le satisfaire, se comparant toujours avec les autres femmes. Ces jeunes filles elles évitent parfois les Don Juan, et parfois elles acceptent d'entrer avec eux en relation. Celles qui évitent le contact cherchent, semble-t-il, à écarter toute comparaison éventuelle entre elles-mêmes et les autres femmes qu'il a « eues ». Celles qui acceptent d'entrer en relation avec des Don Juan semblent ne pas craindre à avoir à partager l'objet de leur désir avec d'autres femmes. Il est remarquable comme cette position « dépressive » se combine avec des tendances sadiques avérées. Dans le témoignage suivant, défigurer le « traître » est le moindre des actes de représaille que l'on se permette :

– Une jeune fille me disait : « J'aimerais épouser un homme ayant eu des relations avec d'autres femmes. Mais des relations non-sexuelles. Je suis sûre qu'il saura me dire quelle est la différence entre les autres filles et moi. Il dira que je suis très repliée sur moi-même, et que les autres filles sont plus extraverties que moi. (...) Si, un jour, j'épousais un homme et qu'après le mariage je découvrais que c'était un Don Juan, j'essayerai de corriger ses fautes. (...) Il existe deux genres de Don juan, le premier genre poursuit les femmes, le second est poursuivi par elles. (...) Je n'épouserai pas un Don Juan du deuxième genre car, la plupart du temps, il ne choisit pas lui-même sa partenaire ou son épouse. Au contraire, c'est la femme qui le choisit. Mais, même s'il me choisissait lui-même, je ne l'accepterai pas non plus, parce que je ne serais jamais tranquille. Je devrais alors rester toujours vigilante par peur des autres femmes. (...) J'aimerais plutôt épouser un homme qui ne soit pas très beau pour que les filles ne le poursuivent pas. J'aimerais beaucoup qu'il y ait dans son visage un défaut quelconque. Je n'aimerais pas du tout qu'il attire l'attention par sa beauté. »

● **La position mégalomaniaque**

Certaines jeunes filles pensent qu'elles sont des êtres d'exception grâce à l'éducation spéciale qu'elles avaient reçue. Elles ont une grande confiance en elles-mêmes et se croient capables de mettre un point final à la trop fameuse "liste" d'un Don Juan. Ce sont des vierges qui tiennent à leur virginité. Mieux encore, c'est de leur virginité qu'elles retirent leur force, c'est leur virginité qui les rend sûres d'elles-mêmes. Elles se sentent par avance capables de satisfaire n'importe quel homme :

– Une jeune fille me disait : « Je n'aime pas le Don Juan qui poursuit les femmes. Au contraire, je préfère celui que les femmes poursuivent. (...) Je préfère l'homme aimé des femmes, à condition qu'il m'aime exclusivement et qu'il me choisisse, moi, après une longue expérience. Après quoi il devra être tout entier pour moi. (...) La femme ayant des relations sexuelles avant le mariage n'est pas acceptée dans notre pays. Les hommes ne la choisissent pas comme épouse. C'est que le Libanais ne peut pas oublier le passé de la femme. Tandis qu'elle, c'est-à-dire la femme libanaise, elle accepte facilement un homme ayant eu plusieurs relations, et elle est prête à oublier son passé pourvu qu'il tourne définitivement la page. »

6

Conclusion

En conclusion, j'aimerais attirer l'attention sur la relation qui lie ces positions entre elles et qui me semble très importante et mériterait d'être soulignée. En réalité, on ne peut pas parler d'une attitude féminine fixe mais d'un *processus* qui encourt tout un développement et qui peut parfois aboutir à un drame. Pour arriver à expliquer ce qui se passe en de pareils cas, on n'aboutirait à rien si l'on ne jetait pas notre regard sur l'imaginaire féminin qui transparaît derrière ces quatre ou cinq positions. Naturellement, il est tout d'abord nécessaire d'essayer de repérer les positions pour parvenir ensuite à suivre l'enchaînement intérieur et de pouvoir justifier le cours pris par le développement du processus.

Cette méthode d'approche me paraît très importante, j'essayerais de l'exposer à travers l'analyse d'un cas. En réalité, je vais me contenter ici de montrer seulement la démarche à suivre, laissant pour une communication ultérieure plus ambitieuse la présentation d'une analyse monographique plus approfondie et plus exhaustive.

– Une jeune fille me disait : «Don Juan est un jeune homme qui se croit irrésistible, il est très orgueilleux et fier de lui. Il croit que toutes les femmes l'aiment et souhaitent s'embarquer avec lui dans une idylle. (...) Il y avait un Don Juan très connu qui m'admirait beaucoup. Il m'a poursuivie pendant deux ans. Je n'ai pas accepté d'entrer en contact avec lui, mais il n'a pas désespéré. Il me poursuit encore jusqu'à présent. Pourtant il a eu, pendant ce temps, plusieurs liaisons amoureuses. Toutes les filles l'admirent, elles souhaitent entrer en relation avec lui. Quant à moi, je suis différente, je suis une exception à la règle. Mais lui, il n'a pas pu accepter cette situation, il s'est dit en lui-même : « Qu'est-ce que c'est que cette jeune fille qui me rejette ! Comment ose-t-elle ? ». C'est pour ça il n'a pas cessé de me poursuivre, à cause de sa vanité piquée, espérant que je cèderais moi aussi à la fin. J'étais très contente parce qu'il m'admirait et que c'est un jeune homme très connu. Toute jeune fille est très contente quand un jeune homme l'admire, surtout s'il s'agit d'un Don Juan. Après qu'il m'ait annoncé son admiration, ma confiance en moi-même a beaucoup augmenté. (...) J'aimerais épouser un homme qui m'aime beaucoup plus que je ne l'aime moi-même, un homme généreux, qui m'apprécie et me respecte. (...) Le Libanais n'évolue pas, il se prétend être à la page, occidentalisé, il essaye de suivre la mode, mais en réalité il est très rétrograde, conservateur et conventionnel. Malgré ses déclarations « libérales », il n'accepte pas d'épouser une femme ayant déjà eu des relations sexuelles avant de le connaître. Il préfère toujours épouser une vierge... »

On pourrait distinguer dans ces fragments extraits du discours de cette jeune fille les trois positions typiques suivantes :

– *La position hystérique* : Avoir son nom inscrit sur la liste de cet homme à femmes assure, semble-t-il, à

cette jeune adolescente une identification avec des modèles de femmes qui l'aident à asseoir son identité sexuelle.
– *La position mégalomaniaque* : Cette jeune fille se croyait une exception car elle a reçu une éducation spéciale. Elle se voyait différente des autres femmes qui acceptent afin de s'amuser d'entretenir une relation amoureuse avec un Don Juan. Quant à elle, elle ne cherche pas un amant mais un mari et elle a confiance en elle-même. Elle est fière de penser qu'elle se mariera avec un gentleman, car elle croit que le Libanais qui cherche à se marier ne choisira jamais une femme ayant déjà eu des relations sexuelles, mais une vierge. Il s'amuse avec les femmes faciles, mais il n'épouse qu'une pucelle.
– *La position phobique* : En évitant Don Juan pendant deux ans, cette jeune fille a voulu lui montrer à lui comme à elle-même, qu'elle est différente des autres femmes. Il semble qu'elle espérait qu'il comprendra un jour qu'elle est exceptionnelle et qu'il l'épousera. Entre-temps elle ne laissera, bien sûr, passer aucune occasion de trouver un bon époux.

La méthode d'approche que je viens d'utiliser pour présenter brièvement cette vignette clinique me paraît très convenable pour aborder quelques chef-d'œuvres universels de la littérature féminine dont certains demeurent depuis longtemps énigmatiques. En effet, les critiques restent la plupart du temps stériles lorsqu'ils s'attaquent à une œuvre littéraire à l'aventure, sans se prémunir d'un cadre théorique bien déterminé. À mon avis, les critiques qui se sont attachés à dissiper l'énigme de l'œuvre très célèbre de M^me^ de Lafayette *La Princesse de Clèves* ont tous failli justement pour cette raison. Aucun éclairage véritable sur la psychologie de l'héroïne ne nous a encore été fourni depuis la publication de ce roman voici maintenant trois siècles. L'énigme de la princesse de Clèves – qui appartient à une catégorie de femmes bien déterminée – demeure jusqu'à présent non résolue. Je me propose de mettre prochainement les catégories analytiques que je viens de promouvoir à l'épreuve de ce roman très célèbre.

CLAUDE NOUGARO (1962) : « LES DON JUAN »

Ce qu'il faut dire de fadaises
Pour voir enfin du fond de son lit
Un soutien-gorge sur une chaise
Une paire de bas sur un tapis
Nous les coureurs impénitents
Nous les donjujus, nous les Don Juan

Mais chaque fois que l'on renifle
La piste fraîche du jupon
Pour un baiser pour une gifle,
Sans hésiter nous repartons
La main frôleuse et l'œil luisant
Nous les donjujus, nous les Don Juan

Le seul problème que l'on se pose
C'est de séparer en deux portions
Cinquante-cinq kilos de chaire rose
De cinquante-cinq grammes de nylon
C'est pas toujours un jeu d'enfant
Pour un donjuju, pour un Don Juan

Le mannequin, la manucure,
La dactylo, l'hôtesse de l'air,
Tout est bon pour notre pâture
Que le fruit soit mûr ou qu'il soit vert
Faut qu'on y croque à belles dents
Nous les donjujus, nous les Don Juan

Mais il arrive que le cœur s'accroche
Aux épines d'une jolie fleur
Ou qu'elle nous mette dans sa poche
Sous son mouchoir trempé de pleurs
C'est le danger le plus fréquent
Pour un donjuju, pour un don Juan

Nous les coureurs du tour de taille
Nous les gros croqueurs de souris
Il faut alors livrer bataille
Ou bien marcher vers la mairie
Au bras d'une belle-maman
Pauvres donjujus, pauvres Don Juan

Nous tamiserons les lumières
Même quand la mort viendra sonner
Et nous dirons notre prière
Sur un chapelet de grains de beauté
En attendant le jugement
Nous les donjujus, nous les Don Juan

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

CLAUDIA AJAIMI

Les démêlés de la Princesse de Clèves avec Don Juan

1/ Présentation du roman : amour & ambition

2/ La phase hystérique

– L'objet du désir d'une série de femmes
– Convoitises royales
– Parrainages royaux
– Le désir de la mère

3/ La phase maniaco-dépressive : exaltation & dépression

4/ La phase phobique

– Angoisse sans objet
– 1ère cellule phobogène & 1er mode de défense
– Surinvestissement du moi & formation d'un autre mode de défense
– Retour à d'anciens modes de défense
– Recours à autrui
– Effondrement des défenses

5/ Conclusion : l'expiation

1

Présentation du roman : amour & ambition

La Princesse de Clèves est un roman qui a fait grand bruit à sa publication en 1678. Il a été classé parmi les romans de mœurs qui traitent de l'amour combattu par le devoir. Il a reçu, comme tous les chefs-d'œuvres ayant eu un grand succès, beaucoup de critiques. Certains ont attribué sa réussite fulgurante à la survivance de l'ancien mythe français de l'amour, celui de *Tristan & Iseult*, qui fait l'éloge de l'amour invincible et impossible, lequel débouche sur le renoncement ou sur la mort.

Ce roman raconte les démêlés dramatiques d'une adolescente rangée avec les figures du désir. À la mort de son père quand elle n'était encore qu'une enfant, sa mère s'est consacrée à son éducation et l'a élevée loin de la cour. Elle avait atteint maintenant sa seizième année, et sa mère a pensé à pourvoir à son établissement, elle décida donc de la mener dans le monde. Conduite par sa mère, elle fit une entrée remarquée à la cour, à la recherche d'un parti qui soit par son rang digne de sa grande beauté et de l'éducation tout à fait spéciale à laquelle sa mère avait donné tous ses soins. Elle y eut un grand succès. Plusieurs gentilshommes titrés tombèrent amoureux d'elle, et il n'y avait plus qu'à choisir parmi eux celui qui pouvait le mieux convenir. Après une longue recherche, dérangée par quelques vieilles inimitiés, elle épousa le prince de Clèves qui, parmi les prétendants, s'était révélé le mieux digne d'elle. La passion de ses

prétendants pas plus que celle de son mari n'a pourtant fait naître aucune inclination en son cœur.

On aurait pu croire qu'elle était immunisée contre l'amour, si l'on n'avait vu sa curiosité se piquer pour un certain duc de Nemours, marquant ainsi le début d'une passion interdite qui sera le sujet du roman. Ce sont deux personnes admirables qui s'attachèrent l'une à l'autre par une passion très étrange. Le jeune homme étant un "Don Juan", il renonça à toutes ses relations amoureuses avec d'autres femmes pour se consacrer entièrement à cette jeune mariée qui manifestait envers lui une grande résistance et ne laissait percer dans son comportement que peu de signes de son amour. On a dit que la grande estime qu'elle portait à son mari, un très honnête homme et un parfait gentilhomme, l'a poussée à combattre son penchant pour de Nemours avec de fermes résolutions dictées d'ailleurs par la plus austère des vertus.

On voit bien qu'elle ne parvient guère à surmonter son inclination. Son âme semble attachée à cet amour en dépit de tous ses efforts. À quelques temps de là, son mari, à qui elle avait fait la confidence de sa passion coupable afin de mieux se prémunir contre elle, mourût de chagrin. Devenue libre de disposer d'elle-même, elle refusa tout de même d'accorder sa main au duc de Nemours qui régnait sans partage sur son cœur. Au contraire, après lui avoir avoué sa propre passion, elle l'informa également de sa décision de rompre à jamais tout contact avec lui, alléguant toutes sortes de raisons qui demeurent jusqu'à aujourd'hui un objet de suspicion.

À la lecture de ce roman très attachant, très bien mené et très bien écrit, plusieurs questions se pressent dans notre esprit :

– Pourquoi cette jeune femme, indifférente à tous les hommes de la cour et qui, semble-t-il, ne cherchait pas l'amour, même dans le mariage, tombe soudain amoureuse du duc de Nemours ?
– Qui est cet homme ? Par quelles qualités a-t-il su toucher son cœur ?
– Comment et pourquoi cet objet ardemment désiré est-il devenu à la fin de l'histoire un objet à éviter, un objet phobique ?

Pour répondre à ces questions nous allons essayer de suivre à partir du début du roman, la naissance de cet amour, son cheminement et son destin, en en relatant les différentes phases telles qu'elles apparaissent au cours de l'histoire.

2
La phase hystérique

• *L'objet du désir d'une série de femmes*

La curiosité de cette jeune adolescente mariée pour le duc de Nemours débute avant leur rencontre. Elle entend les dames de la cour parler de lui comme de celui qui est le mieux fait et le plus bel homme du monde. La Dauphine, surtout, sa grande amie, le lui peint comme un héros légendaire. La rumeur lui prête des conquêtes qui occupent toute la cour, et la plupart des femmes souhaitent, par vanité, que leur nom fût associé au sien dans une idylle :

> Il n'y avait aucune dame dans la cour dont la gloire n'eût été flattée de le voir attaché à elle ; peu de celles à qui il s'était attaché, se pouvaient vanter de lui avoir résisté, et même plusieurs à qui il n'avait point témoigné de passion, n'avaient pas laissé d'en avoir pour lui.

Il s'agit donc d'un Don Juan, un homme traînant une *LISTE* à laquelle plusieurs femmes désiraient ajouter leur nom et y obtenir un numéro d'ordre.

La renommée cynique de cet homme à femmes a donc fasciné cette jeune adolescente dont le désir en fut exaspéré, et qui s'impatienta à la fin pour le rencontrer. Comment se l'expliquer si ce n'est par le "syndrome du fil à la patte" **[2]** qui constitue un jeu d'adolescence obligé pour la psychologie féminine ? L'inscription de son nom sur la liste d'un Don Juan assure semble-t-il aux adolescentes une identification avec des modèles de femmes qui les aident à asseoir leur identité sexuelle.

• *Convoitises royales*

Peut-on donc dire que la princesse de Clèves cherchait à s'identifier, à travers le duc de Nemours, à d'autres femmes ? lesquelles ? L'examen de la "liste" du duc de Nemours va aussitôt nous renseigner.

Cet homme a fasciné de nombreuses grandes dames. Mise à part la Dauphine elle-même qui ne cache pas ses soupirs pour lui, on citait en premier lieu la reine d'Angleterre. Devenue veuve et cherchant à se remarier, elle se trouvait fascinée par sa renommée et espérait même de l'épouser. Le duc de Nemours mettait donc notre jeune adolescente en rivalité avec des reines de toute beauté lesquelles constituaient elles-mêmes l'objet du désir de plusieurs admirateurs.

• *Parrainages royaux*

On s'accorde à dire que ce fut une rencontre fabuleuse que la rencontre de la princesse de Clèves et du duc de Nemours. Par ordre du roi et des reines, sans se connaître encore et sans même avoir été présentés l'un à l'autre, ils dansèrent ensemble et reçurent les louanges de toute la cour, surtout celles du roi et des reines, lesquels se souvînrent soudain que ces deux personnes ne se connaissaient point. Ils les présentèrent alors l'un à l'autre, en ne leur cachant pas ni leur surprise ni leur admiration.

• *Le désir de la mère*

Cette jeune adolescente ne connaissait rien du monde de la passion hormis ce qu'elle en avait entendu raconter par sa mère. Celle-ci n'avait manqué aucune occasion pour lui parler des amours volages et pour la mettre en garde contre l'insincérité foncière des hommes. Quand elle s'aperçut que sa fille était attirée vers un Don Juan elle ne tarda pas à empoisonner son esprit contre lui. On peut donc dire que cette jeune fille a vécu le premier temps de son inclination pour le duc de Nemours comme une rupture avec sa mère, aux injonctions de laquelle elle faisait infraction. Pour la première fois de sa vie, elle se mettait à cacher aux femmes qui l'avaient introduite au monde féminin, ses sentiments qui allaient en secret vers cet homme, ce redoutable Don Juan, le duc de Nemours

Mais il semblerait que "Don Juan" eût été jadis tout pareillement l'objet du désir caché de sa propre mère. Parmi les histoires du passé que celle-ci contait à sa fille à propos de la cour, il y avait celle de cette jeune mariée qui était tombée amoureuse d'un très bel homme, le duc d'Orléans, fils du roi, qui l'avait aimée en retour, et qui, par respect pour elle, avait réussi à cacher sa passion à toute la cour. Un hasard cruel fit en sorte qu'elle reçût le même jour l'annonce de la mort de son amant et celle de son mari. Elle en conçut un terrible chagrin sans que personne eût pu deviner la cause réelle de sa détresse où, selon nous, se mêlait à son chagrin, le sentiment cuisant de sa culpabilité, le châtiment, assortis de la croyance en une Providence divine.

Qui était donc cette femme à laquelle appartenait cette histoire ? Nous n'en savons rien. L'auteur a refusé de dévoiler son identité alléguant que, eu égard à la vie vertueuse qu'elle a menée depuis, elle méritait qu'on ne divulguât point son nom. Mais on se demande quand même qui elle pouvait bien être, si ce n'est la mère de la princesse de Clèves elle-même ? Quel intérêt y aurait-il eu au cours de ce roman qui en prend ses aises avec des personnages historiques de taire le nom d'un personnage secondaire ? Ce n'est que parce que cette femme se nomme M^me^ de Chartres et qu'elle est la mère de la princesse de Clèves qu'il devient nécessaire de nous taire son nom !

3

La phase maniaco-dépressive : exaltation & dépression

Cette jeune adolescente favorisée de l'amour d'une mère, se croyait une exception. Elle se voyait différente des autres femmes auxquelles au demeurant elle ne ressemblait pas trop. Lorsqu'elle rencontra le duc de Nemours et qu'elle l'eut elle aussi jugé un homme exceptionnel, elle espéra qu'il allait la traiter de même. De la sorte, elle mettrait un point final à sa liste de conquêtes. Cette position mégalomaniaque transparaît surtout à travers les deux premières parties du roman lorsque, par exemple, la princesse de Clèves manifeste un grand plaisir pour avoir éloigné les autres femmes de la vie du duc de Nemours. Mais le comble de son plaisir fut atteint lorsque celui-ci négligea, pour l'amour d'elle, les espérances d'une couronne. C'était, pour cette adolescente, la victoire suprême. Elle était parvenue à évincer la reine d'Angleterre. Ainsi, avait-elle pu

inscrire sur la liste de ce Don Juan son nom plus haut que celui de toutes les autres femmes, et elle s'est prouvée de la sorte à elle-même qu'elle était exceptionnelle du fait de les avoir toutes vaincues.

Mais on se demande : est-ce la fin du combat ? Ne surgira-t-il pas de nouvelles concurrentes.

Pour cette jeune adolescente, ce combat n'avait pas de fin. Elle voyait en chaque femme une nouvelle concurrente et ne parvenait point à se reposer en amour sur la foi jurée d'un homme. Le passé de cet homme, elle a pu le dominer, le présent à peine, croit-elle, mais qu'en est-il de l'avenir ? Qu'est-ce qui peut le lui garantir ? Est-ce l'amour ? Mais, elle n'y croit pas. Elle croit que l'homme est incapable de se lier par une passion éternelle, de même qu'elle croit que la femme ne peut plus être aimée quand elle a passé vingt-cinq ans. Elle jugea donc impossible de lier pour la vie le cœur du duc de Nemours par les nœuds de l'hymen, aussi préféra-t-elle pour son repos de renoncer.

4

La phase phobique

Comme le duc de Nemours constituait l'objet du désir de la princesse de Clèves, il la menaçait du fait qu'il était trop investi par elle. Il l'a introduite dans le monde des passions violentes et lui a fait pressentir tous les chagrins que pouvait causer un amour fatal pour quelqu'un qui, comme elle, n'était pas du tout prêt à s'y affronter, et qui prit effectivement la fuite pour se sauver, montrant par là son immaturité affective.

On se demande en quoi le duc de Nemours pouvait la menacer ? Cette jeune adolescente avait toujours occupé le centre de gravité dans ses relations avec les hommes, son cœur n'a été touché par personne. Quant à sa relation avec le duc de Nemours, c'était tout à fait différent. Elle l'a identifié à l'homme exceptionnel auquel elle rêvait, et a projeté sur lui tous ses désirs d'adolescente. Cet homme est entré dans sa vie comme par effraction, déchaînant en elle des désirs nouveaux et effrayants.

Cela se remarque bien dans l'ambivalence affective qu'elle éprouvait à son égard. Elle a voulu d'une part inscrire son nom en tête de sa liste, et y mettre de la sorte un point final. Mais elle ne se croyait pas capable d'y parvenir, ce qui explique sa méfiance permanente et les doutes qui l'assaillent après chaque incident et provoquent chez elle des crises d'amour-propre. Son inclination a donc menacé son narcissisme. Elle avait peur d'être délaissée et négligée par cet homme qui lui inspirait toute sorte de doutes et de craintes à cause de son passé d'homme à femmes. Elle n'avait pas confiance en lui justement parce qu'elle l'aimait et se sentait donc faible devant lui.

Ainsi, après tous les conflits intérieurs et les embarras, la princesse de Clèves décida pour son repos de se débarrasser de cet objet qui l'a longtemps tourmentée. Afin de l'éviter elle s'est trouvée obligée de quitter la cour et de s'installer dans une autre ville, de voyager dans un pays lointain, et, pour finir, de passer le restant de sa vie dans un couvent.

On se demande quelles sont les étapes de la formation de cet objet phobique, puisqu'il s'agit d'un processus qui s'est déclenché et s'est développé sous nos yeux tout au long du roman ?

• *Angoisse sans objet*

Quand la princesse de Clèves s'aperçut de son inclination pour le duc de Nemours, elle éprouva une grande douleur, ce qui déclencha chez elle une certaine angoisse à laquelle elle n'accorda pas, au début, une grande importance puisque l'objet n'était pas encore beaucoup investi pour devenir menaçant.

• *Injection de la 1ère cellule phobogène et formation du 1er mode de défense*

En expirant, la mère exprima à sa fille son désir de s'éloigner du duc de Nemours ; elle lui injecta la première cellule phobogène. Celle-ci, se retirant à la campagne pour accomplir ses deuils, forma son premier moyen de défense : les conseils de Mme de Chartres, sa mère mourante, et la bonté de son mari constituaient sa première barricade contre le duc de Nemours devenant du coup un objet phobique.

Ce montage réussit pendant un certain temps à calmer les angoisses intérieures de la princesse de Clèves qui se crut guérie et revint à la cour.

• *Surinvestissement du moi et formation d'un autre mode de défense*

Dès son retour à la cour, elle reçut un investissement de la part de l'objet ; celui-ci cachait sa passion à tout le monde, négligeait les espérances d'une couronne, et flattait ainsi son amour propre. Cela rendit inutile son moyen de défense, et la jeta dans un état d'ambivalence affective. Talonnée par l'angoisse, elle chercha un nouveau moyen de défense : l'affaire d'Angleterre.

Espérant que le duc de Nemours allait épouser la reine d'Angleterre, la princesse de Clèves jugea que la situation n'était somme toute pas trop grave. Elle continua donc à l'investir tout en calmant ses angoisses intérieures puisqu'elle croyait que le mariage du duc de Nemours avec la reine d'Angleterre allait mettre un terme à son inclination, éliminant de la sorte tous les dangers de faillir à sa vertu.

• *Retour à d'anciens modes de défense*

Les doutes qui avaient servi comme moyens de défense pour la princesse de Clèves contre le duc de Nemours se dissipaient d'un coup. Il n'y avait rien à espérer. La vie s'abstint de lui offrir des objets auxquels elle pût s'accrocher pour former de nouveaux moyens de défense. Elle se trouva soudain sans protection et obligée à avouer ses craintes devant la nouvelle situation. Comme le duc de Nemours renonça définitivement à la reine d'Angleterre, le fait qu'elle était elle-même l'objet de son désir devint incontestable.

Que faire ? L'angoisse réémergea, et elle ne trouva pas d'autre moyen de la calmer que de recourir à d'anciens moyens de défense : les conseils de sa mère sur son lit de mort et ceux de son mari après la mort de celle-ci.

Mais, il apparut que ses efforts pour s'émanciper en régressant n'obtenaient pas un grand résultat. Elle tomba dans l'embarras et fut victime d'une ambivalence affective.

• *Recours à autrui*

Un certain incident révéla à la princesse de Clèves pour la première fois de sa vie l'enfer de la jalousie. Elle fut convaincue que le duc de Nemours était incapable d'un attachement sincère et durable, ce qui redoubla ses angoisses. Voyant que la situation est devenue plus grave, elle se retira à la campagne de peur de céder ou de faiblir. Mais elle trouva que ce n'était pas suffisant pour la garantir, elle n'avait pas trop de confiance en elle-même, pour cela elle pensa à chercher un appui extérieur qui pût mieux la rassurer et elle ne trouva d'autre solution que d'avouer à son mari son inclination pour un autre homme. C'était, semble-t-il, la dernière chance pour cette femme de se sauver du précipice car elle se trouvait seule à combattre ses désirs les plus ambivalents, n'ayant plus sa mère pour l'en protéger.

• *Effondrement des défenses*

Le moment crucial est finalement arrivé. Tous les moyens semblent s'effondrer à la mort de son mari. Son deuil et la retraite qu'il lui imposa la protégèrent un certain temps contre les assiduités du duc. Mais elle se trouva à la fin obligée de prendre un parti, s'étant rendue compte que sa passion pour cet homme ne pouvait jamais finir. Une rencontre entre eux eut lieu, ils se firent des aveux réciproques, qu'elle ponctua pour sa part de façon surprenante par un renoncement total et irrévocable : un voyage pour un pays lointain, une retraite dans un couvent, puis la mort.

5

Conclusion : l'expiation

La mère de la princesse de Clèves avait eu une relation avec un Don Juan qui s'était terminée en drame sanglant. Elle a implanté chez sa fille un *double message* **[3]** en lui présentant le modèle de sa relation passée avec Don Juan : objet du désir, objet interdit, porteur de châtiment. On se demande quel pouvait être le destin de la fille ? Il ne paraît pas trop différent de celui de la mère. Étant déjà mariées l'une et l'autre, elles avaient eu une inclination fatale pour un Don Juan. Elles s'étaient bien contrôlées et avaient pu cacher à tout le monde cette passion coupable. Mais la mère, ayant consommé sa passion, en avait reçu le juste châtiment. Elle avait perdu son mari et son amant le même jour. La fille chercha à l'imiter. À la

mort de son propre mari, le prince de Clèves, elle rompit avec son amant avec lequel elle n'avait cependant pas consommé sa passion. Mais comme sa mère elle porta le deuil de l'un et de l'autre sans que personne en ait su quoi que ce soit.

Personne, oui, personne, puisque sa décision si paradoxale est demeurée dans ses motivations profondes une totale énigme jusqu'à aujourd'hui. La surprise, la déception et l'incompréhension du duc de Nemours ont été reconduites de génération en génération chez tous les lecteurs du roman. Et cette énigme au cœur de cette histoire a rendu la critique inutilement bavarde depuis plus de trois siècles.

La princesse de Clèves est demeurée prisonnière de sa première identification dont l'objet était sa mère. Elle a été prise dans l'étau du désir de sa mère, dans la double entrave de ce désir : aimer un Don Juan et y renoncer. Mieux encore, comme beaucoup d'enfants, elle s'est proposée en thérapeute de sa mère **[6]**. Elle réécrivit la biographie de sa mère en effaçant la tache qui la maculait. Elle sacrifia sa vie pour expier la faute de sa mère.

Pourquoi cette faute est-elle donc si grande qu'il faille l'expier du sacrifice de toute une vie ? Nous sommes ainsi amenés à penser que la princesse de Clèves est une bâtarde, enfant adultérine du duc d'Orléans, l'amant de sa mère, qui était aussi un Don Juan. En épousant le duc de Nemours, un autre Don Juan, c'est une sorte d'inceste œdipien qu'elle eût commis. – Mais il y fallait une force d'âme **[4]** qu'elle n'avait pas, ou plutôt que sa mère avait ardemment travaillé à l'en priver par l'éducation "spéciale" qu'elle lui donna.

℘

Références

[1] AJAIMI, Claudia, (1999) : «L'échiquier de Don Juan dans l'imaginaire féminin», in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, novembre 2000, pp. 109-115.

[2] AZAR, Amine, (1989) : «Le syndrome du fil à la patte dans l'hystérie féminine», in *Psychanalyse à l'Université*, janvier 1989, tome XIV, n°53, pp. 105-112 ; repris en une version légèrement remaniée in *'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 4, novembre 2000, pp. 100-107.

[3] BATESON, Gregory, *et al.*, (1956) : «Towards a theory of schizophrenia», repris in *Steps to an ecology of mind*, New York, Ballantine Books, 1972, pp. 201-227. C'est dans cette célèbre étude que se trouve avancée la théorie de la double entrave *(double bind)*. Les auteurs ont cherché cependant à la réduire à une causation dans la schizophrénie, alors qu'elle trouve des applications courantes en toutes sortes de troubles psychiques, ainsi que dans la psychopathologie de la vie quotidienne.

[4] FREUD, Sigmund, (1912*d*) : «Contributions à la psychologie de la vie amoureuse (2) : Sur le plus général des rabaissements de la vie amoureuse», in *La Vie sexuelle*, Paris, PUF, 1969, pp. 55-65. *Cf.* p. 61 : *«Ce que je vais dire est déplaisant à entendre et au surplus paradoxal, mais on est pourtant forcé de le dire : pour être, dans la vie amoureuse, vraiment libre et, par là, heureux, il faut avoir surmonté le respect pour la femme et s'être familiarisé avec la représentation de l'inceste avec la mère ou la sœur».* Ceci dit pour les hommes ; reste à transposer pour les femmes.

[5] LA FAYETTE, M^me^ de, (1678) : *La Princesse de Clèves*, rééditions innombrables...

[6] WINNICOTT, Donald W., (1956) : «La préoccupation maternelle primaire», in *De la Pédiatrie à la psychanalyse*, Paris, Petite Bibliothèque Payot n°253, 1975, pp. 168-174. Sur l'enfant thérapeute de sa mère, *cf.* pp. 170-171.

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Alexandra Symonds, M.D.
(1971)

Les Phobies post-maritales, ou la déclaration de dépendance des femmes

Source

• ALEXANDRA SYMONDS : « Phobias after marriage : women's declaration of dependence », in *American Journal of Psychoanalysis*, 1971, XXXI (2), pp. 144-152. Repris in Jean Baker Miller (dir.), *Psychoanalysis and women*, Harmondsworth, Pelican, 1973, pp. 288-303. La traduction a été faite à partir de ce dernier texte.

• Traduit de l'américain par Gibran Yazigi & Paola Samaha. Rewrité par Amine Azar, Élias Abi-Aad, Paola Samaha & Randa Nabbout.

• Nous reproduisons la brève présentation de l'auteur qui se trouve en p. 287 du recueil précité :

> «ALEXANDRA SYMONDS est psychanalyste, membre de la faculté de l'American Institute of Psychoanalysis et de la Karen Horney Clinic de New York City, et elle est professeur-assistant de psychiatrie à la New York University School of Medecine. Dans les années récentes elle a consacré une attention spéciale à la stimulation de discussions psychanalytiques concernant les idées nouvelles sur la psychologie des femmes. Dans cette même orientation elle a également écrit des articles sur les aspects psychologiques du Mouvement de Libération des Femmes.»

• Comme Alexandra Symonds est une psychanalyste du courant «culturaliste» de Karen Horney (1885-1955), nous avons cru bon de signaler en note quelques références qui expliquent cette allégeance. Et, bien que l'auteur se référât elle-même à deux autres ouvrages ultérieurs, nous avons pensé qu'il était également utile de recourir à l'ouvrage le plus célèbre de Karen Horney (1937), *La Personnalité névrotique de notre temps*, trad. française de Jean Paris, 1953, rééd., Paris, L'Arche éditeur, collection «Nouveaux Commentaires», 1973, in-12, 216p.

• On trouvera une excellente présentation de Karen Horney par Harold Kelman en guise d'introduction au recueil des articles psychanalytiques classiques de Horney sur la sexualité féminine parus entre 1923 et 1937, – *Cf.* Karen Horney (1966), *La Psychologie de la femme*, Paris, Petite Bibliothèque Payot n°332, 282p., pp. 7-27. On lira également la critique de J.-B. Pontalis (1954), et l'ouvrage extensif que lui a consacré Yvon Brès, *Freud et la psychanalyse américaine : Karen Horney*, Paris, Librairie Philosophique Vrin, collection «Sciences de l'Homme».

• Nous avons placé ce texte après l'étude de Claudia Ajaimi sur *La Princesse de Clèves* pour mettre en évidence la faillite d'une approche psycho-sociale en clinique. Alexandra Symonds, imbue d'idées culturalistes, ne peut soupçonner que certaines phobies post-maritales du genre dont elle nous entretient, sont une défence contre des pulsions sexuelles vagabondes, délivrées de la référence normative au Nom Propre du conjoint.

• L'article d'Alexandra Symonds est d'un seul tenant, mais pour mieux servir la lecture nous avons proposé de le segmenter de la manière suivante :

I. – *Présentation*

1. Le problème clinique

2. Le matériel clinique : *(2a)* Mme A., *(2b)* Mme S., *(2c)* Mme M.

II. – *Analyse*

3. Les traits de caractère communs
- *3a.* Eviter le conflit
- *3b.* Recroquevillement
- *3c.* L'auto-contrôle
- *3d.* Le prix à payer
- *3e.* Le faux self

4. L'arrière-plan commun
- *4a.* Grandir en urgence
- *4b.* Répression de l'infantilisme
- *4c.* Déclaration de dépendance
- *4d.* Besoin d'être prix en charge
- *4e.* Eviter de grandir
- *4f.* Conflits de rôles masculins & féminins
- *4g.* À propos du traitement

5. La signification des phobies : auto-contôle & perte de contrôle

6. Brève discussion
- *6a.* Les rôles masculin / féminin
- *6b.* La conduite thérapeutique

III. – *Conclusion*

7. Conclusion récapitulative

8. Références

9. Lexique de la traduction

I.

Présentation

1

Le problème clinique

Pendant de longues années j'ai été intéressée par le problème clinique spécifique qui se pose quand une jeune fille qui paraissait indépendante, autonome et compétente, change après le mariage et développe des phobies et d'autres signes d'auto-constriction. Ces changements la poussent invariablement à devenir excessivement dépendante et vulnérable. Ceci peut parfois se produire d'une manière soudaine et dramatique, comme lorsqu'une phobie se développe, ou bien d'une manière graduelle et insidieuse pouvant s'étaler sur plusieurs années. Dans les deux cas toute sa manière de vivre est transformée. Alors qu'avant le mariage c'était une jeune fille active, autonome, faisant des voyages, conduisant des voitures, manifestant des intérêts multiples, ayant un poste de responsabilité et se rendant toute seule un peu partout, maintenant elle n'accomplit plus ces activités que de manière sévèrement amoindrie, si elles ne lui étaient pas devenues tout simplement impossibles à remplir. Elle appréhende maintenant de voyager par avion ou par le rail. Elle peut craindre de rester seule même pour un instant. Généralement elle ne peut plus conduire une voiture elle-même et, dans les cas extrêmes, elle n'est plus capable de monter dans une voiture même à titre de passager. Dans les cas moins dramatiques, quand ce changement se produit sans phobies spécifiques, elle craint de prendre elle-même n'importe quelle décision ou d'assumer une responsabilité quelconque. Elle se cramponne à son mari pour être constamment soutenue ; et la personne capable, «forte», se trouve ainsi transformée en une classique «faible femme».

Plusieurs de ces femmes abandonnent tous leurs intérêts antérieurs et les activités qui représentaient une liberté d'action ou d'expression de soi, comme dans le domaine de la créativité. Une de mes patientes qui, étant jeune femme, avait été à une école de beaux arts et avait réalisé d'excellents tableaux dans sa jeunesse a tout à fait abandonné l'art. Une autre jeune femme qui avait commencé à développer une carrière prometteuse à l'opéra laissa tomber le chant et ne chanta plus jamais, même pour le plaisir.

Ces changements ne se produisent pas nécessairement de manière soudaine. Souvent c'est un processus graduel, et qui prend place sans une décision consciente. En fait, ces patientes ne mentionnent pas leurs intérêts, enthousiasmes et engagements antérieurs, et ne s'y réfèrent qu'en passant comme s'ils n'étaient pas importants. Les allusions à leur vie active et responsable d'avant le mariage leur est souvent arrachées par moi au cours du traitement et ne semblent représenter pour elles aucune contradiction [avec leur vie actuelle].

Je voudrais qu'il soit bien clair que je ne me réfère pas à ces jeunes femmes qui, après le mariage, transposent [*shift*] leurs intérêts et énergies des activités extérieures vers la famille et le foyer ainsi que le font beaucoup de jeunes femmes. Ces femmes-là continuent de croître et de se développer, même si c'est dans une sphère différente. Je me réfère, en revanche, à un petit nombre, mais un nombre significatif de jeunes femmes, qui se ratatinent après le mariage, et semblent perdre tout intérêt et implication, qui recroquevillent [*constrict*] leur vie intérieure, et qui se déprime, deviennent anxieuses, et excessivement dépendantes. Très souvent ces patientes ont des problèmes psychosomatiques, et font le tour des médecins généralistes et des gynécologues. J'ai eu une patiente de ce genre qui souffrait de glaucome, et une autre de thyroïdectomie. Plusieurs souffrent de différents symptômes gastro-intestinaux, d'insomnie, et autres manifestations de conflits chroniques non résolus. Les phobies ne sont que l'un des symptômes psychiatriques qui peuvent se développer, et elles ne semblent attirer l'attention que parce qu'elles sont dramatiques. Néanmoins, nous pouvons également remarquer bien d'autres signes de ce processus. Toutes ces patientes sont plus ou moins déprimées, et le sont quelquefois gravement.

Bien que les phobies et les autres signes de recroquevillement ne sont pas remarquables en soi, ce qui a attiré mon intérêt a été le fait qu'ils se produisent après le mariage. Au lieu que le mariage ne représentât une expérience d'ouverture et d'enrichissement, il provoquait l'effet contraire. A ce propos, notons que ces patientes ne se plaignent habituellement pas de leurs maris, ni elles ont le sentiment d'avoir fait un mauvais mariage. Au contraire, elles dépeignent leurs maris comme des gens gentils, serviables, et elles désirent fortement rester mariées avec eux.

Je me suis interrogée à propos de cet apparent paradoxe depuis le moment où je l'ai croisé pour la première fois il y a de cela vingt ans. J'ai rencontré en ce temps-là une femme professionnellement brillante, allant sur ses trente ans, qui paraissait assez épanouïe, mais qui souffrait pourtant d'une peur intense des voyages et de la solitude. Cela me paraissait tellement contradictoire. Elle m'a dit que ces peurs s'étaient soudain développées presque un an après son mariage il y a huit ans. Elle avait très honte de ce qu'elle appelait sa "faiblesse", et essayait de la maîtriser avec le pouvoir de la volonté. Malheureusement, je ne l'ai vue que très brièvement et je n'étais pas capable d'apprendre davantage sur sa dynamique personnelle, mais pendant de longues années c'est resté à l'arrière de mon esprit comme une énigme qui m'intriguait. Depuis ce temps, néanmoins, j'ai eu l'occasion de travailler sur des cas similaires mais avec beaucoup plus de détail, et je me suis rendue compte que ce syndrome n'était pas inhabituel. Il est souvent signalé dans les écrits sur les phobies. Par exemple, Redlich et Freedman (1966), dans leur chapitre sur les phobies, donnent un long compte-rendu d'une femme active [*professional woman*] qui correspond à la catégorie que je décris.

En préparant mon matériel pour cette présentation, j'ai parcouru mes dossiers de ces vingt dernières années. J'ai vu dix à douze patientes qui rentrent dans cette catégorie, certaines pour une simple consultation, et d'autres pour un traitement de longue durée. J'ai pris quatre de ces patientes en analyse durant plusieurs années à une fréquence de

deux à trois sénaces par semaine. J'ai également été en contact avec bien d'autres femmes de type similaire à travers mon activité de consultant auprès de différents hôpitaux et institutions, et à l'occasion j'en ai rencontré dans la vie mondaine. J'ai sélectionné trois de ces patientes pour les décrire en détail afin de mettre à jour les caractéristiques qu'elles ont en commun. (Les noms et les identités ont été déguisés).

2a. – Mme A.

Mme A. était une femme d'environ trente-huit ans qui m'a été adressée par un médecin généraliste qu'elle était allée voir parce qu'elle se sentait faible et fatiguée. Le généraliste reconnut qu'elle était franchement déprimée et l'envoya pour un traitement psychiatrique. Elle était grande et maigre, avait l'air mal nourrie, d'apparence négligée, et sérieusement déprimée. Elle pleurait abondamment durant nos séances.

Il y avait dans ses manières quelques contradictions [*discrepancies*] marquées et tout à fait apparentes. C'était une femme éduquée, qui parlait d'autorité dans les discussions portant sur des sujets impersonnels. En revanche, en parlant de choses plus personnelles, comme de ses sentiments et de sa vie de famille, elle devenait hésitante, fuyante et vague. Son apparence aussi présentait des contrastes marqués. Elle était plutôt grande et dégingandée et paraissait son âge ou un peu plus, pourtant elle s'habillait en écolière, avec des chaussettes longues jusqu'aux genoux, jupe, ou pull-over, et ses cheveux courts avaient une coupe carrée. Il était clair qu'elle avait de grands antagonismes dans sa personnalité. Intellectuellement elle était bien développée et mûre, tandis qu'émotionnellement elle était restée une enfant [*childlike*].

A la toute première séance elle avait déclaré que son mariage était un échec parce qu'elle pensait avoir totalement échoué en tant qu'épouse et en tant que mère. Elle était mariée depuis huit ans et avait deux enfants. Depuis qu'elle s'était mariée, elle avait eu peu de rapports sexuels, peut-être une ou deux fois l'an, parce que son mari était habituellement impuissant. Néanmoins, il l'avait convaincue que c'était de sa faute à elle, bien qu'il ne lui disait jamais au juste ce qui n'allait pas bien chez elle. Il lui répétait qu'elle était une femme aggressive, castratrice, et tous leurs problèmes provenaient d'elle. Ils ne se disputaient pas souvent. Elle admettait ses accusations et était submergée de sentiments de culpabilité et de désespoir.

La résignation de Mme A. à admettre le blâme et son manque d'esprit critique envers son époux sont caractéristiques de ces patientes. Au niveau du conscient elles n'expriment aucun ressentiment, pas même les empoignades ordinaires de la plupart des gens mariés. Elles ne se plaignent jamais ouvertement de leurs maris (ou de quiconque à ce propos). Néanmoins, elles sont impliquées dans une sorte de dynamique interpersonnelle particulière à la personnalité dépendante avec «l'appel du désaide» [*appeal of helplessness*] décrit par Karen Horney[8]. Alors que ces personnes ne se permettent pas d'exprimer ouvertement aucune hostilité ou critique, elles racontent à l'analyste ou à leur auditeur un comportement si outrageux et si provocant de la part de leurs maris, de manière à ce que l'auditeur se sente obligé de prendre leur défense et même à se fâcher avec le mari. Par exemple, le matériel que je viens tout juste de vous

[8] Voici un texte célèbre de Karen Horney (1937), *La personnalité névrotique de notre temps*, chap. VIII, «Les moyens de gagner l'affection et la sensibilité au refus», qui explicite le contexte de sa pensée : «Quelles sont donc les voies qui restent ouvertes au névrosé, en dépit de ses difficultés intérieures, pour accéder à l'affection qu'il a dessein de gagner ? Ce problème, en réalité, en recouvre deux : comment obtenir l'affection nécessaire ? et comment justifier, à ses propres yeux comme à ceux des autres, l'exigence qu'on en témoigne ? Les moyens de gagner l'affection, nous pouvons en gros les décrire ainsi : la séduction, l'appel à la pitié, l'appel à la justice, et enfin les menaces. Bien entendu, une telle classification, comme toute énumération de facteurs psychologiques, ne constitue pas un cadre de catégories rigides mais indique seulement des tendances générales. Ces divers moyens ne s'excluent pas mutuellement. Plusieurs d'entre eux peuvent être employés simultanément ou alternativement, selon les circonstances, la structure caractérielle ou le degré d'hostilité. L'ordre dans lequel je les ai cités indique, en fait, un degré d'hostilité croissant.» (trad. française de Jean Paris, p. 104). On notera que «appeal» peut se traduire en français par "appel" aussi bien que par "attrait". Il semble que Horney l'entende au premier sens et que Symmonds l'infléchisse vers le second.

présenter à propos du mari de cette patiente a pu vous monter contre lui. Dans ce genre de communication l'analyste ou l'observateur se sent plus tracassé par le comportement du conjoint que la patiente ne semble l'être elle-même. Elles décrivent un comportement incongru et excessif de la part de leur mari sans réaction – et sans protestation visible, présentant l'image de la femme faible et impuissance, malmenée à la maison par un mari aggressif et sans égard. Ce message particulier, l'appel du désaide chez une femme, nous parvient comme séduction. En thérapie ou en analyse, l'analyste-homme y est particulièrement vulnérable [*vulnerable*], et pourrait se trouver entraîné dans une situation contre-transférentielle poisseuse et confuse où il se verrait constamment en train de venir à l'aide de sa patiente contre son mari. En tant que femme, je ne suis pas touchée de la même manière par ces patientes.

Les thérapies superficielles, telles que le conseil conjugal ou l'intervention directe, sont encore d'usage fréquent parce que la patiente s'externalise à un tel degré qu'il apparaît comme si tous ses problèmes pouvaient se régler si seulement elle avait un autre mari ou si seulement quelqu'un pouvait obliger son mari à changer. C'est tentant, mais cela n'apporte d'habitude aucun profit durable, étant donné que le problème ne gît pas dans le mariage, ni dans le mari, mais dans la patiente elle-même. Je pense que nous avons tous vu des cas où les gens obtiennent le divorce, puis se remarient avec le même genre de partenaire qu'avant. Il nous faut reconnaître que ces femmes sont happées dans un état de conflit chronique, non-résolu, de nature grave, qui les paralyse, et il faudrait des années d'analyse avant qu'elles ne développent suffisamment leur sentiment de soi [*sense of self*] pour prendre réellement en main leur vie. Mais à moins qu'elles ne le fassent elles-mêmes, ça ne réussira pas.

2b. – Mme S.

Le besoin d'éviter la critique du mari mène souvent à des situations incongrues à domicile, car le mari s'occupe allègrement de ses affaires en faisant comme bon lui semble alors que l'épouse édifie une rage explosive à l'insu des deux. Les nombreux symptômes psychosomatiques sont une expression de cette colère réprimée. Mme S., par exemple, mentionna seulement en passant que le hobby de son mari était de collectionner des automobiles anciennes. Il tenait à garder sur le parquet de la salle de séjour un moteur d'automobile démonté durant des mois pour y bricoler. D'autres fois, il ramenait toute sorte de bric-à-brac et encombrait avec la maison toute entière. Mme S. disait que cela l'ennuyait parfois, mais elle ne s'en plaignait jamais parce qu'elle sentait qu'elle devait être plus compréhensive.

2c. – Mme M.

Quelques mots à propos de la troisième patiente, Mme M. Elle aussi est venue en traitement par le biais d'une recommandation médicale. Elle souffrait d'une angoisse sévère depuis trois ou quatre mois, avec maux de tête, palpitations, insomnies, troubles gastro-intestinaux, et de fortes impressions de tension. Ces symptômes devenaient tellement graves qu'elle avait peur d'être en train de perdre l'esprit. Elle allait sur la trentaine, était mariée depuis dix ans, et avait un enfant de deux ans. Elle n'exprimait aucune critique ou [marque] de mécontentement envers son mari, déclarant qu'il était extrêmement secourable et compatissant à sa détresse. Il faisait de son mieux pour apporter de l'aide. Au cours des toutes premières séances, néanmoins, elle donna plusieurs exemples qui le faisaient paraître comme un homme très difficile à vivre. Il avait peur des microbes, et il avait tenu à ce qu'ils portassent des masques jusqu'à ce que leur bébé atteignît l'âge de dix-huit mois. Ils ne permettaient à personne de garder le bébé, de sorte qu'ils étaient obligés de l'emmener partout. Il ne faisait pas confiance aux restaurants et refusait de manger dehors, ou de permettre à l'enfant de le faire. Cependant, malgré les nombreuses et nombreuses excentricités de son mari dont elle ne partageait pas le point de vue, Mme M. disait qu'elle s'inclinait devant sa volonté parce qu'elle le sentait très méticuleux, et qu'il savait [ce qu'il faisait]. Et de plus, si elle eût fait à sa tête, et que quelque chose fût arrivé à l'enfant, elle n'aurait pas pu le supporter.

II.

Analyse

3

Traits de caractère communs

3a. – Eviter le conflit

Dans chacun de ces cas, la patiente essayait de se construire des rationalisations afin d'éviter toute confrontation directe avec les excentricités de son mari, et d'éviter ainsi de prendre conscience de ses sentiments d'hostilité ou d'agressivité. Ce n'est pas que les maris fussent aussi excentiques ou spéciaux (même si c'était parfois le cas) mais le problème était plutôt dans l'incapacité de ces femmes de gérer [*handle*] les moindres frictions qui se produisent couramment entre deux personnes vivant ensemble.

3b. – Recroquevillement

La tentative d'évitement des frictions franches par la fuite provoque un rétrécissement énorme de leur vie. Par exemple, les phobies de Mme A. se sont progressivement développées durant les quelques dernières années. Elle ne se rappelait d'aucun événement brutal ni d'un début soudain (ce qui est fréquemment le cas). Cependant, elle ne pouvait pas prendre l'ascenseur, ni le métro, ni conduire, ni prendre l'avion. Toute tentative en ce sens provoquait de la panique et une angoisse insoutenable. Célibataire, elle avait eu sa propre voiture et aimait voyager. Pour ses vacances, elle prenait souvent l'avion pour des destinations éloignées. Et maintenant elle était devenue pratiquement confinée chez elle. Curieusement, alors que son incapacité à utiliser le métro et l'ascenseur réduisait ses activités, elle n'en fit pas tellement cas en m'en parlant, et n'en fit même pas mention durant les premières séances. Elle ne semblait pas non plus affectée par les autres signes de recroquevillement qui s'étaient produits depuis son mariage. Son mari n'aimait pas spécialement voir du monde ni sortir, ils ne le faisaient donc pas. Ils semblaient avoir peu d'amis et peu d'intérêts en commun, et ils passaient le plus clair de leur temps à la maison, à lire ou à écouter de la musique (chacun dans une chambre séparée) parce qu'il le préférait. Tout cela, elle l'acceptait apparemment comme normal parce qu'elle était mariée, répétant qu'elle aimait son mari et qu'elle avait toujours voulu se marier et avoir une famille. Bien que cela puisse paraître en surface comme une scène de ménage classique et ordinaire, retenez bien qu'il y avait là peu de démonstrations d'affection ou d'amour entre eux. Monsieur A. passait fréquemment toute sa soirée seul dans sa chambre, et Mme A. se sentait désespérément négligée par lui la plupart du temps qu'ils passaient ensemble. Si jamais elle tentait de s'approcher de lui tendrement, il se crispait.

3c. – Contrôle des sentiments

Mme M. aussi avait mainte phobie qui l'handicapait ; pourtant, elle en était plus ouvertement affectée. Elle s'en voulait d'être aussi «stupide», comme elle le disait, et elle essayait désespérément de s'attaquer à la racine par assaut direct. A l'occasion, elle se forçait à voyager même si ça lui donnait des envies de vomir. Il lui arrivait fréquemment de venir à nos rendez-vous et de commencer la séance par une déclaration bien précise du genre :

> «Je n'arrive toujours pas à trouver une seule raison qui expliquerait pourquoi je devrais avoir peur du métro».

Elle était hautement intelligente, diplômée de l'université (comme l'étaient les trois autres patientes), et elle était exceptionnellement rationnelle. Elle prônait le contrôle des sentiments[9], et parlait de «mettre de l'ordre dans ses sentiments» pour qu'ils ne la trahissent pas. Elle avait beaucoup de rêves où les gens portaient des masques, – d'habitude le masque était inoffensif et amical, alors que, en dessous, le visage réel était effayant. Elle était terrifiée par sa propre hostilité, et ce n'est qu'avec une grande difficulté qu'elle en est venue à en accepter une part. De ces trois patientes, Mme M. avait l'angoisse la plus intime et les symptômes physiques les plus inquiétants. Dormir était très difficile pour elle, –

[9] *Cf.* Karen Horney (1937), *La Personnalité névrotique de notre temps*, chap. X, «La recherche du pouvoir, du prestige et de la possession», trad. française, pp. 125-126.

souvent elle se réveillait en panique, ne se rappelant pas ses rêves et n'ayant aucun indice de ce qui l'avait dérangée. Quand elle se rappelait effectivement ses rêves, ils étaient pleins d'émotion, – en général de rage, de colère, d'angoisse, et d'appréhension. Il y avait aussi plusieurs rêves sexuels. En les racontant elle semblait déconnectée du sentiment [correspondant], mais son visage révélait la tension extrême et la pression interne qu'elle enduraient.

Mme M. était la seule des trois à se rappeler d'un début soudain de ses phobies. Elles étaient survenues environ huit ans plus tôt, durant un voyage organisé qu'elle faisait en compagnie de son mari. Elle s'est rappelée de ses détails avec une grande difficulté, seulement après plusieurs années de traitement. Le facteur essentiel était que Mme M. avait tenu à faire ce voyage malgré les réticences de son mari. Pour elle, cela représentait un acte très agressif, et quand son mari exprima un quelconque mécontentement au cours de ce voyage, elle ne se rappelait avoir eu qu'un sentiment atténué du fait qu'il lui avait refroidi son enthousiasme. Le lendemain, elle avait eu peur de l'avion qu'ils ont pris et le restant du voyage fut un cauchemar. Le fait d'insister sur le voyage avait en premier lieu une signification précise pour Mme M. C'était l'une des seule fois où elle pouvait se rappeler [le lieu] où elle s'était obstinée à vouloir réaliser un sien désir personnel. Elle avait toujours aspiré à voyager et s'attendait avec impatience [à réaliser ça] après le mariage. Sa prise de conscience que son mari ne partageait pas son enthousiasme fut pour elle un désastre, bien qu'elle ne s'en rendît compte qu'après des années de thérapie.

Ces patientes, toutes les trois, avaient le même genre de relation avec leurs maris. Chaque fois qu'un intervalle de différence se développait, qui aurait conduit ordinairement à une friction entre mari et femme, elles l'évitaient à tout prix. Plutôt que d'être en désaccord, et de se battre peut-être [pour leurs idées], ou du moins de discuter, elles laissaient tomber automatiquement et inconsciemment leur point de vue, leur besoin ou leur désir, – pour se conformer à ceux de leurs maris. Les phobies étaient l'un de leurs moyens de maîtriser leurs sentiments réprimés. Comme si elles les aidaient à se figer pour les empêcher de faire quoi que ce soit qui serait interprété comme un acte agressif ou comme une auto-affirmation ; en fait, c'était exactement l'affirmation du contraire, puisque ça les rendait vulnérables et inoffensives.

3d. – Le prix à payer

J'ai toujours été frappée par le prix que ces patientes étaient disposées à payer afin d'éviter la moindre possibilité d'exprimer ouvertement la colère ou l'hostilité[10]. Et elles faisaient tout ça en silence sans que les maris ne se doutassent de rien. Ainsi ressemblaient-ils de plus en plus à des scélérats à mesure que le temps passait. Une partie de leur problème est leur incapacité à communiquer clairement avec leur partenaire. Or, cela exigerait un sens du soi plus fort et une disposition à accepter les conséquences de ses actes. Elles devraient considérer qu'il vaut la peine de se battre pour leurs désirs. Mais comme ce sont là des gens qui considèrent qu'une simple affirmation équivaut à un acte d'hostilité, elles ont une peur exagérée de ce genre d'incident. Elles n'expriment pas directement leurs besoins, mais sont irritées et blessées que leur partenaire ne les perçoivent point. Tous ces sentiments sont repoussés hors du champ de la conscience. Une de ces patientes a rêvé qu'elle était suspendue à la fenêtre du cinquième étage, se tenant à peine, et son mari passa à côté d'elle sans la voir. Elle n'arrivait qu'à murmurer dans un souffle – "au secours".

3e. – Vrai et faux self

C'est cela qui m'a intéressée dès l'origine. Pourquoi certaines femmes réagissent-elles au mariage avec une élision aussi excessive de leur self [*extreme suppression of self*], surtout lorsque cela frappait celles

[10] Voici une autre citation de Karen Horney (1937) tirée de la fin du chapitre VIII auquel nous avons renvoyé plus haut : «Comme ces exemples l'indiquent, les névrosés de ce type sont disposés à payer le prix de leur souffrance, même intense, parce qu'ils peuvent ainsi exprimer leurs accusations et leurs exigences sans avoir conscience de le faire et donc maintenir le sentiment de leur intégrité.» (*La Personnalité névrotique de notre temps*, traduction française, p. 109).

qui paraissaient avoir été si différentes dans leur vie pré-maritale. Sans avoir pris de décision consciente, elles étouffent impitoyablement en elles-mêmes leur self ; dans les termes de Horney, elles renoncent à leur vrai self [*real self*] [11]. L'une de ces patientes exprimait ce brutal anéantissement du self [*brutal deadening of self*] dans un rêve qu'elle eut quand elle avait cru qu'elle était enceinte. Dans le rêve elle étranglait plusieurs oisillons. Elle rêvait souvent d'oiseaux comme symbole d'elle-même, parfois [elle se voyait] comme un canari dans une cage. Le canari était particulièrement significatif, vu que Mme S. prenait grand plaisir à chanter, et quand elle était jeune fille elle s'y était adonnée avec passion.

4

L'arrière-plan commun

Nous devons parvenir à la conclusion que les gens qui abandonnent aussi facilement leur propre développement authentique sont, de deux choses l'une, ou bien désespérément dépendantes de ce qu'elles reçoivent en retour, ou bien elles s'évaluent si médiocrement que cela n'avait plus d'importance, – ou bien les deux. Si cela est vrai, alors qu'est-ce qui les avait antérieurement soutenues dans la vie ? Et que s'était-il passé dans le mariage pour déclencher une telle réaction négative ?

4a. – Grandir en urgence

Plus j'en savais sur elles, et mieux je comprenais ces patientes. Elles avaient, toutes, quelques expériences similaires à l'arrière-plan. Toutes étaient issues de familles où la confiance en soi, l'indépendance, et le contrôle des sentiments étaient nécessaires, tant parce qu'ils étaient hautement appréciés et encouragés (comme dans les deux premiers cas), que parce qu'ils étaient nécessaires à la survie. Non seulement le contrôle des sentiments était nécessaire, mais à l'arrière-plan il y avait très peu d'estime pour des intérêts infantiles. En conséquence, elles étaient obligées de grandir en urgence [*they have to grow up in a hurry*]. Par exemple, les parents de Mme S. n'autorisaient aucune conversation à table sauf si elle pouvait intéresser les adultes. On interdisait aux enfants de parler ensemble. Elle se rappelle que la plupart de ses repas se passaient en silence. Les parents de Mme M. étaient totalement inefficaces et immatures, et incapables de répondre aux besoins de leurs enfants. Mme M. était l'aînée, et avait à prendre soin aussi bien de ses puînés que d'elle-même. Elle sentait dès son âge tendre qu'elle ne pouvait pas faire confiance à ses parents si jamais elle en avait besoin.

4b. – Répression de l'enfant en elles

Ce besoin précoce de contrôle des sentiments et de confiance en soi était important à la compréhension de leurs difficultés ultérieures. Dès la petite enfance elles ont développé des aptitudes et des qualités qui donnaient une illusion de force. Elles ont toutes choisi un travail ou une éducation qui paraissaient les confirmer dans leur illusion, et qui donnaient aux autres l'impression qu'elles étaient fortes et autonomes. Elles avaient réprimé leurs salubres besoins qu'on s'occupe d'elles [*to be taken care of*] et avaient également réprimé l'enfant en elles. Elles n'avaient accompli que des choses «importantes». Par exemple, quand Mme A. était une enfant elle aimait jardiner, mais elle se rappelle avoir seulement cultivé des légumes parce que ça sert à quelque chose et qu'elle pouvait les vendre, alors que les fleurs ne servent qu'à être regardées. Quand elles étaient adolescentes et jeunes femmes, toutes ces patientes se comportaient avec froideur, compétence, et confiance en soi. Elles se rappellent avoir été intrépides, et la plupart étaient réputées garçons manqués ou casse-cou [*tomboys or daredevils*]. Mme A. disait qu'elle avait toujours aimé la mer et qu'elle avait été dans sa jeunesse une vraie nageuse, quoiqu'actuellement elle appréhende de nager où que ce soit sauf dans une piscine. Elles n'avaient eu aucun projet conscient de changer après le mariage, pourtant chacune d'entre

[11] On ne peut s'empêcher de penser ici à l'étude célèbre de Winnicott (1960), «Distorsion du moi en fonction du vrai et du faux "self"», repris in *Processus de maturation chez l'enfant*, Paris, Petite Bibliothèque Payot, 1978, pp. 115-131. En ce qui concerne Karen Horney, l'expression "real self" est introduite par elle dès la première page de son livre de 1950, *Neurosis and human growth*, et elle y est extensivement utilisée.

elles a subi un changement radical. Mme M. était une infirmière avant de se marier. Elle était responsable d'un important service dans un hôpital de grande affluence et n'avait aucune difficulté à remplir sa tâche. C'est uniquement pendant l'analyse qu'elle a réalisé qu'elle avait secrètement aspiré au mariage afin de ne plus avoir à être une personne responsable et de maintenir la façade de la robustesse. Ainsi pouvait-elle se décharger de l'énorme fardeau qu'elle a porté sa vie durant, et devenir la petite fille dépendante qu'elle n'avait jamais été auparavant. Mais elle ne pouvait se permettre ce luxe qu'à travers le mariage, parce que là c'était socialement acceptable, et personne n'allait alors le lui reprocher.

4c. – Déclaration de dépendance

Nombre de femmes reconnaissent librement leurs besoins de dépendance, et disent sans honte qu'elles projettent de se marier afin d'arrêter de travailler et d'être prises en charge. Les besoins sains ne sont pas insatiables et ne créent pas de problèmes. D'autre part, celles qui nient ces besoins toute leur vie, qui répriment ces sentiments et en ont honte, et dont les besoins courants n'ont pas été gratifiés au cours de leur croissance, ont souvent des attentes secrètes vis à vis du mariage qui les rendent vulnérables et leur causent beaucoup de problèmes. Le mariage leur offre une occasion unique de dépendance tout en leur évitant l'auto-critique et la haine de soi. Le mariage devient ainsi leur «déclaration de dépendance». Si, pour une raison quelconque, cela était mis en doute, ou si le mariage ne répondait pas à toutes leurs attentes, elles sont prises de panique et se cramponnent d'autant plus. Leur rage d'avoir été frustrées est immédiatement abolie, et elles ne sont capables ni de la reconnaître ni de l'accepter, tellement elle leur paraît destructive.

4d. – Etre pris en charge

Nous remarquons souvent les premiers stades de ce processus lorsqu'une jeune femme manifestement compétente, hautement cultivée – voire une femme active telle qu'une femme-médecin – laisse tomber son travail et son éducation dès qu'elle se marie, et paraît se contenter de rien d'autre qu'un mariage de pure forme. Cela peut être la première indication d'une quête pour utiliser la relation matrimoniale pour satisfaire un énorme besoin névrotique d'être prise en charge. Le mariage pour ces filles révèle un aspect d'elles-mêmes qui n'était pas visible auparavant. Elles avaient exagéré et idéalisé leurs attentes vis-à-vis de ce qu'un mariage devait être, et de ce qu'un homme fort pouvait être. Peu importe à quel point elles avaient, avant le mariage, l'esprit large et délié concernant le rôle de l'homme et de la femme, elles tendent [après le mariage] à devenir des parangons de féminité Victorienne, – vulnérables, casanières, et inefficaces.

4e. – Eviter de grandir

J'ai emprunté l'expression «déclaration de dépendance» au Dr Carl Binger (1961) qui l'a utilisée dans un article sur *«Les troubles émotionnels chez les étudiantes»*. Il a trouvé que, parmi la population estudiantine, la réaction de maintes filles à toute crise était une tendance à devenir déprimées, apathiques, et excessivement dépendantes, perdant d'un coup leur ancienne autonomie. Lui-même ne le mentionne pas, mais j'ai découvert pour ma part que ces filles se marient souvent pour éviter de grandir, et pour se retirer de la vie. Quand elles étaient confrontées à un problème difficile durant leur développement, elles recherchaient le mariage comme un refuge.

4f. – Conflits de rôles masculin / féminin

Beaucoup de femmes, et d'hommes aussi, assimilent dépendance morbide et désaide avec féminité. Toutes mes patientes ont eu une certaine confusion et une certaine incertitude concernant leur féminité et ont entrevu dans le mariage une confirmation de leur identité féminine. C'était pour elles la preuve qu'elles étaient réellement des femmes. Elles voulaient, et vivement, éviter tout témoignage d'auto-affirmation, car elles considéraient ce genre de pulsions comme masculines. Les saines pulsions, le sentiment de mûrir et l'auto-affirmation, étaient rejetés par elles, car considérés comme trop agressifs et trop masculins.

Quand elles étaient célibataires, elles pouvaient se développer et s'épanouir jusqu'à un certain point dans la mesure où elles n'étaient pas liées à un homme, et qu'il n'était pas question d'entrer en conflit avec un homme avec le risque d'en triompher. Cependant, une fois engagées à un homme, elles tendent à supprimer toutes leurs pulsions d'affirmation de peur de mettre en danger leur si grand besoin d'union.

4g. – A propos du traitement

Le traitement de ces patientes réclame un effort lent et de longue durée. Sous-tendant la colère, la frustration et la peur, il y a une profonde résignation. J'ai découvert que le mariage avait représenté pour elles la seule issue acceptable pour leur conférer de l'importance ; et pour leur self profondément réprimé et dénié, d'avoir l'opportunité de vivre. Elles refusent tenacement d'accepter le concept de la séparativité. Par exemple, une patiente qui aimait l'art et le théâtre au début, n'envisageait plus d'aller nulle part seule ni même accompagnée d'une autre femme, bien qu'elle le faisait souvent du temps où elle était célibataire. Elle craignait qu'on ne la prît en pitié ou qu'on ne la tournât en ridicule en croyant qu'elle n'était pas mariée. A mesure que le traitement progressait, elle commença à sortir sans son mari, et à prendre du plaisir aux choses pour son propre compte. Elle est même partie quelquefois en vacances avec ses enfants.

Il n'est pas trop difficile pour ces patientes de reconnaître qu'elles sont en colère, et cette prise de conscience soulage beaucoup la dépression. Cependant, bien qu'elles soient moins déprimées, il se peut que durant une longue période de temps aucun changement essentiel n'intervienne dans leur vie. Elle ont réussi à compartimenter leurs sentiments au point d'en acquérir une compréhension intellectualisée sans véritable *insight*. Nous savons que les phobies constituent des isolations et des compartimentalisations des sentiments, et qu'elles sont par nécessité difficiles à traiter. Peut-être les longues analyses que ces trois patientes ont eues étaient nécessaires pour leur permettre par le biais de la relation analytique d'être prises en charge par l'analyste. Ceci est mis en relief par l'un des premiers rêves fait par Mme A. où elle m'a vue comme pédiatre.

5

La signification des phobies : auto-contrôle et perte de contrôle

Un mot à propos de la signification des phobies de ces patientes. Ces femmes exprimaient les appréhensions typiques des patientes qui craignent les espaces clos ou les voyages. Elles décrivaient leurs appréhensions comme peur d'être enfermées, peur d'être prises au piège, une peur de ne pas pouvoir s'en aller à leur guise (comme sur une autoroute à péage ou dans un avion). Mme M. disait que, si elle se trouvait jamais sur un avion, elle devait céder au pilote le contrôle. Mme S. ne pouvait plus conduire une voiture (bien qu'elle eut conduit antérieurement) parce qu'elle avait peur que la voiture ne fît quelque chose qu'elle n'eusse pas désiré qu'elle fît. Une patiente fut terrifiée du fait de sentir si peu que ce soit son nez bouché, parce qu'elle craignait de ne plus pouvoir respirer, et d'en mourir. Toutes ces peurs que les patientes décrivent, – la peur d'être enfermées, prises au piège, vulnérables et sans contrôle – , sont des expressions symboliques de la façon dont ces personnes se replient sur elles-mêmes, contiennent leurs pulsions et s'emprisonnent. Cependant, une interprétation directe de cet ordre n'est pas comprise habituellement au début de la thérapie.

L'explication traditionnelle des phobies est rapportée à la peur de perdre le contrôle. Freud admettait que c'était une perte de contrôle des pulsions sexuelles et agressives. D'autres, comme Léon Salzman (1968) dans son livre sur *La Personnalité obsessionnelle*, l'élargissent pour inclure toute perte de contrôle pulsionnel qui serait comme une menace contre l'intégrité de la personnalité, ou comme le dirait Horney, au système de l'estime de soi [*pride system*] [12]. Ceci inclurait les pulsions de tendresse,

[12] Le système de l'estime de soi *[pride system]* est l'objet du chap. x du livre de Karen Horney de 1937 *(La Personnalité névrotique de notre temps),* chapitre intitulé «La recherche du pouvoir, du prestige et de la possession», pp. 121-139. On y trouvera même vers la fin (p. 138) un tableau récapitulatif. Mais l'expression "pride system" n'est forgée qu'en

l'énergie de puissance [*power drives*], les besoins de rapprochement et de détachement, etc. La peur de l'humiliation est étroitement nouée à l'angoisse impliquée.

J'aimerais ajouter une autre dimension pour comprendre la fonction que jouait ces phobies chez ce type de patientes. Ces femmes avaient en fait peur d'être sous contrôle. Elles redoutaient les conséquences du fait de prendre en main leur propre vie, d'établir leur propre direction (comme conduire une voiture), d'agir de leur chef, d'explorer, de jouir, de découvrir. Elles craignaient d'avoir affaire à l'inconnu, elles craignaient l'agression et l'assurance accompagnant d'ordinaire le développement et l'implication. Il y a plusieurs années, Otto Rank s'y est référé quand il a dit qu'il y a plus de gens ayant « peur de la vie » que « peur de la mort ». Les existentialistes l'appellent la peur d'exister. Kierkegaard (1813-1855) affirmait en parlant de l'angoisse que « la possibilité alarmante d'être compétent provoque le vertige ».

6

Brève discussion

6a. – Les rôles masculin / féminin

Ce problème n'a rien à voir avec la féminité et la masculinité. Ce ne sont que des mots-clés [*catchwords*] commodes pour les gens que je décris. Ils peuvent attacher à ces concepts leur angoisse, et trouver une réceptivité toute prête chez les autres. Mais leur problème est plus profond et plus fondamental. C'est la peur qu'éprouvent beaucoup de gens incapables d'actualiser leur propre croissance et leur propre développement. Malheureusement, beaucoup de femmes en souffrent à cause d'anciens préjugés culturels qui leur interdisent une pleine participation et une pleine croissance, et qui leur rendent aisé d'ajourner leur propre développement, et de vivre par procuration à travers les autres. De telles gens expriment leurs peurs de réalisation de soi en termes de peur que leur développement ne porte atteinte aux autres. Ainsi leur est-il facile d'accepter une accusation comme être «une femme castratrice» ou «trop agressive».

6b. – La conduite thérapeutique

Dans la thérapie avec des patientes pareilles je me concentre sur elles-mêmes, – et non pas sur le mariage ou sur les époux. Lentement et avec application elles découvrent des ilôts en elles-mêmes qu'elles avaient ignorés, dont elles s'étaient détournées, ou qu'elles avaient minimisés. Progressivement elles acquièrent assez de sentiment du soi pour faire connaître leurs besoins à elles-mêmes et à leurs époux, de se tenir derrière soi et de ne pas s'abandonner elles-mêmes (comme elles en accusent les autres). Ceci exige un long traitement, avec souvent un succès partiel.

III.

Conclusion

7

Conclusion récapitulative

En conclusion, de quelle sorte de gens ai-je parlé ? Ce sont des femmes qui viennent d'un contexte où elles ont grandi en urgence. Elles ont eu peu d'opportunités pour une expression de soi authentique, particulièrement de sentiments chaleureux. Elles pouvaient avoir beaucoup compati à la souffrance des autres, mais avaient une sympathie très réduite pour la leur. Lorsqu'elles étaient jeunes filles, elles étaient compétentes et sûre d'elles-mêmes, mais elles n'étaient pas entières. Elles considéraient le mariage comme une nécessité absolue pour accéder à un statut et avoir une importance, et elles minimisaient ou ignoraient totalement toute réalisation ou intérêt pré-maritaux. Une fois mariées [elles s'imaginaient que] tous leurs besoins inexprimés seraient autorisés. Lorsqu'elles étaient confrontées aux difficultés ordinaires du mariage, ou aux nécessités de friction ou d'expression de soi, elles réagissaient avec une énorme rage, et un profond désespoir sous-tendait cela. Pour ces femmes, les phobies et les autres signes

1950 in *Neurosis and human growth*, chap. v, « Self-hate and self-contempt », pp. 110 *sqq*.

d'auto-constriction étaient le résultat final de l'énorme bouleversement émotionnel qui gisait à l'intérieur d'elles-mêmes.

8
Références

BINGER, Carl A.L.
1961 «Emotional disturbances among College Women», *in* Graham B. Baline, Jr., (dir.), *Emotional problems of the student*, New York, Doubleday.

HORNEY, Karen (1885-1955)
[1937 *La personnalité névrotique de notre temps*, trad. française de Jean Paris, Paris, L'Arche, «Nouveaux Commentaires», 1973, in-12, 216p.]
1945 *Our inner conflicts, a constructive theory of neurosis*, New York, Norton, in-12, 1972, 250p.
1950 *Neurosis and human growth, the struggle toward self-realisation,* foreword by Jeffrey Rubin and Stephanie Steinfeld, New York, Norton, in-8°, 1991, 391p.
[1966 *La Psychologie des femmes*, préface de Harold Kelman, traduit de l'américain par Georgette Rintzler, Paris, Petite Biblioth. Payot n°332, in-12, 1978, 282p.]

[PONTALIS, Jean-Bertrand
1954 «Les mauvais chemins de la psychanalyse, ou Karen Horney critique de Freud», repris in *Après Freud*, Paris, Gallimard, collect. Idées, 1971, pp. 203-219.]

REDLICH, F.C., et FREEDMAN, D. X.
1966 *The Theory and practice of psychiatry*, New York, Basic Books.

SALZMAN, Leon
1968 *The Obsessive personality*, New York, Science House.

9
Lexique de la traduction

AFRAID OF : peur de, crainte de.
ANXIETY : anxiété, angoisse.
AWARENESS : prise de conscience.
CAPABLE : compétent.
CONSTRICT (TO) : compresser, se recroqueviller.
CONSTRICTION OF SELF : recroquevillement sur soi, auto-compression, auto-constriction.
EXPRESS (TO), EXPRESSION : exprimer, expression.
FEAR, FEARFUL : peur, avoir peur, craindre, redouter, appréhender, appréhension.
FEELING : sentiment.
HELPLESS : vulnérable, sans défense, en détresse.
HELPLESS FEMALE : faible femme. En fait, la meilleure traduction de *helpless* serait sans doute le néologisme «*en désaide*», créé par l'équipe des traducteurs des *Œuvres Complètes* de Freud (PUF) pour rendre le terme allemand de *HELFLOSIGKEIT* rendu très fidèlement par le terme anglais *HELPLESSNESS*.
INSIGHT : insight.
INVOLVE (TO) : impliquer, engager.
REPRESSED, REPRESSION : réprimée, répression.
SELF : soi, self, auto-.
SELF-EXPRESSION : expression de soi.
SELF-RELIANCE : sûr de soi.
SELF-SUFFICIENT : autonome.
TAKE CARE OF (TO) : s'occuper de quelqu'un.
TAKEN CARE OF (TO BE) : qu'on s'occupe d'elle, être pris en charge.

Hall d'entrée & Cafétéria du Palais de l'Unesco

2 Photos – Références n° **33** (en haut) et **34** (en bas)

VIII. – CONGRES SUR L'ADOLESCENCE (pp. 135-157)

– Eddy Chouéri & Marie Ghoussoub
Présentation du 1er Congrès International de Psychologie en chiffres, en lettres & en images pp. 136-144

– Pr Philippe Gutton
Intervention improvisée sur les adolescents & l'objet de l'addiction pp. 145-151

– Pr Mounir Chamoun
Une adolescence sans solution de continuité, réplique improvisée à l'intervention improvisée du Pr Gutton pp. 155-157

◄

Page précédente, deux prises de vue du Congrès

En haut : dans le hall d'entrée du Palais de l'Unesco, Élias Abi-Aad, le Pr Philippe Gutton, Nisrine Kanj, Randa Hoayek, Claudia Ajaimi, Randa Rizk, le Dr Amine Azar, Joe Bou-Abssi, Rima Bejjani, Nina Lahoud & Pascale Mrad

En bas : à la cafétéria du Palais de l'Unesco, Micheline Kfoury, Randa Rizk, Joe Bou-Abssi, Rima Bejjani, le Pr Philippe Gutton, le Dr Amine Azar & le Pr Mounir Chamoun

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Eddy Chouéri & Marie Ghoussoub

Des chiffres & des lettres

1er Congrès International de Psychologie : Violence, Addiction & Adolescence
Beyrouth, Palais de l'UNESCO – 7, 8 et 9 avril 2000

Ce sont les nouvelles provenant de France qui nous sont parvenues les premières. Le *1er Congrès International de Psychologie* allait se tenir à Beyrouth, au Palais de l'UNESCO, les 7, 8 et 9 avril 2000, sur le thème : *Violence, Addiction & Adolescence*. Il nous fut impossible de nous informer au Liban auprès des autorités (pseudo) compétentes sur le déroulement pratique de ce Congrès. Jusqu'à la dernière minute les chamboulements du programme se sont succédés et la liste des intervenants et des présidents de séances a continué à subir des modifications. Et, certes, il n'était pas facile de réunir en un même lieu autant d'intervenants venus d'Orient, d'Occident et du Maghreb sans quelques couacs. Finalement, c'est miracle que ce ne fut pas pire. Grâce aux talents d'organisateur émérite du Pr Adnan Houbballah, grâce à ses solides amitiés internationales, grâce aux appuis de toute sorte dont il a su s'assurer, ce fut un éclatant succès.

Les premières nouvelles de France laissaient espérer la venue des Prs Fedida, Gori, Gutton, Lanteri-Laura et Safouan. On s'est alors réparti la tâche en formant de petits groupes de réflexion, chacun ayant choisi de se réunir autour d'un ou de deux textes importants. Les deux textes ayant reçu le plus de suffrages furent celui de Pierre Fedida (1969) sur la *Gradiva* et celui de Philippe Gutton (1980) sur la sexualité infantile, car ils recoupaient certains de nos travaux de séminaire [13].

Nous eûmes par la suite la tristesse d'apprendre que les Prs Fedida et Lanteri-Laura s'étaient excusés pour des raisons de santé.

Le samedi 8 avril à 9 heures précises, la grande salle des conférences du Palais de l'Unesco était déjà comble. Atmosphère feutrée, sièges profonds, sonorisation hi-tech, lumière douce. Des bouquets de fleurs égayaient l'ambiance plutôt sévère du lieu. Les conférenciers pouvaient s'exprimer soit en langue française soit en langue arabe. Un service efficace de traduction simultanée avait été mis à la disposition du public. C'est la conférence du Pr Roland Gori qui ouvrit les travaux du Congrès. Intervention musclée, alliant la clinique et la théorie de haute voltige. L'intervenant ne redouta pas de s'aventurer sur le terrain hérissé d'embûches du vocabulaire lacanien. Ce fut un coup dur pour une partie du public qui manquait visiblement de préparation. De plus, le temps de parole imparti à chaque intervenant ayant été (comme toujours) plutôt chichement distribué, la plupart d'entre eux a dû recourir à un débit précipité. Beaucoup de nouveautés nous sont ainsi passées sous le nez parce que nous n'arrivions à les comprendre qu'à retardement, alors que le train de la parole avait déjà filé loin devant. Heureusement que nous disposerons bientôt des *Actes* du Congrès, actuellement sous presse chez un imprimeur Toulousain, nous dit-on

À la pause-déjeuner, nous avons pu lier personnellement connaissance avec les Prs Gori, Gutton et Lesourd. Nous leur lançâmes une invitation à déjeuner pour le lendemain qui fut bien accueillie. On nous laissa espérer que les réservations d'avion du Pr et de Mme Gori, fixées pour le lendemain, pourront être reportées d'un jour ou deux, – mais il fallut

[13] Pierre Fedida, « Le discours à double entente : interprétation, délire et vérité », in *Bulletin de l'Association Psychanalytique de France*, avril 1969, n° 5, pp. 51-58. Philippe Gutton, « À propos des activités libidinales de l'enfance », in *Psychanalyse à l'Université*, 1980, tome VI, n° 21, pp. 97-108.

déchanter. Le 2ème Cahier Hors-Série de *'Ashtaroût* reçut des conférenciers un accueil chaleureux qui nous rendit fiers comme des Artabans. On se sépara ensuite, les uns pour déjeuner, les autres – dont nous-mêmes – pour un autre rendez-vous. Pour la circonstance, nous avions déplacé l'horaire de notre séminaire hebdomadaire pour midi. La séance – un peu écourtée – fut consacrée au *Style d'Emily Brontë* [14].

Après quoi, certains d'entre nous refirent une apparition au Palais de l'Unesco et d'autres vaquèrent à d'autres occupations. Puis, sur le coup de 20h, nous nous dirigeâmes tous dare-dare au Théâtre de Beyrouth pour assister à la pièce de Kris Niklison : *Red Roses Red*. Ce fut un grand triomphe. Vu l'enthousiasme du public, l'Association Shams qui gère cette activité culturelle nous donna rendez-vous pour le lendemain 16h au même lieu pour la projection d'une autre pièce de Kris Niklison – *Masculin / Féminin* – suivie d'un débat avec la comédienne [15]. Nous nous promîmes de ne pas rater cette manifestation, même s'il fallait renoncer à quelques conférences du Palais de l'Unesco, – la culture passe avant la science !

Le lendemain, les conférences reprirent au Palais de l'Unesco et s'animèrent à mesure que le temps se faisait plus menaçant. Un sociologue Libanais et un psycho-sociologue Égyptien prirent d'abord la parole, relayés bientôt par le Pr Élie Karam. Celui-ci créa la surprise. Il fit un exposé chiffré et commenté sur la consommation des substances toxiques par la jeunesse libanaise, sans prononcer un seul mot moralisateur. C'était de l'inédit. Le public attendait au moins un froncement de sourcils désapprobateur envers nos compatriotes addictés. Il l'attendit en vain. Le Pr Élie Karam, fort de sa science, fort de sa compétence partout reconnue, fort de son expérience unique au Liban, parla en médecin tout simplement. Nous l'applaudîmes très fort.

Le ciel éclata finalement en récriminations durant l'intervention improvisée du Pr Gutton. Et, plus le Pr Gutton maniait les explosifs, et plus le temps grondait et la pluie crépitait au-dessus de nos têtes. Ce fut là sans conteste l'intervention la plus « vivante », celle qui suscita le plus de concernement, parce que le Pr Gutton – sur le conseil du Pr Houballah – laissa de côté ses papiers pour intervenir directement en style familier [16].

Le débat qui suivit ce groupe d'interventions se centra essentiellement sur la conférence du Pr Gutton. Mais il y eut ensuite une autre surprise de taille. À l'occasion d'une question du public, le Pr Hussein Abdel Kader (d'Égypte) brossa un tableau complet de la pénétration de la psychanalyse en Égypte grâce au Dr Ziwar, à Mahmoud Sami-Ali et à Moustapha Safouan. En dix minutes (ou quinze ?) toute la saga défila devant nous, où l'anecdote ne le cédait pas à la précision chronologique. C'était stupéfiant. Le ton était absolument celui du *Râwy* (le conteur populaire). L'orateur semblait tout improviser et usait de cette langue arabe mélodique qui est l'apanage des Égyptiens. Il nous émerveilla.

À la pause-café, le Pr Gutton fut accaparé par notre groupe. Il avait fait allusion au cours de son intervention à un petit chef-d'œuvre du XVIIIe siècle, *Point de Lendemain* de Vivant Denon, afin de mieux nous faire comprendre la nature essentiellement discontinue des processus d'adolescence. Le Dr Azar le relança là-dessus, et nous prîmes plaisir à l'entendre nous raconter sur les gradins de la salle l'intrigue de l'œuvre et sa portée psychologique.

Après la pause-café, le Pr Christine Nassar (de notre département) prit la parole à son tour et lut un travail très fouillé sur *« Crise d'identité et crise d'identification chez l'adolescent »*. Un exposé si fouillé qu'il méritera sans doute d'être lu et relu lorsque les *Actes* du Congrès seront publiés.

La plupart d'entre nous se réfugièrent alors à la cafétéria ou dans un salon, car nous n'étions plus en mesure de rien absorber. À la pause-déjeuner, nous formâmes un convoi et nous nous dirigeâmes vers le restaurant *« Georges Farah »* d'Achrafieh en compagnie du Pr Gutton et du Dr Lesourd. Nous avions jeté

[14] La transcription de cette séance a été insérée dans le précédent cahier hors-série de *'Ashtaroût*, n° 3, septembre 2000, pp. 6-12.

[15] On en trouvera de larges échos dans le précédent cahier hors-série de *'Ashtaroût*, n° 3, septembre 2000, pp. 129*s*.

[16] On trouvera ci-après la transcription de l'intervention improvisée du Pr Gutton ainsi que celle du débat qui la suivit, pp. 145-151.

notre dévolu sur ce restaurant pour honorer nos invités avec de la bonne cuisine libanaise. On rivalisa de soins pour leur expliquer la carte, et des bocks de bière à réfrigération spéciale défilèrent généreusement. Le Pr Gutton fut intéressé de connaître le rôle du coussin dans la cuisson du pain au four traditionnel dit « Le Sage » ! Un coup d'œil jeté à la dérobée aux cuisines fit l'affaire. L'ambiance était plus que conviviale, – euphorique. Le débat scientifique a aussi eu ses droits. Le Dr Lesourd, non moins sensible aux nourritures intellectuelles qu'aux nourritures terrestres, se trouva au centre d'un groupe d'invétérés babillards, perchés sur des dos de chaises et des tables, qui ne lui laissèrent aucun répit. Et il n'en paraissait nullement incommodé !

L'heure tournait. Bientôt il fallut regagner le Palais de l'Unesco à toute vitesse pour l'intervention du Pr Rassial, que le Pr Gutton et le Dr Lesourd souhaitaient ne pas rater, et qui avait pour thème : *« L'adolescence comme état limite »*. Nous arrivâmes très légèrement en retard. Comment parvenir à se concentrer dans un pareil remue-ménage ? Et le Pr Rassial ne se soucia pas un instant de ménager nos méninges. Il nous balança du lacanisme à en veux-tu en voilà, – mais nous n'en réclamions pas ! Il fit si bien qu'il finit par incommoder son voisin. Ce voisin n'était autre que le maître incontesté de la psychologie au Liban, – le Pr Mounir Chamoun. Quand ce fut son tour de parole, il ne mâcha pas ses mots. Il y a assurément de l'impolitesse à jargonner lorsqu'on s'exprime en public. La parole vive en sort tout ensanglantée comme si elle avait été peignée avec une herse. Le Pr Chamoun nous vengea du « lacacanisme », et enchaîna sur une communication passionnante, largement improvisée à partir d'un simple canevas, selon sa coutume [17]. Après s'en être pris au jargon lacanien, il s'en prit à l'image morose de la condition humaine véhiculée par certains psychanalystes. Iconoclaste jusqu'au bout, il s'en prit encore au point de vue revendiqué au cours de la matinée même par le Pr Gutton, suivant quoi les processus d'adolescence seraient discontinus. Il affirma le contraire : que les processus d'adolescence ne sont pas en solution de continuité avec l'enfance. Il mania ensuite le paradoxe en démontrant les bienfaits de la haine, et plus particulièrement de la haine de soi... Et tout cela débité sur le ton de la confidence. Il nous tint en haleine jusqu'au dernier mot.

D'autres interventions séminales devaient suivre, en particulier l'intervention très attendue du Dr Gisèle Kazour (de notre département) sur les troubles identitaires chez les adolescents homosexuels, thème qu'elle travaille depuis de longues années. Mais pour rien au monde nous n'allions rater notre rendez-vous avec Kris Niklison au Théâtre de Beyrouth. Fort heureusement, nous avons pu être de retour au Palais de l'Unesco juste à temps pour la clôture des travaux du Congrès. C'était M. Moustapha Safouan qui en était chargé. Il passa en revue une à une les communications, distribuant « éloge » et « blâme » au fur et à mesure.

Parallèlement au Congrès, il est bon de signaler trois autres rendez-vous studieux :
– Une conférence-débat de M. Moustapha Safouan à l'Université Libanaise, Branche 1
– Une conférence-débat du Pr Rassial à l'Université Libanaise, Branche 2
– Une soirée mi-studieuse mi-décontractée avec le Pr Gutton au Pinacle de Beyrouth

Nous en parlerons une autre fois.

MaG-Ed

►►►

On trouvera aux pages suivantes des prises de vue du Congrès, dans le hall d'entrée, dans la grande salle des conférences et à la cafétéria du Palais de l'Unesco.

[17] On trouvera la transcription du début de l'intervention du Pr Chamoun ci-après pp. 155-157.

Le hall d'entrée du Palais de l'Unesco

Le Pr Philippe Gutton & le Dr Amine Azar entourés de : Élias Abi-Aad, Claudia Ajaimi, Antoine Azar, Joe Bou-Abssi, Eddy Chouéri, Souhad Felfel, Roula Hachem Moussallem, Randa Hoayek, Micheline Kfoury, Nina Lahoud & Randa Rizk

2 Photos – Références n° **29** (haut) et **31** (en bas)

À la cafétéria du Palais de l'Unesco (<u>en haut</u>) : Les P^rs^ Gutton & Chamoun entourés de Rima Bejjani, Eddy Chouéri, Joe Bou-Abssi, Élias Abi-Aad, Marie Ghoussoub, Amale Houros, Randa Rizk & Micheline Kfoury
Sur les gradins de la salle de conférences (<u>en bas</u>) : Le P^r^ Gutton raconte l'intrigue de "Point de lendemain"

2 Photos – Références n° **35** (en haut) et **24A** (en bas)

Vue perspective de l'aile gauche de la grande salle de conférences du Palais de l'Unesco

Joe Bou-Abssi, Eddy Chouéri, le Dr Azar, Randa Rizk, Nina Lahoud, Antoine Azar, Pascale Mrad, Élias Abi-Aad, Claudia Ajaimi, Michel Tani, Tamar Harboyan, Nisrine Kanj, Marie Ghoussoub, Rima Bejjani, Souhad Felfel, Rabih Sawma & Micheline Kfoury

2 Photos – Références n° **17** (en haut) et **16** (en bas)

<u>En haut</u> : Le Pr Moustapha Hijazi prend place
<u>En bas</u> : Mme le Pr Christine Nassar & le Dr Azar, entourés de Nina Lahoud, Eddy Chouéri, Rima Bejjani, Randa Rizk, Carole Merheb, Nathalie Daou & Randa Hoayek

2 Photos – Références : **12** (en haut) et **28A** (en bas)

2 Photos – Références n° **E** (en haut), et **30A** (en bas)

Azar & Gutton – Photos références n° **27** (en haut) et **28** (en bas)

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Pr Philippe Gutton

Les adolescents & l'objet de l'addiction

– conférence improvisée & débat –

Beyrouth, Palais de l'UNESCO – Dimanche 9 avril 2000

Transcription de la conférence : Pauline Balaa.
Transcription du débat : Paola Samaha.
Rewriting : Amine Azar, Pauline Balaa, Souhad Felfel, Randa Hoayek & Paola Samaha.

Philippe Gutton est professeur de psychopathologie à l'Université de Provence, après avoir dirigé l'Unité de recherche sur l'adolescence de l'Université Denis-Diderot (Paris VII). Il est psychiatre, psychanalyste, fondateur et directeur de la revue semestrielle *Adolescence*, qui paraît depuis 1983.

Le Pr Gutton a donné son aval pour l'insertion de cette transcription sans modification.

φ

I. – *Conférence improvisée*
1. Classe d'âge, miroir, passage
2. Un processus révolutionnaire
3. Étayage, aliénation, addiction
4. Changement de régime pulsionnel
5. Résistances & obstructions institutionnelles
6. Entraves aux processus d'adolescence
7. Extériorisation, psychodrame, intériorisation
8. L'addiction comme étayage & comme blocage
9. Traitement

II. – *Réponse aux questions*
10. Discontinuité & rupture de développement
11. De la dynamite dans la question scolaire
12. L'inconnu, le sentiment d'étrangeté
13. La demande de référence

I.

Conférence improvisée

1

Classe d'âge, miroir, passage

Je vous remercie d'être là et je vous remercie du privilège d'avoir prolongé mon temps de parole de 10mn à 30mn. Le Pr Houbballah m'a conseillé, pour l'intervention que je vais faire, d'insister plutôt sur un commentaire de ce que j'ai entendu et de ce qui a été dit à la fois hier et aujourd'hui. Un commentaire que je vais développer de mon point de vue de psychanalyste d'adolescents.

Je crois que le commentaire principal que je vais approfondir, et dont le problème de l'addiction pourra apparaître comme un exemple, consistera à dire que l'ensemble des interventions que nous avons entendues, et qui sont toutes intéressantes, porte sur l'adolescent et ne porte pas sur les processus d'adolescence. C'est là le point important que je voudrais commencer par souligner.

Nous avons étudié – tant au champ de la violence et maintenant au champ de l'addiction – nous avons étudié l'adolescent tel qu'il se présente au plan essentiellement sociologique comme une classe d'âge. Et de fait, l'adolescence est de plus en plus aujourd'hui dans notre société moderne comme une classe d'âge. Et l'adolescence se prête donc aujourd'hui d'une certaine façon plus que dans le passé à pouvoir être étudiée en tant que telle. Lorsque je dis une classe d'âge, j'entends qu'il s'agit d'une entité aussi

forte que la notion de "classe" connue depuis plus d'un siècle, – avec son originalité, ses jeux d'imitations, ses envies... Et également ce système de projection considérable dont l'adolescence – plus particulièrement que tout autre âge – est l'objet. L'âge d'adolescence est électivement le lieu de projection des problèmes de notre civilisation. Tout ce que nous allons donc décrire en première lecture concernant l'adolescence, ça va peut-être être entendu comme le miroir de ce que la société contemporaine nous donne. Ne pensons pas que les adolescents sont profondément différents de nous dans cette optique, n'est-ce pas. Ils sont comme nous puisque, justement, ils sont le miroir que nous recherchons chez eux, le miroir de ce que nous sommes au plan social [18].

Dans cette optique également, l'adolescence nous apparaît comme un lieu de passage, un temps de passage ou d'initiation. On pourrait dire que c'est un passage entre l'enfance et l'adultité. C'est un point également très intéressant qui est tout à fait sociologique, ou socio-politique. Cela est très intéressant, car cela revient à dire que l'adolescent est celui qui s'avance vers la citoyenneté. Thème passionnant. On peut aussi dire, on peut aussi rechercher sous l'angle statistique, que l'adolescence serait l'âge où le sujet s'engage dans des addictions. L'engagement, autre thème passionnant. Vous allez entendre tout à l'heure ce qu'en tant que psychanalyste je pourrais dire là-dessus d'un autre point de vue.

Un mot encore sur l'intérêt de cette orientation sociologique de la recherche. Je pense que du point de vue de la psychopathologie quotidienne l'examen statistique de l'évolution de l'adolescence aujourd'hui est tout à fait forte. Tout à l'heure le Dr Elie Karam a projeté derrière nous des tableaux statistiques relatifs à la population libanaise qui sont fort intéressants et qui présentent des résultats parallèles aux enquêtes menées en France par l'INSERM. Néanmoins, j'aurais aimé pour ma part voir figurer sur ces tableaux d'autres tranches d'âge. Je pense qu'actuellement la tranche d'âge statistique la plus intéressante concernant l'adolescence serait plutôt celle des 12-14 ans... 12-16 ans... 12-14 ans. C'est là vraiment la période qui, aujourd'hui, nous semble la plus en mouvement dans le champ de l'adolescence.

[18] [On consultera sur cette question l'ouvrage publié sous la direction de Joyce Aïn : *Adolescences, « miroir des âges de la vie »*, Ramonville-Saint-Agne, éd. Érès, 1995, in-8°, 200p.] (NdlR)

2

Un processus révolutionnaire

L'ensemble des travaux concernant l'âge d'adolescence passionne le clinicien, mais je pense aussi que ces travaux – voilà la deuxième partie de mon raisonnement – constituent un obstacle quant à examiner l'évolution de chaque adolescent. Je veux dire plus précisément que ces travaux constituent un obstacle pour l'étude des processus d'adolescence qui ont leur siège chez l'adolescent. Nous entendons par processus d'adolescence des processus spécifiques qui débutent à la puberté, qui sont donc résolument, et par leur définition même, révolutionnaires. Processus de changement au moins, processus de métamorphose peut-être, qui font que le sujet entre à la puberté dans un âge qui n'a rien à voir – j'insiste sur cette nouveauté – qui n'a rien à voir avec ce qu'il était enfant.

Voilà ce qui nous intéresse, voilà notre angle de vue : c'est cette entrée en révolution au moment de la puberté. Ce sont ces remaniements psychiques pubertaires qui constituaient déjà le propos de Freud en 1905 dans son *3ème Traité* sur la théorie sexuelle. – Chapitre intitulé d'ailleurs *: « Les métamorphoses de la puberté »*. Là, Freud a présenté quelques intuitions concernant l'adolescence, qu'il n'a malheureusement pas développées par la suite. Mais ce sont des intuitions tout à fait remarquables, un siècle ou presque avant ce Congrès.

3

Étayage, aliénation, addiction

Voilà donc notre point de vue. Ce que l'adolescent a d'abord à travailler c'est ce changement. Il y a à l'adolescence un changement, le changement provoqué par la puberté. Ce changement oblige l'adolescent à développer ce que nous appelons les processus d'adolescence. L'adolescent va devoir exploi-

ter, élaborer, perlaborer… J'hésite sur le choix des termes. D'ailleurs, nous ne sommes pas là pour discuter sur les termes. Mais disons donc que ce qui intéresse le psychanalyste c'est ce travail psychique d'adolescence par lequel chaque adolescent va devoir négocier la nouveauté qui le contraint de vivre à partir de la puberté.

Et c'est là qu'il va rencontrer toute une série de phénomènes culturels, de phénomènes sociaux, qui vont devoir être repris par lui de toute façon. Ils devront être repris à la fois – je dis bien à la fois – comme un étayage constant et en même temps comme une aliénation permanente. Étayage, aliénation par l'adulte ! L'adultité apparaît pour l'adolescent à la fois comme ce sur quoi il s'appuie, mais elle est en même temps perçue comme un modèle persécutoire, anti-social, ou manichéen.

Ce travail psychique que tout adolescent doit faire, – comment le fait-il ? J'anticipe un petit peu sur ce que je vais dire tout à l'heure : va-t-il le faire à l'aide d'un produit ? Là nous entrons dans la question de l'addiction. A-t-il besoin, pour négocier son adolescence, pour « faire » son adolescence aujourd'hui, a-t-il besoin d'un produit ? Il est devant deux voies : va-t-il se transformer lui-même ou bien va-t-il faire usage d'un produit afin de faciliter son évolution ? Je ne suis pas porté à regarder du côté de la toxicomanie, je ne pense pas que la toxicomanie soit intéressante pour l'adolescent. Mais je pense que l'adolescent passe par quelque chose que je ne nommerai même pas des conduites d'addiction, mais plutôt des processus d'addiction, sachant que ces processus d'addiction vont éventuellement se déployer beaucoup plus tard vers des conduites d'addiction, c'est-à-dire vers la toxicomanie.

4

Changement de régime pulsionnel

Je reviens sur cette révolution pubertaire, ce remaniement, cette métamorphose pubertaire que l'adolescent va devoir mettre beaucoup de temps à élaborer et à négocier. Et quand je dis beaucoup de temps, je veux dire par là que l'adolescence n'a pas de fin. Cela peut durer toute l'existence. On peut éventuellement très bien la négocier et avoir quand même quelques rechutes au cours de la vie.

Un mot sur cette métamorphose. C'est une métamorphose pulsionnelle, je le souligne : pulsionnelle. Cette sexualité génitale qui fait irruption à l'adolescence, rien ne permettait pour l'enfant de la prévoir, d'en prévoir la survenue. L'enfance ne prépare pas l'adolescence. Je dirais même tout le contraire. L'enfance – *tout* dans l'enfance – empêcherait plutôt le développement des remaniements pubertaires.

Donc là, à la puberté, l'enfant arrive au stade pubertaire, autrement dit au stade génital. Je pense que c'est là le seuil : le stade génital. Donc, cette révolution est d'abord une révolution de la source et d'abord d'ordre pulsionnel. C'est un changement de régime pulsionnel où l'on passe par un saut brusque, de la sexualité infantile à la sexualité génitale.

5

Résistances & obstructions institutionnelles

Il se peut bien sûr qu'on puisse rendre compte de cette situation par l'après-coup, etc. – Bien entendu ! Mais nous préférons insister sur ce côté d'impossible négociation entre ces deux sexualités. Au fond, c'est sans doute pour cela que les questions de l'adolescence n'ont pas été un souci de Freud. Car, pour Freud, tout est engagé du côté de la sexualité infantile, si bien qu'il ne s'est plus intéressé à la sexualité génitale, laquelle survient en opposition.

Il y a dans la réflexion psychanalytique sur l'adolescence un petit côté anti-freudien, – je le dis par provocation ! C'est cela qui a fait qu'en matière de psychanalyse de l'adolescence, les recherches ont été un peu retardées. Il y a même eu là-dessus une certaine opposition des sociétés psychanalytiques à l'endroit des recherches nouvelles récentes.

Je pense même qu'il est intéressant de le noter à propos de la dynamique de ce Congrès. Il y a eu beaucoup d'apports sociologiques passionnants. Mais l'apport psychanalytique est demeuré sur un plan plutôt général. Au fond, nous n'avons pas encore beaucoup entendu de la part des conférenciers émettre

cette idée que l'arrivée de la sexualité pubertaire était véritablement *« métamorphose »*. D'une certaine façon, dans ce Congrès même, il y a une sorte de tendance à la fermeture – à la négation – de ce côté révolutionnaire très difficile à admettre aujourd'hui dans la recherche psychanalytique.

6

Entraves aux processus d'adolescence

[Le Pr Gutton évoque brièvement le cas de deux jeunes miliciens présentés par le Pr Houbballah. Et il poursuit ainsi :] La question que je me pose est celle-ci : est-ce que le statut d'enfant-soldat, d'adolescent-soldat, de milicien, permet le développement des processus d'adolescence ? Autrement dit, est-ce que ces deux miliciens « faisaient » leur adolescence ? C'étaient d'abord des miliciens, et je pense qu'ils étaient dans une situation d'adolescence impossible, non pas interminable, mais impossible. Je dirais pour ma part que ce n'est que lorsqu'ils seront sortis de cette situation de soldats qu'ils pourraient alors s'engager un petit peu peut-être dans le processus d'adolescence. C'est également ce qu'on remarque chez les jeunes toxicomanes, par exemple. Ils ne font leur adolescence qu'après, dans la mesure où ils se seront dégagés de leur organisation, de leur soumission à la drogue. De mon point de vue, dans les deux cas évoqués hier matin, le signifiant soldat vient véritablement forclore le signifiant adolescence.

Mais je crois qu'il est tout aussi intéressant d'évoquer des cas plus généraux. Je crois qu'il y a une antinomie absolue entre le statut d'élève et le statut d'adolescent. C'est énorme évidemment de dire cela quand on se trouve dans un milieu scolaire. Mais je pense qu'il y a une antinomie formidable entre l'élève qui doit se soumettre au pédagogue, d'une part, et, d'autre part, le travail de l'adolescence qui est de ne pas se soumettre, mais au contraire de « monter » son adolescence, n'est-ce pas, de la porter, de l'élever. En somme, de la construire comme on élève un immeuble. Ce travail de construction est antinomique avec bien des statuts qui sont donnés de fait à l'adolescent : statut de citoyen, d'élève, de délinquant, de toxicomane, etc. Enfin, tous ces signifiants qui sont forcément des appellations qui entravent tout simplement un processus d'adolescence en cours, et le bloquent.

7

Extériorisation, psychodrame, intériorisation

Il y a quelque chose chez l'adolescent qui le mène très fortement à cette soumission aux signifiants d'extériorisation. Je pense qu'un grand mécanisme d'organisation du processus de l'adolescence, c'est l'extériorisation. C'est l'extériorisation des conflits. L'adolescent, au lieu de se trouver angoissé par ce qui est interne, projette ses conflits. Il les projette non seulement, bien entendu, sur les figures parentales, mais il les projette également sur toutes les normes culturelles qui lui sont offertes. L'extériorisation des conflits, cette manière de traiter au dehors ce qui est en dedans, est, je pense, un attribut très précieux des processus d'adolescence.

C'est pourquoi, par exemple, la cure des adolescents par le psychodrame constitue véritablement une technique psychanalytique très intéressante, si elle était toujours réalisable financièrement. Le travail d'adolescence – qui est un travail de construction interne – se présente paradoxalement dans des constructions externes. L'adolescent, au lieu de résoudre son conflit interne, va chercher à être un bon élève. Quel paradoxe et quelle aliénation ! Quel malentendu ! Le travail de l'analyste va être d'intégrer l'adolescent dans son travail psychique, dans son engagement psychique. Il faudra faciliter l'intériorisation. On peut aussi utiliser d'autres concepts très intéressants, par exemple, le travail du négatif (André Green) ou le mécanisme de dégagement (Daniel Lagache). Mais on peut aussi utiliser peut-être des termes plus parlants. Par exemple, le travail de signature de son engagement – c'est un terme que je trouve très intéressant – de co-signature avec les parents, bien sûr.

8

L'addiction comme étayage & comme blocage

J'en ai terminé avec les commentaires. J'aurais voulu maintenant développer cette question des addictions si j'avais plus de temps. Je dirais qu'il y a deux questions de fond qu'il faudrait travailler en ce

qui concerne l'engagement d'adolescents dans des processus d'addiction.

D'abord, je vous fais remarquer que, de toute façon, nous sommes tous plus ou moins des addictés, l'adolescent comme les autres. L'intérêt de ce terme d'addiction est de nous porter à étudier une structure addictive ou une conduite addictive. Nous avons tous nos petites addictions. C'est justement ce qui nous a permis dans la recherche de rapprocher les addictions aux drogues avec les addictions aux aliments, les addictions au jeu, et – pourquoi pas – les addictions au travail. Toujours est-il que je pose alors cette question : dans quelle mesure, dans cette extériorisation fondamentale de l'adolescent, tel ou tel produit, telle ou telle conduite, vont devoir être strictement nécessaires. Comme je le disais, il y a donc deux voies pour la recherche, soit que l'on réfléchisse à la conduite addictive, ou bien au choix du produit, à l'importance du produit. Par exemple, le choix du produit va venir étayer le processus d'adolescence. Vous entendrez énoncer quelque chose comme : *« Quand je fume, je travaille mieux à l'école »*. Ou bien *: « Quand je fume, je me sens bien »*. Ou bien : *« Quand je fume, etc. »*. Voilà des phrases typiques d'un adolescent qui fait appel à tel ou tel produit comme thérapeutique. La cigarette devient un produit thérapeutique. Mais, d'une certaine façon, le boulimique va dire la même chose de l'aliment. – C'est là la première version de la clinique.

La deuxième version de la clinique est tout à fait autre chose. L'importance de l'extériorisation, l'importance de la conduite addictive est telle que l'adolescence ne peut pas avoir lieu. Les processus d'adolescence sont bloqués. La conduite qui projette l'adolescent vers l'extérieur, et plus précisément vers l'usage de plus en plus intense d'un produit (en fait, les adolescents sont rarement des usagers d'un produit, ils sont presque toujours des usagers de produits au pluriel), eh bien, cet usage de plus en plus intense prend une telle importance pour le sujet que l'élaboration adolescente ne se produit pas. C'est le comportement addictif qui vient à sa place. Dans le premier cas, dans ce que j'ai appelé la première version de la clinique, le produit vient étayer le travail de l'adolescence. Dans le deuxième cas, la conduite addictive vient tout à fait en opposition contrarier et bloquer l'élaboration de l'adolescence.

9

Traitement

Bien entendu, dans le premier cas notre problème est simple, il nous suffit de quelques séances de psychothérapie pour y faire face. Dans le deuxième cas, l'affaire est beaucoup plus complexe, et je dirais même qu'il est impossible qu'un analyste seul puisse traiter un engagement qui serait privé du travail d'adolescence, autrement dit de traiter un adolescent chez qui l'addiction a pris la place de l'adolescence.

Que faire ? On va devoir mettre en place ce que nous appelons des traitements bi-focaux. Ce sont des traitements dans lesquels un analyste engage une psychothérapie d'une part, alors que, d'autre part, un autre thérapeute, un thérapeute de terrain, intervient en même temps pour prendre en charge les problèmes de la vie quotidienne auxquels l'adolescent aura à faire face, ainsi que tous les autres avatars avec la réalité. Lorsque l'adolescent a en quelque sorte décollé de son travail psychique et qu'il a décollé de la réalité pubertaire, il est recommandé d'engager une psychothérapie où il faut être à plusieurs et non pas seul [19].

II.

Réponse aux questions

10

Discontinuité & rupture de développement

Question : [Demande d'explication sur « adolescence & rupture »]

Pr Philippe Gutton : Je ne pense pas que l'on doive concevoir le changement pubertaire en termes de rupture. Je préfère parler de discontinuité. J'ai parlé également de dégagement, mais alors de dégagement

[19] [Le conférencier a consacré un ouvrage entier aux problèmes de la psychothérapie de l'adolescent, qui était encore sous presse au moment du Congrès. *Cf.* Philippe Gutton, *Psychothérapie et adolescence*, Paris, PUF, « Le Fil Rouge », achevé d'imprimer en juin 2000, in-8°, 288p. Sur les questions abordées à la fin de cette conférence, on consultera plus particulièrement le chap. 4 de la IIème partie, « Les dispositifs thérapeutiques », pp. 140-147.] (NdlR)

dans un sens dialectique. Il y a une opposition dialectique entre la sexualité infantile et la sexualité pubertaire. Et on a une approche comme ça de cette forme, de ce travail psychique que l'adolescent doit faire : il doit trouver des compromis entre son passé, la continuité du temps, et la nouveauté pulsionnelle. L'adolescence en tant que recherche de compromis, de contrat : voilà un abord tout à fait intéressant !

D'ailleurs l'âge de l'adolescence est d'une certaine façon le règne de la discontinuité. L'adolescent est excessif et en même temps versatile. Il brûle le lendemain ce qu'il a adoré aujourd'hui. Et l'emblème de l'adolescence pourrait être cette nouvelle du 18ème siècle qui porte justement pour titre : *Point de lendemain* [20].

En revanche, quand je parle de rupture, n'est-ce pas, c'est justement à propos des cas où le pubertaire, les remaniements pubertaires, ont rompu avec l'infantile. Alors, retenons là une chose qu'on a dite tout à l'heure. Lorsqu'il y a une rupture comme ça, elle est toujours au détriment de la nouveauté, c'est toujours le côté conservateur qui triomphe, c'est-à-dire la sexualité infantile. C'est toujours la position de la sexualité infantile et la position narcissique qui vont se trouver consolidées. Et, d'une certaine façon, les remaniements pubertaires vont se trouver effacés ou quelquefois – ou plus encore – jetés au dehors, extériorisés. Le corps va continuer ses changements pubertaires, et la psyché ne suit pas le somatique. Dans ces cas-là, alors là, je parlerais non pas de travail du négatif, non pas de dialectique, mais d'une sorte de coupure qui se produit. Et je reprendrai un terme que Moses Laufer a lancé depuis un certain temps, qui est beaucoup utilisé en France, et qui est le terme de « rupture de développement », de cassure de développement. C'est le moment où, d'une certaine façon, le pubertaire, le remaniement pubertaire, a été « refusé ». Il faut que vous entendiez ce terme de « refusé » comme un cheval « refuse » l'obstacle, – hein !

[20] [Vivant Denon (1777), *Point de lendemain*, édition procurée par Michel Delon, Paris, Gallimard, Folio-Classique n°2739, 1995, in-12, 221p.] (NdlR)

11
De la dynamite dans la question scolaire

Dr Amine Azar : Savez-vous qu'ici – au Liban – vous êtes en train de mettre le feu aux poudres avec ce que vous avez dit du statut de l'écolier... ?

Pr Philippe Gutton *(après un temps de réflexion)* : Oui, je veux bien être accusé de mettre un peu de dynamite dans la question de l'école ! L'école est une affaire énorme en France en ce moment. L'école actuelle ne tient pas. Moins les Lycées que les Collèges [21]. C'est cette période de 12-14 ans qui est de plus en plus difficile, de plus en plus impossible pour les enseignants. Et je crois justement que l'un des aspects – bien sûr qu'il y a des aspects institutionnels majeurs, etc. – mais l'un des aspects est le malentendu existant entre le principal souci d'un garçon ou d'une fille de 12-13 ans – qui est de négocier sa puberté – et le statut d'élève.

Ce que je dis, n'est-ce pas, d'une certaine façon n'est pas nouveau. Ça a été toujours comme ça. Mais je crois qu'actuellement où la revendication subjective ou subjectale – pour le dire mieux – est très forte, où dans l'espèce de libéralisation sexuelle actuelle les adolescents, des petits adolescents plutôt (il y a des adolescents à 10 ans maintenant n'est-ce pas), déjà s'engagent. Eh bien, ces manifestations sont beaucoup plus volontaires et c'est une bonne affaire à condition que les adultes assument de leur côté leur rôle d'accompagnement, n'est-ce pas, et qu'ils ne se placent pas dans une position d'incompréhension vis-à-vis de l'adolescent.

C'est pour ça que je ne mets de la dynamite que pour inciter les enseignants véritablement à reprendre une certaine partie, une partie de leur formation. C'est très difficile. Il est très difficile de reprendre sa formation, de modifier les stéréotypes de son métier, mais il est nécessaire de le faire dans tout travail auprès des adolescents.

[21] [Le Lycée va jusqu'en terminale ; le Collège, de la 6ème à la 3ème.] (NdlR)

12

L'inconnu,
le sentiment d'étrangeté

Question : Comment expliquer la peur que certains jeunes de 12-13 ans avouent éprouver au seuil de l'adolescence.

Pr Philippe Gutton : Je répondrai tout simplement comme ça : pour l'enfant, ce qui se passe des remaniements psychiques de la puberté c'est de l'inconnu. Et je vais utiliser un autre terme plus évocateur sur le plan psychanalytique : ce qui se passe à l'adolescence pour un enfant va apparaître comme étranger, – étranger véritablement au sens freudien. Je pense que le sentiment d'étrangeté est un affect qui est très sensible dans la prime adolescence. Ce qui est non seulement étranger au sens de l'inconnu, mais aussi ce qui est étranger au sens où le retour du refoulé vient comme ça devant. Tout ce que l'adolescent vit au-dedans, il va le voir comme ça dans le miroir, à sa grande surprise. D'une certaine façon, la peur, plutôt que la peur, je dirai plutôt... que c'est ça, le sentiment d'étrangeté : ni la peur, ni l'angoisse – on a fait des rapprochements avec l'angoisse du huitième mois... Je parlerai pour ma part du sentiment d'étrangeté comme de quelque chose d'assez évocateur de l'adolescence.

13

La demande de
référence

Question : N'est-ce pas un constat d'échec de nos responsabilités que de normaliser la dépendance. Ne faudrait-il pas plutôt responsabiliser nos jeunes pour leur permettre de s'épanouir ?

Pr Philippe Gutton *(après un long silence)* : Je suis un peu arrêté par ces termes : qu'est-ce que ça veut dire *« responsabiliser nos jeunes »* ? Ce sont des termes que j'ai du mal au fond à comprendre. Dans un moment d'étrangeté, dans l'étrangeté que constitue l'adolescence, il y a pour l'adolescent une formidable demande de référence. Comme je le disais tout à l'heure, la période pubertaire est une période révolutionnaire. Ce qui veut dire d'abord ceci : les valeurs qui jusqu'alors étaient pertinentes ne le sont plus. Ça n'est pas que ces valeurs ne soient pas pertinentes en général. Mais là, en ce moment où la puberté survient, ces valeurs ne sont plus pertinentes. Elles sont obsolètes. Il faut à l'adolescent, pour qu'il fasse ce travail d'adolescence, il faut qu'il trouve des valeurs suffisamment pertinentes, et ces valeurs doivent être nouvelles. Il n'est pas dit que ces valeurs nouvelles pour la période pubertaire soient pertinentes après. Cet adolescent a besoin de valeurs originales, et je crois que les enseignants devraient s'en préoccuper. Cet adolescent qui fait appel à une véritable identité référentielle n'est-ce pas, eh bien il va peut-être devenir un adolescent tout à fait ordinaire. Il va devenir tout à fait comme ses parents et satisfaire des valeurs parentales ordinaires. Mais là, pendant cette période de négociation, cette période révolutionnaire, tout bascule, il a besoin d'une sorte d'innovation référentielle. C'est là le danger des idéologies, parce que là – c'est là où on pourrait peut-être utiliser le terme de responsabilité – c'est là où enfin l'adulte va chercher à imposer la bonne valeur pour l'autre. C'est très dangereux. C'est là qu'on peut réfléchir à cette fascination des adolescents pour toutes sortes d'idéologies, et au rôle de l'adulte qui pourrait profiter de cette carence et insuffler à l'adolescent des valeurs qu'il croit bonnes pour lui.

►►►

Les deux pages suivantes, prises de vues
au restaurant *« Georges Farah »* d'Achrafieh

Le Pr Philippe Gutton, le Dr Serge Lesourd
& le Dr Amine Azar, entourés par
Élias Abi-Aad, Joe Bou-Abssi, Claudia Ajaimi,
Antoine Azar, Sandra Azar, Rima Bejjani, Randa Nabbout,
Eddy Chouéri, Souhad Felfel, Marie Ghoussoub,
Katia Hayek, Nisrine Kanj, Yara Kassab,
Micheline Kfoury, Nina Lahoud,
Randa Rizk & Paola Samaha.

Photo réf. n° **8** (en haut)
Photo réf. n° **2** (en bas)

Photo réf. n° **7** (en haut)
Photo réf. n° **13** (en bas)

Grande salle des conférences du Palais de l'Unesco

<u>En haut</u> : Nina Lahoud, Joe Bou-Abssi, le Dr Amine Azar, Pascale Mrad, Marie Ghoussoub, le Pr Mounir Chamoun, le Pr Roland Gori, Rabih Sawma & Antoine Azar
<u>En bas</u> : Le Pr et Mme Gori avec le Pr Chamoun

2 Photos – Réf. n° **20A** (en haut) et **23** (en bas)

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Pr Mounir Chamoun

Une adolescence sans solution de continuité

– Réplique improvisée à l'intervention improvisée du Pr Philippe Gutton –

NdlR : Nous donnons ci-dessous le début de la contribution du Pr Chamoun au 1er Congrès Internationnal de Psychologie (Beyrouth, 9 avril 2000, Palais de l'Unesco), car on y trouve une réplique improvisée à l'intervention du Pr Gutton fournie par ailleurs. Nous en donnons juste assez pour aiguiser votre curiosité afin de vous procurer les *Actes* de ce Congrès, actuellement sous presse. La contribution du Pr Chamoun se présentait sous le titre : *« Revendication juvénile & innovation sociale »*. Le titre attribué à l'extrait choisi est dû à la Rédaction. Le Pr Chamoun nous a fait la faveur de contrôler la transcription faite par nos soins à partir d'un enregistrement de fortune, et qui a démarré avec un léger retard. Les premiers mots manquent. Le conférencier avait commencé par exprimer son ras-le-bol vis-à-vis de la logomachie lacanienne utilisée par quelques intervenants. Puis il s'est insurgé contre l'image morose de la condition humaine véhiculée par certains psychanalystes. On découvrira la suite ci-dessous.

Le Pr Mounir Chamoun, psychanalyste SPP, est Vice-Recteur de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth. Son e-mail est le suivant :

mchamoun@inco.com.lb

RaN, PaS, Aa

φ

.....dans cette position. Je citerai un autre auteur bien connu par la pertinence de ses écrits : Tzvetan Todorov. Dans l'un de ses derniers ouvrages – *La Vie commune* justement – il s'insurge un peu contre une certaine psychanalyse qui a donné de l'homme quelques images noires. Et, dans un chapitre intitulé : « Être, vivre et exister », il insiste beaucoup sur le côté clarté, lumière, dans l'existence humaine, que le freudisme avait contribué à ternir. Nous allons parler aussi de la haine et je vais en parler moi-même tout à l'heure. Moi aussi je crois à ce que mon ami Houbballah a dit hier : que c'est parce qu'il y avait de la haine que le Christ est venu sur terre. Il est venu pour transformer la haine en amour. J'ajoute quand même que si le Christ est venu sur terre c'est peut-être aussi pour y placer un surcroît d'amour. Il y a, à côté de la haine, de l'amour. Donc tout cela, si vous voulez, en guise d'introduction pour dire que la perspective qui peut être la nôtre ne doit pas laisser l'impression que la catastrophe est généralisée et que nous sommes – nous, les Libanais – un peuple traumatisé. Malgré toutes ces années de guerre, personnellement je crois que nous avons pas mal donné la preuve que même si nous étions partiellement traumatisés, nous avons suffisamment bien réagi, à la fois collectivement et individuellement.

J'ai tenu à donner à mon intervention un titre résolument non-psychanalytique : *« Revendication juvénile & innovation sociale »*. On peut se demander quelle place peut avoir ce titre dans une table ronde comme celle-ci, consacrée aux troubles psychologiques à l'adolescence. Je crois que la *revendication* – dont je vais parler tout de suite – implique justement quelque chose de l'ordre du trouble et je prends comme titre quelque chose qui initie un mouvement.

Dans un ouvrage collectif sur *La Crise d'adolescence*, publié en 1986 aux éditions Denoël, Octave Mannoni avait écrit un chapitre. Il y disait que *« l'adolescence est un état pathologique normal »*. Malgré le

caractère paradoxal de cette affirmation, Mannoni voulait montrer que, si l'adolescent passe par moments par des démesures [22], par des excès, si toute son entreprise était de découvrir ses propres limites, ce n'est après tout qu'un processus continu de croissance. Et je crois que cette idée de rupture dont on a parlé tout à l'heure [23], qui a été initiée par Moses Laufer [24], est une idée qui n'a pas vraiment de fondement. Je ne pense pas qu'on puisse parler de rupture en ce qui concerne les processus psychologiques. On peut parler de remaniements, de réorganisations. On peut parler de remodelage. Mais il n'y a pas vraiment de rupture. J'ai bien aimé le mot du Pr Rassial qui parlait de panne qui survient. C'est une panne provisoire. S'il y a panne, c'est provisoire. S'il y a une coupure, c'est provisoire. Coupure n'est pas rupture. Il y a quelque chose qui reste, sous l'apparence du discontinu, qui reste continu. Et comme je le disais également dans une réponse à une question posée ce matin, on ne peut pas parler d'aucune sorte de retourner à l'infantile. Si l'infantile n'est pas là, s'il n'est pas constamment là avec des réapparitions nouvelles, rien ne peut se passer. Il n'y a pas d'analyse, il n'y a pas de processus psychanalytique possible sans infantile. Et si, comme l'a dit le Pr Gutton ce matin, à un moment donné, dans les propos des adolescents, il y a une réapparition, une résurgence, une réactivation de l'Œdipe, – c'est parce que justement l'Œdipe est toujours là. Il va réapparaître autrement, il va faire passer l'adolescent – comme on le disait tout à l'heure – du fantasmatique au possible. C'est vrai que l'adolescent peut éventuellement avoir commis l'inceste. Il peut avoir tué. La petite fille peut avoir couché avec son père, elle en a les moyens physiques etc. Mais, justement, si cela réapparaît sous cette forme, c'est parce que c'était conservé probablement en latence, et ça s'est converti ainsi. J'aime beaucoup ce que Raymond Cahn dit à ce propos. Il parle de l'adolescence en tant qu'aventure de la subjectivation. C'est une aventure avec ses risques, avec ses aléas, avec ses contingences. C'est donc véritablement une aventure, et cette aventure est continue.

Il y a ensuite quelque chose que je voulais dire dès le point de départ, c'est que l'entrée en adolescence peut avoir un effet de sidération. Si, par exemple, le pubère découvre que son propre père ne l'aime pas, il y a un instant ponctuel où il y a sidération. Il peut passer effectivement par un moment d'étrangeté. Mais ce n'est qu'un moment ! – Il y a ensuite plusieurs années durant lesquelles cet adolescent va en quelque sorte négocier avec lui-même, s'adapter. Il va quand même faire quelque chose de cette poussée qui est en lui et construire une subjectivité. Exactement comme un analysant. C'est l'exemple de quelqu'un qui, au moment où on lui dit qu'il a un cancer, il est effectivement choqué, sidéré. Mais ensuite, il fait avec. Et s'il fait avec, c'est parce que justement les puissances fondamentales qui sont là – notamment Eros plus puissant que Thanatos – continuent à le faire exister encore. On a parlé également de révolution, et il est vrai que l'adolescence peut apparaître comme un moment révolutionnaire. Mais depuis longtemps beaucoup d'auteurs avaient déjà parlé d'un double mouvement possible à l'adolescence : un mouvement évolutionnaire, c'est-à-dire qui se ferait moyennant quelques crises mineures mais sans crise majeure, et un mouvement révolutionnaire lequel remettrait effectivement en cause les acquis fondamentaux.

Je vais parler maintenant de la revendication juvénile. Je crois qu'il faut la faire partir du corps comme on l'a dit ce matin. Elle s'origine dans le corps, elle s'origine par le corps. Et on pourrait dire ici pour paraphraser un peu la parole Biblique, on pourrait dire qu'au commencement de l'adolescence était la chair. Cette chair renouvelée n'est pas nouvelle, c'est une réappropriation, c'est la décou-

---

22 [On pense à la *Hubris* des anciens Grecs.] (NdlR)

23 [Allusion à l'intervention du Pr Gutton.] (NdlR)

24 [Moses Laufer & M. Eglé Laufer (1984), *Adolescence et rupture du développement, une perspective psychanalytique*, Paris, PUF, «Le Fil Rouge», 1989, in-8°, 255p.] (NdlR)

verte d'un corps désirant, re-sexualisé à ce qu'il était déjà. Et, à partir de là, tout va se mettre en place, c'est-à-dire qu'il va s'introduire dans ce que j'appelle une stratégie assassine. C'est-à-dire qu'il va constamment se placer dans un mouvement oscillant entre le narcissique et l'objectal, dans une position dans laquelle il veut exister. Et il ne peut exister que par rapport aux autres, par rapport à l'Autre, et peut-être aussi dans le meurtre symbolique de l'Autre. Hier, par exemple, à la fin de son intervention, Adnan Houbballah résumait sa conception de la violence fondamentale avec l'expression : *« C'est lui ou moi ».* Quand on se dit *« c'est lui ou moi »,* on se place en fait dans une position dans laquelle on fera absolument tout pour exister. Et, pour exister, le premier mouvement de la revendication c'est justement quelque chose qui apparaît comme une haine de soi-même.

L'apparition de la haine de soi est fondamentale chez l'adolescent. Cette haine va prendre deux formes : *(1)* une haine de l'infantile en soi, – ce qu'il ne peut plus accepter en tant qu'adulte est toujours là – ; et *(2)* une haine de l'infantile dans lequel veut le replacer l'adulte. Donc une double haine de soi. Mais la haine est féconde, la haine est séparatrice. C'est la haine qui opère la défusion, c'est la haine qui fabrique l'objet. Et, par conséquent, en entrant dans ce circuit de la haine, l'adolescent va se poser. Mais justement, il y a en lui des relents de culpabilité qui font que cette haine va lui apparaître par moments comme insupportable et c'est parce qu'elle est insupportable qu'il peut avoir recours à certaines conduites, ou compensatoires, ou addictives, ou même pathologiques..... [25]

[25] [Au moment de mettre sous presse, nous apprenons avec regret que cette importante communication ne figurera pas dans les *Actes* du Congrès. Comme à son accoutumée, le Pr Chamoun avait entièrement improvisé son intervention à partir d'un simple canevas, et ses lourdes responsabilités l'ont empêché de rédiger son texte à temps. Il faudra donc se contenter jusqu'à nouvel ordre du fragment que nous avons pu « sauver ».] (NdlR)

• e-mail : ashtaroutte@yahoo.com •

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

V. – RENCONTRES DU 3ème TYPE

(pp. 157-168)

– *Le Pr Philippe Gutton*
au Pinale de Beyrouth (p. 158)

– Éphémérides de l'An 2000 (p. 159)

– *La semaine de bonté*
du Pr Jean-Pierre Vernant (pp. 160-164)

– Élias Abi-Aad
Rencontre du 3ème Type avec Roger Assaf
au Pinacle de Beyrouth (pp. 165-168)

φ

2 Photos
En haut : le Pr Gutton de profil – Réf. n° **21**
En bas : le Pr Gutton de face – Réf. n° **25**

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Éphémérides de l'An 2000

La saison écoulée a été fertile en rencontres du 3ème Type. Le quart des deux derniers cahiers hors-série de *'Ashtaroût* est dévolu à nos activités trans-culturelles d'un seul week-end, celui du 8-9 avril 2000. Mais nous avons hanté d'autres lieux que le Palais de l'Unesco et le Théâtre de Beyrouth. En tant qu'habitués du Musée Gibran de Bécharré (Liban-Nord), nous y avons rencontré à l'une de nos excursions le cinéaste Égyptien **Youssef Chahine**, au lendemain de la sortie de son film : *« L'Autre »* sur les écrans beyrouthins [26].

Au mois de mars 2000, le Musée Sursock de Beyrouth a organisé une rétrospective **Max Ernst** consacrée à ses gravures et ses illustrations d'ouvrages. Nous y avons admiré *La Brebis galante* de Benjamin Péret et *Le Miroir du Merveilleux* de Pierre Mabille dans leurs éditions originales numérotées. L'exemplaire exposé du livre merveilleux de Pierre Mabille portait le numéro 50.

Toujours au mois de mars, nous avons vécu notre propre *Semaine de Bonté*. La dernière semaine de mars a été notre *Semaine des quatre dimanches*, grâce à **Jean-Pierre Vernant**. Professeur honoraire au Collège de France, il venait au Liban dans le cadre d'une tournée de promotion pour son dernier livre : *L'Univers, les Dieux, les Hommes, récits grecs des origines* (Paris, Seuil, 2000). Prévenus de son arrivée par courrier spécial, nous nous sommes rassemblés pour visionner et revisionner la vidéo-cassette qui lui a été consacrée par l'Association pour la recherche de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, dans la série *« Savoir & Mémoire »* dirigée par Marc Ferro, et enregistrée à Sèvres le 27 mars 1992. Puis :
– Le lundi 27 mars, nous avons couru à l'Université de Balamand (Liban-Nord) pour sa conférence sur *« Pandora »*.
– Le mardi 28 mars, nous nous sommes rendus au Centre Culturel Français de Beyrouth pour sa conférence sur *« Ulysse en personne »*.
– Le jeudi 30 mars, nous étions devant nos postes radios pour l'écouter dialoguer avec Michèle de Freige sur la bande FM.
– Et le vendredi 31 mars, nous nous retrouvions avec lui à la cafétéria du Centre Culturel Français, autour d'un pot d'adieu particulièrement émouvant.

Le matériel passionnant recueilli durant cette semaine est en cours de transcription, et sera présenté dans notre prochain cahier hors-série.

C'est aussi le lundi 27 mars que les amis et confrères de notre compatriote, l'acteur-réalisateur **Youssef Saad** (1956-1990), décédé d'un éclat d'obus, nous convièrent à un hommage au Théâtre de Beyrouth. Un hommage hilarant, digne de l'homme délicieux qu'il fut, et dont le souvenir demeurera vivace parmi nous.

Au mois d'avril, en sus du 1er **Congrès** International de Psychologie et des diverses manifestations de la comédienne **Kris Niklison** [27], nous avons eu la joie de recevoir au Pinacle de Beyrouth le Pr **Philippe Gutton** (le mercredi 12 avril 2000), et M. **Roger Assaf** (le mardi 18 avril 2000).

On trouvera dans les pages suivantes quelques traces chères de cette activité trans-culturelle extraites de notre album [28].

---

[26] *Cf. 'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 3, septembre 2000, p. 168.

[27] *Cf. 'Ashtaroût*, cahier hors-série n° 3, septembre 2000, pp. 129-138.

[28] Au sommaire du prochain cahier hors-série de *'Ashtaroût* on trouvera, en sus des recherches thématiques sur les *Cycles de la vie*, la transcription de nos entretiens avec le Pr J.-P. Vernant et le Pr Ph. Gutton, ainsi que la version française d'un sketch représentatif de la verve de Youssef Saad.

Le P[r] Jean-Pierre Vernant dans la grande salle des conférences du Centre Culturel Français de Beyrouth

2 Photos – Références n° **18** (en haut) et 20 (en bas)

Séance de signatures après la conférence du P[r] Vernant sur « Ulysse en personne»,

avec Élias Abi-Aad, Randa Nabbout, D[r] Azar, Eddy Chouéri, Pauline Balaa, Nisrine Kanj
Randa Hoayek, Joe Bou-Abssi, Randa Rizk, Claudia Ajaimi & Marie Ghoussoub

2 Photos – Références n° **34** (haut) **33** (bas)

Suite de la page précédente

2 Photos – Références n° **31** (haut) et **29** (en bas)

À la cafétéria du CCF

Le P[r] Vernant entouré de Élias Abi-Aad, Claudia Ajaimi, D[r] Azar, Joe Bou-Abssi, Pauline Balaa, Eddy Chouéri, Souhad Felfel, Katia Hayek, Nisrine Kanj, Micheline Kfoury, Nina Lahoud, Carole Merheb, Randa Nabbout, Sylvain Perdigon & Paola Samaha

2 Photos – Références n° **7** (en haut) et **6** (en bas)

Suite de la page précédente

2 Photos – Références n° **8** (en haut) et **9** (en bas)

e-mail : ashtaroutte@yahoo.com

'Ashtaroût
Cahier Hors-Série n°4 (novembre 2000)

Élias Abi-Aad

Rencontre du 3ème Type avec Roger Assaf
– Homme de Théâtre –

Tout a commencé au Théâtre de Beyrouth où nous avions été voir *Red roses red* de Kris Niklison le samedi 8 avril 2000. À la fin du spectacle, le Dr Azar vint nous annoncer qu'il avait obtenu l'accord de MM. Nazih Khater (critique théâtral au quotidien *Al-Nahâr*), de Roger Assaf (homme de théâtre) et de Fadi Abi-Khalil (comédien) pour une rencontre autour des conceptions théâtrales de Bernard Dort. Nazih Khater avait connu Bernard Dort à Paris dans les années soixante, et avait travaillé avec lui sa thèse de doctorat. Il fut convenu que cette rencontre aurait lieu au Pinacle de Beyrouth le mardi 18 avril à 19h. On se distribua les tâches et les rôles par volontariat, comme à l'accoutumée, et l'on se quittat réjoui.

Mardi 18 avril 2000. Il était 18h45 quand je [le soussigné] croisais le Dr Azar sur le chemin du Pinacle. Il me demanda si je voulais l'accompagner. *« – Où ça ? »* répondis-je étourdiment. J'avais en effet complètement oublié notre engagement, et je pensais me rendre comme d'habitude à notre petit séminaire du mardi. Et, malheureusement, je n'étais pas le seul dans mon cas, au moins étais-je cette fois à l'heure. Le Dr Azar, incrédule, me rappela notre RdV avec M. Roger Assaf à Sofil, pour le guider jusqu'au Pinacle. Il était visiblement de méchante humeur. J'arrondis le dos et chaussais mes petits souliers.

Tout était allé de travers. Mauvaise organisation. M. Nazih Khater, contacté trop tard pour reconfirmation, s'était excusé. M. Fadi Abi-Khalil n'avait tout simplement pas été recontacté. Aucun préparatif n'était encore fait à cette heure car, pour comble, la plupart de nos amis était en retard. De toute évidence, notre initiation aux conceptions théâtrales de Bernard Dort était fichue. Nous proposâmes à M. Roger Assaf de tout laisser tomber et d'aller tout simplement prendre un pot quelque part, – naturellement au « City Café ». Il se récria, – il détestait ça. Il préférait de loin qu'on se rende d'abord au Pinacle pour faire connaissance ; et qu'ensuite l'on aviserait.

De retour au Pinacle, nos amis du collectif *'Ashtaroût* et quelques autres invité[e]s du monde théâtral commencèrent à affluer. Vers 19h45, nous étions près d'une trentaine de personnes, réunis en demi-cercle autour du Dr Azar et de M. Assaf. Ce dernier souriait aux personnes qu'il reconnaissait, et dévisageait vaguement les autres. On pouvait observer quelques échanges latéraux qui n'arrivaient pas à avoir raison de la tension régnante. Le Dr Azar estimait qu'il y avait eu sabotage et que notre responsabilité collective était engagée. On commençait – oh ! très timidement – à adresser la parole à M. Assaf, puis, au fur et à mesure, on a été pris au jeu. Entre-temps, le Dr Azar s'était bel et bien éclipsé. Je présume qu'il avait préféré filer à l'anglaise pour vider sa bile ailleurs, car il ne décolérait pas.

Homme de théâtre bien connu au Liban, M. Roger Assaf aurait pu coopérer avec M. Nazih Khater dans sa tâche de nous initier aux conceptions de Bernard Dort. Mais, en l'absence de M. Nazih Khater, il ne se sentait pas à même de remplir tout seul cette tâche. Puisque M. Nazih Khater n'était pas là, puisque Bernard Dort était à jamais Bernard Dort, M. Roger Assaf se risqua alors à être lui-même, tout à fait lui-même.

Finalement, notre rencontre ratée avec Bernard Dort allait se muer en une rencontre réussie

avec Roger Assaf. Je vais essayer de rendre compte de ce *happening* à ma manière, en piquant çà et là quelques « propos mémorables » que j'ai pris le soin d'inscrire sur mes tablettes sur le champ.

1

Franchement,
je n'aime pas le théâtre !

Pour M. Assaf le théâtre est tout d'abord un métier. C'est pour lui un outil et non pas un moyen d'expression. « C'est le métier que je sais faire le mieux, pas plus. À plusieurs reprises j'ai cessé de faire du théâtre et me suis occupé ailleurs. Je serais même resté des années sans faire du théâtre et ça ne m'aurait pas gêné outre mesure ! Au contraire, c'est le théâtre qui me gêne et m'ennuie ».

Roger Assaf estime que les gens s'ennuient au théâtre où pèse une atmosphère lourde et étouffante. « Allez au théâtre ! ? Il faut vraiment se demander qu'est-ce qui ne va pas chez les gens qui vont au théâtre… », s'exclame-t-il. Il nous assure que, par exemple, quand il se rend à Paris et qu'il voit toute cette pléthore d'affiches et d'annonces de pièces, il est dégoûté. Il n'a envie d'assister à aucune. Et si cela lui prend, il a lieu chaque fois de le regretter. L'idée qu'on a du théâtre en tant que valeur en soi, ou en tant que quelque chose d'extraordinaire ou de mythique, ne le touche en rien. Et la manière de s'exprimer des acteurs, leur théâtralisme, lui sont répugnants… « À franchement parler », nous confia-t-il, « je n'aime pas le théâtre, voyez-vous ? » – On le voyait fort bien !

2

M[être]
sur scène

« En revanche, j'aime faire du théâtre, et je le fais bien. Mais n'est-ce pas aussi le cas de tout le monde ? Les gens à leur tour veulent moins assister au théâtre que faire du théâtre. Vous me demandez maintenant comment je fais pour mettre telle ou telle idée sur scène, et je vous réponds : tout ce qui est mis ou déposé sur scène apparaît moche de toute façon, et serait par le fait même déformé, que ce soit la religion, la politique, la science, l'amour, – tout ! Moi je n'y mets rien, mais je suis sur scène avec d'autres. »

3

Le public du théâtre est
réduit aux gens de théâtre

« On voit finalement – comme vous dites – que ceux qui font du théâtre sont les seuls peut-être à y assister, ne fut-ce que pour voir où on en est… Je pense que c'est formidable ! Cette relation au théâtre est la meilleure. »

4

Le théâtre est une
célébration collective

« Je peux aller tout seul au cinéma. Je peux être la seule personne à voir un film dans une salle de cinéma. Le film me fera peut-être même rire. Mais je ne peux être seul au théâtre. Le théâtre n'existe pas sans le public. Est-ce qu'on s'imagine tout seul au théâtre en train de rire ! Ça ne se fait pas. Même si la pièce fait rire, on ne rit plus du moment où on est seul à la voir, sans public. Le théâtre est une célébration collective, et c'est l'art le plus collectif qui soit. Voilà pourquoi il ne peut exister sans public. »

5

Le théâtre ne fait pas partie
du patrimoine culturel

« Néanmoins, l'effet-théâtre n'est pas dans la masse, et le théâtre ne touche pas un public très vaste », poursuit-il. « Il ne concurrence ni ne doit concurrencer la télévision, par exemple, et ses plus grands succès, qui sont dits populaires, n'affectent qu'une minorité. Les gens qui vont au théâtre, on est d'accord, payent pour s'amuser – et encore ! ce n'est pas leur passe-temps favori. Ils y vont pour le spectacle, mais ce qu'ils voient ne fera pas partie de leur patrimoine culturel. Le théâtre populaire a existé, existe, et existera, mais il ne laisse pas de trace. Historiquement, la vulgarité reste en surface et ne va pas en profondeur. Tout le monde se

souvient de Chouchou [29]. Tout le monde convient de son génie, – mais c'est tout. Et c'est tout ce qui en reste. »

6

Je n'enseigne pas, j'improvise

M. Assaf, qui refuse par ailleurs d'être appelé un Maître, insiste sur le fait que l'apprentissage est réciproque entre lui et ses élèves. « Même quand j'entre en classe à l'Université, je ne sais pas ce que je vais enseigner, et mes élèves n'apprennent rien de moi s'ils ne m'apprennent pas eux-mêmes quelque chose. »

Par curiosité, nous lui avons demandé de nous décrire comment, par exemple, il concevrait une visite chez un psychologue (meubles, nombre de personnages, etc.), et comment il mettrait tout cela en scène ? – « Mais je vous ai dit que je ne mets rien sur scène. Je ne fais rien ni ne conçois rien à l'avance. Je vous assure que quand on se réunit pour faire du théâtre je ne sais même pas quel sera le sujet de la pièce [30], ni ce qu'elle sera… Nous nous mettons d'abord sur la scène, pendant toute une année peut-être, et c'est alors que le travail se fera au fur et à mesure. Je n'ai jamais écrit un texte avant de monter sur scène. Agir ensemble, c'est fabriquer la vie ensemble. Dans la vie il y a, entre autres choses, ceci : « faire du théâtre ». Le théâtre n'est ni banal ni extraordinaire. Enlevez-lui son halo importun. Tout simplement le théâtre est. »

►►►
Page suivante
M. Roger Assaf au Pinacle de Beyrouth
entouré de : Élias Abi-Aad, Achtarout Aoun, Joe Bou-Abssi, Sandra Azar, Caline Bernotti, Marie Ghoussoub, Randa Hoayek, Nisrine Kanj, Micheline Kfoury, Carole Merheb, Randa Nabbout, Randa Rizk & Roula Rizk

[29] Hassan Ala' Eddine, notre acteur-réalisateur le plus populaire et le plus doué, décédé dans la fleur de l'âge.

[30] Si l'on a bien saisi, une pièce de Roger Assaf ne parlera de rien. Pas de message, pas d'intrigue, pas de morale… Il n'y aurait dans le théâtre de Assaf (et ce n'est même pas « le sien ») que des comédiens *in situ*.

2 Photos
En haut, Roger Assaf seul – Réf. **15A**
En bas, vue panoramique – Réf. **14A**